L'ALSACE-LORRAINE

ET

L'EMPIRE GERMANIQUE

I.

L'ÉCHEC DE L'ŒUVRE DE GERMANISATION

On rapporte que, lorsqu'au mois de janvier dernier, le gouvernement allemand présenta au Reichstag le projet de loi qui renouvelle par anticipation ce qu'on appelle *le septennat militaire*, le maréchal de Moltke, à qui des députés se plaignaient des charges trop lourdes que l'état de paix armée fait depuis si longtemps peser sur l'Allemagne, leur aurait répondu : « Voulez-vous rendre l'Alsace-Lorraine à la France? cela changerait la question; mais si vous ne le voulez pas, il ne vous reste qu'à adopter le projet. » Déjà, en février 1874, lors de la discussion de la loi qu'il s'agit maintenant d'aggraver et de proroger pour une nouvelle période de sept ans, le comte de Moltke avait dit à la tribune que l'Allemagne serait sans doute forcée de défendre pendant un demi-siècle les conquêtes que lui avait values une campagne de six mois.

Ce n'est donc pas la première fois que le chef éminent de l'état-major de l'armée allemande se sert de l'Alsace-Lorraine pour obtenir des représentans de l'Allemagne les sacrifices d'hommes et d'argent qu'il juge indispensables au maintien de la suprématie militaire de l'empire. Mais ce qui est nouveau, c'est que l'argument, qui jouissait encore, il y a six ans, d'une puissance irrésistible,

semble n'être plus aussi décisif; c'est qu'il est devenu aujourd'hui possible à un Allemand d'exprimer ouvertement des doutes sur les avantages que la conquête de l'Alsace-Lorraine a procurés à l'empire sans avoir à craindre qu'on l'accuse d'outrager la dignité allemande; c'est enfin qu'il se produit, çà et là, comme des symptômes de résipiscence au sujet des funestes conséquences qu'a eues pour la prospérité de l'Allemagne la politique des annexions violentes. Ces symptômes sont visibles, mais il faut se garder d'en exagérer la portée et surtout d'en attendre aucun effet pratique. Il ne suffit pas qu'un député socialiste comme M. Bebel, ou un journal progressiste tel que la *Volkszeitung* de Berlin, ou encore le *Beobachter* de Francfort, ait présenté à cet égard quelques considérations sensées pour qu'il soit permis de tenir pour ouverte une question à la discussion de laquelle aucun gouvernement soucieux de l'unité allemande ne pourra au contraire se prêter de longtemps, car la possession de l'Alsace-Lorraine forme comme la clé de voûte de l'œuvre unitaire. Il n'y a là-dessus aucune illusion à se faire : l'Allemagne est condamnée à retenir et à défendre par la force ce qu'elle a conquis par la force; une rétrocession bénévole et amiable, si avantageuse qu'elle pût être et si désirable qu'elle pût lui sembler, serait de sa part un aveu de faiblesse qui équivaudrait à une abdication. Ces doutes qui, de divers côtés, commencent à se faire jour sur les mérites de la politique de conquête doivent néanmoins être recueillis comme des indices de la lassitude que causent au peuple allemand les charges croissantes qui lui sont imposées par cette politique. Le pays, écrasé par le militarisme et ses exigences, troublé et appauvri par la concurrence de l'industrie alsacienne, désabusé de maints rêves et de maintes illusions, semble bien revenu de ces farouches élans et de ces belles audaces que lui avait inspirés une fortune trop vite envolée. Que nous sommes loin de ces jours d'ivresse où la conquête de l'Alsace-Lorraine apparaissait à quarante millions d'hommes comme le gage et le talisman auxquels était attachée la grandeur de la patrie allemande! Cette terre, prétendue germanique, l'Allemagne en a fait un immense camp retranché sans avoir pourtant réussi à s'y trouver chez elle, tant elle rencontre de résistance patiente et de froide obstination chez ces populations qu'elle revendiquait comme étant de sa propre race.

Voilà plus de neuf ans que persiste ce phénomène inattendu, et il n'a encore rien perdu de son énergie, car ce n'est qu'en dissimulant son action derrière l'équivoque parti autonomiste que l'administration allemande a remporté les quelques succès apparens et tout passagers dont il a été fait si grand bruit. Malgré un régime de savante compression, qui avait soigneusement écarté toute entrave gênante, la force d'expansion et d'assimilation de la race allemande

ne s'est révélée en Alsace-Lorraine que par une complète impuissance : c'est là un fait que les Allemands eux-mêmes, lorsqu'ils sont de bonne foi, n'essaient plus de nier. Spectateur impartial, et volontairement étranger aux haines qui divisent les deux nationalités, nous exposions ici, il y a deux ans (1), les conséquences que l'introduction du régime allemand en Alsace-Lorraine a produites pour cette province, au point de vue économique, social, politique et administratif. Nous n'avons rien à retrancher ni à modifier au tableau que nous tracions alors, et puisque la situation est, au fond, restée la même, il pourra n'être pas sans intérêt de rechercher quelles peuvent être les causes de l'échec si persistant que l'Allemagne éprouve dans l'œuvre de germanisation de sa conquête : cette étude nous permettra d'entrevoir dès à présent ce qu'il faut penser des chances de succès qu'offre à la politique allemande le nouveau régime inauguré en Alsace-Lorraine, depuis le 1er octobre dernier, sous la haute direction du feld-maréchal de Manteuffel. Les essais de conciliation tentés par cet homme d'état éminent, dont la position est si fort rehaussée par les services rendus à son pays et par la confiance qu'il inspire à son souverain, méritent d'être l'objet d'un examen particulier ; c'est pourquoi, après avoir jugé l'œuvre de ses prédécesseurs, nous nous proposons d'apprécier ses premiers actes dans une autre étude.

I.

Quand, il y a bientôt dix ans, la France, épuisée et à terre, n'obtint la paix qu'au prix d'une rançon jusqu'alors sans exemple et de l'abandon de deux de ses plus riches provinces, l'avenir s'ouvrait si sombre pour les vaincus et se levait si radieux pour l'empire germanique naissant, que ceux-là même qui, fidèles à leur foi, s'obstinaient à espérer contre toute espérance et comptaient le plus sur le patriotique attachement qui liait les populations alsaciennes à la France, n'osaient pas attendre d'elles plus de deux ou trois ans de résistance aux moyens puissans que la politique allemande avait tout de suite mis en œuvre pour les germaniser. De Metz et de la partie française de la Lorraine qui partageaient dans ce déchirement le sort de l'Alsace, nul ne doutait ; mais, disait-on, si quelque retour de fortune, sur lequel il était insensé de compter, ne vient pas promptement défaire cette œuvre édifiée par la force, on verra bientôt l'Alsace devenir aussi allemande qu'elle avait été française jusque-là, et la terre des Kléber, des Kellermann, des Rapp et des Lefebvre confondre librement ses des-

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1878.

tinées avec celles des vaincus de Valmy et d'Iéna. Ces prévisions ont été déjouées; plus de neuf années se sont écoulées, et l'Alsace continue, comme aux premiers jours, à opposer froidement au conquérant une résistance passive que l'habitude a rendue invincible.

On donne ordinairement de ce fait une explication qui n'a rien que de flatteur pour les Alsaciens, puisqu'elle en attribuerait tout le mérite à l'ardeur de leur patriotisme. L'avouerons-nous pourtant? cette explication nous paraît trop haute pour être tout à fait satisfaisante. Ce n'est certes pas nous qui tenterons de contester la beauté du spectacle qu'ils nous donnent, et qui excite les sympathies des uns et les colères des autres ; nous nous reprocherions d'atténuer ce qu'il offre de consolant à ceux qui aiment à se faire de l'espèce humaine une idée assez élevée pour croire qu'elle porte en elle quelque chose de mieux qu'une aveugle et passive soumission à la force matérielle et un entraînement instinctif à devenir la complice du succès. Mais, si large que l'on fasse la part à ces beaux sentimens, qui sont assurément fréquens en Alsace-Lorraine, il convient d'apprécier humainement les choses humaines et de ne point chercher uniquement les causes de cette résistance à la germanisation dans un désintéressement et une patriotique abnégation qui seraient, en vérité, sans précédent dans l'histoire. C'est affaire aux journalistes et aux politiques en chambre de prêcher la lutte à outrance, en dépit de toute autre considération ; il ne leur en coûte rien, et ils y gagnent au contraire matière à de beaux développemens et au renom de bons patriotes. Mais dans la vie réelle, les choses se passent autrement. Un peuple ne vit pas d'abstractions et ne se nourrit point de phrases. Ils sont rares en tous temps et dans tous les pays les caractères mâles et résolus, prêts à tout sacrifier plutôt que de capituler avec leur conscience, et en Alsace-Lorraine l'émigration qui a été la conséquence forcée de l'option a beaucoup réduit le nombre de ces caractères exceptionnels. Comme l'écrivait Vauban, à propos de la révocation de l'édit de Nantes : « ... Les faibles cèdent, se convertissent et supportent volontiers mille maux. Les autres, les énergiques, ceux qui représentent le pays dans ce qu'il a de plus viril, vont porter ailleurs leurs forces et leur industrie. » Toujours et en tous lieux, la majorité, la foule se compose de neutres, peu portés à se déterminer par de purs sentimens; jamais ils ne s'élèvent bien longtemps ni bien haut au-dessus du terre-à-terre de l'existence étroite dans laquelle ils sont confinés, et l'indifférence leur tient lieu de philosophie toutes les fois qu'il n'y a pas pour eux d'intérêts personnels en jeu.

Cela est vrai surtout dans un pays de petite propriété comme l'est depuis longtemps l'Alsace, dans une région aussi essentielle-

ment agricole que le ci-devant département du Bas-Rhin, où l'immense majorité de la population est retenue au sol qui l'a vue naître, non pas seulement par l'affection qu'inspire le foyer natal, mais par le sentiment plus tyrannique du propriétaire dont toute la subsistance dépend du modeste champ qu'il cultive de père en fils. On ne peut se faire une idée juste de l'énergie d'action que ce sentiment devait exercer qu'en sachant à quel degré extraordinaire est arrivé en Alsace le morcellement de la propriété agricole. Lors de l'enquête de 1866, les 560,000 hectares qui forment la superficie totale du sol cultivable de cette province se trouvaient émiettés en 2 millions de parcelles, de 12 ares en moyenne, dans le département du Bas-Rhin et en 1,600,000 parcelles dans le Haut-Rhin. 180,000 familles se partageaient ces lopins de terre. Sur 67,000 ouvriers agricoles chefs de famille, les cinq sixièmes au moins étaient eux-mêmes propriétaires de parcelles. On comptait alors, dans le Bas-Rhin, sur 277,000 cotes foncières, 67,589 cotes au-dessous de 1 franc, 93,636 de 1 à 5 francs, 40,000 de 5 à 10 francs et 5,000 seulement au-dessus de 100 francs. Dans le Haut-Rhin, sur 174,000 cotes, il y en avait 100,000 inférieures à 10 francs, 52,000 de 50 à 100 francs et 3,200 seulement qui fussent supérieures à 100 francs (1). Comme le font observer les auteurs à qui nous empruntons ces chiffres et qui avaient personnellement présidé à l'enquête agricole en Alsace, « il serait difficile de pousser plus loin l'émiettement du sol, » et cependant, depuis 1866, cet émiettement a encore progressé par l'effet naturel des partages entre héritiers et de l'aisance (je parle d'autrefois !) du cultivateur alsacien qui ne laissait échapper aucune occasion de satisfaire sa passion innée pour la propriété foncière.

Il n'est sans doute pas besoin de faire ressortir les facilités que, sans compter tant d'autres chances favorables, cette situation de la propriété rurale en Alsace offrit à l'action administrative pour tenter de gagner des populations ainsi rivées en quelque sorte sur le territoire et dont l'horizon et les rêves s'arrêtaient aux limites de leur champ et au clocher de leur village. Cependant, même dans ces campagnes d'Alsace, pour lesquelles le français n'a jamais cessé d'être une langue étrangère et qu'on représente parfois comme le mieux converties à leur nouvelle destinée, l'administration allemande ne peut encore, après dix ans d'efforts continus, se vanter d'avoir remporté que ce qui s'appelle par euphémisme des « succès d'estime. » Le régime allemand y est subi plutôt qu'accepté; nulle part il ne s'est fait ni apprécier ni aimer.

(1) MM. Tisserand et Lefébure, *Étude sur l'économie rurale de l'Alsace;* Paris, 1869, chapitre VI.

C'est que l'Allemagne, dans la voie où elle s'est engagée, depuis l'heure fugitive et déjà lointaine où la victoire et la fortune l'ont comblée, renonçait pour elle-même et pour tous ceux qui partageraient son sort à la possibilité de satisfaire de longtemps les besoins de la vie économique et sociale d'un grand peuple. Si, toute puissante et séduisante qu'elle parût, elle s'est montrée incapable de s'assimiler les Alsaciens qu'elle avait revendiqués comme frères, il faut chercher la cause première de l'avortement des multiples efforts qu'elle a tentés jusqu'ici et qu'elle pourra tenter encore pour essayer de germaniser sa conquête dans la poursuite où elle s'est engagée d'un idéal historique tout à fait vide de sens pour les Alsaciens et pour les Lorrains, idéal décevant qui lui a fait à elle-même lâcher la proie pour l'ombre et abandonner un présent tolérable et approprié à son génie, pour essayer de renouer la chaîne des temps et faire revivre, sous les Hohenzollern, au prix même de ses libertés, de sa tranquillité et de son bien-être, les beaux jours de l'empire des Hohenstaufen. L'incompatibilité radicale et profonde qui éloigne l'Alsace-Lorraine de l'Allemagne, la cause de divergence qui domine et embrasse toutes les autres, c'est qu'avec ses tendances actuelles l'Allemagne moderne n'a rien d'une nation moderne. Le mouvement qui l'emporte d'une si irrésistible façon dans l'orbite de la Prusse n'a rien de celui d'un peuple qui secoue ses entraves pour s'avancer vers un avenir meilleur et plus conforme à ses besoins. L'Allemagne s'efforce au contraire très délibérément de retourner le plus qu'elle peut vers le passé, par pure dévotion à ses traditions de race.

C'était là au surplus la conséquence logique et forcée du mouvement tout historique qui l'a jetée dans les bras de la Prusse, à qui elle doit d'avoir vu le jour du triomphe. Il y a dix ou quinze ans, l'Allemagne était heureuse, heureuse du moins de ce bonheur qu'on attribue aux peuples qui n'ont pas d'histoire, vivant à leur guise, se développant librement selon leurs aptitudes et leur génie, sans jeter grand éclat, mais assez sages pour dédaigner la gloire et se dédommageant des vaines satisfactions qu'elle procure et fait payer si cher à ses adorateurs, par la jouissance des biens et des avantages plus réels qu'assurent des budgets équilibrés, des impôts modérés, une vie large et facile et des gouvernemens paternels, qui, dégagés des soucis de la haute politique et confiés à des princes éclairés, n'avaient pas de plus chère préoccupation que de faire fleurir chez eux les sciences, les lettres, les arts, les bonnes mœurs et de faire grand dans la mesure de leurs petits états.

Tant de félicité laissait aux Allemands le loisir de rêver, et ils s'avisèrent de rêver grandeurs. Ils se sentaient humiliés de ne

compter pour rien dans le monde de la grande politique et méditaient cette légende qui annonçait le relèvement de leur race quand se réveillerait Barberousse, qui dormait depuis plus de six siècles au fond d'une grotte de Thuringe. Leur idéal était tout historique, tout métaphysique, pourrait-on dire, et tout symbolique : ils aspiraient à voir, — comment? personne ne le savait au juste, — la race germanique arriver, par le rétablissement de l'empire de Charlemagne et des Hohenstaufen et l'écrasement de la civilisation latine, à cette unité si souvent désirée et dont ils faisaient dépendre l'accomplissement de la mission civilisatrice pour laquelle ils se croient nés. Leurs âmes impressionnables étaient dévorées par une indicible *Sehnsucht :* non contens d'être *quelqu'un,* ils aspiraient à devenir *quelque chose,* et pour réaliser ce rêve, auquel se rattachaient pour eux les promesses de l'âge d'or, ils étaient prêts à tous les sacrifices.

On sait le rôle considérable que l'école historique allemande a joué pour préparer de longue main cette évolution. Aux élans farouches des Arndt, des Rückert et des Kœrner avait succédé une propagande scientifique moins bruyante et moins vive, mais plus efficace. Pendant cinquante ans historiens, géographes, linguistes, philologues, ethnographes, anthropologistes, archéologues se sont employés à l'envi, chacun dans sa spécialité, à délimiter la sphère du pangermanisme et à dresser le bilan de ses revendications. Ils y ont apporté une conscience et un esprit de suite véritablement germaniques et n'ont rien laissé traîner, dans cette œuvre patiente de redressement et de démarquage, conçue au point de vue teuton. A l'Europe ils ont pris Charlemagne, Shakspeare à l'Angleterre, l'art gothique à la France, à l'Inde la race blonde des Aryas et le sanscrit, qui n'est, comme chacun sait, que du tudesque qui s'ignore.

. . . . Cette histoire,
Enfans, il ne faut pas la juger, mais la croire.

L'Allemand a toujours eu un faible pour les contes de nourrice, et sa manie historique paraissait au demeurant assez inoffensive. Qui donc, à l'ouest du Rhin et au sud du Danube, se soucie aujourd'hui d'Arminius, des Chérusques et des Marcomans et, à part peut-être quelques lycéens qui rêvent pendant les trois premiers mois de l'année scolaire aux voluptés de l'orgie traditionnelle du 28 janvier, qui donc s'avise de mêler le souvenir de Charlemagne aux choses du jour? La Prusse, aidée de ses docteurs, pouvait en prendre d'autant plus à son aise en ces matières, qu'elle était excusable de mal les connaître, n'étant pas encore née quand tout cela se passa.

Ce fut en effet un mouvement tout prussien, conçu dans l'esprit

prussien, au sein des universités qui ont toujours été pour la Prusse les principaux laboratoires de sa politique et de sa puissance. Ce que Berlin et un peu plus tard Bonn avaient opéré dans ses propres provinces, les élèves formés à ces deux écoles sont allés le répandre dans le reste de l'Allemagne. Après que ces missionnaires d'un genre nouveau, envoyés partout, de Kiel à Tubingue et de Heidelberg à Leipsig, eurent préparé les voies tantôt en exaltant par leurs enseignemens le sentiment national, tantôt en l'humiliant surtout par le spectacle de l'abaissement et de l'impuissance où il était tombé; après que les doctrines de cet évangile nouveau, mises à la portée des humbles et des petits, se furent infiltrées pendant un demi-siècle jusque dans les moindres écoles de village et les campagnes les plus reculées, la Prusse entra en scène. Si peu Allemande elle-même, elle connaissait bien les Allemands. Elle savait que pour donner à ce peuple la cohésion et la force d'impulsion dont il avait si longtemps manqué, pour arriver à le grouper et à le mettre d'accord, c'était mal s'y prendre que de lui faire discuter des articles de constitution et que le vrai moyen de réunir en un seul corps cette nation de quarante millions d'individus, capable de fournir au besoin deux millions de soldats, c'était de lui promettre une satisfaction historique, greffée sur l'espoir d'une revanche séculaire à remporter sur l'ennemi héréditaire. Avec l'orgueil de race, il fallait trouver un prétexte pour émouvoir en lui le patriotisme de tribu, fait de haines, de jalousies et de rancunes, le seul dont soient encore capables les Allemands, qui ont vécu trop divisés, trop étrangers à eux-mêmes pour concevoir cette forme plus élevée et vraiment moderne d'un patriotisme fondé sur l'émulation et sur des sentimens généreux et humains. L'Allemagne en est toujours à la formule d'Arndt : « Où est la patrie de l'Allemand? Aussi loin que la langue allemande résonne et que le nom français est exécré. » Aussi était-ce un programme d'un singulier attrait pour tout cœur allemand celui que proclamait la politique prussienne de poursuivre l'écrasement de la France, tenue pour ennemie héréditaire en vertu d'une accumulation artificielle de griefs remontant jusqu'aux temps de Charles d'Anjou et de Louis XI, de lui arracher des « frères allemands » qu'elle retenait captifs et de fonder sur ses funestes ruines le triomphe du germanisme sur le romanisme personnifié dans la race latine.

C'est à réaliser cette troisième partie du programme que l'Allemagne travaille depuis neuf ans, sans grand succès jusqu'à présent. La Prusse s'en désintéresse ou se tient tout au moins discrètement à l'écart, et elle a pour cela ses raisons. Elle a rempli sa tâche nationale et accompli la partie essentielle de son œuvre en rendant aux Allemands le service de refaire à sa propre taille l'empire de

Barberousse et de réveiller Teutonia. A eux maintenant de régler les menus détails du ménage. Elle s'en voudrait de paraître contrarier les « aspirations » allemandes, dont elle a toujours eu grand soin de distinguer son intérêt propre : intérêt et aspirations peuvent parfois marcher de conserve, mais ils ne se confondent jamais, car la Prusse, qui sait nettement ce qu'elle veut et où elle va, a mieux que des aspirations, et n'a de goût que pour le réel, le tangible, le palpable. M. de Bismarck, qui dirige en sceptique une politique un peu mystique qui plaît aux âmes allemandes, aime à se dire Prussien avant tout. Il a fait attribuer à son maître l'empire, déclaré héréditaire dans la maison de Prusse, et le commandement suprême des troupes confédérées; cela lui suffit, car il est sûr avec cela que rien d'allemand ne pourra désormais l'entraver dans ses plans. Il s'est réservé à lui-même la politique extérieure, qui se résume à entretenir la haine de la France et à ne pas reculer devant des puérilités et des erreurs politiques pour satisfaire cette passion allemande, si utile aux visées prussiennes. Quant au reste, et tant que l'intérêt prussien n'est point directement en jeu, c'est affaire aux Allemands eux-mêmes de l'arranger, à l'aide des lumières des représentans des états au conseil fédéral et des députés de la nation au Reichstag.

Alors devait se révéler une fois de plus l'impuissance bien réelle et maintes fois constatée de ce peuple méditatif à sortir des formules pour entrer dans les faits et à savoir sacrifier ou adapter ses théories aux nécessités de la vie pratique. C'est là un des côtés les plus marquans du génie de la race germanique : autant elle est hardie dans ses conceptions, autant elle a toujours été inhabile à les réaliser et incapable d'en déduire les conséquences applicables à l'organisation sociale. La réforme de Luther en est un exemple fameux : tandis que ce grand mouvement d'émancipation, sorti de la cellule d'un moine saxon, transformait l'Angleterre et préparait la puissance des États-Unis d'Amérique, l'Allemagne elle-même n'en a retiré que l'anéantissement politique où l'a plongée la guerre de trente ans et n'en retient aujourd'hui que le joug tyrannique d'une étroite orthodoxie. Aussi longtemps que l'Allemagne est restée divisée et morcelée, elle aimait à porter au compte de son impuissance politique cette incapacité à s'organiser et à faire sentir au dehors ce qu'elle vaut. Maintenant que la voilà puissante et redoutée entre toutes, cette même incapacité subsiste, puisque le monde entier, l'Alsace-Lorraine surtout, est encore à attendre des marques de la force d'expansion et de l'influence morale et sociale de cette nation à laquelle son sort est lié désormais.

Cette inaptitude des Allemands à se constituer en un corps social

tient en effet à des causes tout autres et plus profondes que celles qui résultaient de son ancien émiettement politique. La principale de ces causes c'est que, n'ayant jamais vécu, à aucune époque de son histoire, de la vie sociale d'un grand état, l'Allemagne est restée étrangère à cette lente élaboration qui a engendré, par des transformations successives, les conditions d'existence des nations modernes. Elle-même n'a jamais formé, comme peuple, qu'une juxtaposition confuse d'intérêts de clocher, toujours jaloux, souvent contradictoires. Aussi les élémens de l'existence sont-ils restés chez elle essentiellement simples, et avec eux les formes sociales, car seule la lutte ardente pour l'existence au sein d'une société parvenue à toute l'intensité de la civilisation et de ses exigences soulève les problèmes graves et compliqués dont la solution pressante s'impose, au jour le jour, à l'homme d'état et au législateur. — L'Allemand s'est toujours volontiers contenté de ces franchises locales et de ces libertés bourgeoises qui florissaient particulièrement au moyen âge et que ses gouvernans ne lui ont jamais marchandées. Elles suffisent à l'épanouissement de son individualisme, qui forme l'essence même de ce peuple, et dont le particularisme et le fédéralisme ne sont que des variétés, où se reflète encore la même et perpétuelle distinction, si foncièrement germanique, entre le *moi* et le *non-moi*.

Cette existence fermée, repliée sur elle-même, jointe aux goûts simples et à l'humeur résignée des Allemands, ainsi qu'à une vie suffisamment large et facile sans grands tracas, n'était pas faite pour susciter une véritable classe moyenne, au sens politique du mot, parvenue à l'aisance par son propre labeur, à l'indépendance par ses propres efforts et à la perception nette des nécessités sociales et des sacrifices qu'elles exigent par le souvenir des luttes qu'il lui a fallu soutenir. Ce ne sont point là choses allemandes. Quand l'Allemand étouffe ou meurt de faim chez lui, il émigre... il émigrait du moins, avant que la législation militaire introduite par la Prusse y eût mis obstacle; — quitter ses foyers pour aller chercher fortune à l'étranger ne coûte pas à ces populations qui ont conservé, avec les vertus prolifiques d'une race jeune, cette facilité de déplacement que d'aucuns admirent et qui n'est pourtant qu'un dernier vestige de l'état nomade.

D'un autre côté, cet éparpillement de la race en cent groupes politiques divers a empêché qu'il ne s'en dégageât une véritable opinion publique. En Allemagne, l'opinion publique est nulle ou tout au moins inerte. Le flot allemand ne *porte* pas : la haine de l'étranger, la peur de l'envahisseur, peuvent le soulever momentanément, mais, rendu à lui-même, il s'abîme sous son propre poids et se

neutralise par sa propre action. Ceci est un reste de l'esprit féodal, dont les Allemands sont encore tout imbus. Bœrne a dit d'eux que « quand ils sont douze ensemble, ils forment une douzaine, et que, si un seul les attaque, ils appellent la police. » Ne reconnaît-on pas dans cette incapacité de s'assister, de s'entr'aider, comme aussi dans ces habitudes d'espionnage et de délation, considérées comme l'accomplissement d'un devoir civique, un héritage traditionnel des mœurs d'une époque où le manant se donnait corps et âme à son burgrave, qui lui promettait en retour aide et protection ? Et n'est-ce pas, d'autre part, un reste aussi de l'esprit du vieux temps que ce culte de la force physique et ce respect de l'argent, que les Allemands confondront toujours dans une même dévotion, comme les confondait leur vieille langue dans le même mot : *reich*, qui voulait dire tout à la fois riche et puissant ? C'est très sincèrement qu'ils n'ont rien compris à cet élan, — qu'ils tenaient pour folie, — des Alsaciens et des Lorrains préférant courir au-devant de la misère et de toutes ses risques plutôt que de se jeter dans les bras d'un vainqueur triomphant et chargé de butin. Restés sujets, ils ne perçoivent encore que confusément ce qui leur manque pour devenir des citoyens. La classe des producteurs, qui est le fondement même des sociétés modernes, car elle contribue le plus efficacement, par intérêt propre, à la prospérité matérielle des états, est encore en Allemagne dominée et refoulée par la noblesse, militaire ou terrienne, et par cette foule de théoriciens, professeurs et docteurs, sorte de clergé laïque que les universités épanchent sur le pays en flots intarisssables.

Quand il s'est agi de régler l'ordre de choses nouveau dont l'incubation était due à ces mêmes universités, rien n'a paru plus naturel que de s'en remettre surtout aux docteurs pour organiser cette grande Allemagne qu'ils avaient inventée. Par malheur, la profondeur dont ils font profession est singulièrement dénuée de sens pratique. Ayant ouï dire que la vérité habite au fond d'un puits, chacun parmi eux creuse son trou dans l'espoir de l'y découvrir, mais quand d'aventure quelque événement les rappelle à fleur de terre, les réalités du monde extérieur les déconcertent, et tout leur apparaît si inattendu et si neuf qu'il leur arrive, dans leurs étonnemens, de s'élancer bravement à la découverte de la Méditerranée. Que de terres inconnues se sont ainsi révélées à eux en Alsace-Lorraine ! Leur soin le plus pressé est de tout ramener d'abord à un système; ce n'est pas un Allemand qui se fût jamais avisé de démontrer le mouvement en marchant. Ils se cantonnent dans l'absolu des formules, alors que tout, dans la vie sociale, tend de plus en plus à devenir relatif, à mesure que les intérêts s'entrecroisent et que

l'organisme se complique. Il était digne d'eux d'imaginer ce qu'ils appellent le socialisme de la chaire, croyant qu'il suffirait pour vaincre l'hydre de l'enfermer dans quelques théorèmes. Le moindre défaut de leurs conceptions est de n'être point prises dans la vie réelle, de n'être pas *vécues*. Impuissans à pratiquer leurs maximes, ils sont d'autant plus prompts à maximer leurs pratiques et à les faire passer pour la vérité même : au lieu de législateurs, ils se font glossateurs. Ne sachant innover, ils ont refait : c'était au surplus la conséquence naturelle de leur éducation historique, qui leur indique l'idéal de la grandeur allemande non point dans l'avenir, mais dans le passé. La consécration du succès donnée par la victoire à leurs enseignemens leur tient lieu de preuve de la supériorité de la civilisation allemande. De l'Allemagne triomphante devait découler le triomphe du germanisme. Tout, jusqu'aux curiosités sympathiques des Français pour un état social si différent de leur rigoureuse centralisation, confirma l'Allemagne dans sa foi en sa mission : elle se plaisait à voir dans ces éloges un hommage involontaire que rendait la corruption latine à la suprématie intellectuelle, morale et sociale de la race germanique. « Tout refaire à l'allemande » est ainsi devenu la devise des patriotes de l'école de M. de Treitschke, sans que personne s'avisât de se demander si ce ne serait pas refaire beaucoup de choses contre le sens commun. J'insiste sur ce point, car c'est là même qu'est le nœud des insolubles conflits d'intérêts et de bien des malaises que l'introduction du régime allemand a causés en Alsace-Lorraine. Ce régime a commencé par faire une sotte guerre, — que M. de Manteuffel dit regretter, — à la plupart des institutions et des usages que cette province tenait de la France, sans examiner si ces choses qu'il extirpait ainsi avec ardeur, comme étant d'origine « latine, » ne seraient point par hasard la formule la moins imparfaite des exigences des sociétés modernes et des nécessités économiques des peuples civilisés, quels qu'ils soient. Dans leurs puériles préoccupations de suprématie de race, les Allemands oublient trop qu'encore aujourd'hui c'est de la civilisation latine que leur vient tout ce qui leur permet d'entrer en communication régulière avec le monde extérieur, comme l'attestent surabondamment leur langue savante qui, plus qu'en un autre pays, est demeurée le latin ; leur langue commerciale, dont la terminologie est tout italienne ; leur langue militaire enfin, qui est du français à peine travesti, comme l'est aussi leur langue ou plutôt leur jargon du bon ton et des belles manières.

Faire à l'allemande est synonyme de retourner au gothique, car l'Allemagne proprement dite est restée gothique jusque dans ses moelles, non pas seulement par l'écriture et la lettre moulée, mais

par ses mœurs, ses goûts, ses coutumes et sa législation. Étant en Europe la nation qui s'y est le plus longtemps attardée, elle a fini par se persuader que le gothique est d'essence germanique et le tient pour la portion la plus précieuse de son patrimoine. Un instant, par l'influence du grand Frédéric, ayant fait un effort, elle s'est élevée jusqu'au rococo; 1830 et 1848 lui avaient rendu le service, aujourd'hui méconnu, de la débarrasser d'une partie de ses bandelettes; le désir de redevenir fidèle aux traditions de sa race la pousse à s'y enserrer plus que jamais. J'en vais donner une preuve curieuse et toute récente, que fournissent les nouvelles lois judiciaires, dont l'application en Alsace-Lorraine sera longtemps pour ces contrées une cause de trouble et de perturbations profondes.

II.

L'unité d'organisation de la magistrature et l'uniformité de procédure devant les tribunaux comptent assurément au nombre des premiers besoins d'un état qui aspire à se constituer en corps social, puisque sans la garantie d'une bonne justice, il n'est pas d'intérêts privés qui ne restent livrés à tous les hasards. Pour l'Allemagne en particulier, où s'était développée et perpétuée en cette matière la plus extravagante bigarrure, peu de réformes étaient plus désirables et plus urgentes. Il convenait de procéder à cette réforme avec décision et netteté, si l'on voulait rendre au pays l'inappréciable service, dont l'esprit de routine pouvait bien gémir, mais dont la nation entière n'aurait pas tardé à reconnaître les bienfaits, de débarrasser l'Allemagne unifiée de l'amas contradictoire et confus d'institutions judiciaires qui remontaient, de degré en degré, jusqu'à l'antique justice patrimoniale vantée par Tacite, et qui ne variaient pas seulement d'état à état ou de province à province, mais parfois de canton à canton et même de ville à ville. Le mouvement libéral de 1848 avait élagué de quelques timides coups de cognée cet inextricable fourré féodal qui servait de refuge à tout un monde de parasites, mais la vigoureuse végétation allemande avait vite recouvert de ses lianes ces rares éclaircies, tant l'Allemand se plaît toujours et en toutes choses sous l'ombre de la feuillée touffue.

Maintenant que l'Allemagne, groupée en une seule famille, semblait ne plus rencontrer aucun obstacle qui l'empêchât de se donner des lois communes à toute la nation et qui fussent en harmonie avec ses vrais besoins, c'était le cas ou jamais d'interroger d'un esprit dégagé et « objectif » la masse des documens accumulés de

nos jours par les travaux de législation comparée, afin d'y puiser les principes reconnus pour s'adapter le mieux aux mœurs et aux usages des sociétés modernes, où le travail productif et libre a fait naître d'autres besoins que n'en comportait le régime des castes et des privilèges. Sous ce rapport aussi, la législation française, étant la plus récente dans son ensemble et peut-être la moins imparfaite, pouvait utilement servir, tout au moins de modèle, dans sa conception claire, simple et harmonique. Elle avait d'ailleurs le mérite de n'être pas tout à fait étrangère à l'Allemagne, puisque, longtemps avant l'annexion de l'Alsace-Lorraine, elle était demeurée en vigueur sur les deux rives du Rhin et qu'elle a régi, jusqu'à ces derniers mois, une population compacte de dix à douze millions d'âmes, groupée des confins de la Hollande aux confins de la Suisse, dans les provinces qui comptent incontestablement au rang des plus industrieuses, des plus prospères, des plus éclairées et, pour tout dire, des plus civilisées du nouvel empire. La preuve était donc faite que cette organisation judiciaire, quoique d'inspiration française, s'adaptait fort bien aux exigences du génie germanique et que, si les habitans de Cologne s'en louaient, il n'y avait aucune raison plausible pour que ceux de Rostock ne pussent pas s'y faire. Son seul vice, vice irrémédiable, était d'être dans ces régions un reste de l'influence française : c'était assez pour la faire condamner sans merci. Où est aujourd'hui le docte Allemand qui hésitera, ayant la liberté du choix, à sacrifier le simple et le pratique, réclamés par l'intérêt commun, à la satisfaction toute scientifique de remonter aux sources, d'interroger les lois barbares, les capitulaires de Charlemagne et les miroirs de Saxe et de Souabe, et de pouvoir se dire que toutes les parties de l'œuvre à laquelle il a eu la fortune de collaborer trouvent leur justification dans les pures traditions de la race germanique, « arrivée pour la première fois à la plénitude de la conscience de son *moi ?* »

Aussi, un premier projet, élaboré par une commission spéciale de jurisconsultes et de magistrats, approuvé lui-même par le conseil fédéral, n'eut-il pas l'heur d'agréer à la commission des juristes du Reichstag, qui ne consacra pas moins de cent soixante-quatorze séances à essayer de le rendre « historiquement » irréprochable ; mais comme, du même coup, il était devenu absolument incohérent, praticiens et historiens ne réussirent à se mettre finalement d'accord qu'à l'aide d'un « compromis, » ce qui est la pire façon de faire de bonnes lois organiques. Il n'entre pas dans mon sujet, et ce ne serait pas ici le lieu d'entreprendre l'examen critique des nouvelles l is judiciaires allemandes. Le seul point qui importe

est de rechercher si, dans cette circonstance encore, les Alsaciens-Lorrains ont sujet de se féliciter de faire partie d'une nation qui se donne de telles lois et s'il n'en résulte pas plutôt pour eux un retour en arrière qui les fait, comme presque en toutes choses, rétrograder de plusieurs générations, sinon de plusieurs siècles.

Citons d'abord, pour n'avoir plus à y revenir, quelques points de détail. Les innovations imposées par ces lois n'ont rien laissé subsister en Alsace-Lorraine, ni au civil, ni au criminel, du parallélisme établi par la législation française entre la division judiciaire et la division administrative du pays, ainsi que dans l'échelle de la compétence et des recours, suivant la nature des affaires ou des infractions. Sous prétexte de décentraliser la justice en rapprochant le juge du justiciable et de faire retour à la pure doctrine germanique du juge unique, les justices de paix ont été érigées, sous le nom de tribunaux de bailliage, en véritables tribunaux de première instance. Ces tribunaux constituent le vrai pivot de l'organisation nouvelle, car leur action ne reste point limitée aux menues affaires civiles, mais s'étend au jugement des délits les plus fréquens, moyennant l'adjonction de bourgeois qui, sous le nom d'*échevins*, assistent le juge ou bailli, non pas comme jurés, mais comme assesseurs. Cette réminiscence du droit carlovingien a été introduite dans la loi sur la proposition du docteur de Schwarze, député au Reichstag et procureur général du royaume de Saxe, qui a consacré toute une existence déjà longue à plaider la cause des échevins. Je ne vois que lui qui puisse nous dire si ce sont les *scabini* des capitulaires ou les *rachimbourgs* du droit franc qui lui ont suggéré l'idée de cette restauration. La chose, au surplus, importe peu ; ce qui est sûr, c'est que l'institution fonctionnait déjà à Strasbourg même, il y a juste neuf cents ans, exactement comme elle vient d'être rétablie depuis six mois. Voici, en effet, comment s'exprime le premier statut municipal octroyé à la commune de Strasbourg en 982 : « Le bailli connaîtra des vols, injures et dettes pécuniaires; il s'adjoindra deux juges ou échevins, qui devront être gens probes, afin que tout bourgeois puisse comparaître avec respect devant cette juridiction. » Et le document ajoute : « Le lieu des assises du bailli et des échevins est la place publique; l'huissier ira, nommant le demandeur, sommer de vive voix le défendeur à comparoir, partout où il le pourra rencontrer. »

La poste aux lettres ayant été inventée depuis le xe siècle, et étant même devenue depuis peu, en Allemagne, institution de l'empire qui en retire d'appréciables ressources, le législateur moderne a imaginé de faire concurrence aux huissiers en permettant de remplacer, pour les assignations, la citation « parlant à la

personne », par l'envoi d'un pli chargé, ce qui peut s'appeler faire la part du progrès et du budget; — mais il a décidé en même temps qu'échevins et baillis tiendront périodiquement des audiences ambulantes ou foraines, hors du lieu ordinaire de leur siège. Grâce à ce retour inattendu à des mœurs d'un autre âge, on va revoir sans doute les plaideurs s'ajourner sur la place publique du village voisin, à l'heure de l'arrivée du train ou de la « correspondance » qui amènera ces juges pédanés, et l'antique expression : « Attendez-moi sous l'orme, » reprenant toute son actualité, cessera d'être en Alsace-Lorraine une simple façon de se moquer des gens. Ces sortes de choses ne se voyaient plus guère que dans les opérettes, mais au fond, ce n'est qu'un pli à prendre, des habitudes à changer, une éducation moyen âge à refaire. L'inconvénient serait minime si à ces restitutions bizarres ne s'ajoutaient des retours à l'antique d'une bien autre gravité et qui ne peuvent s'expliquer, de la part de législateurs faisant profession d'hommes éclairés et sérieux, que par une véritable frénésie archéologique.

Désormais en Alsace-Lorraine, comme dans l'Allemagne entière, la preuve testimoniale l'emportera sur tout autre moyen de preuve, même sur celle résultant de contrats passés devant notaire, tout comme si nous nous trouvions encore au bon temps où l'écriture était restée le privilège des clercs. Ce régime, auquel l'Allemagne retourne sans paraître en soupçonner les vices et les dangers, a été aboli en France depuis plus de trois siècles, par l'ordonnance de Moulins, de 1566. D'un autre côté, la nouvelle législation allemande n'admet et ne reconnaît, comme sûreté et garantie des conventions, d'autre privilège que celui que procurera le gage réel. Ici le législateur de la moderne Allemagne revient tout uniment au droit rudimentaire que les invasions des barbares avaient substitué à la loi romaine, à une époque de violences, où le pouvoir social, morcelé et sans force, impuissant à garantir et à faire respecter les droits et les intérêts légitimes de chacun, devait se résigner à laisser aux individus le soin de se faire justice. C'est l'application aux intérêts privés de la maxime : « La force prime le droit » et de l'aphorisme : *Beati possidentes*, tous deux si profondément germaniques. Visigoths, Bourguignons et Lombards obéissaient déjà il y a longtemps à cet instinct qui pousse l'Allemand à prendre des sûretés réelles, à faire peu de cas des promesses et des simples écrits, — rappellerons-nous l'article 5 du traité de Prague? — et à ne tenir pour acquis que ce qu'il tient sous son poing. Mais on devine ce que va devenir le crédit, par ce retour aux usages d'une époque où l'autorité de la loi et la foi aux contrats n'étaient que vains mots, et comment cet instrument délicat, d'invention toute moderne, s'accommodera malaisément d'un régime n'offrant d'autre garantie à

l'exécution des conventions entre particuliers que le prix de la course assuré au créancier le plus agile et le plus intraitable. Ou bien la constitution d'un gage deviendra l'accompagnement obligé de tout contrat, ce qui sera étouffer dans son germe la force d'action et l'élasticité que le crédit procure à la fortune publique et privée dans toute société bien organisée; ou bien le débiteur, auquel le juge n'a même plus le pouvoir d'accorder aucun délai pour acquitter sa dette, cherchera le plus vite possible son refuge dans sa mise en faillite, rendue par le législateur aussi séduisante que possible, comme je le montrerai tout à l'heure et qui est devenue accessible même aux non-commerçans. C'est au point que le Landesausschuss, qui en cela a vu certainement trop en noir, a exprimé la crainte qu'en Alsace-Lorraine les greffiers de justice de paix ne pussent plus suffire à l'énorme besogne de l'apposition des scellés et qu'il a proposé d'y employer aussi les huissiers, privés tout à la fois par la concurrence que va leur faire la poste impériale d'occupations et de ressources.

Telles sont quelques-unes des principales innovations que les lois judiciaires allemandes viennent d'introduire en Alsace-Lorraine. Je n'en finirais pas si je tentais d'énumérer toutes les objections que soulève en foule cette législation, qui semble avoir pris à tâche de ressusciter des vieilleries si bien oubliées qu'on a perdu jusqu'au souvenir des inconvéniens et des vices qui, sauf peut-être dans quelques cantons de l'Allemagne, les avaient fait universellement abandonner. Oh! les intentions des auteurs de cette scrupuleuse restauration d'après l'antique étaient assurément excellentes, mais il semble qu'ils aient trop identifié dans leur esprit l'Allemand de nos jours avec le vertueux Germain de Tacite. N'est-ce pas, par exemple, se faire de la moralité allemande une idée un peu exagérée que d'espérer que la crainte des peines du faux serment ou de la subornation des témoins suffira toujours pour empêcher les plaideurs d'abuser de l'étrange libéralité avec laquelle la preuve testimoniale est admise? Semblable illusion avait déjà égaré, en 1871, les rédacteurs du code pénal allemand, si bien qu'on agite aujourd'hui avec le plus grand sérieux la question du rétablissement des peines du fouet et de la bastonnade, comme vrai remède à l'insuffisance croissante des prisons qu'encombre une population de pensionnaires encouragés à la récidive par les misères du temps et par une loi pénale trop bénigne. A cet égard, la nouvelle organisation judiciaire aura du moins d'utiles effets, car elle a prescrit la création d'une prison auprès de chaque tribunal de bailliage, disposition qui a valu à l'Alsace-Lorraine un supplé-

ment de soixante-seize maisons d'arrêt toutes neuves, dont la construction a été mise à la charge des communes.

Je ne voudrais pas fatiguer le lecteur en m'attardant outre mesure sur ce sujet un peu ardu. Toutefois pour un pays comme l'Alsace-Lorraine, qui a si longtemps joui des bienfaits de la législation française, où, par le développement de la vie économique et sociale et grâce au morcellement de la propriété, les transactions sont nombreuses et les intérêts multipliés à l'infini, la question est de trop d'importance, et les bouleversemens qui seront la suite inévitable de l'organisation judiciaire nouvelle sont trop menaçans pour que je ne signale pas encore quelques-unes de leurs plus funestes conséquences. L'esprit processif va se réveiller et se développer en proportion de la multiplication des tribunaux qu'une fausse idée de décentralisation met davantage à portée des plaideurs. Dans les campagnes, le rôle diminué qui est fait aux notaires, jusque-là conseils et confidens des familles, maintenant réduits, ou peu s'en faut, au rôle de simples scribes par la moindre autorité qui s'attache désormais aux actes dressés par eux, ouvre la lice à des concurrens au rabais, sans expérience ni moralité, qui exploiteront d'autant plus aisément l'innocence des gens simples, que la langue allemande est propice aux obscurités et aux ambiguités, que l'appel est indéfiniment admis et comprend trois degrés, et que, par la disparition complète pour un long temps du bienfait, si hautement reconnu en Alsace-Lorraine, où les procès étaient devenus rares, d'une jurisprudence solidement assise et nettement établie, il n'est pas si mince question qui ne redevienne pour la mauvaise foi une source intarissable de contestations.

C'est dans des circonstances semblables qu'au XVe siècle, le roi Louis XI déplorait qu'en l'absence d'un droit certain, les gens d'affaires pussent se livrer « sans frein et sans contrôle à toutes les *pilleries.* » Tel est en effet, tout le fait prévoir, — et, signe caractéristique, ce sont surtout les juges allemands établis dans le pays qui l'appréhendent et le déplorent, — l'avenir que la nouvelle organisation promet à l'Alsace-Lorraine. Le salutaire contrôle remis par la loi française au ministère public a cessé de s'exercer; ce sont les parties elles-mêmes et non le juge qui dirigent la procédure; les questions de compétence sont, par l'introduction de procédures spéciales, devenues d'une complication singulière; il n'existe plus rien de cette exacte symétrie et de cette sage ordonnance qui introduisent dans les institutions un si grand élément de clarté, et dans cet épais fourré les arrangeurs d'affaires pourront braconner à leur aise aux dépens des gens naïfs et de bonne foi. Le seul frein que, dans sa sagesse, le législateur ait imaginé de

mettre aux abus trop certains auxquels prête son œuvre est la majoration des frais de justice dans une proportion si considérable qu'elle soulève déjà de toutes parts, après moins de six mois d'expérience, les protestations les plus vives. En Alsace-Lorraine, le produit de ces frais et amendes, qui jusqu'à l'an dernier n'a valu au trésor, tant que le tarif français était resté en vigueur, qu'un revenu annuel d'environ 100,000 francs, est estimé au budget de l'exercice courant à la somme de 2,152,000 francs! Ce n'est pas tout : par une conception tout à fait ingénieuse, on est parvenu, en multipliant les cas où les annonces judiciaires sont prescrites, à créer indirectement, sans bourse délier, dans toute l'étendue de l'empire, une sorte de « fonds des reptiles » au profit des journaux bien pensans. Ce ne sera point là pour eux une médiocre ressource si j'en juge par une de ces annonces que j'ai sous les yeux et qui notifie publiquement à l'intéressé, en *quarante-cinq* lignes de texte, une condamnation à *un jour d'arrêt* pour tapage nocturne!

Ce que l'Alsace-Lorraine gagnera à la nouvelle organisation judiciaire allemande est difficile à imaginer et impossible à dire; ce qu'elle y perd n'est malheureusement que trop manifeste. Si cette organisation peut être acceptée comme un réel progrès par les régions qui, comme le Mecklembourg, se trouvaient de deux cents ans en retard sur toutes les institutions modernes, elle fait au contraire reculer de plusieurs siècles des pays comme l'Alsace-Lorraine, auxquels sont ainsi arrachés du coup les inestimables avantages d'une législation à la hauteur des besoins sociaux. — Si encore, au prix d'un bouleversement si profond, dont on ne saurait prévoir dès à présent toutes les détestables suites, cette organisation introduite le 1er octobre 1879 dans l'empire entier avait procuré à l'Allemagne les bienfaits d'une véritable unité judiciaire des Vosges au Niémen! Mais de cette unité il n'y aura, après comme avant, que la trompeuse apparence, car il n'est point dans le caractère allemand de faire jamais table rase et de réédifier à neuf d'après un plan simple et bien conçu : ce sont là des procédés bons pour les races latines. L'Allemand, quand il rêve d'unité, n'entend pas la payer au prix des sacrifices qu'elle réclame; il n'admet l'idéal unitaire qu'en tant qu'il est conciliable avec l'individualisme allemand, le particularisme allemand, le fédéralisme allemand, et par-dessus tout avec les antiques traditions et coutumes allemandes, générales, provinciales et locales, dût le problème en rester insoluble. A l'occasion de la réforme judiciaire, chacun des vingt-cinq états particuliers a voulu sauvegarder ses prérogatives et retenir, même en pareille matière, ne fût-ce qu'une apparence de souveraineté en conservant le droit de régler à sa propre convenance les questions de dé-

tail. Dans ces circonstances, il n'y avait qu'un moyen de sortir de l'impasse : c'était, — qu'on me passe l'expression, — de sauter à pieds joints dans le tas de ces législations contradictoires, brisant sans scrupule, pour s'y faire une place, ce qu'elles pouvaient avoir d'harmonique et de sage. C'est le parti auquel le pouvoir central a fini par se résoudre ; il a dicté son minimum d'unification judiciaire et, de cette manière un peu cavalière de légiférer il est résulté que, sous prétexte de simplification et de progrès, les nouvelles lois ont ajouté le bouleversement et la confusion à ce qui, pour être le chaos, était du moins localisé et avait pris, avec le temps et la pratique, une allure ordonnée et régulière. Il n'est pas une seule législation particulière qui se soit tirée indemne de cette violente intrusion ; il n'en est pas une non plus à laquelle puissent suffire les principes généraux que les lois d'empire se sont bornées à fixer à grands traits. Toutes ont été faussées ; aucune n'a pu être intégralement abrogée, et l'Allemagne conserve, comme devant, une vingtaine de codes de procédure. A chaque état de réparer chez lui les dégâts de son mieux, en accommodant aux principes nouveaux, auxquels il ne lui est pas permis de toucher, les débris pouvant encore servir dans sa législation propre.

En Alsace-Lorraine, cette tâche est échue à l'ancien Landesausschuss (ce fut son chant du cygne) et, c'est une justice à lui rendre, il ne s'est fait aucune illusion sur son peu d'aptitude à remanier ainsi, au pied levé, la grande œuvre, si harmonique et si coordonnée, des Tronchet, des Treilhard et des Portalis, pour réparer le moins mal possible la dévastation qu'y avaient opérée les exigences gothiques des nouvelles lois impériales. Que de morceaux il a fallu se résigner à sacrifier, dans cette œuvre de rapiécetage, afin de ne point multiplier outre mesure les contradictions et les antinomies qu'un travail aussi hâtif rendait presque inévitables ! Laissant à la jurisprudence le soin de se débrouiller peu à peu, aux dépens des plaideurs futurs, le Landesausschuss s'est borné, en soupirant de mélancoliques hélas ! à faire de larges trouées partout où la législation impériale entendait prendre pied. Une seule fois, il a résisté et poussé un énergique holà ! auquel n'ont pu qu'applaudir ceux qui voient de près les pratiques commerciales que l'immigration allemande essaie d'acclimater en Alsace-Lorraine. Il ne lui a pas paru possible d'accepter sans restriction ni réserve le principe nouveau d'après lequel les incapacités civiles et politiques attachées à l'état de failli ne doivent durer que jusqu'à la terminaison des opérations que la déclaration de faillite entraîne. Le Landesausschuss a exigé qu'en Alsace-Lorraine tout au moins la réintégration du failli dans ses droits et capacités de citoyen n'eût jamais lieu de plein droit,

comme il arrivera dans le reste de l'Allemagne, et qu'elle nécessitât, en tout état de cause, une sentence judiciaire. Demander moins, alors que le code français, — qui passe pour draconien en cette matière, — est cependant à peine assez sévère pour avoir raison de la mauvaise foi qui tente de se coloniser en Alsace-Lorraine, alors que même les non-commerçans pourront recourir à ce moyen expéditif de se décharger de tout ou partie de leurs dettes, c'eût été, en effet, risquer d'ériger la faillite en moyen de parvenir. La restriction fort sage imposée par le Landesausschuss aura de toute façon pour utile conséquence d'exclure du corps électoral et des candidatures aux conseils électifs bon nombre des nouveaux immigrés qui, sans cela, auraient pu légitimement prétendre du même coup au titre de notables et aux avantages de faillis!

III.

Il n'est personne qui, toute question de sympathie ou d'antipathie politique mise à part, n'ait pu constater l'influence fâcheuse que le contact de la colonie allemande a exercée depuis neuf ans sur le niveau moral d'une contrée dont la population poussait volontiers l'honnêteté et la franchise jusqu'au scrupule et à la candeur. Si, de même qu'on juge un arbre à ses fruits, on devait juger de la « culture » allemande par ce qu'elle a le plus fait foisonner en Alsace-Lorraine, il faudrait lui attribuer comme marque distinctive l'esprit de mercantilisme et de lucre qu'exprime si justement le mot de *juiverie*. Cet esprit perce et se montre partout, en matière financière et fiscale aussi bien que dans les relations commerciales et privées. Qu'il s'agisse de l'intérêt particulier ou de celui du trésor public, tout un monde aux aguets est toujours prompt à venir grappiller dans la vigne d'autrui, bien avant que la vendange soit mûre. L'Allemand, tel qu'il s'est révélé aux Alsaciens, est essentiellement un parasite. Il songe moins à employer ses efforts et son intelligence à créer des richesses qu'à rêver aux moyens de prélever sa part sur celles que d'autres ont produites ou vont produire. Le négoce l'attire plus que l'industrie, et quand M. de Bismarck, dans son langage imagé, parle « d'honnête courtier » ou de « politique de pourboire, » il ne fait qu'emprunter ses figures et ses comparaisons au vif même de la société allemande.

Nous avons déjà signalé, dans notre précédente étude, les difficultés que, par suite de cette habitude passée à l'état de seconde nature, l'Alsace-Lorraine a rencontrées, même auprès de la grande industrie et du haut commerce d'outre-Rhin, pour nouer avec l'Al-

lemagne des relations d'affaires loyales et régulières. A l'époque où l'option pour la nationalité française enfiévrait Alsaciens et Lorrains, quelqu'un s'étonnait de l'ardeur que les israélites entre autres montraient à émigrer. « Ce n'est pas étonnant, répondit-on plaisamment; s'ils quittent la partie, c'est qu'ils se sentent incapables de lutter, sachant bien qu'en affaires un Prussien vaut deux juifs. » Ai-je besoin de dire que ce joli mot, que l'événement a si vite justifié, n'a quoi que ce soit de blessant pour les israélites d'Alsace et de Lorraine? Il y a longtemps que la pleine et franche émancipation dont la France les a fait jouir, et qui suffirait à expliquer leur reconnaissant attachement pour ce pays, leur avait permis de dépouiller les mauvais côtés de l'esprit retors qui est le propre des castes traitées en parias et que, dans l'Allemagne du Nord, où le milieu social est bien différent, chacun s'efforce d'imiter, sans distinction de croyance religieuse, parce qu'il a souvent conduit à la fortune. Seulement, n'ayant de l'israélite ni la souplesse, ni la sobriété, ni l'âpre économie, ni l'endurance sagace, ni l'esprit de solidarité, ni l'instinct du côté positif des choses, ni ce sens pratique qui a fait que la race d'Israël, tout en attendant avec ferveur son Messie, ne s'est pas crue dispensée pour cela d'être partout et toujours de son temps (ce qui suffirait à la distinguer de l'école historique allemande), l'Allemand, voulant faire comme les juifs, ne réussit qu'à faire le juif. Pour lui, le génie de la race sémitique, comme on dit au delà du Rhin, se résume dans le maquignonnage, et la législation elle-même semble conçue tout exprès pour favoriser dans cette voie la plus large concurrence. J'ai déjà fait voir à quel point les nouvelles lois judiciaires allemandes sont propices à la tribu des chats-fourrés et grippeminauds qui voudront exploiter les plaideurs. En matière économique, il n'y a pas exagération à dire, surtout quand on le considère au point de vue alsacien, que le régime qui se développe législativement depuis dix ans dans les limites de l'empire allemand ressemble beaucoup à celui du coulage organisé. Le plus clair des profits s'en va enrichir des légions d'inutiles intermédiaires, vivant commodément en parasites aux crochets du producteur, du consommateur ou de l'état, et souvent de tous trois à la fois. Ce que la seule loi monétaire de 1871 a déjà fait pour appauvrir et épuiser l'Allemagne est incalculable. L'état s'était cru fort habile en économisant quelques millions sur la frappe de l'or, sans songer qu'en créant ainsi une monnaie de mauvais aloi, que le marché universel n'accepterait qu'au poids, pour la refondre, les lois économiques se chargeraient de lui faire expier au centuple un profit si naïvement obtenu et qu'elles feraient lourdement peser sur le commerce allemand tout entier les vices d'un instrument

d'échange qui n'est vraiment apprécié que par ceux qui font profession de changeurs. L'introduction en Alsace-Lorraine de cette législation monétaire a eu pour double conséquence de renchérir de 20 pour 100, par la substitution du mark au franc, le prix de tous les objets qui se paient en menue monnaie et de faire perdre annuellement à la production 1 pour 100 de ses légitimes et médiocres profits, par suite des faux frais qu'entraînent les opérations du change pour le paiement des matières premières et des marchandises achetées ou vendues à l'étranger. Rien que l'industrie cotonnière de la Haute-Alsace subit de ce chef une perte sèche annuelle d'environ 8 millions de francs. Qu'on calcule, d'après cette donnée, à quel prix auront été obtenus les 30 ou 40 millions de marks portés en recettes au budget de l'empire comme profit réalisé sur la fabrication des monnaies d'or! — La nouvelle législation douanière, inspirée par des considérations purement fiscales et qui, en ces matières délicates sur lesquelles partout ailleurs on ne se décide qu'avec prudence, a si prestement rejeté l'Allemagne d'un régime de libre échange pour lequel elle n'était pas mûre, dans un système protectionniste improvisé et mal conçu, n'aura pas de meilleurs résultats, ni pour l'empire, ni pour les particuliers. Les nouveaux tarifs, trop faibles pour assurer au producteur une protection efficace, trop élevés pour permettre, dans le commerce de détail, le maintien des anciens prix, n'aboutiront en définitive, comme on s'en aperçoit déjà après une bien courte expérience, qu'à augmenter les bénéfices des intermédiaires, renchérir les articles de première nécessité, encourager la falsification des denrées et pousser au développement de la contrebande, sans donner à l'état un accroissement de ressources proportionnées à l'augmentation des frais de perception et de garde de la ligne douanière. Quand il s'est agi, il y a quelques mois, de déterminer le tarif d'importation des filés de coton, l'industrie alsacienne, libre-échangiste par tendance, demandait qu'au moment où, par une brusque évolution, la politique commerciale allemande se faisait protectionniste, il fût pris au moins des mesures propres à compenser pour les fabricans les entraves qui allaient lui être imposées dans l'intérêt du fisc. Elle voulait que la porte fût ouverte ou fermée; on l'a laissée entr'ouverte, de telle sorte que la concurrence anglaise, la seule vraiment redoutable pour l'industrie alsacienne qui lutte de perfection avec elle, pourra continuer à envahir librement de ses filés fins le marché allemand et rendre la lutte impossible, car les charges qui pèsent sur la production en Allemagne ne cessent de s'accroître en raison inverse des bénéfices. Et pourtant le marché allemand, même exclusivement réservé à

la fabrication indigène, ne pourra de longtemps suffire à alimenter une industrie sérieuse et soucieuse de progrès, comme l'est l'industrie alsacienne. Si dans d'autres pays le régime protectionniste est souvent un excitant énergique pour le perfectionnement des produits et des procédés de fabrication, en vue de se préparer à la concurrence universelle, en Allemagne le résultat de ce régime sera tout différent. Ce n'est point la qualité, mais le bon marché du produit qui y séduit l'acheteur; ce qu'on appelle la puissance de consommation et qui est un des signes les plus certains de l'aisance générale, y est encore très faible et tend plutôt à décroître qu'à grandir; la loi que le marchand impose au producteur n'est pas de faire le mieux possible, mais au meilleur marché, dût-il prostituer son industrie à ne fabriquer que de la pacotille. On sait que le commissaire général allemand à l'exposition de Philadelphie a formulé cela en deux mots : « *billig und schlecht :* bon marché et mauvais; » telle est, selon lui, la seule devise qui convienne aux produits industriels allemands. Cette considération de bon marché prime tellement toute autre pour le consommateur que l'Allemagne est devenue par excellence le pays des succédanés, qui y portent le nom de *surrogats:* c'est en Allemagne qu'on a d'abord imaginé de remplacer le café par de la racine de chicorée torréfiée, et tout récemment le conseil fédéral, soucieux de sauvegarder les intérêts du fisc sans pourtant contrarier le goût national, a autorisé la mise en vente comme tabac des feuilles de roses et de merisier, pourvu que, par cette substitution, le trésor impérial ne fût pas frustré de l'impôt sur lequel il compte!

Il est fort difficile, on le comprend, pour une industrie qui se respecte, de se faire à ces mœurs; il lui est plus difficile encore de concevoir des coalitions comme celle que viennent de conclure, assure-t-on, les métallurgistes prussiens, qui, après avoir obtenu du gouvernement la promesse officielle que toutes les fournitures nécessaires à l'entretien des lignes ferrées rachetées par l'état seront exclusivement réservées à l'industrie nationale, n'ont eu rien de plus pressé que de concerter un tarif commun, diminuant la qualité et le poids et augmentant le prix de leurs rails. Quelle figure peut faire dans un pareil milieu, où se sont si naïvement perpétuées les pratiques des trafiquans des foires de Leipsig et de Francfort, un producteur ou un commerçant habitué à ne livrer que de la marchandise « loyale et marchande? » S'il lui répugne de passer par l'alternative d'être en Allemagne dupe ou fripon, il lui faut à tout prix chercher à l'étranger des marchés plus larges, où les relations soient plus sincères et plus sûres.

Le malheur veut que dans toutes ces matières économiques et

fiscales, qu'il est de si haute importance pour un pays productif de ne régler qu'avec mille précautions, M. de Bismarck soit d'un scepticisme désolant. Il ne considère que l'argent et la façon de s'en procurer au plus vite pour assurer l'indépendance de l'empire et de son budget; peu lui importe que cet argent lui vienne des ultramontains ou des libéraux nationaux, pourvu qu'il l'obtienne. Quant à l'économie politique, il la nie. « La politique douanière ressemble à la médecine, disait-il l'an dernier dans une de ces causeries après boire que M. Moritz Busch recueille pieusement pour la postérité; cette politique ne comporte pas de science absolue. La chirurgie seule (le fer et le sang!) a fait des progrès et donne de véritables succès; la pathologie n'a pas fait un pas. Il en est de même de la science économique; si les choses s'étaient passées d'après les règles admises, la France aurait dû perdre toute sa force immédiatement après la guerre de 1870. Le contraire est arrivé : elle est tout à fait prospère, et l'Allemagne, qui devrait être aujourd'hui dans une bonne situation économique, souffre beaucoup de la crise économique. » On voit que le mécanisme qui règle la richesse des nations serait, tel que M. de Bismarck le conçoit, d'une simplicité patriarcale : c'est déjà en appliquant ces mêmes idées que Jacob fondait la fortune de sa race en dérobant les troupeaux de Laban. Il passe évidemment trop de temps, comme on le lui a déjà reproché à Berlin, au milieu de ses bons paysans de Poméranie: c'est, dit-on, afin qu'ils paient moins cher leurs socs de charrue qu'il a brusquement jeté l'Allemagne, en 1873, en plein libre échange, et c'est pour leur mieux faire vendre leurs seigles que maintenant il frappe de droits protecteurs jusqu'aux denrées alimentaires. Ces soubresauts, auxquels le Reichstag se prête avec tant de complaisance, peuvent n'avoir que peu d'inconvéniens pour les pays d'entre l'Oder et la Vistule; mais il est, dans l'ouest de l'empire, dans les vallées de l'Elbe, du Danube et du Rhin, des régions où, depuis fort longtemps, on ne vit pas que de seigle et dont la richesse et la prospérité dépendent d'un organisme trop délicat et trop complexe pour ne pas se détraquer quand les gouvernans le traitent comme une montre d'enfant à laquelle on fait marquer à sa guise l'heure qu'on veut. La politique inspirée par M. de Bismarck est, même en ces matières, une politique bien prussienne. En fait d'impôts, les plus expéditifs lui paraissent les meilleurs; c'est ainsi qu'a toujours fait la Prusse, qui, sur 800 millions de revenus, n'en demande que 60 aux impôts indirects et qui applique encore à ses finances toutes les rigueurs des anciens fiscs et des principes déjà condamnés sous Colbert. On conçoit qu'un état dont la population est pauvre, et où l'art de tondre sans écorcher a encore bien des progrès à faire, de-

mande surtout ses ressources aux domaines, aux forêts, aux régales, à la loterie et à des impôts directs qui, sous des noms divers, rappellent le tribut, la dîme, les tailles et les capitations; mais il en résulte que l'état dont les revenus sont garantis de la sorte est beaucoup moins intéressé, partant plus indifférent au développement de la prospérité publique que ceux dont les revenus indirects constituent les principales ressources. Quand de semblables procédés financiers sont partout remis en usage, sous forme de contributions matriculaires ou de telle autre redevance analogue à celles que le fisc prussien a introduites en Alsace-Lorraine, la production du pays se dessèche, avant même d'avoir porté fruit, et ses meilleures forces économiques sont atrophiées en germe. C'est du moins ce qui est arrivé en Alsace-Lorraine. Cette province, si riche par son sol, si bien douée par le travail, l'intelligence et l'esprit d'épargne de ses habitans, a été convertie en moins de dix ans en un territoire où l'expansion individuelle se heurte de toutes parts à de décourageantes entraves, dictées tantôt par la raison d'état et tantôt par les exigences du fisc.

C'est là du reste un peu l'histoire de l'empire allemand tout entier. On croit rêver quand on considère le triste état matériel où l'Allemagne a été si vite amenée par son culte pour le militarisme. Combien ce grand pays fût devenu autrement redoutable et puissant si, ayant eu après ses victoires le bonheur de posséder à sa tête un véritable homme d'état, ayant la saine intelligence du rôle moderne des nations et de ce qui fait leur vraie force, il avait consacré ne fût-ce qu'une faible part de son butin à s'outiller pour une lutte féconde, par la création des canaux qui lui manquent, le développement judicieux de ses voies ferrées, l'adoption d'un régime douanier rationnel, et une législation favorable à l'essor d'un solide crédit! Façonnée, par un marché plus vaste, au goût de l'étranger, l'Allemagne serait devenue promptement écrasante, avant même que la France eût eu le temps de se relever de ses ruines et de se remettre au travail. Grâce à sa main-d'œuvre surabondante, à sa vie à bon marché, qui n'a été si singulièrement renchérie que par la fausse politique suivie depuis 1871, grâce à la résistance patiente de sa population qu'aucun travail ne rebute et qui ne dédaigne si mince bénéfice, grâce enfin à cette situation centrale, pour elle si gênante comme état militaire, mais si commode au point de vue commercial, l'Allemagne aurait pu renoncer à jamais au jeu chanceux de conquérir à la guerre l'argent que d'autres demandent aux travaux de la paix. Refoulant la concurrence américaine et tenant tête à la concurrence anglaise, qui ne sont devenues l'une et l'autre si dangereuses aujourd'hui que parce qu'aucune d'elles

n'a à supporter sa part des charges militaires qui écrasent le vieux continent, elle aurait trouvé dans l'Alsace-Lorraine elle-même un auxiliaire puissant dans cette lutte, tandis qu'elle n'a réussi à faire de la possession de cette province que le principal agent de la ruine commune.

Mais, comme dit le proverbe, qui rarement a dit aussi vrai, « ce qui vient de la flûte s'en retourne au tambour. » La Prusse, qui dictait la loi et présidait au partage, a montré une fois de plus en cette circonstance combien les joueurs heureux sont de mauvais capitalistes : connaissant mal le prix de l'argent, ils se paient toutes leurs fantaisies. La Prusse a la fantaisie du militaire, elle n'en a même pas d'autre, car il y a longtemps qu'on a dit que la guerre est sa vraie industrie. Aussi a-t-elle saisi l'occasion pour développer son outillage militaire, surtout dans les territoires nouvellement conquis. A aucune époque ni dans aucun pays, on n'avait encore accumulé en aussi petit espace autant de casernes, de forteresses, de magasins militaires, de forts et de chemins de fer stratégiques, de ces derniers surtout. L'Alsace-Lorraine possède dès à présent à peu près un mètre de voies ferrées par tête d'habitant et par hectare de superficie, et l'on ne cesse d'en construire. Ni l'Angleterre ni la Belgique, les deux pays où les chemins de fer ont reçu jusqu'à ce jour la plus grande extension, n'ont un réseau proportionnellement aussi développé. Mais contrairement à ce qui arrive dans d'autres états, où toute ouverture de nouvelle ligne devient une source de prospérité pour la région qu'elle traverse, les lignes concurrentes dont l'Allemagne et surtout l'Alsace-Lorraine ont été sillonnées dans un intérêt exclusivement stratégique ont si bien dispersé, comme dans les sables, les élémens de trafic, que les exploitations naguère encore les plus productives réussissent à peine à couvrir leurs frais. A l'heure qu'il est, les économies faites aux dépens des intérêts du public permettent seules à l'administration impériale du réseau alsacien de réaliser annuellement un bénéfice d'un peu plus de 2 pour 100. Des communes qui s'étaient imposé de lourds sacrifices pour avoir leur chemin de fer, dont elles retiraient de précieux avantages, s'en trouvent maintenant dépouillées en fait et expropriées sans indemnité par le déplacement de courant causé par les nouveaux tracés plus directs qu'a réclamés l'administration militaire.

Le chemin de fer de Strasbourg à Lauterbourg, construit en rase campagne, à travers une région pauvre et médiocrement peuplée, peut être cité comme type de ces nouvelles lignes stratégiques. Bien que fort éloigné de la nouvelle frontière française, tout y est machiné pour en faire, au besoin, un véritable ouvrage de défense.

La voie, toute en remblais, présente par cela même un rempart continu de 50 kilomètres, pouvant servir d'abri aux tirailleurs; le moindre ponceau est pourvu de son fourneau de mine; chaque maisonnette de garde-voie a ses meurtrières, ses redans, ses bretèches et ses barbacanes; chaque bâtiment de station, se succédant de 5 en 5 kilomètres, est dominé par une tour de vigie dont le cadran d'horloge masque une embrasure de canon; les quais et les voies de garage sont partout aménagés avec une ampleur et un luxe dont on n'a nulle idée en France, même dans les gares de grandes villes, et tout autour du groupe de constructions qui forme les stations, règnent de vastes enclos convertis en potagers et en jardins. Ce culte de la verdure et des fleurs inspire tout d'abord au voyageur de douces réflexions sur les mœurs allemandes, mais quand aux stations suivantes potagers et jardins se répètent tout semblables, il se doute que ces laitues et ces capucines sont des plantes administratives servant à déguiser de véritables places d'armes.

L'exécution de ces travaux, très intéressans au point de vue de l'art, mais que l'excès même de leur développement a rendus plus nuisibles qu'utiles à la vraie prospérité du pays, n'a même pas laissé en Alsace-Lorraine ce limon fécondant que l'argent répandu à pleines mains dépose sous forme d'épargnes dans le pécule des classes vivant de salaires. C'est tout le contraire qui s'est produit. La hâte que l'administration a mise à pousser activement et à mener de front les constructions de forteresses et de chemins de fer stratégiques auxquelles plus d'un demi-milliard a été consacré, a attiré dans le pays des hordes d'ouvriers étrangers et nomades, que l'exagération des salaires a poussés à la dissipation et à l'ivrognerie et qui, maintenant que les travaux sont ralentis, forment le noyau d'une plèbe vagabonde et misérable qui désole les villes et inquiète les campagnes.

Le plus sûr moyen d'enrayer les progrès de la démoralisation et de la misère est communément l'exécution d'entreprises d'intérêt général, profitables au pays entier. Mais on n'entreprend pas de travaux publics sans argent et, en Allemagne, l'empire, qui n'admet pas de déficit dans son propre budget, soutire incessamment, par préciput, sous forme de contributions matriculaires dont le chiffre annuel dépasse actuellement cent vingt millions de francs, tous les fonds que chaque état particulier pourrait consacrer sur son territoire à des créations d'utilité publique, et même bien au-delà. Grâce au système d'empire confédéré, tel qu'il fonctionne depuis dix ans, cette Allemagne qui naguère se vantait, non sans raison, de la prudente économie et de la sage ordonnance qui régnait dans ses finances, ne renferme plus aujourd'hui un seul état qui par-

vienne à équilibrer normalement son budget; l'Alsace-Lorraine, que l'empire s'était fait céder libre de dettes, en est depuis quelques années déjà à demander, tantôt à la dette flottante et tantôt à la dette consolidée, le complément des ressources nécessaires pour couvrir ses dépenses, et le royaume de Prusse lui-même, où vient de réapparaître la famine dans toute son horreur, est réduit à des expédiens financiers qui ne lui laissent même pas assez de liberté d'esprit pour aviser à temps à la sauvegarde de ses intérêts les plus directs.

J'en veux citer un exemple bien caractéristique. Dès les premiers temps de l'occupation, les chambres de commerce alsaciennes et lorraines, consultées sur les vœux du pays, avaient signalé parmi les plus désirables et les plus urgentes des entreprises d'utilité publique que l'Allemagne se disait prête à exécuter pour développer la prospérité matérielle dans le territoire conquis, le remaniement et l'amélioration, conformément aux besoins nouveaux de la navigation marchande, du beau réseau de canaux dont la France avait doté l'Alsace-Lorraine et qu'avait mutilé le tracé de la nouvelle frontière. La question était en effet si intéressante que la batellerie autonomiste, se prenant d'enthousiasme, ne rêva rien moins que de faire de Strasbourg un véritable port de mer. Puis les années s'écoulèrent; rien ne fut fait ni même mis à l'étude, quand tout à coup, l'an dernier, alors qu'était tout à fait oubliée cette affaire des canaux, qui ne servait plus depuis longtemps qu'à égayer les conversations aux dépens de l'administration allemande et des illusions autonomistes, le gouvernement prussien est venu offrir à l'Alsace-Lorraine une subvention pour qu'il fût procédé d'urgence à l'approfondissement du canal de la Sarre, dont le parcours presque tout entier se trouve sur le territoire lorrain. Une telle offre de concours pécuniaire est si peu dans les habitudes prussiennes qu'on ne savait trop qu'en penser quand un rapport du directeur des houillères domaniales de Sarrebrück expliqua l'énigme. Depuis deux ou trois ans, le trésor prussien ne parvenait plus à vendre ses charbons par suite de la mise en exploitation du réseau de canaux à grande section construit par la France le long de sa nouvelle frontière, réseau qui permet aux houilles belges de venir faire concurrence à la Prusse dans tout l'est de la France et jusqu'en Alsace-Lorraine, c'est-à-dire sur un marché dont elle avait eu longtemps le monopole et qu'elle se voit menacée de perdre tout à fait, car la profondeur insuffisante du canal de la Sarre accroît le fret et par conséquent le prix du charbon prussien de 2 fr. 50 par tonne. Ainsi, voilà donc la Prusse atteinte dans sa propre chair par des travaux publics exécutés en France depuis la guerre; l'implacable

vainqueur se sent frappé dans ses intérêts directs par le seul voisinage du vaincu, qui a eu hâte de se remettre aux entreprises utiles, sur son territoire mutilé, et la fortune de la Prusse est empêchée de voguer, faute de 50 centimètres d'eau! L'ancien Landesausschuss, saisi une première fois de cette proposition de concours prussien, n'a pas jugé qu'il y eût aux travaux demandés autant d'urgence qu'on voulait bien le dire, attendu que, charbon pour charbon, il suffisait à l'industrie alsacienne de n'en point manquer et de l'avoir à bon prix. Mais la Prusse a tenu ferme et est revenue à la charge cette année. Et comme Prusse, Empire et Alsace-Lorraine, c'est tout un ou peu s'en faut, on a imaginé à Berlin d'englober l'entreprise dans un vaste programme de travaux publics à exécuter aux frais de l'Alsace-Lorraine moyennant un emprunt de 30 millions, ce qui, toutes proportions gardées, équivaudrait en France à une dépense de 700 millions. Le Landesausschuss actuel pense que, dans la situation déjà obérée des finances alsaciennes, c'est là un bien gros denier. Vainement le gouvernement, auquel cet argument a dû un peu coûter, a-t-il insinué qu'il serait digne de cette assemblée de doter l'Alsace-Lorraine d'un pendant au beau programme de M. de Freycinet. Le Landesausschuss est resté froid. On lui a dit encore, pour le décider, que travaux et emprunt ne seront réalisés que petit à petit et qu'on sera toujours libre de s'arrêter en chemin. Seulement, ce que l'administration ne disait pas, c'est qu'elle se réservait de régler l'ordre d'urgence des travaux compris dans le projet, et qu'outre l'approfondissement du canal de la Sarre que la Prusse juge être d'une urgence capitale, ce même projet comprend quantité de petites lignes de chemin de fer auxquels l'empire, de son côté, tient essentiellement, par la raison qu'en prenant la peine de suivre sur la carte le tracé des divers tronçons qu'il s'agit de construire en Lorraine, « dans un intérêt agricole, » est-il dit, et en les mettant bout à bout, on est conduit, par le chemin le plus court, de la place de Metz à celle de Rastadt, à travers une région désolée, que tous les chemins de fer du monde, si « agricoles » qu'ils soient, ne réussiront pas à rendre fertile ni peuplée. Aussi le Landesausschuss, après avoir, par politesse, écouté le gouvernement, a-t-il résolûment repoussé ce projet d'emprunt qui dissimule trop mal les expédiens auxquels la Prusse et l'empire sont réduits pour essayer de faire supporter à l'Alsace-Lorraine des dépenses auxquelles, seuls, ils ont un réel intérêt. Le procédé n'est d'ailleurs pas nouveau : il n'est qu'adapté aux circonstances présentes. A l'époque où le régime dictatorial permettait encore au gouvernement impérial de gérer par simples décrets les finances alsaciennes, la chancellerie de Berlin ne s'est point fait

scrupule d'endosser à l'Alsace-Lorraine une somme de 6 à 8 millions de francs, que les plénipotentiaires de Francfort avaient expressément mise à la charge de l'empire allemand, seul contractant. C'est qu'alors on songeait à ménager les milliards. Aujourd'hui que pareil souci n'existe plus, hélas! ce sont les intérêts agricoles de la Lorraine qui sont mis en avant pour arriver à compléter aux frais du pays le réseau des lignes stratégiques!

IV.

C'est un grand ennui dans la vie que d'avoir affaire à des parens pauvres et d'en dépendre par quelque côté.

Telle est justement la situation de l'Alsace-Lorraine, que l'administration allemande saigne à blanc, sous prétexte que le pays n'a pas de dettes et que c'est aux négociateurs allemands qu'il le doit. Les dépenses des diverses administrations, qui ne s'élevaient guère sous le régime français à plus de 4 pour 100 des contributions annuellement fournies par la province, en absorbent maintenant plus de 13 pour 100 : c'est faire grandement les choses; il est dommage que se soient les seules choses qui se fassent grandement sous le nouveau régime. L'Alsace-Lorraine pâtit ainsi à tout instant de cette réputation que les Allemands lui ont faite d'être un pays riche. Comme tout est relatif en ce monde, et qu'en Allemagne la misère est extrême, il se peut qu'ils disent vrai, mais les preuves dont ils se contentent sont parfois étonnamment légères, venant d'Allemands. L'an dernier, M. de Puttkammer provoquait dans le Reichstag un vif mouvement d'attention en disant textuellement ceci : « Nous avons reçu de la France le pays libre de dettes. *Par suite*, les impôts ont pu y être réduits chaque année de 21 millions de francs, par la suppression du monopole du tabac. » M. de Puttkammer, qui a été préfet à Metz, est du nombre des Allemands qui sont censés le mieux au courant des affaires d'Alsace-Lorraine, ce qui ne l'a pas empêché, lui, homme grave, d'alléguer sans rire, comme dégrèvement ayant profité aux contribuables, le chiffre des ventes annuelles de la manufacture des tabacs de Strasbourg! Si c'est sur des bases aussi solides que le conseil fédéral a calculé les excédens de recettes que l'empire espère retirer de ses douanes, il ne devra pas être trop surpris d'éprouver quelques mécomptes en fin d'exercice. La vérité est, au contraire, que l'Alsace-Lorraine, bien que cédée à l'Allemagne franche de toute part contributive à la dette publique française, comme le rappelait fort justement M. de Puttkammer, ce qui représentait un allègement d'impôts d'environ 10 à 15 francs par tête chaque année, a actuellement à subvenir à des charges équivalant à 49 francs par habitant, non compris les centimes addi-

tionnels qui augmentent ce chiffre de plus de 30 pour 100, tandis que, déduction faite des intérêts des milliards dont la guerre a grevé la dette publique française, à une époque où l'Alsace-Lorraine était déjà devenue terre d'empire, cette même quote-part n'est que de 45 francs en France et de 47 fr. 50 en Prusse. D'ailleurs fût-il vrai que l'Alsace-Lorraine se trouvât matériellement favorisée sous ce rapport, encore convient-il de ne pas oublier que le poids de l'impôt n'est pas chose absolue, car la facilité avec laquelle un pays en supporte la charge dépend essentiellement de son degré de bien-être. Or l'Alsace-Lorraine est certainement plus appauvrie aujourd'hui, plus mal à l'aise, plus exsangue que si, conservée à la France, elle avait, en sus de ses charges personnelles, à supporter sa quote-part dans les 26 milliards auxquels se monte actuellement la dette publique française.

Les Allemands sont si absorbés dans leurs satisfactions historiques qu'ils ne pensent guère à remarquer qu'il existe des sociétés, — qu'elles s'appellent cercles, compagnies ou nations, — où la question de cotisation n'est jamais qu'accessoire, car il y a tant d'avantage et d'honneur à en faire partie, par suite de la solidarité d'intérêts et d'efforts qui en unit les membres et de leur bon renom, que chacun se prête volontiers aux appels de fonds que peut nécessiter une fortune adverse, et qu'au contraire il en est d'autres coûtant fort cher, sans compensation aucune pour les associés, qui, malheureusement ne sont pas toujours libres de s'en tirer par une démission. C'est précisément le cas pour les Alsaciens-Lorrains, et c'est la raison par laquelle la conquête morale, en dépit de certaines apparences, n'a fait parmi eux que des progrès à reculons. La transition a été trop brusque et la comparaison trop au désavantage de l'Allemagne pour que, à mesure que la France se relevait de ses ruines et que l'administration allemande était vue à l'œuvre, ceux-là même qui, dans les premiers jours, s'étaient crus habiles en faisant des avances au vainqueur, n'aient pas senti crouler leur foi tandis que s'égrenaient d'heure en heure leurs espérances et leurs illusions.

Ce qui a rendu l'Alsacien si réfractaire à l'influence allemande, c'est qu'il s'est trouvé la victime du conflit de deux états de civilisation complètement différens, et nul mieux que lui, par la longue habitude qui existe traditionnellement en Alsace de ne s'en remettre qu'à soi-même du soin de ses intérêts, n'était en mesure de reconnaître les défectuosités de l'état politique, économique et social vers lequel on voudrait le faire rétrograder. Je n'ignore pas que je touche ici à un point délicat. Le succès aveugle volontiers ; il est aujourd'hui de mode d'exalter l'Allemagne et presque de bon ton d'attribuer les malheurs de la France à son esprit d'indiscipline et aux vices de ses

institutions. Il n'est pas jusqu'à ses qualités qu'on ne rétorque contre elle comme causes irrémédiables de sa déchéance, et l'on ne fait ainsi que répéter de confiance tout ce que la haine teutonne a inspiré de dédains et de jaloux mépris aux Allemands. Qu'on aille demander aux Alsaciens-Lorrains ce qu'ils en pensent. Jamais l'histoire n'avait mis en opposition aussi vive l'antagonisme qui existe de nos jours entre un état social qui laisse et garantit à l'activité de l'individu toutes les expansions légitimes et une race qui, poursuivant un idéal insaisissable, s'attarde aux vaines violences d'une politique tout entière inspirée et conduite par la raison d'état.

L'Allemagne n'était pas une révélation pour les Alsaciens : ils la connaissaient de longue date, et s'ils la connaissent un peu mieux aujourd'hui, ce n'est pas, il faut le dire, à son avantage. Ils vivaient avec elle en bon voisinage, et s'ils avaient quelque raison de douter des vertus antiques du peuple allemand, ils n'en méconnaissaient pourtant pas les solides qualités et s'employaient à les révéler à la France, en se chargeant de clarifier les produits de l'exubérante érudition allemande, si abondans et par cela même souvent un peu troubles. Mais quand l'Allemand est venu le régenter, avec la prétention de l'initier à sa « culture, » quand, se croyant une mission civilisatrice, il a franchi le Rhin comme on va en pays de sauvages, l'Alsacien, blessé et froissé, a mieux senti chaque jour ce qu'il devait à la France, bien qu'il fût parfois incapable de l'exprimer en français, ce qui est par parenthèse une amère condamnation des théories linguistiques. Ces institutions que l'Allemagne s'efforce d'arracher peu à peu du sol alsacien sont celles-là même qui ont fait l'Alsace française, car jusqu'à la fin du dernier siècle, jouissant d'une pleine autonomie, elle n'avait guère été française que de nom. Et ces institutions, par quoi les remplace-t-on? Les lois judiciaires nous ont fourni un échantillon de ces nouveautés. Ce que cherche l'Allemagne, ou plutôt ce qu'elle rêve, ce ne sont point les vraies conditions d'existence d'une société moderne, mais celles de l'état moderne, Hegel ayant enseigné que l'état est le but même de la société, « la substance générale dont les individus ne sont que des accidens, des modes. » Cela donne beau jeu à la Prusse, qui est, comme on l'a fort bien dit, moins une nation qu'un système, ayant la raison d'état pour base et comme moyens la caserne, l'école et des fonctionnaires élevés dans l'idée que l'humanité ne commence qu'au baron : toutes choses entièrement incompatibles avec l'humeur des Alsaciens et des Lorrains, avec leurs intérêts et leurs besoins. Ce serait une curieuse étude à faire que celle qui, prenant les choses par le menu, noterait dans une sorte d'inventaire ce que dix ans de ce régime ont déjà fait éprouver de

déchet matériel, intellectuel et moral à l'Alsace-Lorraine, qui n'avait jamais été aussi prospère qu'à l'époque où elle fut arrachée à la France. Il ne faut attendre des intelligentes populations de cette province ni manifestations, ni plaintes bruyantes : ce n'est point dans leur caractère; elles sont assez sûres de leurs sentimens et de leurs opinions pour ne point éprouver le besoin d'en faire un vain étalage. Maintenant que le plus difficile est fait et l'habitude prise, l'administration allemande suffirait à la rigueur pour raviver à tout instant la blessure. « Comment donc s'y prenaient ces diables de Français? » soupirent avec découragement ceux des fonctionnaires allemands qui, ayant pris au sérieux leur tâche de collaborateurs à l'œuvre de la conquête morale, sont humiliés de l'impuissance des efforts qu'ils font pour gagner à l'Allemagne cette population « sœur, » qui s'obstine à regretter la France et le régime français. C'est que :

> Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
> Dont, par le doux rapport, les âmes assorties
> S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
> Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

L'administration allemande pique bien, mais elle n'attache pas, parce qu'à la tête de chaque service sont placés des chefs et des conseillers originaires de Prusse, où l'usage est d'administrer comme on commande un régiment : c'est correct, mais rogue, rude et cassant; cela manque de fondu, de liant, de séduction et de grâce. Aussi, voyez les conséquences. Des correspondans de journaux qui puisent leurs inspirations dans les bureaux de l'administration ont formellement dénoncé, tout dernièrement encore, les femmes alsaciennes et lorraines comme créant de sérieux embarras au pouvoir par le mauvais esprit qui les anime et leur indomptable humeur de résistance. Il y a du vrai dans ces plaintes un peu ridicules. Dans le catalogue, d'ailleurs assez limité, de ses moyens de germanisation et d'assimilation, la Prusse a négligé de faire la part des difficultés que peut lui susciter l'élément féminin d'une population hostile, sans doute parce qu'en Allemagne la femme, passive autant que patiente, ne compte guère comme influence sociale que dans les romans et les idylles. En Alsace-Lorraine, pour la première fois, l'administration allemande, pesante et tout d'une pièce, a pu expérimenter combien d'élémens subtils et insaisissables échappent à son action, quand elle se trouve aux prises avec des femmes vraiment femmes, que la conquête de leur pays n'a pas seulement blessées au vif dans leur patriotisme, mais qu'elle a froissées du même coup dans tous les sentimens qui font la femme, la mère, l'épouse, la sœur, la jeune fille et la ménagère. N'y eût-il que cette

vulgaire question du pot-au-feu qui chaque jour renaît dans chaque ménage, que c'en serait assez pour entretenir l'antipathie contre un régime qui a rendu l'argent si rare et les charges si lourdes, et pour faire regretter le temps où il restait toujours de quoi acheter des rubans à la fille ou des provisions à la mère. Maintenant, plus rien qui égaie l'existence; partout le dégoût ou la lassitude du présent, l'appréhension du lendemain, et le trouble porté jusque dans les saintes joies de la famille par les mesures inexorables qui ont été prises contre les optans et la précipitation avec laquelle la loi militaire allemande a été appliquée dans toute sa rigueur en Alsace-Lorraine, quelques mois à peine après la conclusion de la paix. C'est pour cela, c'est parce que le premier acte de la sentimentale Allemagne, qui prétendait hypocritement au monopole des vertus domestiques et du culte de la famille, a été de disperser et de diviser les familles et de jeter trouble et misère dans les foyers, que les femmes sont en effet devenues, pour le succès de sa politique, un obstacle dont il lui sera bien difficile d'avoir raison. Ce sont elles qui, par ces mille petits moyens dont elles ont le secret, ne permettent pas à la population masculine de s'assoupir dans la résignation au fait accompli; ce sont elles qui se refusent à toutes relations sociales entre conquérans et conquis; ce sont surtout les mères et les sœurs qui poussent chaque année tant de jeunes gens, enfans hier encore, à se soustraire, au prix d'un long exil, à la nécessité de revêtir l'uniforme prussien.

Dans notre précédent article, nous avons donné les chiffres des opérations du recrutement en Alsace-Lorraine, de 1872 à 1876; en voici quelques autres plus récens, qui montrent qu'à cet égard, les générations se suivent et se ressemblent. En 1878, sur 40,833 jeunes gens faisant partie de la classe (nés en 1858, ils n'avaient que douze ans lors de la cession de l'Alsace-Lorraine), 4,822 seulement ont comparu devant l'autorité militaire, 9,580 ne se sont pas présentés, 3,981 ont été condamnés par contumace pour avoir émigré sans permis, 1,758 se trouvaient sous le coup de poursuites judiciaires pour le même motif, et enfin 4,241 autres avaient si bien disparu que la police en a perdu toute trace. Pour 1879, il en est de même : sur 40,874 appelés, le nombre des recrues *dont le séjour est resté inconnu* s'élevait à 10,101; 3,869 jeunes gens avaient émigré sans autorisation et 4,628 hommes seulement ont pu être incorporés. Et même parmi ces derniers, combien n'en est-il pas qui ne renoncent à fuir que pour ne pas ruiner leurs familles par les amendes qui sont la peine de l'insoumission ? On a fait dernièrement une découverte originale. Dans les écoles professionnelles et d'arts et métiers, fréquentées par des jeunes gens de seize à vingt ans, l'étude des

instrumens à vent a pris en Alsace-Lorraine une telle vogue que les maîtres ne suffisaient plus à diriger des classes devenues trop nombreuses. L'enquête prescrite pour rechercher les causes d'un goût si nouveau et si marqué pour le cornet à pistons a révélé que toute cette jeunesse caressait le rêve de pouvoir faire le temps de service militaire comme musicien et d'échapper ainsi au risque d'avoir à porter quelque jour les armes contre la France. Les plus ambitieux, gardant jusque dans le pis-aller leurs aspirations vers l'idéal, voudraient être trompettes de uhlans, afin de n'avoir pas à coiffer l'odieux casque à pointe, caractéristique du soldat prussien.

Ces menus faits en disent plus long que toutes les dissertations sur la persévérance avec laquelle Alsaciens et Lorrains résistent à la germanisation. Le programme autonomiste présentait, il faut le reconnaître, un grave danger, et c'est pourquoi ceux qui l'ont patronné dès le lendemain de la conquête ont manqué de vrai patriotisme ; ce programme paraissait avoir, avec le temps, de grandes chances de succès, s'il avait été pris en mains par un gouvernement n'ayant d'autre préoccupation que celle d'attirer promptement à lui, par cette large et paisible indépendance dont jouissaient naguère encore les petits états allemands, une population qui, si attachée qu'elle pût être à la France, aurait sans doute assez vite oublié, dans l'épanouissement de l'esprit provincial et les douceurs de l'état pacifique, les jours brillans mais agités que la France lui avait procurés. Mais il eût fallu pour cela que l'Allemagne elle-même fût restée l'Allemagne légendaire que nous avons tous connue. Là où la Bavière, par exemple, eût sans doute réussi, si elle avait reçu la mission de convertir les Alsaciens à leur nouvelle destinée, l'empire inspiré et dirigé par la politique prussienne ne pouvait qu'échouer. L'erreur fondamentale du parti autonomiste a été de croire (je ne recherche pas si c'est par intérêt ou de bonne foi) et de s'efforcer de faire croire qu'en conquérant l'Alsace-Lorraine l'Allemagne avait eu surtout en vue le bonheur des Alsaciens, qu'elle se proposait de les traiter en égaux et en frères. C'étaient là des choses bonnes à dire en chansons, pour surexciter dans sa sensiblerie l'orgueil national des Allemands, mais, dans les visées unitaires de la Prusse, la question alsacienne n'a jamais été qu'un instrument d'unification. M. de Bismarck ne s'en est point caché. Aussitôt après la victoire, et avant même que le traité de paix définitif fût signé, le 2 mai 1871, il disait au Reichstag : « Une confédération composée de princes souverains et de villes libres faisant la conquête d'un pays que, *pour sa propre sûreté, elle est obligée de conserver,* et qui devient ainsi un *bien commun* à tous les participans, voilà un fait bien rare dans l'histoire et, si nous faisons abstractions de petites entreprises exécutées par des cantons suisses,... je

ne pense guère que l'histoire nous offre quelque chose d'analogue. » N'était-ce pas avouer clairement que, dans sa pensée, le territoire d'Alsace-Lorraine devait être et rester le gage commun de la solidarité allemande afin de maintenir la cohésion de l'empire, qui devenait lui-même une sorte d'assurance mutuelle et tontinière contre le remboursement des milliards? Si, dans les premiers temps, M. de Bismarck a eu quelques paroles aimables à l'égard des populations de ce territoire, c'est qu'il espérait que, le régime prussien aidant, le contraste qui existait alors entre la situation matérielle de la France et celle de l'Allemagne aurait vite raison des résistances opposées à la germanisation. Mais son espoir a été déçu. Alsaciens et Lorrains se sont refusés à épouser « l'idée allemande, » dont ils étaient impuissans à saisir les beautés, et c'est alors que, dans la séance du 30 novembre 1874, le chancelier impérial, dévoilant non sans amertume le fond de sa pensée, déclara que peu lui importaient après tout les vœux et les doléances des populations de l'Alsace-Lorraine, « qui n'a été conquise que pour servir de glacis à l'empire. »

Le mot était dur, mais il était juste et il l'est resté. Ce n'est pas de la population alsacienne que la Prusse a jamais eu souci, mais du territoire, maintenu à dessein à l'état indivis, afin d'intéresser l'Allemagne entière à sa possession et à sa garde. Après avoir invité l'Allemand à taper fort, pour en faire la conquête, on lui inspire la peur afin d'obtenir de lui des supplémens de subsides et on lui crie de tenir ferme, de crainte d'un retour de fortune. L'Allemand tiendra ferme, car il est tenace par nature. Sans s'en douter, il obéit, en cela à des instincts de *primate*. En Kabylie, les indigènes se servent d'un moyen aussi ingénieux que simple pour prendre tout vivans les singes qui gambadent dans les gorges du Chabet-el-Akhra. Dans une calebasse vide, solidement fixée à une branche d'arbre, ils mettent une noix. L'animal, furetant, glisse son bras dans la gourde, saisit la noix, et... le voilà retenu prisonnier par le poing, trop gros pour ressortir par l'ouverture, car jamais singe ne lâche la proie qu'il tient tant qu'il conserve l'espoir d'y pouvoir mordre. Il sent bien ce que sa position a de faux et le témoigne par de vilaines grimaces, mais l'idée ne lui viendrait pas d'ouvrir la main pour se tirer de là. Sur la fin du jour, le Kabyle revient et emporte chez lui singe, noix et calebasse. — N'est-ce pas un peu l'image du peuple allemand, volontairement rivé à cette chose imposante, mais creuse, que représente l'empire, et qui se met à la discrétion de la Prusse plutôt que d'abandonner un appât dont il n'aura connu, quoi qu'il arrive, que les aspérités?

***

LA

PRINCESSE VERTE

IMPRESSIONS D'ENFANCE

DERNIÈRE PARTIE (1)

V.

Nous marchions, nous marchions et nous n'avions pas encore atteint le bout de la tranchée; à la place où des rougeurs si intenses illuminaient tout à l'heure l'extrémité de l'avenue, il n'y avait plus que des nuages passant du rose tendre au jaune safran, puis au lilas pâle : entre les nuées de plus en plus décolorées, le ciel avait pris des tons vert d'eau, et une première étoile venait d'y briller comme une paillette d'argent. Sous les branches de la futaie, il faisait déjà nuit noire, et dans la tranchée elle-même les objets devenaient plus confus.

— Serons-nous bientôt arrivés? dit Bigeard plaintivement en traînant les pieds.

— Dans un petit quart d'heure, répondis-je à tout hasard.

J'essayais encore de faire le brave, mais j'étais fort inquiet, et la physionomie sévère que prennent les bois au crépuscule m'emplissait d'une terreur secrète. Par ces longues journées de juin, je m'étais imaginé que la nuit ne viendrait jamais, ou du moins j'es-

(1) Voyez la *Revue* du 1er avril.

pérais que quelque agréable aventure nous surprendrait avant la tombée du jour ; mais rien ne se montrait, et je commençais à sentir lourdement le poids de la responsabilité que j'avais assumée en entraînant Bigeard dans le « grand bois. » Ajoutez à cela que je n'étais pas chaussé pour de longues courses, et que mes pieds gonflés me faisaient cruellement souffrir. Je fus tiré de mes préoccupations par une nouvelle exclamation de mon camarade. Je relevai la tête; nous nous trouvions au milieu d'un carrefour en étoile d'où rayonnaient cinq sentiers s'enfonçant sous la futaie dans des directions opposées.

— Quel chemin faut-il prendre? geignait Bigeard d'un ton grognon.

Je regardais ahuri les cinq sentiers pleins d'une ombre mystérieuse et je me sentais fort perplexe. A tout hasard, je lui en désignai un à gauche.

— Je crois, murmurai-je, que c'est celui-ci.

— Comment! tu crois?.. s'écria-t-il avec humeur; tu n'en es donc pas sûr? Tu ne connais donc pas ta route?

— Si, si, répondis-je tout en frémissant intérieurement; c'est bien ce chemin-là.

Je n'avais pas eu de flair : à mesure que nous marchions, ce maudit sentier devenait plus étroit et plus couvert. La lune n'était pas levée, et la futaie était complètement ténébreuse; nous ne voyions plus à deux pas devant nous. Pour comble de malchance, nous entendîmes tout à coup au loin, dans les profondeurs du bois, un cri lugubre et prolongé. — Chou! hou! hou!.. C'était le cri de la hulotte, qui ressemble à la plainte d'un enfant en détresse. Je n'étais jamais venu dans le bois à pareille heure et par conséquent je ne pouvais me rendre compte de cette clameur pleine d'épouvante. Un frisson me courait dans le dos et ma gorge se séchait. Bigeard se serrait contre moi et se cramponnait à mon bras.

— J'ai peur! s'écriait-il d'une voix larmoyante. Où est le château? où me mènes-tu?.. Je veux m'en aller, je veux retourner chez nous.

Chez nous!.. Comme il devait faire bon chez nous, et comme dans ce moment j'aurais donné toutes les princesses et toutes les fées pour être assis dans la petite salle à manger de mon grand-père Pâquin, sous la cage des canaris et en compagnie des personnages du papier de tenture! Dans la journée, au milieu des distractions et des émotions qui avaient suivi notre départ de l'école, je n'avais pas trop pensé à la maison. Maintenant le souvenir des calmes soupers qu'on faisait le soir en famille m'empoignait en même temps qu'un cuisant remords de ma damnable conduite. Je me peignais

l'inquiétude où ma disparition ne manquerait pas de plonger mes parens; il me semblait entendre ma grand'mère jeter les hauts cris et mon brave grand-père se désoler. Plus je pensais à tout cela, plus je me sentais le cœur gros; fouillant des yeux la futaie ténébreuse et peu sûre, le sol pierreux, les fourrés pleins de frémissemens équivoques, je songeais avec un chagrin profond au cabinet vitré où s'étendait, sous des rideaux bleus, mon petit lit bien clos et bien douillet, et tout à coup, je me mis à fondre en larmes.

— Nous sommes perdus ! disais-je à Bigeard entre deux sanglots, perdus comme le pauvre petit Poucet !

Il est probable que Bigeard était tourmenté des mêmes regrets et des mêmes remords, car il éclata à son tour, et durant un bon moment nous restâmes là, nous tenant par la main et pleurant comme deux veaux.

Pendant ce temps la hulotte continuait à jeter par intervalles sa plainte retentissante, qui nous glaçait jusqu'aux os.

— Ça doit être des loups, pleurnichait Bigeard; s'ils viennent, qu'est-ce que nous ferons?.. Les loups mangent le monde quand ils ont faim.

— Crois-tu? soupirai-je plus mort que vif; et après un moment de réflexion, j'ajoutai :

— Nous pourrions monter sur un arbre. Sais-tu grimper, toi?

— Oui... quand il fait jour, répondit mon camarade, qui était un enragé dénicheur d'oiseaux.

Le souvenir de mes lectures me revenait encore au milieu de mes frayeurs et l'histoire du petit Poucet me suggéra l'idée d'utiliser le talent de Bigeard, bien que cela me parût terrible de rester seul, tandis qu'il monterait à la cime d'un chêne.

— Eh bien, repris-je, si tu grimpais tout au haut de l'un de ces arbres, peut-être découvrirais-tu quelque lumière, et nous irions du côté où elle luirait demander aux gens de nous laisser passer la nuit dans leur maison... Essaie, continuai-je d'un ton insinuant, mais ne reste pas trop longtemps là-haut !

Le conseil parut sage sans doute à Bigeard, car il se décida à tenter la chose; après avoir tâté plusieurs arbres, il en choisit un dont le tronc n'était pas trop gros et qui semblait suffisamment élevé. Puis il cracha bravement dans ses mains et se mit en devoir de grimper. Blotti dans l'herbe au bord du sentier, j'écarquillais les yeux pour tâcher de le suivre dans son ascension, mais je ne distinguais pas grand'chose, et j'en fus réduit à juger du succès de ses efforts par le frottement de ses talons contre l'écorce rugueuse.

Au bout de deux minutes interminables, la voix de mon compagnon résonna tout en haut d'une cime ténébreuse.

— Jacques! disait-il, je vois une lumière... là-bas... dans le fond!

— Écoute, lui criai-je à mon tour, remarque bien de quel côté elle brille et descends vite... Nous irons de ce côté-là.

Peu après je l'entendis qui dégringolait. Le malheureux descendait plus vite qu'il n'aurait voulu et laissait à l'arbre une bonne partie de son fond de culotte. Quand il fut en bas, je l'interrogeai sur la direction de la lumière, mais il lui fut impossible de s'orienter.

C'est alors que je reconnus la différence notable qui existe entre la poésie et la réalité. Dans le conte de Perrault, le petit Poucet, une fois au bas de l'arbre, retrouvait facilement « la lueur de chandelle » qu'il avait aperçue d'en haut. Dans la pratique, le cas était plus embarrassant. Cependant, comme Bigeard assurait que la lumière devait se trouver à l'extrémité du sentier, nous résolûmes d'aller de ce côté-là, et nous nous remîmes en marche, serrés l'un contre l'autre, butant à chaque minute contre des souches et tressaillant au moindre froissement des feuilles. A force de marcher, nous atteignîmes enfin un endroit où le bois s'éclaircissait et tout d'un coup, entre des feuillages, je vis la lumière qu'avait aperçue Bigeard du haut de son arbre.

En cet endroit, le bois avait été coupé et le regard pouvait s'étendre fort loin sur un terrain légèrement incliné, où restaient debout, très clair-semés, les baliveaux et les *anciens* qui avaient échappé à la cognée. De distance en distance, des rangées de rondins empilés se dressaient comme des murs noirs sur le sol de la coupe, et au-delà, à un bon quart de lieue, la lumière flamboyait, envoyant vers nous un vaporeux rayonnement qui mettait puissamment en relief les piles de bois et les arbres épars. Ce n'était pas une maigre clarté comme celle que jette dans la nuit une lampe ou une chandelle vacillante, mais une lueur rougeoyante pareille à celle qui s'échappe de la gueule d'un four. Même, à mesure que nous avancions, il nous semblait que cette lueur se multipliait, et nous pûmes bientôt compter trois ou quatre foyers lumineux autour desquels des formes étranges passaient et repassaient comme des ombres chinoises. En même temps une odeur de fumée âcre se répandait dans l'air.

Nous nous étions arrêtés indécis, et peu rassurés.

— Ce sont peut-être des ogres qui font cuire de la chair fraîche! murmurai-je à Bigeard en lui saisissant le bras.

— Laisse-moi donc tranquille avec tes ogres! répliqua mon camarade impatienté ; ça doit être tout bonnement des bûcherons qui font cuire leur souper ; j'en ai déjà vu, un soir que j'étais allé avec

mon père charger un lot de planches dans une coupe. Écoute!.. en voilà un qui chante...

En effet les paroles d'une chanson entonnée d'une voix pleine et traînante arrivèrent jusqu'à nous :

Dessous un blanc rosier il y a-t-une princesse
Blanche comme la neige, belle comme le jour;
Trois jolis capitaines vont lui faire la cour.

Le plus jeune des trois la prit par sa main blanche.
— Montez, montez, princesse, dessus mon cheval gris
Et je vous mènerai dans un fort beau logis...

Je ne sais pas pourquoi, mais cette chanson me rendit confiance. On y parlait d'une princesse « belle comme le jour » et il me sembla que ce ne pouvait être que ma Princesse Verte.

— Allons-y, dis-je à Bigeard.

Nous nous dirigeâmes vers les feux, et nous tombâmes dans une *vente* de charbonniers; ils étaient assis non loin de leurs fourneaux, autour d'une marmite où cuisait leur souper.

— Qui va là? s'écria le chanteur, interrompant sa chanson.

— Ne nous faites pas de mal, messieurs, dis-je en m'approchant et en leur ôtant ma casquette; nous nous sommes perdus dans le bois et nous sommes très fatigués; permettez-nous de nous asseoir auprès de votre feu.

— Tiens, ce sont des gamins de la ville, s'exclama un vieux qui devait être le maître charbonnier; les ronciers les ont mis dans un bel état!.. Allons, asseyez-vous, les moutards, nous ne vous mangerons pas... Vous avez grand'faim, je suis sûr?

— Oh oui! soupira Bigeard en s'agenouillant sur un sac vide.

— Les pommes de terre doivent être cuites, reprit le maître. Zacharie, donne-leur-en à chacun une couple, et coupe-leur un morceau de la miche.

Zacharie souleva le couvercle de la marmite fumante, et nous distribua à chacun notre ration avec une croûte de pain. Bigeard dévorait; moi, bien que je fusse fort affamé, je m'interrompais entre chaque bouchée pour examiner nos hôtes. Leurs longues figures maigres et noircies, leurs yeux brillans sous la poussière du charbon, me causaient une vague inquiétude, et je ne touchais qu'avec méfiance à la nourriture qu'ils nous offraient. La seule boisson était de l'eau fraîche contenue dans un gros broc de terre brune, au goulot duquel chacun appliquait ses lèvres, et quand ce fut mon tour, j'éprouvai une désagréable impression à boire à ce goulot auquel s'étaient mouillées toutes ces bouches noires.

— Allons, petiot, me cria ironiquement Zacharie, ne fais pas de

façons... Avale une gorgée de ce vin de grenouilles;.. nous n'avons pas la gale, *mon fi!*

Ces grosses plaisanteries redoublaient encore mon trouble.

— Ah! çà, reprit le maître charbonnier, dites-moi, mes drôles, que faisiez-vous dans le bois à pareille heure?

— Nous cherchions quelqu'un, répondis-je prudemment.

— Oui, ajouta Bigeard avec une nuance d'incrédulité dans la voix, nous cherchons la Princesse Verte; savez-vous où elle est?

Les charbonniers se regardèrent avec des sourires qui me parurent étranges.

— Vous parliez tout à l'heure d'une princesse dans votre chanson, demandai-je naïvement à celui qui avait chanté, c'est peut-être celle-là; la connaissez-vous?

— Pardi! oui, je la connais, repartit ce dernier en éclatant de rire.

— Ah!.. où demeure-t-elle?

— Dans mon œil, fit-il gravement en portant le doigt à sa paupière.

Je le regardai d'un air effaré, cherchant à comprendre. Il tenait si bien son sérieux que je m'imaginai qu'il devait y avoir là-dessous quelque effrayant mystère, et je n'osai plus souffler mot.

Pendant ce temps le charbonnier nous pressait de questions. Il voulait savoir d'où nous venions et qui nous étions. Bigeard, qui tombait de sommeil, ne répondait plus qu'en bâillant; moi je me tenais sur la réserve.

— Allons, je devine ce que c'est, murmura le maître, ce sont deux gamins qui se sont sauvés de l'école et qui n'osent plus rentrer chez leurs parens, de peur d'avoir le fouet... Nous en recauserons demain au jour... En ce moment, ils ont sommeil, et on n'en peut rien tirer... On va leur préparer un lit avec des sacs et de la bruyère, et ils y dormiront comme des rois.

En effet, ils étendirent pour nous, sous un hangar, des bottes de bruyère et des sacs à charbon vides, où nous nous couchâmes. Bigeard dormait déjà, et moi je fermais à demi les yeux, guignant les étoiles et bercé par la voix du compagnon charbonnier, qui avait repris sa chanson :

Au milieu du repas la belle a tombé morte;
Sonnez, sonnez, trompettes, tambours du régiment :
Voilà la belle qu'est morte, j'en ai le cœur dolent.

Où faudra l'enterrer, cette aimable princesse?
Au jardin de son père il y a trois fleurs de lis;
Nous prierons Dieu pour elle, qu'elle aille en paradis...

Cette mélancolique chanson, modulée sur un ton de complainte, ne me donnait pas beaucoup de confiance. Pourtant je finis par

m'assoupir. Je ne sais pas au juste combien de temps je dormis, mais je fus réveillé brusquement par une sensation de fraîcheur à laquelle je n'étais pas accoutumé. La nuit devait déjà être avancée, car le dernier quartier de la lune se levait tout rouge au-dessus des arbres, à l'extrémité de la coupe. Tandis que j'ouvrais les yeux, sans trop me rendre compte de l'endroit où je me trouvais, j'entendis un bruit de voix non loin du hangar, et, à l'obscure lueur lunaire, je distinguai le maître charbonnier qui causait avec un inconnu dont la mine étrange me frappa et me réveilla complètement.

C'était un grand diable élancé comme une gaule et maigre à l'avenant; il portait en sautoir un de ces longs fusils qu'on nomme *canardières;* il était vêtu de deux peaux de bique et coiffé d'un méchant feutre recroquevillé; ses pieds étaient enveloppés dans des feuilles de fougère fixées avec des brins de joncs et destinées sans doute à amortir le bruit de ses pas.

Le charbonnier et lui s'entretenaient à mi-voix, mais dans le silence de la nuit on distinguait parfaitement les paroles qu'ils échangeaient. Je prêtai l'oreille, et voici ce que j'entendis :

— Où sont-ils? demandait l'homme aux brodequins de fougère.

— Là, sous le hangar, dans la bruyère, répondait le maître.

« Sous le hangar,.. » c'était de nous sans doute qu'il s'agissait, et je redoublai d'attention.

— Bon!.. il faudra les décarcasser cette nuit, de peur des gardes... as-tu un bon couteau?

— Oui, Zacharie l'a aiguisé hier contre une *pierre morte* et il coupe comme un *damas*... Tu emporteras les quatre membres au village, et nous garderons les bas morceaux pour faire une fricassée.

Je sentais mes cheveux se hérisser d'horreur. Assurément ces gens-là étaient des ogres, ainsi que je l'avais craint, et il n'était question ni plus ni moins que de nous hacher menu comme chair à pâté.

Je commençais à trembler de tous mes membres, quand le charbonnier reprit :

— Avant de te mettre à la besogne, viens boire un coup dans la hutte. Il n'y a rien de tel qu'une lampée d'eau-de-vie de marc pour vous donner du nerf...

Je les vis tourner autour des fourneaux et gagner la hutte, qui était située à l'autre extrémité du chantier.

Dès qu'ils eurent disparu, je secouai Bigeard, qui dormait à poings fermés, et je le réveillai.

— Hein! quoi encore? grogna-t-il en s'étirant... Qu'est-ce qu'il y a?

— Parle plus bas, murmurai-je d'une voix étranglée... Il y a que nous sommes chez des ogres et qu'ils veulent nous manger.

— Tu es bête avec tes ogres, fit-il pour toute réponse en se retournant sur la bruyère; laisse-moi dormir!

Mais j'insistai et, pour le convaincre, je lui contai brièvement ce que j'avais entendu de la conversation du charbonnier avec le grand diable à la canardière. Cela finit cependant par le remuer.

— Ce sont des brigands, dit-il en se dressant sur son séant, et tout d'un coup il se mit à pleurer tout bas.

— Il ne s'agit pas de chigner, repris-je énergiquement, mais de profiter de ce qu'ils ont le dos tourné. Nous pouvons nous glisser derrière les piles de rondins et de là gagner la forêt... Sauvons-nous vite!

Je parvins à le mettre sur ses pieds, je lui pris la main, et tous deux courbant le dos, nous sortîmes du hangar et nous nous glissâmes dans la grande herbe humide de rosée... Nous marchions quasi à quatre pattes, retenant notre souffle et choisissant de préférence les endroits herbus qui pouvaient amortir le bruit de nos pas. Nous nous piquions les doigts aux ronces et aux pieds de chardons, mais la peur nous empêchait d'être douillets. Nous pûmes enfin atteindre sans encombre une lisière et, une fois sous bois, nous nous redressâmes. Je me retournai. — Au sommet de la coupe, les six fourneaux à charbon découpaient leurs masses noires piquetées de points rouges, et, entre deux grands arbres ébranchés, la lune à demi rongée nous regardait d'un air ironique.

— Ils ne se sont encore aperçus de rien, dis-je à Bigeard. Maintenant prenons nos jambes à notre cou, et filons.

VI.

A la fin de juin, les nuits sont courtes. Nous étions sous bois depuis une heure à peine que l'aube commença de blanchir entre les hautes branches des hêtres, et que les oiseaux réveillés se mirent à gazouiller. Nous deux, nous ne disions rien; nous marchions, encore étourdis par la peur et par ce brusque réveil. Je me sentais fort capot, et, regardant de côté mon camarade, je devinais à sa mine renfrognée et grognonne qu'il était furieux contre moi. Peu à peu les arbres s'éclaircirent, et nous arrivâmes à une lisière. Là, d'un commun accord, sans desserrer les dents, nous nous laissâmes choir sur la mousse du fossé, et, balançant machinalement nos genoux écartés, nous demeurâmes silencieux, occupés chacun de notre côté à songer à notre triste situation. La mésaventure de la nuit avait singulièrement refroidi mon zèle pour la recherche de la Princesse Verte. D'un autre côté, la perspective d'un retour à Juvi-

gny, après notre escapade de la veille, n'avait rien de bien réjouissant. Je m'imaginais avoir commis, en fuyant la classe de la sœur Euloge et le logis paternel, une de ces fautes impardonnables à la suite desquelles on n'a plus qu'à désespérer de la miséricorde de Dieu et des hommes. S'il n'y avait eu que mon grand-père, je n'aurais pas eu de pareilles hésitations; le brave homme m'aimait trop pour ne pas m'ouvrir les bras tout grands dès qu'il m'apercevrait. Mais il y avait mon père et ma grand'mère; je me représentais leur accueil courroucé et la punition rigoureuse qu'ils ne manqueraient pas de m'infliger. Je me voyais enfermé dans un cabinet noir, condamné au pain sec et à l'eau pour des années, et l'idée d'un pareil châtiment ne m'inclinait guère à retourner chez nous. D'ailleurs où était-ce *chez nous?* Nos marches et nos contre-marches dans la forêt m'avaient complètement désorienté, et avec cette propension des enfans à tout grossir, je me croyais déjà bien loin, bien loin de Juvigny.

Le pays que nous avions devant les yeux m'était totalement inconnu. A nos pieds, une friche semée de genévriers descendait jusque dans une gorge profonde, dont le creux était sans doute arrosé par un ruisseau, car il s'en dégageait un ruban de brouillard qui serpentait comme une fumée au pied du coteau et nous voilait le fond du vallon. La colline d'en face était couverte de vignes, et au-dessus de nos têtes, dans le ciel d'un bleu fin, il y avait déjà une musique d'alouettes. Au fond de la vallée brumeuse, une horloge d'église sonna cinq heures. Le soleil se montra tout rouge au-dessus des vignes mouillées de rosée; puis ses rayons glissèrent le long de la côte dans le brouillard, qui s'argenta tout à coup, se déchira, s'enleva en minces flocons blancs et finalement se dissipa pour nous laisser voir un ruisseau qui miroitait, des prés tout jaunes et violets dans leur pleine maturité, enfin au loin, à l'entrée de la gorge, un village dont les vitres roses étincelaient. En même temps des coqs chantèrent, la corne d'un pâtre résonna dans les rues du village et des mugissemens de vaches lui répondirent du fond des étables.

Ce gai soleil, ces prés en fleur, la musique des alouettes, tout ce tapage du réveil me redonnèrent un peu de courage. Le brouillard que je sentais au fond de moi se dissipa à son tour; il me semblait impossible que cette belle matinée ne nous apportât pas enfin quelque agréable compensation.

— Bigeard, dis-je timidement, tu fais la mine, est-ce que tu m'en veux?

Bigeard secoua les épaules avec un geste boudeur :

— Tu m'ennuies, grogna-t-il; oui, je t'en veux et je suis bien fâché de t'avoir écouté... Toutes tes histoires de fées ne sont que

des menteries, et je suis une bête d'y avoir cru... En voilà un métier! toujours courir dans les épines, ne pas manger son soûl ni dormir son comptant, merci!.. Je n'ai plus qu'une envie, c'est de m'en aller chez nous.

Je remontrai à Bigeard que l'accueil que nous recevrions chez nous n'avait rien de bien engageant, et je n'eus pas trop de peine à l'en convaincre. Alors, le voyant rêveur, j'insinuai sournoisement que peut-être ferions-nous mieux de poursuivre notre aventure et de nous mettre sous la protection des fées de la forêt; mais cette réflexion n'eut d'autre résultat que de rallumer sa colère.

— Les fées! s'écria-t-il, laisse-moi donc tranquille avec tes fées!.. Si elles avaient un peu de cœur, elles nous enverraient un bon déjeuner... Mais elles se moquent de nous, et moi aussi je me fiche pas mal d'elles ainsi que de ta princesse! Qu'est-ce ça me fait, à moi, qu'elle soit enchantée? Si quelqu'un la désenchante, ce ne sera pas moi!.. Ah! que je voudrais être chez nous, devant la table de notre cuisine, avec mon bol de café au lait!.. Tu n'as donc pas faim, toi?

— Si fait, répondis-je, nous pourrions descendre au village pour y acheter du pain et des cerises... J'ai de l'argent.

Les yeux de Bigeard s'illuminèrent et sa figure se désembrunit :

— Combien as-tu?

— Cinq sous, répliquai-je fièrement en faisant tinter le billon dans ma poche, et toi, qu'est-ce que tu as?

— Moi, murmura-t-il confus, pas grand'chose.

Il retourna ses poches et en tira son couteau, un bout de ficelle, trois billes et un vieux clou.

— Ça ne fait rien, dis-je d'un ton magnanime; avec cinq sous, nous pouvons très bien déjeuner... Arrive!

La perspective d'un déjeuner avait remis Bigeard en meilleure humeur. Nous descendîmes par un petit *grippelot* qui zigzaguait entre les bois et des champs de luzerne: puis, après avoir bu un bon coup d'eau fraîche au ruisseau, nous entrâmes dans le village. Une fois dans la grand'rue, nous remarquâmes une animation peu ordinaire. Sur le pas des portes, les femmes étaient affairées à plumer des canards; dans l'intérieur des maisons, d'autres ménagères, debout, les manches retroussées, devant la *maie*, pétrissaient de la pâte ou bien garnissaient de cerises de larges tartes aux bords jaunis à l'œuf; — tandis que par les vitres des fournils on voyait le four béant flamboyer. Ce spectacle de volailles plumées et de pâtisseries bien affruitées augmentait encore les tiraillemens de notre estomac délabré.

— Voilà un pays où on a l'air d'aimer les bonnes choses, dis-je

à Bigeard, dont les yeux ronds et gourmands semblaient sortir de l'orbite.

— Ça doit être la fête, remarqua mon compagnon en suivant du regard une paysanne qui traversait la rue, portant sur une plaque de tôle deux tartes qui laissaient derrière elle une appétissante odeur de cerises cuites.

Ce fut bien pis quand nous arrivâmes devant l'auberge, située en face de l'église et de la maison commune. Là, on avait fait main basse sur les volatiles de la basse-cour. Une demi-douzaine de poulets égorgés pendaient aux barreaux des fenêtres. Des canards se sauvaient vers le ruisseau en emportant au bec des entrailles de volailles vidées, tandis que sur les marches un gros matou jaune grondait sourdement en se gavant de débris de gésiers. Par la porte large ouverte on apercevait, devant une claire flambée, le tournebroche où rôtissaient des carrés de porc frais, en compagnie de canetons bardés de lard.

— C'est bon tout ça, Jacques! dit Bigeard en reniflant; entrons voir!.. Surtout ne va pas parler de ta princesse à ces gens-là, ils nous mettraient à la porte.

L'hôtesse, — une petite femme maigre, délurée, à la voix glapissante, — trottait par la cuisine, secouant une casserole, donnant un coup de pied à un chat et un coup de fourgon dans la braise. Sur le seuil, deux garçonnets de notre âge lorgnaient une *coquelle* fumante de panade à la crème et apprêtaient leur cuiller et leur écuelle. Rien qu'à voir la panade et les mines de ces gamins, l'eau nous venait à la bouche.

— Qu'est-ce que vous voulez, mes *gachenets?* nous cria l'hôtesse.

Je demandai du pain et des cerises pour mes cinq sous, que je fis tinter sur la table.

— Du pain tant que vous voudrez, répondit-elle, je vais vous en couper à la miche. Pour ce qui est des cerises, je n'en ai pas seulement ce qui ferait mal dans un œil.

Elle nous tailla deux morceaux de pain de ménage, prit nos sous sans cérémonie, puis se retournant vers un homme déjà mûr, à l'air grave, qui rôdait autour des fourneaux en flairant les casseroles :

— Croiriez-vous, monsieur le maître, qu'on a tant cuit de tartes pour la Saint-Jean, qu'on ne trouve plus une cerise dans tout le finage?

— Je le croirais, répondit l'autre en ouvrant sa tabatière et en humant une prise, et avec cela il y a les maraudeurs qui ne respectent rien... Hier encore. le garde en a pincé un qui dévalisait les cerisiers de la plaine de Véel, en compagnie de deux petits

vagabonds... Les deux drôles ont pu se sauver, mais Saudax a empoigné le voleur au moment où il dégringolait du cerisier, et l'a conduit ici pour verbaliser devant M. le maire... Il a passé la nuit dans le bûcher de la mairie, et on va le reconduire ce matin à Juvigny, où on lui fera son affaire.

— Tant mieux! s'écria l'aubergiste, en vidant la panade dans les écuelles de ses garçons, je voudrais que ces maraudeurs fussent tous aux galères.

Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. — Dans ce pays où l'on fabrique beaucoup de kirsch, les gens sont très jaloux de leurs cerises, et la maraude est punie sévèrement. D'après ce qu'avait dit le maître d'école, il était évident qu'il s'agissait de Césarin, et si on nous reconnaissait, les choses menaçaient de mal tourner pour nous. Je tirai Bigeard par la blouse; il cligna de l'œil; nous avions eu tous les deux la même pensée et nous cherchions à nous esquiver, quand, sur le pas de la porte apparut un nouvel arrivant dont l'aspect augmenta encore mes transes.

Ce n'était ni plus ni moins que le grand diable vêtu de peau de bique, dont j'avais surpris, la nuit dernière, la conversation avec le maître charbonnier; il s'était débarrassé de sa canardière et il avait troqué ses brodequins de fougère contre de gros souliers ferrés. Il portait au bras un large panier recouvert d'un linge blanc.

— Bonjour donc, Pitoiset, cria l'hôtesse; qu'est-ce que vous m'apportez, mon brave homme?

— J'apporte de la chair fraîche, répondit celui-ci d'un ton mystérieux et avec une grimace qui me firent frémir.

En même temps il souleva le linge qui voilait le panier, et, à ma grande surprise, j'y aperçus deux cuissots de chevreuil, que l'hôtesse se hâta de recouvrir soigneusement.

— Il faut mettre ça à l'ombre, de peur des gendarmes, dit-elle en baissant le ton; je vas vous conduire à la cave.

Mais, tandis qu'elle décrochait un trousseau de clés, son attention fut attirée par une bruyante dispute des deux gamins occupés à manger leur panade. L'aîné ayant quitté de l'œil la *coquelle* pour contempler l'homme au panier; le plus jeune, qu'on nommait *le Frisé*, avait profité de sa distraction pour s'adjuger le gratin de la panade, qu'il raclait sournoisement avec sa cuiller. Quand l'aîné s'aperçut de cet abus de confiance, il poussa des cris de perroquet:

— Maman! geignait-il, maman! *le Frisé* mange tout le gratin.

— Tant pis pour toi! répliqua l'hôtesse affairée.

— Eh ben! eh ben! continuait de gémir l'aîné en sanglotant, qu'est-ce que j'aurai, moi? qu'est-ce que j'aurai?

— Tiens, voilà ce que tu auras! glapit l'aubergiste impatientée, en lui allongeant une maîtresse claque, au moins tu chigneras pour quelque chose...

Il y eut alors un affreux tapage : les enfans, les chiens, le maître d'école, l'aubergiste s'agitaient à qui mieux mieux.

— Il ne fait pas bon ici, murmurai-je à Bigeard; sauvons-nous!

Et je l'entraînai dans la rue, tandis que M. le maître haranguait *le Frisé*.

Mais je n'étais pas au bout de mes angoisses. Au moment où nous passions devant la maison commune, voilà qu'une petite porte s'ouvre, et qui en voyons-nous sortir, au milieu d'un groupe de curieux? — Le pauvre Césarin, flanqué d'un côté par le garde champêtre et de l'autre par l'appariteur.

Le malheureux ne pensait plus à rire ni à jouer du flageolet. Il regardait d'un air piteux le clair soleil, les tilleuls en fleurs, l'eau courante du ruisseau, et il faisait une grimace mélancolique.

— Oie! oie! oie! s'exclama Bigeard, en ouvrant ses yeux ronds.

Je lui administrai un coup de coude pour l'inviter à se taire.

— Le voilà, le *manre* sujet! Ah! le propre à rien! s'écriaient les femmes à la vue du maraudeur. On va le mener en prison, *ç'a ben fait!*

Moi, je me disais avec une sueur froide dans le dos : — Il va nous reconnaître, et on nous emmènera avec lui.

Il nous reconnut en effet; ses gros yeux bleus se tournèrent un instant vers nous... Mais le brave garçon avait bon cœur; il ne voulut pas nous mettre dans la peine. Il se contenta de cligner de l'œil à la dérobée, puis tout d'un coup s'adressant à son escorte, il leva un bras et cria de sa voix de stentor : — Par le flanc gauche, en avant, marche!

— Ah! le *malabre!* ah! l'effronté! murmuraient les commères scandalisées.

On l'emmena, et tandis qu'on le suivait, nous pûmes nous dérober par une ruelle transversale et regagner le *grippelot* qui conduisait au bois.

Le spectacle de l'arrestation de Césarin avait produit sur moi une impression pénible. Son silence charitable m'avait touché, et je marchais sans mot dire en mordant d'un air morne dans mon morceau de pain. Derrière moi, Bigeard montait en rechignant et poussait du pied chaque caillou qu'il rencontrait. Quand nous fûmes à l'orée du bois, il croisa les bras, et s'arrêtant :

— Ah! çà, fit-il, où vas-tu encore me conduire?.. Tu sais que j'en ai plein le dos de ta Princesse Verte!.. Je veux rentrer en ville, moi!

— Bigeard, m'écriai-je, si nous rentrons, on est capable de nous prendre comme Césarin et de nous faire coucher aux *Pompes!*

— Ça m'est égal, j'aime mieux encore ça que de coucher sous un arbre... Si tu recommences le métier d'hier, je te plante là et je m'en retourne tout seul.

— Tu n'aurais pas le cœur de me laisser, moi qui t'ai donné mes tartines?

— Tu me devais bien ça, après avoir cassé mes deux œufs!

— Je t'ai aussi donné mes sous pour le déjeuner!

— Il était joli, le déjeuner, du pain sec!

— Si nous rentrons, repris-je en tentant un suprême effort, je connais ton père... Tu auras la *schlague,* et moi aussi, sans compter qu'on nous fourrera en prison après... Tandis que, si nous retournions au bois,.. dame! nous aurions peut-être chance de trouver...

— Trouver quoi?

Je n'osais plus parler de la princesse, mais la forêt pleine de soleil, de fleurs et de papillons, me paraissait encore une perspective plus agréable que notre rentrée au logis paternel :

— Nous pourrions trouver quelqu'un qui nous inviterait à dîner dans son château, continuai-je... Tiens, si tu veux rester avec moi, je te donnerai quelque chose.

— Quoi?

Je fouillai dans ma poche; j'en tirai une mignonne toupie en buis, — ma préférée, — ainsi que la fine et solide ficelle câblée qui servait à la faire virer, et je montrai le tout à Bigeard :

— Voilà, dis-je, ce que tu auras, si tu veux m'accompagner.

Ses yeux brillèrent :

— L'*ètrebi* (la toupie)! s'écria-t-il... Et la ficelle avec?..

— Et la ficelle avec.

— Donne-la tout de suite, dit le méfiant Bigeard en tendant la main.

J'y consentis; il empocha ma toupie, — avec la ficelle câblée, — puis d'un ton très décidé :

— Soit! murmura-t-il, j'irai encore avec toi, mais si, d'ici à une petite heure, nous ne trouvons rien, tu me promets que nous retournerons chez nous?

Je répondis par un geste résigné et affirmatif.

— Ta parole la plus sacrée?

— Ma parole!

Et je fis le serment sacramentel des enfans, qui consiste dans le simulacre de se couper la poitrine en croix.

Nous rentrâmes dans la forêt par une belle allée bien verte, semée de plantains en fleurs et surtout de fraisiers sauvages, parmi lesquels Bigeard et moi nous glanâmes quelques fraises mûres. Tant

que durèrent les fraisiers, la gourmandise de mon compagnon étant en jeu, il ne trouva pas le temps long; mais l'allée devint plus ombreuse et presque humide, les fraisiers disparurent, nous ne vîmes plus que des plantains, et le camarade recommença de geindre.

— Nous n'arriverons donc jamais?.. Tu vois bien qu'il n'y a pas plus de château que sur ma main.

— Poussons encore un peu plus loin, insinuai-je, tiens, seulement jusqu'à ce gros arbre qui est là-bas!

Quand nous fûmes au gros arbre, il se trouva que le chemin se bifurquait en deux sentiers, dont l'un redescendait dans la direction du village et dont l'autre s'enfonçait dans l'épaisseur du bois. Nous discutâmes un moment sur le choix à faire. Bigeard soutenait qu'il fallait prendre le premier; j'avais beau lui démontrer que nous retournerions sur nos pas, il s'entêtait dans son idée.

— Eh bien, fit-il brusquement, attends-moi ici, au pied de l'arbre... Je vais suivre le sentier jusqu'au premier tournant pour voir s'il va au village, et je viendrai te le dire.

J'avais chaud, la mousse était douillette au pied du hêtre, et je n'étais pas fâché de me reposer. Je m'assis donc, plein de confiance, et j'occupai mes loisirs à examiner le manège des fourmis parmi les débris de faînes qui jonchaient le sol autour de l'arbre.

J'attendis un quart d'heure, une demi-heure... Point de Bigeard. C'était étrange. — Se serait-il perdu? me dis-je en me levant, et je me mis à hucher : — Bigeard!

Silence profond. Alors j'enfilai à mon tour le sentier tournant; — Nulle trace de mon camarade! — Je m'égosillais à appeler... Les loriots seuls me répondaient par des sifflets ironiques... Le sentier tombait sur une route forestière, — et cette route était déserte.

Il n'y avait plus de doute : le traître Bigeard m'avait abandonné.

VII.

Parti, après m'avoir enlevé ma toupie et ma ficelle!..

— Ah! faut-il?.. faut-il? m'écriai-je indigné.

En même temps de grosses larmes roulaient dans mes yeux, des larmes où il y avait à la fois de la colère et de l'angoisse. Qu'allais-je devenir désormais? Tout le temps que j'avais été en compagnie de Bigeard, je ne m'étais pas cru absolument détaché de Juvigny. Au milieu de cette forêt où nous nous trouvions perdus, la naïve et gourmande personnalité de mon compagnon avait pour moi quelque chose de familier qui me donnait de l'assurance. Bigeard était comme une sorte de fil intermédiaire entre la maison paternelle et

le monde étrange, inconnu du « grand bois. » Maintenant le fil était rompu, et je restais seul dans le désert verdoyant de la forêt.

Retourner du côté du village, c'était risquer d'être pris pour un vagabond et d'avoir le sort de Césarin; m'enfoncer dans la futaie, c'était peut-être m'exposer à mourir de faim ou à être mangé par les bêtes sauvages. Pourtant je ne pouvais rester là sans bouger; l'immobilité sur ce grand chemin me semblait insupportable. J'avais peur d'avancer et je n'osais demeurer en place. A la fin, je me décidai à suivre cette route forestière qui me paraissait un peu plus frayée que les autres sentiers. Je renfonçai mes larmes et je me mis en marche.

Il faisait un temps délicieux, les arbres qui bordaient la route arrêtaient dans leurs hautes branches les rayons trop brûlans et répandaient sur le sol une ombre fraîche piquetée de points ensoleillés. C'était comme une dentelle dont les jours étaient représentés par des taches lumineuses et les pleins par des découpures d'ombre. Je vois encore ce joli chemin baigné dans un frais clair-obscur, avec ses deux ornières où poussait l'herbe, et sa chaussée pierreuse étoilée des fleurs roses de la petite centaurée. Çà et là une tige de ronce rampait du fossé jusqu'au milieu de la route, ou bien un chardon droit comme un cierge épanouissait sa tête violacée en plein soleil. Aux branches des coudriers, de longs chèvrefeuilles s'entortillaient, se dressaient haut dans l'air, puis retombaient en bouquets de corolles jaunes et rosées; la forêt était tout embaumée de leur odeur de vanille. Dans les merisiers noirs de fruits, les loriots modulaient amoureusement leurs trois notes mélodieuses. On aurait dit des sons de flûtes invisibles.

Malgré mes ennuis et mes sérieuses préoccupations, le charme de la forêt me gagnait peu à peu. A l'âge où j'étais, on subit facilement l'impression des phénomènes extérieurs. La joie des choses me pénétrait, et je recommençais à espérer. Au milieu de cette harmonieuse nature forestière, j'éprouvais une sorte d'enivrement; le léger crépitement produit par la chute des écailles menues pleuvant de la cime des grands hêtres, l'imperceptible murmure de la rosée s'égouttant de feuille en feuille, le fredonnement d'un bourdon enfoncé dans la corolle d'une digitale, toutes ces merveilles de la vie intime des bois me rejetaient dans mes songeries de fées et d'enchantement. Depuis vingt-quatre heures, mes illusions au sujet de ma mystérieuse princesse s'étaient passablement décolorées, et je crois que le prosaïque Bigeard n'y avait pas nui, mais maintenant je les sentais se raviver tout doucement; c'était comme un bouquet qu'on a longtemps tenu à la main et qu'on trempe ensuite dans l'eau; les fleurs de la féerie, les belles fleurs bleues qui tout à l'heure baissaient piteusement la tête, la redressaient

peu à peu et retrouvaient tout leur éclat. Je marchais lentement, les yeux en l'air, les oreilles agréablement caressées, les narines ouvertes toutes grandes pour aspirer la bonne odeur du bois, et en marchant, je me berçais avec ces mots que je répétais comme une incantation : « Princesse Verte! Princesse Verte! »

Tout à coup mon pied buta contre un obstacle, mes yeux s'abaissèrent et je m'arrêtai ébaubi.

Devant moi, séparée de la route par une barrière vermoulue posant sur deux bornes de pierre usée, s'ouvrait dans l'épaisseur du bois une verte avenue formée de hauts sapins moussus, alternant avec d'énormes buissons de rosiers à cent feuilles. Certainement cette plantation symétrique, cette barrière et ces roses de jardin annonçaient le voisinage de quelque habitation. La barrière était à la vérité bien noircie et effritée par la vétusté; les longues barbes de mousse qui pendaient aux branches des sapins, les herbes qui poussaient dru sur le sol, les rosiers aux allures désordonnées qui barraient le passage avec leurs branches vertes chargées de roses, tout semblait indiquer que l'avenue n'était guère fréquentée. Mais ce fut justement cet air d'abandon et d'antiquité qui me séduisit. Je me figurai que j'arrivais dans un domaine semblable à celui de la Belle au bois dormant. Les fées avaient-elles enfin exaucé mes vœux et cette avenue mystérieuse conduisait-elle au palais enchanté de la princesse de mes rêves ?

Mon cœur battait. Je me décidai à passer sous la barrière et je m'engageai timidement dans l'avenue tournante dont l'épais gazon assourdissait le bruit de mes pas. Tout y paraissait endormi; les sapins étendaient leurs longs bras immobiles; au fond de la corolle des roses dont j'écartais les tiges, des espèces de hannetons aux élytres d'un vert doré sommeillaient, la tête enfoncée dans les pétales. Pas un bruit, pas un souffle d'air. Après cinq minutes de marche, j'aperçus au bout de l'avenue une maison d'assez belle apparence, au toit d'ardoise, aux murs gris tapissés de lierre et de vigne vierge, et naturellement je la pris incontinent pour un château. A mesure que j'avançais, les objets devenaient plus précis. Le *château* se dressait au milieu d'un rond-point formé par les sapins; parmi les graminées de la pelouse, des buissons de troëne en fleurs s'arrondissaient çà et là, répandant un parfum très capiteux. On ne voyait aux entours aucune trace d'habitans. Pour sûr j'avais devant moi un palais enchanté; les fenêtres étaient closes, mais la porte qui s'élevait au-dessus de quelques marches de pierre blanche, la porte était toute grande ouverte et au lieu de dragons pour en garder l'entrée, il y avait sur la dernière marche, de chaque côté des jambages, un chien-loup à poil fauve et un chat tigré, noir et gris, qui se tenaient tous deux assis sur

leur train de derrière, la tête relevée dans une attitude grave et recueillie. Mon apparition ne sembla même pas les émouvoir; ils gardèrent leur immobilité silencieuse, estimant sans doute de peu d'importance l'entrée d'un bambin tel que moi dans leur domaine.

Enhardi par leur indifférence, j'avais déjà fait quelques pas à travers la pelouse, quand tout à coup une voix brève appartenant à quelque être invisible partit de la feuillée et m'interpellant :

— Halte ! cria cette voix ; ne bouge pas, mâtin !

Au même moment un singulier sifflement résonna au-dessus de ma tête, et presque aussitôt je vis tomber à mes pieds un corbeau encore tout pantelant, frappé à mort par le mystérieux projectile dont j'avais entendu le bourdonnement. A l'aspect du corbeau, le chien-loup bondit sur la pelouse en se tortillant silencieusement, et le chat tigré le suivit, la queue en l'air, avec de courts miaulemens étranglés. Mais avant qu'ils eussent pu arriver jusqu'à l'oiseau mort, un nouveau personnage sortit du fourré et celui-là avait une mine encore plus étrange que les deux gardiens de la porte d'entrée.

C'était un petit vieillard très vif, coiffé d'un bonnet de velours noir et vêtu d'une sorte de robe de chambre de bure grise qui lui tombait jusqu'aux chevilles ; avec cela, deux yeux perçans sous de gros sourcils blancs, un teint de brique et une barbiche grise pointue. Sa houppelande flottante et sa chemise entr'ouverte laissaient voir une poitrine très velue ; son cou ridé était nu; à mesure qu'il s'approchait, je crus distinguer qu'il boitait.

La brusque apparition de ce personnage acheva de me terrifier. — Pour sûr, me disais-je en regardant le bonnet de velours noir et la longe robe de bure, celui-ci est *l'enchanteur*. — Sans m'accorder d'abord la moindre attention, il repoussa d'un geste de commandement le chien et le chat : — Holà, dit-il d'une voix nasillarde, va te coucher, *la Belle*, et toi aussi, *la Bête*, file ? — Et docilement les deux animaux silencieux retournèrent reprendre de chaque côté de la porte leur grave posture méditative. Il ramassa le corbeau, et ajouta : — Voilà de quoi faire une bonne soupe pour ce soir, mes camarades !

Alors seulement il daigna s'apercevoir de ma présence et me dévisageant avec ses petits yeux percés en trou de vrille :

— D'où sors-tu, toi, crapoussin ? me demanda-t-il.

Je lui répondis d'une voix mal assurée que je m'étais perdu dans la forêt et que, me trouvant devant la grande allée de son *château*, je m'étais permis d'y entrer pour demander mon chemin. Il examina ma figure fatiguée, ma blouse déchirée, ma chevelure encore semée de brins de mousse et de bruyère, et il reprit en levant le doigt menaçant :

— Tu es un gamin de Juvigny, toi, et tu as passé la nuit dans la forêt ?.. Tu m'as tout l'air d'avoir fait l'école buissonnière, hein?

En présence d'une pareille perspicacité, il ne me restait plus qu'à dire oui, et c'est ce que je fis en baissant le nez.

— Vous étiez deux, hier, dans le bois, continua-t-il ; où est ton camarade ?

— Bigeard? répondis-je stupéfait, oui, il était avec moi, mais il est parti. — Et je lui contai la trahison de mon compagnon.

L'*enchanteur* m'avait écouté en tortillant sa barbiche. Quand j'eus fini, il posa brusquement l'une de ses mains sur ma tête et me dit de sa voix flûtée :

— Tu es le petit Pâquin !

Je tressaillis. Décidément cet homme étonnant savait tout, et je me trouvais absolument en son pouvoir.

— Oui, murmurai-je d'une voix faible.

— Ah ! fit-il sévèrement !... c'est bien, reste là et ne bouge pas d'une semelle en attendant que je revienne.

Il s'éloigna avec pétulance, se précipita dans l'intérieur du *château*, où je l'entendis qui donnait des ordres à un autre personnage invisible. — Qu'allait-il faire de moi ? Allait-il m'enchanter à mon tour comme ces deux animaux que je voyais sur le pas de la porte? Car il n'y avait plus à en douter, ce chat et ce chien qui s'appelaient *la Belle* et *la Bête*, qui fixaient sur moi de si singuliers regards, devaient être des personnes changées en bêtes par l'enchanteur et punies ainsi probablement de leur indiscrète curiosité. Plus je les examinais et plus j'en acquérais la conviction. Ce chien et ce chat avaient de si étranges façons ! Le chat grave, la queue enroulée, dressait la tête et les oreilles, épiant attentivement les mouches qui passaient devant son nez, puis tout d'un coup il levait ses deux pattes de devant et les rapprochant l'une contre l'autre, attrapait une mouche au vol absolument comme je l'aurais pu faire avec mes deux mains. — Le chien-loup au museau mobile, aux oreilles tantôt levées et tantôt couchées, avait des yeux et des jeux de physionomie pareils à ceux d'une créature humaine ; avec cela il prenait des postures et faisait des gestes de chat, se léchant une patte et la passant soigneusement par-dessus son oreille pour se débarbouiller, à l'imitation du matou, son camarade. — Toutes ces choses ne me paraissaient pas naturelles, et les allures bizarres de l'*enchanteur*, son costume et son langage, ne me laissaient guère de doute sur le sort qui m'attendait.

Si j'avais été plus au courant des histoires de ma petite ville, j'aurais eu la clé de tout ce mystère et j'aurais deviné que mon *enchanteur* était tout bonnement un original nommé le canonnier

Bannet, dont on parlait parfois chez mon grand-père. — Ce canonnier Bannet avait servi sous le premier empire, et il avait été blessé à Waterloo. A la restauration, il s'était marié à Juvigny, puis, devenu veuf, et, s'étant brouillé avec ses enfans, il avait pris le séjour de la ville en aversion. Il s'était fait bâtir une maison dans le bois du Juré et il vivait là comme un loup depuis des années, descendant rarement en ville, faisant lui-même son lit et sa cuisine, herborisant, collectionnant des insectes et tendant aux petits oiseaux. En qualité de compagnon d'armes, mon grand-père le connaissait et le visitait parfois, et depuis, il m'a souvent conté la vie excentrique de son camarade l'ancien artilleur; mais à cette époque je me mêlais peu aux conversations de grandes personnes, et le nom du canonnier Bannet n'avait jamais beaucoup attiré mon attention, trop absorbée par la féerie pour s'occuper de ces détails prosaïques.

Au bout de dix longues minutes, le colloque qui avait lieu dans l'intérieur du logis cessa, et je vis sortir un petit domestique en blouse bleue qui s'élança dans la direction de l'allée des sapins et disparut. Peu après, l'enchanteur arriva à son tour sur le pas de la porte et descendit les marches. Il se dirigeait vers moi clopin-clopant et d'un air méditatif.

— En quelle espèce de bête va-t-il me changer? me demandais-je en frissonnant.

Quand il fut près de moi, il s'arrêta, me dévisagea en silence, puis brusquement :

— Mieux vaut courir les bois que de moisir à l'école, hein, petit Pâquin? me demanda-t-il en me pinçant légèrement l'oreille.

— La chère sœur m'avait mis à la porte, répondis-je entre mes dents.

— Ha! ha!.. Et pourquoi n'es-tu pas rentré chez toi?

— Parce que j'avais peur d'être grondé... Et puis j'avais envie de voir le « grand bois. »

— Que diantre y as-tu fait toute la soirée dans le grand bois?.. Tu cherchais des nids, je parie, mon gaillard!.. Mais la saison est passée.

— Non, m'écriai-je pour me disculper, je me moquais bien des nids, je cherchais autre chose!

— Quoi donc?.. Allons, confesse-toi... Je verrai bien si tu dis la vérité, car je sais tout.

Puisqu'il savait *tout,* il ne fallait pas songer à le tromper... Je lui avouai que j'étais parti à la recherche d'une princesse que je voulais désenchanter, comme le bel *Avenant* était allé la recherche de la *Belle aux cheveux d'or.*

Il m'écoutait en frottant avec un bruit sec les paumes de ses mains.

— Drôle de moutard! murmurait-il en nasillant, puis il ajouta d'un ton narquois :

— Et peut-on savoir comment elle se nomme, ta princesse?

— Elle s'appelle la Princesse Verte... C'est-à-dire c'est ce nom-là que je lui ai donné... Mais peut-être bien en a-t-elle un autre, parce que... vous savez... je ne suis pas très sûr...

— Oui, oui, je conçois, interrompit-il en ricanant... Eh! petit, tu ne t'es pas trompé; elle se nomme bien la Princesse Verte.

— Vous la connaissez?

— Je la connais, répondit-il gravement.

— Est-ce que?.. est-ce qu'elle demeure dans votre château?

— Elle demeure ici et ailleurs encore... partout où il y a des arbres.

— C'est une grande princesse alors?

— Oui, dit-il en s'animant, c'est une reine et c'est aussi une fée; la reine des fleurs, des insectes et des oiseaux.

Ses petits yeux gris pétillèrent. — Pas un brin d'herbe ne pousse sans sa permission; c'est elle qui nourrit les hommes et les bêtes, et sans elle le monde périrait.

— Ah! m'écriai-je ébahi, et vous la voyez quelquefois, vous, monsieur?

— Tous les jours.

— Est-ce que les petits garçons peuvent la voir?

— Oui, quand ils sont sages et qu'ils ont le *don*.

Je ne comprenais pas bien ce qu'il entendait par « avoir le don, » mais cette formule mystérieuse faisait de nouveau travailler mon imagination. Je restais muet, roulant à droite et à gauche des regards curieux. Pendant ce temps l'*enchanteur* me dévisageait toujours et ses yeux perçans avaient l'air de lire au fond de moi.

— Je parie que tu as faim? me demanda-t-il brusquement.

L'estomac recommençait en effet à me tirailler et je répondis par un signe affirmatif.

— C'est bon, nous allons chercher dans mon potager de quoi te faire déjeuner... Viens!

Il m'emmena, non loin de la maison, dans une étroite clairière entourée de gros hêtres.

— C'est ici, murmura-t-il.

J'avais beau écarquiller les yeux pour tâcher d'apercevoir ce qu'il appelait « son potager, » je ne voyais rien qu'un gazon ras et déjà brûlé. Pourtant, à certains endroits, sur cette pelouse sèche

une herbe verte poussait plus drue et formait autour d'un hêtre un large anneau verdoyant et moussu.

Mon *enchanteur* s'agenouilla, fourragea des deux mains dans cette verdure, et je vis qu'il y cueillait de petits champignons couleur noisette, gros à peine comme des pièces de vingt sous. Quand il en eut récolté une cinquantaine, il se releva et dit :

— Maintenant allons les faire cuire!

— Est-ce qu'il voudrait m'empoisonner? pensai-je, pris d'une nouvelle appréhension. — Monsieur, hasardai-je craintivement, les champignons, est-ce que ce n'est pas du poison?

— Il y en a de bons et de mauvais, répondit-il, comme il y a de bonnes et de méchantes gens... Ceux-ci sont des *mousserons*, et tu pourras les manger sans crainte; c'est la Princesse Verte qui nous les envoie.

— Vrai?

— Oui, continua-t-il en souriant, elle vient se promener ici tous les matins... Là où elle a marché, l'herbe devient plus verte, et il y pousse des champignons.

J'étais de plus en plus émerveillé de tout ce qu'il m'apprenait; je le suivis docilement dans la cuisine où nous entrâmes, escortés par *la Belle* et *la Bête*. C'était une pièce enfumée, d'aspect fort modeste, avec une cheminée de pierre brute, où l'*enchanteur* jeta une bourrée qui *claira* lestement. Il avait décroché la poêle, et, l'ayant posée sur un trépied, il y découpait de petits morceaux de lard qui se mirent à frire avec des frémissemens appétissans. Postés de chaque côté des chenets, le chien et le chat épiaient tous les mouvemens de leur maître, se passaient silencieusement la langue sur les babines et semblaient se délecter au bruit de la friture. Mon hôte cependant lavait ses champignons, hachait de fines herbes, puis il jetait le tout dans la poêle bouillante. Une alléchante odeur se répandit dans la cuisine. Alors il installa un couvert, du pain et du vin clairet sur un bout de la table, et m'y fit asseoir. Je goûtai d'abord les champignons avec une certaine méfiance, puis, les trouvant très bons, je revins à la charge et n'en laissai pas un sur mon assiette.

— Il paraît que cela va sous ta meule! me dit l'*enchanteur* avec son rire goguenard; maintenant bois un coup... Tu aimes donc les contes de fées, petit Pâquin?

— Oui, répondis-je en essuyant ma bouche, j'aime surtout les bonnes fées et les braves enchanteurs qui d'un coup de baguette font toutes sortes de prodiges. Seulement mon grand-père dit que c'était bon dans le temps passé et qu'on ne voit plus de ces choses-là à présent.

— On en voit toujours quand on sait regarder, répliqua-t-il sérieusement.

Le doigt de vin que j'avais bu commençait à me délier la langue, et puis l'*enchanteur* avait l'air si bon enfant que je m'enhardis :

— Je voudrais tant voir un prodige! m'écriai-je... Est-ce que vous pourriez en faire un, vous, monsieur?

— Viens! dit-il en se levant.

Il m'emmena dans une pièce voisine, qui paraissait être son cabinet de travail et qui était meublée d'une façon très extraordinaire. Des filets à papillon et des boîtes oblongues de fer-blanc étaient accrochés au mur, à côté de cadres vitrés tout garnis d'insectes. Sur des rayons de bois blanc, il y avait pêle-mêle, avec des piles de bouquins, des rames de papier gris, des hiboux empaillés dont les yeux de chat me faisaient peur, et des reptiles enfermés dans des bocaux pleins d'un liquide jaunâtre. Sur une large table carrée, je vis un cahier couvert de parchemin jauni, — son grimoire sans doute, — puis une collection d'objets bizarres : des pinces, des loupes, des fioles et des débris de plantes. — Devant la fenêtre, une caisse carrée, dont le dessus était hermétiquement clos par un couvercle de verre transparent, était exposée en plein soleil.

L'*enchanteur* l'examina un moment, puis, me faisant monter sur un tabouret et me désignant du doigt le fond de la caisse :

— Regarde! me dit-il gravement, attention!

Je ne vis d'abord qu'une couche de terre grise qui tapissait le fond, et sur cette terre je finis par distinguer quelque chose qui ressemblait à une longue fève brune, annelée et terminée en pointe aux deux bouts; puis comme le rayon de soleil descendait jusqu'à cette *chose*, je la vis insensiblement se mouvoir, s'écailler et enfin se fendiller comme une châtaigne grillée qui fait éclater son écorce... Tout à coup, — ô merveille! — des couleurs chatoyèrent à travers les déchirures, et une créature vivante sortit de ces débris recroquevillés. C'était un papillon. Je distinguais maintenant sa tête pointue ornée de frêles antennes grises, ses yeux brillans d'un brun clair, son corselet velouté et l'extrémité aiguë de son ventre, sur lequel ses ailes étaient encore collées. Peu à peu les ailes se détendirent, firent le moulinet, puis s'arrêtèrent; elles étaient roses et grises avec des diaprures d'un vert brun... Bientôt le papillon se montra dans toute la magnificence de ses couleurs fraîches et se mit à voleter lentement entre la terre et le couvercle vitré... Je poussai un soupir d'admiration.

— Hein! est-ce beau? fit à son tour l'*enchanteur*, qui s'était penché derrière moi : c'est le *sphinx de vigne*... Un superbe échantillon!

— Et c'est vous qui avez changé cette vilaine fève brune en un beau papillon? lui demandai-je en le regardant avec une déférence mêlée de crainte.

— Je n'ai rien fait, répondit-il, c'est celle que tu apppelles la Princesse Verte qui a fait ce prodige... Je ne suis que son humble serviteur.

— Elle est bien puissante, la princesse!

— Si elle l'est! s'écria-t-il, tandis que sa figure s'illuminait; je le crois!.. Elle n'a qu'à souffler sur la moindre graine pour la changer en une plante fleurie.

Il ramassa sur sa table un gland de chêne et me le montra :

— Tu vois ceci, cela tient dans le creux de la main : eh bien! si elle veut, elle peut le métamorphoser en un arbre aussi haut et aussi touffu que ceux que tu aperçois là-bas dans la forêt.

— Je voudrais bien,.. commençai-je timidement.

— Quoi?

— Voir la Princesse Verte!

— Tu la verras... Patience!

— Quand? m'exclamai-je, tandis que mon cœur battait.

— Ce soir, si tu es obéissant... Mais auparavant, comme nous aurons à marcher, tu vas d'abord faire un petit somme... Mets-toi ici.

Il me poussa dans une vieille bergère en velours d'Utrecht d'un jaune fané, qui occupait un coin de la pièce, et me posant un doigt sur le front :

— Dors, poursuivit-il; pendant ce temps, je vais te faire un peu de musique...

Il fouilla dans une armoire et tira d'un étui de peau une petite boîte ayant la forme et l'apparence d'une tabatière d'écaille, puis il la remonta lentement avec une clé, comme il aurait fait pour une pendule, et la plaça avec précaution sur la table.

Tout à coup, comme par enchantement, des flancs de cette boîte jaillit une claire musique cristalline, doucement mélodieuse, égrenant des notes grêles et limpides, pareilles au bruit de l'eau qui tombe goutte à goutte au fond d'un réservoir. Tandis que cette mélodie délicate me berçait, l'*enchanteur* s'était assis devant la table, en face d'une touffe de plantes sauvages qui trempaient dans un grand verre d'eau. La tête penchée, il examinait chaque tige fleurie à la loupe. Mes yeux se fermaient à demi; entre mes cils je voyais encore le profil aigu du vieillard se découpant en silhouette sur la baie de la fenêtre ouverte, — et derrière lui, les feuillages verts qui se balançaient au vent et semblaient en s'inclinant suivre la mesure de cette musique mystérieuse; puis tout se brouilla, et je m'endormis.

VIII.

Je fus réveillé en sursaut par un tapage dont je ne me rendis pas bien compte tout d'abord. C'était *la Belle* qui jappait et sautillait autour de l'*enchanteur*, tandis que *la Bête* faisait chorus en miaulant sourdement et en se frôlant de la tête à la queue contre les pieds de la table. Je me frottai les yeux et je vis que mon hôte avait changé de costume pendant mon sommeil : il avait substitué une veste de chasse à sa robe de chambre, et un chapeau de paille à son bonnet de velours; de plus il avait bouclé des guêtres de cuir autour de ses jambes inégales. Cette métamorphose était précisément la cause de la surexcitation des deux animaux, qui l'interprétaient sans doute d'après leurs souvenirs et y voyaient une perspective d'agréable promenade. — Le soleil, déjà bas, lançait dans la chambre des rayons plus obliques, et par la porte de la cuisine j'aperçus une table dressée, avec deux couverts et la soupière fumante au milieu.

— Allons, petit Pâquin, dit l'enchanteur en me secouant le bras, à table!.. Nous avons une bonne course à faire ce soir pour aller chez la Princesse Verte, et il te faut prendre des forces.

Je quittai, en m'étirant les bras, la douillette bergère, et nous passâmes dans la cuisine. Le dîner se composait de la fameuse soupe au corbeau et d'un gigot rôti *à la ficelle* par les soins du petit domestique. L'*enchanteur* paraissait doué d'un bel appétit et mangeait comme quatre; quant à moi, je ne sais si le potage, dont je connaissais trop l'étrange composition, était la cause de mon dégoût pour la nourriture, ou si l'émotion de voir bientôt la Princesse Verte me rassasiait par avance, mais j'avais grand'peine à avaler ce qui était sur mon assiette. Quand nous eûmes dépêché notre dessert : — un carré de fromage et des cerises de bois, — l'*enchanteur* bourra sa pipe, l'alluma, puis, me regardant dans le blanc des yeux, d'un air solennel :

— Il est temps de nous mettre en route, me dit-il; tu n'as pas peur, petit Pâquin?

— Non, monsieur, répondis-je en frissonnant.

— Quoi qu'il arrive, tu me promets d'être docile et d'obéir à tous mes commandemens?

Je le promis d'une voix un peu étranglée.

— Bon!.. tu es un brave, continua-t-il en prenant son bâton. En route!

Nous descendîmes les degrés qui menaient au rond-point. *La*

Belle et *la Bête* nous escortaient, queue en l'air et oreilles dressées.

— Nenni, s'écria l'*enchanteur* en se retournant vers les deux animaux, nenni, je ne veux pas de vous, mes camarades! Qu'on rentre au logis, et lestement.

Ils rebroussèrent chemin, la queue basse, mais sans murmurer. Quand nous nous engageâmes dans l'avenue des sapins, je tournai la tête un moment et je les vis tous deux assis sur leur train de derrière, de chaque côté de la porte d'entrée, dans la même posture grave et recueillie qu'ils avaient lors de mon arrivée.

A l'extrémité de l'avenue, au lieu de suivre la route forestière où j'avais passé le matin, le vieillard prit un sentier étroit sous la futaie déjà plus sombre. Chemin faisant, il arrachait une feuille à une branche et me la mettant sous le nez :

— Sais-tu ce que c'est que ça, petit Pâquin? me demandait-il... c'est une feuille de charme. Remarque comme elle est différente de celle-ci, qui appartient à un érable, et il en est de même pour chaque espèce d'arbres; leurs feuilles sont diversement découpées suivant un dessin en rapport avec l'arbre qui les porte; c'est ainsi que la couleur des yeux ou des cheveux, les lignes du nez ou du front différencient des hommes qui, au premier abord, ont l'air de se ressembler. Quelle variété de formes, et cependant ce sont toujours des feuilles! Cela aussi, c'est une merveille, et tu vois qu'on rencontre des choses surprenantes ailleurs que dans les contes de fées.

Et ceci, reprenait-il en coupant un bouton à la tige d'un coquelicot qui fleurissait sur une place à charbon, voilà encore un prodige!.. Il ouvrit le bouton vert et me montra comme les rouges pétales du coquelicot étaient empaquetés et repliés avec soin dans l'intérieur.

Si tu avais à serrer une redingote dans un étui à chapeau, tu ne t'en tirerais pas aussi adroitement, toi!.. Il y a dans je ne sais quel conte une fée qui renferme une aune de toile dans une coquille de noix; ça n'est guère plus étonnant que ce gros coquelicot qui tient dans une si petite enveloppe et qui en sort sans avoir un pli, sans être chiffonné, dans tout le lustre de sa toilette neuve... Oui, continua-t-il en s'échauffant et en frappant la terre de son bâton, vois-tu, petit, la forêt est remplie de merveilles, nous ne pouvons faire un pas sans passer près d'un miracle, nous vivons en pleine féerie sans nous en douter. Il y a dans les arbres, dans la mousse et jusque sous la terre plus de prodiges et d'enchantemens que l'imagination des conteurs d'histoires n'en a entassé dans les livres depuis l'invention de l'écriture... Retiens cela, et tu comprendras combien c'est vrai quand tu connaîtras... la Princesse Verte.

Je l'écoutais bouche béante, et nous allions ainsi devisant parmi les sentiers de plus en plus obscurs, à l'extrémité desquels tombaient déjà les vapeurs du crépuscule.

— Y serons-nous bientôt, monsieur, chez la princesse?

Nous étions au milieu d'une tranchée qui s'ouvrait à travers bois à la crête de la colline; au-dessous de nous la forêt se creusait en entonnoir, et nos regards, glissant sur les feuillées mobiles et mollement onduleuses, descendaient de massifs en massifs jusqu'à des nappes d'un vert plus sombre que noyait à demi une buée bleuâtre s'élevant du creux de la combe.

L'*enchanteur* s'arrêta et désignant du bout de son bâton les fonds vaporeux de l'entonnoir :

— Elle demeure tout là-bas où tu vois ces fumées, dit-il; mais avant d'y arriver, nous avons encore à marcher et voici la nuit... Je pense que tu n'as pas peur, la nuit, petit Pâquin?

— Non, non, balbutiai-je, effrayé moi-même de l'audace avec laquelle je mentais, moi qui, même à la maison, n'osais pas aller me coucher sans chandelle.

— Tant mieux! reprit-il, car maintenant le plus difficile va commencer. Du reste, qu'il fasse clair ou qu'il fasse nuit, la chose est peu importante, puisque je vais être obligé de te bander les yeux. — En même temps il tira de sa poche un mouchoir blanc qu'il plia en marmotte sur son genou. J'eus un mouvement craintif qui ne lui échappa point.

— Souviens-toi, s'écria-t-il d'une voix sévère, que tu as promis de m'obéir docilement... Je vais t'attacher ce bandeau sur les yeux et je te conduirai par la main; si tu faisais seulement mine de soulever le mouchoir pour chercher à voir malgré ma défense, il t'arriverait malheur, je te préviens. Un bon averti en vaut deux.

Que faire? J'étais dans mes petits souliers, et je n'osais aller contre les fantaisies de ce terrible vieillard. Je promis de suivre de point en point ses recommandations. Il me posa le bandeau sur les paupières, le noua solidement derrière ma tête, ajusta encore pardessus un second mouchoir, qu'il assujettit avec ma casquette, et je me trouvai plongé dans une nuit profonde. J'entendis une voix nasillarde qui me demandait : — Respires-tu facilement, petit Pâquin ? — Et sur ma réponse affirmative : — A merveille! fit-il en me prenant la main, marchons et lève bien les pieds.

Nous nous remîmes en route. Maintenant que je n'y voyais plus, mon imagination battait la campagne. Les discours étonnans de l'*enchanteur,* ce bandeau sur les yeux, tout cet appareil mystérieux surexcitaient encore mon esprit chimérique; cette fois je croyais sérieusement nager en pleine féerie et être environné de sortilèges. Le moindre souffle d'air dans la feuillée me semblait le frou-frou

de la robe traînante d'une fée ; le bourdonnement des cerfs-volans et des longicornes qui volaient au crépuscule était pris par moi pour le battement d'ailes d'un sylphe ou d'un *sotret* (le lutin de nos pays). Je me figurais que j'entendais à droite et à gauche comme le fourmillement d'une légion de nains marchant dans le fourré. Parfois le vent de la nuit soupirant dans les branches des arbres avait des accens pareils à ceux d'une voix humaine; de vertes odeurs d'herbes et de fleurs sauvages arrivant par bouffées me semblaient les haleines embaumées des fées de la forêt, et tout là-bas, au loin, un cor qui résonnait longuement me faisait songer au cor enchanté d'Oberon. Même, à un certain moment, enfreignant la défense de mon guide, je soulevai un coin du mouchoir, et j'aperçus avec une vague terreur des centaines de petites lueurs vert pâle qui paraissaient danser dans le gazon d'une clairière. Cela me remua tellement que je ne pus m'empêcher de tressaillir.

— Qu'as-tu ? me demanda *l'enchanteur*.

— Rien, rien, murmurai-je, n'osant paraître effrayé, de peur de faire deviner ma désobéissance, c'est que mon pied a tourné.

— Tu dois être un peu fatigué, reprit-il; attends, je vais te porter... Aussi bien le chemin devient difficile.

Il m'enleva dans ses bras robustes et me posa à califourchon sur ses épaules. A partir de ce moment, je ne me rendis plus compte de rien. Seulement au bout d'un quart d'heure, il me sembla que les murmures des feuillées avaient cessé et qu'on ne sentait plus l'aromatique odeur particulière à la forêt. L'air était plus chaud, et on eût dit que nous nous trouvions en rase campagne. Des roulemens de charrettes résonnaient sur les routes et on entendait au loin des aboiemens de chiens.

— Où sommes-nous ? demandai-je inquiet.

— Nous approchons, répondait la voix nasillarde de *l'enchanteur*. Peu à peu l'air devint encore plus lourd, les odeurs qui me venaient aux narines avaient pour moi quelque chose de familier et de déjà respiré. Je me figurais que nous entrions dans une habitation quelconque et que nous montions les marches d'un escalier. Puis j'entendis distinctement le grincement d'une porte qui s'ouvrait. Enfin mon conducteur m'enleva brusquement de dessus ses épaules et me posa sur mes pieds.

— Maintenant, dit-il de son ton goguenard, en desserrant les nœuds du mouchoir, tu peux soulever ton bandeau...

O stupeur ! ô honte ! ô confusion ! Au moment où je croyais contempler la Princesse Verte dans la splendeur de son palais illuminé, je me trouvai dans notre cuisine, face à face avec ma grand'mère Pâquin, qui m'entraîna par le bras dans la salle à manger, éclairée

par une maigre chandelle, et où j'aperçus tout d'abord mon père et mon grand'père.

— Avancez, vagabond! mugissait ma grand'mère.

Le premier mouvement de mon grand-père fut de me serrer dans ses bras, mais il s'arrêta sur un geste de mon père et se contenta de serrer la main de mon traître d'*enchanteur* qui riait sournoisement dans sa barbe.

— Merci, dit-il, canonnier Bannet, nous vous sommes tous très reconnaissans de nous avoir ramené ce drôle qui nous a mis dans une inquiétude sans pareille.

— Bah! dit l'artilleur en riant, l'enfant est très gentil, et il m'a beaucoup amusé... J'espère que vous ne le gronderez pas trop; il est déjà bien assez puni!.. Il a dîné avec moi, et il n'a plus besoin de rien que de se coucher.

— Oui, ajouta sévèrement mon père, qu'il se couche, nous réglerons demain son compte!

— C'est moi qui le ramènerai à la sœur Euloge, continua ma grand'mère, en allumant un bougeoir et en me poussant vers la *chambre d'ami;* je le recommanderai au prône... Au lit, au lit, mauvais sujet!

— Bonsoir, petit Pâquin, me cria le vieux Bannet en guise de consolation, tu reviendras me voir un jour dans mon *château,* et nous recauserons de la Princesse Verte. . . . .

Le lendemain était un dimanche; je le passai enfermé dans un galetas attenant au grenier, en tête-à-tête avec mon pain sec et mon *Histoire sainte.* Puis le jour du châtiment arriva, le terrible lundi où je devais reprendre le chemin de l'école en compagnie de ma grand'mère. La sombre perspective de cette rentrée me tint éveillé pendant une partie de la nuit du dimanche au lundi. Pelotonné dans mon petit lit, j'épiais avec effroi les traces des premières blancheurs de l'aube à travers les persiennes. Je souhaitais ardemment que la nuit ne finît jamais et que le soleil oubliât de se lever. Malheureusement il se leva en dépit de mes prières; il se montra radieux comme pour mieux éclairer ma confusion. A la cloche de huit heures, la grand'mère Pâquin, inflexible comme le destin, me traîna vers l'école de la rue du Bourg. Quand nous entrâmes dans la classe de la sœur Euloge, tous les élèves étaient à leur place, sauf le perfide Bigeard, que j'aperçus au pied de l'estrade, — à genoux, un bonnet d'âne sur la tête et les mains en croix. — En guise de bienvenue, il me tira la langue, mais cette grimace injurieuse me laissa indifférent; je ne pensais qu'à mes propres misères et à la punition qui me pendait à l'oreille.

Elle fut cruelle. Après avoir écouté les recommandations de ma

grand'mère et l'avoir reconduite jusque dans le couloir, la sœur Euloge revint vers moi, les sourcils froncés :

— Ah! dit-elle, monsieur Jacques, vous aimez la promenade, eh bien, vous vous promènerez encore ce matin, — avec moi; — je vais vous conduire à toutes nos sœurs, et pour qu'elles sachent bien ce que vous êtes, je vais d'abord vous accrocher ceci au dos.

En même temps elle tira de son pupitre un large écriteau de carton sur lequel on lisait moulé en belle ronde : — *Vagabond*, — et malgré mes résistances elle me l'attacha entre les deux épaules; puis, me prenant par la main, elle m'emmena, ainsi accoutré, à travers les classes des filles.

A mon arrivée dans chaque salle, les petites filles se levaient sur leurs bancs et me montraient du doigt en chuchotant; la sœur Euloge contait tout haut mes forfaits à ses collègues, et c'étaient des : — Oh! monsieur Jacques! — des roulemens d'yeux, des bras levés au ciel, qui m'agaçaient singulièrement. Mais ce qui me mortifiait le plus, c'étaient les rires étouffés et les exclamations moqueuses de toutes ces petites filles. A chaque classe la scène recommençait, et il y avait six classes! A la fin, n'y tenant plus, rouge de honte et pleurant de rage, je me roulai sur le parquet, dérobant ainsi à tous les yeux l'abominable pancarte, et j'eus une crise nerveuse qui termina mon supplice...

Aujourd'hui je resonge à ces souffrances enfantines avec un sourire, et je comprends ce qu'il y a de profondément, d'intimement humain dans le vers de Virgile :

. . . Forsan et hæc olim meminisse juvabit.

Oui, le souvenir des douleurs passées et des lointaines épreuves devient plus tard pour nous un motif de joie. — Je me rappelle avec bonheur le brave grand-père, l'austère et sèche grand'maman et l'impitoyable sœur Euloge; mais surtout l'après-midi passée dans le « grand bois » avec le canonnier Bannet. J'ai rendu, depuis, à l'*enchanteur* de fréquentes visites; il m'a fait enfin connaître la vraie Princesse Verte, c'est-à-dire la forêt avec toutes ses merveilles et tous ses enchantemens; la forêt qui a été mon initiatrice et mon amie, et à laquelle j'ai voué un éternel et violent amour.

ANDRÉ THEURIET.

LE

SALON DE MME NECKER

D'APRÈS DES DOCUMENS TIRÉS DES ARCHIVES DE COPPET.

III[1].

LES FEMMES. — Mme GEOFFRIN, LA MARQUISE DU DEFFAND, LA COMTESSE D'HOUDETOT.

« Les femmes, disait Mme Necker, dans son langage un peu recherché, tiennent dans la conversation la place de ces légers duvets qu'on introduit dans les caisses de porcelaine; on n'y fait point attention, mais si on les retire, tout se brise. » On doit penser, d'après le tableau que j'ai tracé jusqu'à présent du salon de Mme Necker, que les légers duvets (pour reprendre sa comparaison pittoresque) y faisaient complètement défaut, et que les vendredis de l'hôtel Leblanc présentaient l'aspect sévère d'une réunion dont les femmes sont bannies. En effet, parmi les gens de lettres que recevait Mme Necker, les uns n'étaient pas mariés, les autres ne se montraient pas très soucieux de produire leurs femmes. Ce n'était pas la pauvre Mme Diderot qui eût ajouté grand'chose à l'agrément d'un salon. Mme Marmontel n'avait pas beaucoup d'esprit, et la petite Mme Suard, toute humble et reconnaissante de l'accueil qu'elle recevait chez les Necker, était presque la seule qui accompagnât son mari aux vendredis. Quant à attirer chez elle des femmes de qualité, pour parler le langage du temps, c'était pour Mme Necker une entreprise plus délicate à conduire que d'avoir à souper des philosophes. Bien qu'à la fin du XVIIIe siècle, par le mouvement des idées et par le relâchement de la hiérarchie sociale, la société des gens de lettres,

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier et du 1er mars.

celle des fermiers-généraux et celle des grands seigneurs tendissent singulièrement à se confondre, cependant bien des inégalités subsistaient encore sous la familiarité trompeuse des rapports. Il est impossible, en lisant les *Confessions*, de ne pas être frappé de l'attitude si différente qu'observe Rousseau dans la société de Mme d'Epinay ou dans celle de la maréchale de Luxembourg, et de ne pas remarquer combien les hôtes de Montmorency semblent lui en imposer davantage que ceux de la Chevrette. Mais c'était surtout parmi les femmes que la différence des conditions sociales se faisait sentir et que les barrières de l'étiquette étaient difficiles à franchir. Avant que Mme Necker finît par attirer dans sa société les personnes de la meilleure compagnie, il fallait d'abord qu'elle fût reçue dans la leur, et un laps de quelques années était nécessaire pour que son amabilité, son esprit, son mérite reconnu ouvrissent devant elle toutes les portes.

Ce qui aurait été utile à Mme Necker, lorsqu'elle débutait ainsi, fort jeune encore, dans une société qui lui était inconnue, c'eût été l'appui d'une femme assez haut placée pour diriger ses premiers pas et la prendre sous son patronage. Mme Necker aurait pu trouver cette direction bienveillante chez la duchesse d'Enville, auprès de laquelle elle n'avait pas rencontré, alors qu'elle demeurait encore chez Mme de Vermenoux, un accueil moins bienveillant que sur les bords du lac de Genève. Mais, sans compter que, par la liberté de son esprit, par ses relations avec Voltaire et son goût trop prononcé pour les philosophes, la duchesse d'Enville était devenue quelque peu suspecte à une partie de sa société, il semble que Mme Necker, une fois mariée, se soit tenue sur le pied d'une certaine réserve et qu'elle ait mis une sorte de dignité à demeurer en arrière. C'est ainsi que Mme Necker, ayant donné un bal à l'hôtel Leblanc, n'avait invité ni la duchesse d'Enville, ni la duchesse de Rohan-Chabot sa fille, et comme la duchesse d'Enville, en réclamant aimablement contre cet oubli, demandait également une invitation pour ses deux neveux, le duc de Liancourt et le comte de Durtal, Mme Necker, tout en déférant avec empressement à son désir, alléguait pour s'excuser la crainte que la jeune duchesse et ses cousins ne s'ennuyassent dans une société où ils auraient rencontré peu de gens de connaissance.

Des raisons assurément très différentes faisaient que Mme Necker n'avait pas davantage à compter sur sa première protectrice, Mme de Vermenoux, pour étendre le cercle de ses relations. Bien que la crainte de déchoir du rang aristocratique qu'elle croyait devoir à son défunt mari fût une des raisons qui avaient déterminé Germaine Larrivée, dame de Vermenoux, à refuser la main de M. Necker, cependant elle ne laissait pas que de faire assez petite figure à Paris, où

elle n'avait ni parens ni relations. D'ailleurs l'état fâcheux de ses affaires l'avait forcée de se retirer dans une petite maison de campagne auprès du pont de Sèvres. Là elle ne recevait d'autres visites que celle de Mme Necker ou de Marmontel, qui parle d'elle fort agréablement dans ses Mémoires :

Mme de Vermenoux, dit-il, au premier abord étoit l'image de Minerve; mais sur ce visage imposant brilloit bientôt cet air de bonté, de douceur, de sérénité, cette gaieté naïve et décente qui embellit la raison et qui rend la sagesse aimable. Avec quel plaisir cette femme, habituellement solitaire et naturellement recueillie, nous voyoit arriver à sa maison de campagne de Sèvres! Avec quelle joie son âme se livroit aux douceurs de l'intimité et s'épanouissoit dans les petits soupers que nous allions faire à Paris avec elle! Assez jeune encore pour goûter les charmes de la vie, la mort nous l'enleva; mais, en la regrettant, j'ai reconnu depuis que pour elle de plus longs jours n'auroient été remplis que de tristesse et d'amertume. Plus tard elle auroit trop vécu.

Cette vie solitaire et un peu difficile à laquelle elle se trouvait condamnée dut plus d'une fois faire regretter à Mme de Vermenoux l'existence opulente que lui avait offerte M. Necker. C'était sans doute pour dissimuler ses regrets qu'elle se plaisait à répéter avec un peu d'affectation que c'était elle qui avait fait le mariage de son ancien adorateur avec Suzanne Curchod; mais cette affectation ne laissait pas que de désobliger un peu Mme Necker, qui s'en plaignait à Moultou. « Je voudrois, lui écrivait-elle, qu'elle ne s'attribuât pas notre mariage; mon cœur s'en offense un peu et mon mari, qui prétend n'avoir jamais eu de passion que pour moi, est piqué de ses discours. » Ces légers nuages n'empêchèrent pas, quoi qu'on en ait dit, une relation affectueuse et douce de s'établir entre les deux femmes. Cette relation est attestée par un grand nombre de lettres parmi lesquelles je choisirai celle-ci, où l'on ne verra peut-être pas sans intérêt le nom de Rousseau se rencontrer avec celui de Mme de Staël enfant :

13 août 1770.

Concevez-vous, cher objet, l'extrême plaisir que m'a fait votre charmante lettre, elle m'a rappelé un moment tout mon bonheur de Saint-Ouen. Je suis ravie d'apprendre que l'estomac de mon ami Necker (1) reprenne ses forces; sa tête, qui n'avoit besoin que de celles-là, s'en ressentira bientôt, mais je l'exhorte, je le conjure de prendre ses eaux avec plus de suite et de constance qu'il n'en a mis jusqu'ici dans ses

(1) M. et Mme Necker étaient en ce moment aux eaux de Spa.

remèdes. Je lui fais d'ailleurs mon compliment d'avoir trouvé à Spa des grands seigneurs qui le dédommagent de la perte de son écuyer et des comédiens dignes de cultiver la délicatesse naturelle de son goût. Quant à vous, l'objet, qui êtes moins recherchée dans vos plaisirs, je vous plains fort de vous trouver entourée d'altesses et de mascarades; mais comment ne découvririez-vous point au milieu de ces masques quelques visages plus humains? Est-il possible d'en avoir un sans désirer de vous le montrer? Que je vous sçais de gré, mon cher objet, de toutes les anecdotes que vous voulez bien recueillir pour moi! Votre cœur donne autant de prix à vos moindres attentions que votre esprit leur prête de grâce. Que ne puis-je vous rendre tout le plaisir que vous me ferez! Mais quand je suis avec vous, charmant objet, je trouve si fort mon compte à vous écouter que je n'ai plus d'autre esprit que celui-là et j'en suis trop heureuse pour sentir le besoin d'en avoir davantage. Rien ne pourra jamais remplacer l'intérêt que vous inspirez à vos amis : mais il n'y a pas même la moindre nouveauté qui puisse nous distraire de votre absence. Jean-Jacques continue à caresser ses nouvelles connoissances et à se brouiller avec les anciennes. Pour lui faire sa cour, on le fait gagner aux échecs, qu'il aime à la fureur. Vous voyez, l'objet, que cette mince passion va se loger dans la tête de nos philosophes comme dans celle de nos héroïnes modernes. Lemière nous a donné sa *Veuve du Malabar*, mais cette veuve qui craint de se bruler et dont les sermons ennuient n'a point réussi. Moi, je suis fâchée que dans tout cet apareil de bucher il n'y ait pas au moins de quoy chauffer l'auteur cet hiver.

Ce qui me fait plus de plaisir que toutes les nouveautés du monde, c'est que j'ai eu le bonheur de voir à Madrid votre délicieuse enfant, elle a fait les honneurs et l'admiration de mon vendredi. Son vieux mari La Guerche a mis toute sa petite coquetterie en jeu, et l'abbé Quesnel, qui en a été enchanté, a fait son horoscope à sa maniere. Quel naturel charmant, et pour vous quelle source de bonheur! il faut que mon cœur le partage bien tendrement pour ne pas vous l'envier. Adieu, mon cher, cher objet; M. Meister est infiniment flatté de votre souvenir; il met à vos pieds son respect et son hommage.

Vous savez sans doute ce qui occupe la cour et la ville dans ce moment : l'affaire de Mme de Monaco. C'est M. Loiseau qui fera le mémoire et Gerbier plaidera pour elle.

Mme de Vermenoux aurait eu d'autant plus mauvaise grâce à garder longtemps rancune à M. Necker de son infidélité qu'elle-même n'avait pas montré plus de constance dans ses regrets. Sur la recommandation de Moultou, elle avait choisi pour précepteur de son fils ce Meister dont il est question à la fin de sa lettre. Jacob Meister, originaire de Zurich, était le collaborateur de Grimm

pour certaines parties de sa *Correspondance littéraire*. De commensal habituel, il était devenu pour Mme de Vermenoux un ami, et même (s'il faut tout dire) quelque chose de plus. Aussi lorsqu'elle mourut, jeune encore, et persuadée que Meister serait toujours fidèle à sa mémoire, elle lui légua son cœur, en lui faisant jurer d'ordonner par testament que ce cœur fût enseveli un jour avec lui dans le même cercueil. Mais Meister était jeune également. Il retourna à Zurich, où il épousa une de ses amies d'enfance; il devint père et grand-père et mourut à quatre-vingts ans en disant : « Si je m'étais marié plus tôt, le trésor de mon cœur serait plus riche encore de saintes joies et ma conscience déchargée d'amers souvenirs. » Les remords de Meister n'allèrent pas cependant jusqu'à lui faire oublier sa promesse, et dans son testament on trouve ces mots : « J'ordonne que le cœur de Mme de Vermenoux soit enfermé dans mon cercueil. » Respectueux des dernières volontés de Meister, ses héritiers se mirent en devoir de lui obéir. Mais qui était Mme de Vermenoux et où pouvait bien être son cœur? Personne ne le savait. A la fin, un vieux serviteur consulté se souvint d'avoir vu Meister transporter soigneusement avec lui dans tous ses voyages une petite boîte en fer-blanc, qui, ayant été oubliée en dernier lieu, avait été portée au grenier. On y trouva en effet cette boîte, perdue au milieu de vieux meubles : c'était bien un cœur de femme qu'elle contenait, et ce pauvre cœur oublié repose aujourd'hui avec la dépouille de Meister dans le cimetière de Zurich.

N'étant point dirigée comme le sont ordinairement les jeunes femmes dans le choix de leurs relations, Mme Necker devait naturellement rechercher la société de celles dont l'abord était le plus facile et la réputation d'esprit ou d'agrément la mieux établie. A des titres très différens, trois femmes exerçaient alors une sorte de suprématie, et leurs figures se détachent encore aujourd'hui en pleine lumière sur le fond chatoyant de la société du XVIIIe siècle : c'était, dans le monde des lettres et de la bourgeoisie, Mme Geoffrin; dans le monde de la cour et de la compagnie la plus brillante, la maréchale de Luxembourg; à mi-côte en quelque sorte et attirant par le seul agrément de son esprit dans son modeste appartement du couvent de Saint-Joseph ce qu'il y avait de plus relevé dans les deux sociétés, la marquise du Deffand. Mme Necker entra successivement en relations avec ces trois puissances, et Mme Geoffrin fut la première auprès de laquelle elle trouva bon accueil. Il y avait cependant entre ces deux femmes peu de ressemblance de nature. Autant Mme Geoffrin était avisée, prudente et d'une lenteur habile dans ses procédés, autant Mme Necker était ardente, de premier mouvement et allant droit au but qu'elle se proposait d'atteindre. Jamais Mme Geoffrin n'aurait commis quelqu'une de ces erreurs de

conduite auxquelles l'impétuosité de ses sentimens pouvait entraîner Mme Necker; mais jamais non plus Mme Necker n'aurait connu ces calculs de prudence qui faisaient redouter à Mme Geoffrin les amis compromettans, et ce n'est pas elle qui aurait insinué à Marmontel, censuré par la Sorbonne, de chercher un logis ailleurs que dans sa maison. Mais certaines ressemblances de situation devaient les pousser l'une vers l'autre. Toutes deux étaient bourgeoises d'origine; toutes deux avaient un goût vif et éclairé pour les choses d'esprit; toutes deux enfin avaient cherché à devenir le centre d'un cercle de gens de lettres. Avec une nature moins douce que celle de Mme Geoffrin, ces ressemblances auraient pu même ne pas tarder à devenir des rivalités. S'appeler en effet, comme elle, de son nom Marie-Thérèse Rodet; être la femme d'un des fondateurs de la manufacture des glaces dont le divertissement favori était de jouer de la trompette marine, et qui, lisant pour la troisième fois de suite le même tome du même ouvrage, disait : « Cela est bien, mais il me semble que l'auteur se répète un peu; » avoir perdu sa beauté de bonne heure pour ne conserver d'autre attrait que le charme de ses cheveux blancs; avoir triomphé cependant de toutes ces difficultés et réussi à fonder un salon où il n'y avait pas un homme de lettres qui ne tirât vanité d'être admis, pas un étranger qui ne sollicitât l'honneur d'être présenté, pas un grand seigneur qui ne se plût à venir familièrement; puis voir un jour une autre femme, une étrangère, plus jeune, plus belle, plus riche encore, ouvrir tout à coup un salon rival et y attirer sans efforts, en deux ou trois ans, cette même société dont il lui avait fallu à elle-même vingt-cinq ans pour rassembler les élémens : bien des jalousies, bien des haines mortelles entre femmes n'ont pas des fondemens aussi sérieux. Disons bien vite à l'honneur de Mme Geoffrin que l'ombre d'un sentiment mesquin vis-à-vis de Mme Necker ne paraît pas l'avoir traversée. Ses lettres, dont je vais citer quelques-unes, n'indiquent rien d'autre qu'un goût très vif et très sincère. Mme Geoffrin, comme on sait, aimait assez peu à écrire (sauf à son fils adoptif le roi de Pologne, Stanislas Poniatowski), et il y avait pour cela une bonne raison, c'est qu'elle ne s'escrimait pas avec beaucoup de facilité la plume à la main. L'écriture de ses lettres est presque informe, et la fantaisie de leurs incorrections, que je crois devoir laisser subsister à titre de curiosité, justifie pleinement le refus qu'elle opposait à certain abbé qui voulait lui dédier une grammaire : « A moi la dédicace d'une grammaire ! à moi qui ne sais seulement pas l'orthographe ! » Aussi ne sont-ce, à vrai dire, que des billets plus ou moins longs, mais d'un tour assez agréable. On verra par celui-ci

que Mme Geoffrin fut d'abord un peu en défense contre l'enthousiasme dont Mme Necker faisait profession pour elle :

Ma chère et aimable amie, je m'est mon cœur au régime pour avoir le droit d'y mètre le vôtre.

Je n'ay pas voulue répondre sur le champ a vôtre tendre billet pour laisser apaiser les sentimens qu'il avoit réveillé en moi. J'ay eu des enthousiasmes aussi. J'en ay sentie et éprouvée les inconvénient, c'est pourquoi je mi refuse. Il y auroit de quoi faire un gros volume.

J'yrai vous embrasser le plus tôt qu'il me sera possible.

Si les peauvres gens que j'ay econduit vous conoissoient, votre argent ne les dédomageroient pas, de la perte qu'ils font.

Ce mercredy matin.

Le sentiment de la mesure, qui était le trait caractéristique de l'esprit de Mme Geoffrin et qu'elle ne perdait jamais, lors même que sa propre personne se trouvait en jeu, devait avoir peine à s'accommoder de cette forme un peu excessive que Mme Necker donnait assez facilement au fond toujours sincère de ses sentimens. Car après plusieurs années d'une intimité croissante elle la reprenait encore sur ses *engouemens :*

Ouy assurement, je serai toujours très contante de mes bons amis quant ils seront en bonne santé. L'espérance du rétablissement de celle de mon bon ami m'est une nouvelle bien agréable. Je remercie de tout mon cœur ma belle amie de me l'avoir donnée. Mais comme je suis destinée à la gronder sans en avoir le projet, forcée seullement par les sirconstances, je vais remplire ma vocation en luy reprochant quelle est incorigible ; toujours de l'*engouement ;* jamais ne rien voir de sang froid.

Savez vous bien, ma très chère belle, que les éloges outrée que vous me donnée me confondent au lieu de me toucher et de me flater. Je suis toujours dans la crainte que votre yvresse ne passe ; pour lors vous me vériés si différentes de se que vous me croiez que vous me puniriez de vôtre illusion en me refusant tout.

J'ay des qualités et des vertus, mais j'ay beaucoup de défauts que je vois et conoit et sur lesquels je travaille tout les jours.

Ma chère amie, je vous conjure de diminuer de votre prévention favorablement outrée ; pensée que vous m'humiliée et surement se n'est pas vôtre intention.

Les anges font fort peu de cas de moi, et je ne me soucie point d'eux ; leurs éloges ou leur blame me sont indiférent, je n'aurai point de

sociétée avec eux, mais se que je désir beaucoup, c'est que vous m'aimiée bien, en me voiant telle que je suis.

Vous ne me dite pas un mot de votre retour.

Lorsque Mme Geoffrin entreprit, pour aller voir Stanislas Poniatowski, ce célèbre voyage en Pologne qui mit le sceau à sa réputation et au cours duquel elle recueillit autant d'hommages qu'une princesse, elle reçut à Varsovie une lettre de Mme Necker qui la toucha par les sentimens d'affectueuse sollicitude dont elle contenait l'expression et à laquelle elle répondit sur-le-champ.

A Warsovie, ce 15 août 1766.

Votre petit billet, ma belle, sentoit le sentiment de façon qu'an le lisant j'en ay étée embaumée.

Mon cœur s'est remplie avec délices, de cette bonne odeur.

Vous etes un ménage qui m'êtes bien agréables. Il y a peu de tems que je vous conois, et je vous ay déja mis au rang, de mes plus anciens amis.

J'ay vu vos inquiétudes sur mon voiage, j'en ay étée touchée et j'en serai reconnoissante toute ma vie. La façon dont je l'ay soutenue en venant ici, doit tranquiliser mes amis sur mon retour.

Je vous assure que l'on me trouvera charmante; le culte continuel que je rend à l'amitié, et celuy que j'en recois me fait trouver ce sentiment bien précieux, et bien necessaire au soutien de la vie.

Tout ceux qui me l'ont inspirée, me seront bien chers.

Soies donc sur, heureux époux, du plaisir que j'oroi de vous revoir.

A son retour de Pologne, Mme Geoffrin mit beaucoup d'aimables soins à cultiver sa relation avec les Necker. Ces soins amenaient un échange fréquent de courts mais affectueux petits billets. Tantôt Mme Geoffrin écrit à Mme Necker pour lui annoncer qu'elle viendra manger du potage au coin de son lit et insiste pour n'avoir d'autre compagnie que celle du charmant ménage. Tantôt elle demande la permission d'envoyer chez Mme Necker, comme elle fait chez ses amis les plus intimes, une chaise qui lui est commode, et elle ajoute en parlant de M. Necker :

Mon bien aimé ayant les mêmes gouts que moi vouderoit surement avoir toujours ma chaise, et me batteroit comme fait sa petite fille pour m'obliger à la luy céder. Pour entretenir donc la paix de nos cœurs voilà aussi une chaise pour lui ; les deux chaises sont d'une hauteur convenable, et par leur légèreté facile à transporter. Elle sont de la matière la plus simple. Elle ont étée achetée à l'inventaire de Philémon et de Baucis.

Mme de Staël, tout enfant, battant la vieille Mme Geoffrin pour la forcer à lui céder sa chaise, n'est-ce pas là une petite scène qui pourrait fournir à un peintre le sujet d'un de ces tableaux anecdotiques qu'on goûte si fort aujourd'hui? Ce n'est pas au reste la seule fois que le nom de la fille de Mme Necker se trouve sous la plume de Mme Geoffrin. Tantôt elle charge Mme Necker de ses amitiés pour *Cendrillon*, tantôt, elle annonce (toujours sévère), que si elle vient le soir, elle donnera « le fouet à la mère et du bonbon à la petite. » Enfin je terminerai ces citations par une lettre un peu plus longue que les autres où Mme Geoffrin se peint avec le même naturel et la même orthographe dans les deux traits distinctifs de son caractère : l'humeur affectueusement grondeuse qui la poussait à travailler sans relâche au perfectionnement de ses amis, et le coin de vanité bourgeoise qui la faisait se complaire au souvenir de son fameux voyage de Pologne, le grand événement de sa vie, son jour de triomphe et d'ascension au Capitole.

A Paris, ce 11 juillet 1772.

Personne ne conoit, et ne sent mieux que vous, ma chère et très aimable amie, le charme de l'amitié et ces douceurs et ne les fait mieux éprouver à vos amis. Mais vous ne conoiterai jamais, cette facilité, cette aisance et cette liberté, qui donne une jouissance parfaite de la société. J'avois fait mes conventions avec notre cher ami Thomas qu'il me donneroit de vos nouvelles, simplement, en bultin, tel que les medecins les donne à la porte des malades. Par ce récit simple on est instruit de l'état de la personne et des personnes à qui l'on s'interressent et cela ne demande point de réponse.

Mais comment est-il possible de n'en pas faire à la lettre charmante et tendre, que j'ay reçue de vous. Je ne vous y repond sependant que pour vous dire qu'elle m'a faché. Je vois qu'il est impossible de rien changer dans votre caractaire inquiet et agissant et en même tems foible. Quand j'ay été en Pologne j'avois 66 ans, je n'étois jamais sortie de mon coin. J'ai fait un voiage plus long que n'est celuy que vous faite, j'ay passé par des chemins qui n'en étoient pas et ou il ni avoit d'autre gite que des etables dont on fesoit sortire les bestiaux en donnant de l'argent, du pain inmangeable et de l'eau detestable. Hé bien, j'avois un objet, et cette objet me fesoit oublier chaque jours, celui qui l'avoit précédé ; je ne sentois jamais que le mal du moment et encore je le sentois peu.

Vous avez pour objet votre santé. Cela dois vous etre assé interessant pour vous faire suporter les inconvenients de quelques jours de malaise, pour un bien aussi grand que l'est celui de sa santé sans le quel il n'an est point.

Mais comme il est impossible de fortifier vôtre caractaire foible, et de calmer votre agitation, il faut abandonner le projet de vous coriger et vous mètre seullement en penitence, comme les enfants pour remplire les devoirs de l'éducation. Je vous déclare donc que si vous m'écrivé encore, que non seullement je ne vous reponderai pas, mais que que je ne lirai pas votre lettre, et ma bouderie sera poussée bien par de la vôtre retour.

Apres m'avoir loué sans mesure, après m'avoir dit les choses du monde les plus tendres et les plus touchantes, pour m'exprimer votre amitié vous me dite de ne vous pas repondre.

Cela m'étoit-t-il possible.

J'en appelle à M. Necker et à M. Thomas.

Mes chers amis, vous etes des personnes raisonnables; convené qu'elle ne l'est pas.

Et si vous la laissé écrire pendant qu'elle prendra les eaux, elles luy porteront à la tête.

Adieu, mes chers amis, c'est vous deux que j'embrasse, car pour cette belle dame, je ne luy dit ni ne luy fais rien.

Passer du salon de Mme Geoffrin dans celui de la maréchale de Luxembourg, c'est comme de nos jours se transporter d'un entresol du Marais dans un vieil hôtel du faubourg Saint-Germain. La suprématie incontestée que la maréchale de Luxembourg a exercée sur la meilleure compagnie de Paris, pendant les quinze ou vingt années qui ont précédé la révolution française, est un de ces traits qui peignent un temps et une société. Ce qu'avait été sa jeunesse, alors qu'elle portait encore le nom de Boufflers que sous le règne de Louis XIV vieilli, le courage et les vertus du vieux maréchal avaient rendu si glorieux, tout le monde le sait par le célèbre couplet de M. de Tressan :

Quand Boufflers parut à la cour,
On crut voir la mère d'Amour;
Chacun s'empressait à lui plaire,
Et chacun...

Je n'achève pas le dernier vers, dont la brutalité valait bien le vigoureux soufflet que la maréchale appliqua à M. de Tressan lui-même, un jour que, tombant dans un piège qu'elle lui tendait, il eut l'impertinence de s'en déclarer l'auteur. Mais si M. de Tressan méritait le soufflet, il faut convenir que la maréchale avait bien mérité les vers. Les mémoires du temps, et en particulier ceux de Besenval, sont remplis d'anecdotes sur son compte, et, à supposer même que le médisant colonel des Suisses lui en ait prêté quelques-unes (comme on prête aux riches), il en resterait un assez grand nombre

pour expliquer que, témoin des hommages dont la vieille maréchale était entourée, il ait écrit ces lignes d'une éternelle vérité : « En France, pourvu qu'on soit opulent et qu'on porte un beau nom, non-seulement tout s'oublie, mais même on peut jouir d'une vieillesse considérée après une jeunesse des plus méprisables. » C'est qu'entre quarante et cinquante ans, la maréchale de Luxembourg avait compris que, passé un certain âge, la galanterie chez une femme devient un ridicule et qu'elle avait tourné non pas à la dévotion, car pareille conversion n'était pas nécessaire au XVIIIe siècle, non pas même à l'esprit, car, précisément parce qu'elle en avait beaucoup, elle n'avait pas besoin d'en tenir bureau, mais à la bienséance. Dans son hôtel de Paris comme dans sa maison de campagne de Montmorency (qui n'était point le château féodal des anciens barons), elle n'avait point de peine à réunir la meilleure compagnie qui venait lui demander des leçons d'élégance et de savoir-vivre. C'est là que jeunes femmes et jeunes gens faisaient leur début et que l'abbé de Périgord (le futur prince de Talleyrand) attirait pour la première fois l'attention sur lui par une de ces reparties heureuses dont il devait plus tard se montrer si prodigue. Sa connaissance des usages, sa pénétration des personnes, son esprit prompt à saisir les ridicules et à les faire sentir, donnaient un poids singulier à ses moindres jugemens. Aussi un homme qui connaissait le monde aussi bien que le duc de Lévis a-t-il pu dire d'elle :

Jamais censeur romain n'a été plus utile aux mœurs de la république que la maréchale de Luxembourg l'a été à l'agrément de la société pendant les dernières années qui ont précédé la révolution. A l'aide d'un grand nom, de beaucoup d'audace et surtout d'une bonne maison, elle était parvenue à faire oublier une conduite plus que légère et à s'établir arbitre souveraine des bienséances, du bon ton et de ces formes qui composent le fond de la politesse; son empire sur la jeunesse des deux sexes était absolu; elle contenait l'étourderie des jeunes femmes, les forçait à une coquetterie générale, obligeait les jeunes gens à la retenue et aux égards; enfin elle entretenait le feu sacré de l'urbanité française; c'était chez elle que se conservait intacte la tradition des manières nobles et aisées que l'Europe entière venait admirer à Paris et tâchait en vain d'imiter.

Puisque l'Europe entière venait admirer chez la maréchale de Luxembourg les manières nobles et aisées dont elle gardait la tradition, il était difficile à Mme Necker de ne pas solliciter l'honneur d'être présentée chez elle et de ne pas lui rendre cet hommage banal que toute eune femme doit à celles qui l'ont précédée dans

le monde. Ce qui rendait d'ailleurs cette relation en quelque sorte inévitable pour Mme Necker, c'est qu'elle était voisine de campagne de la maréchale. Saint-Ouen n'est qu'à deux lieues de Montmorency, et comme dans cette vie des environs de Paris au XVIIIe siècle on se rendait de château à château de fréquentes visites, il était impossible que Saint-Ouen ne se transportât pas fréquemment à Montmorency, et Montmorency à Saint-Ouen. Je ne vois point trace en effet que la maréchale de Luxembourg ait jamais paru aux vendredis, ni aux réunions plus intimes du mardi. La grande dame qui, tout en connaissant fort peu les Choiseul, allait passer huit jours à Chanteloup au moment de leur disgrâce, parce que déjà il était de mode de se ranger dans l'*opposition*, ne se serait peut-être pas volontiers dérangée pour aller rue de Cléry, et tout le monde acceptait qu'elle ne rendît pas de visites. En revanche, elle venait souvent pendant l'été souper à Saint-Ouen. Ces jours-là Mme Necker n'invitait pas ses amis les gens de lettres, car, à l'exception de Rousseau, la maréchale ne faisait guère cas de cette engeance; mais elle choisissait dans le cercle, chaque jour plus étendu de ses connaissances, des convives qui appartinssent par leur rang au même monde que la maréchale, le comte de Creutz, le marquis Carracioli, milord Stormont, et comme femmes la comtesse de Cambise, la comtesse de Boufflers (la célèbre amie du prince de Conti), la princesse d'Hénin, la comtesse de Broglie, et un peu plus tard Mme du Deffand. La conversation était gaie, libre, brillante, moins ambitieuse et moins philosophique peut-être que celle des vendredis, et, le souper fini, la maréchale faisait atteler son carrosse pour s'en retourner coucher à Montmorency.

Les relations entre Saint-Ouen et Montmorency n'auraient peut-être pas été aussi fréquentes si Mme Necker n'avait trouvé un charme et un attrait irrésistibles dans la liaison qui se noua bientôt entre elle et la petite-fille de la maréchale (par son premier mariage), Amélie de Boufflers, duchesse de Lauzun. Par quelle protection mystérieuse ce pur et beau lis a-t-il pu pousser sur un sol aussi malsain? A onze ans, la maréchale trouvait que sa petite-fille était trop timide et elle chargeait Rousseau de la déniaiser en l'embrassant. A seize ans, elle lui faisait épouser le duc de Lauzun, qui n'en avait pas dix-neuf et qui, « élevé, disait-il, lui-même par un laquais de feu sa mère que l'on décora du titre de valet de chambre pour lui donner de la considération, » annonçait déjà (comme si les noms portaient en eux-mêmes une fatalité) devoir se montrer à la hauteur de la réputation laissée par le premier duc de Lauzun, dont cependant il ne descendait point. Trahie la veille même de son mariage par un fiancé qui offrait en cachette à Mlle de Beauvau (depuis la princesse de Poix) de rompre son engagement afin de pouvoir l'épouser,

délaissée dès le lendemain par un époux qui l'avait prise en horreur par esprit de contradiction, à la fois veuve et mariée, sans autre appui, sans autre exemple sous les yeux que la maréchale sa grand'mère, la duchesse de Lauzun n'en demeura pas moins toute sa vie un joli petit oiseau à l'air effarouché, comme l'appelait Mme du Deffand, et elle conserva jusqu'au jour où elle monta bravement sur l'échafaud l'air de douceur et de timidité virginale qui charmait Rousseau. « Elle avait, a dit d'elle la vicomtesse de Noailles, la faiblesse d'adorer son mari, mais la dignité de le cacher à tout le monde, » et comme Mme de Bonneval (une Biron aussi celle-là, mais par le sang), elle offre à l'imagination le plus séduisant modèle de ces exquises et nobles femmes qui, unies à un être indigne d'elles, apportent la passion dans le devoir, le roman dans la fidélité, et mourraient, s'il en était besoin, aux pieds de leur idole.

Mme Necker s'était sentie entraînée vers la duchesse de Lauzun par un sentiment que Mme Geoffrin aurait peut-être encore taxé d'engouement, mais qui était assurément bien justifié. Pour la première fois peut-être depuis qu'elle avait quitté son pays natal, elle se trouvait en relation intime avec une personne dont l'âme pure et tendre exhalait ce parfum d'honnêteté qui, chez une femme, demeurera toujours, quoi qu'on en dise, la première des séductions. Lorsqu'elle voulait donner une idée des perfections de son amie : « Les portraits d'imagination, disait-elle, sont les seuls qui lui ressemblent. » Ce portrait, Mme Necker essaya cependant un jour de l'écrire, et bien qu'il ait été déjà publié, mes lecteurs me pardonneront d'en rassembler les principaux traits et de les retenir ainsi quelques instans de plus en si charmante compagnie.

PORTRAIT D'ÉMILIE.

Heureuses les femmes qui ont su cacher longtemps leurs mérites par la simplicité et la modestie, et qui ont appris leur secret aux autres avant de le savoir elles-mêmes ! Heureuses celles qui ont su se faire aimer avant de faire naître l'envie et qui ont jugé de bonne heure que l'exemple donné en silence est le plus utile de tous ! La grande considération dont jouit Émilie dans un âge encore tendre n'est pas due à la seule vertu; car on trouve des femmes très honnêtes et qui remplissent même des devoirs austères, sans qu'elles aient obtenu cette fleur de réputation que possède Émilie. C'est donc à une pureté intérieure, c'est au caractère de ses pensées qui se peint dans tous ses discours, dans tous ses mouvemens et dont sa physionomie est l'image qu'elle doit l'estime et les égards dont elle est entourée. Cette âme

douce et tendre, qui vit au milieu du monde et comme le monde, semble transformer en actions vertueuses toutes les actions indifférentes. Aussi se trouble-t-elle de la moindre omission; aussi rougit-elle dès qu'on la regarde et rougit-elle encore de s'être aperçue qu'on la regardoit. Émilie connoît donc mieux que personne l'importance des petites choses dans l'exercice de ses devoirs et rien de ce qui peut contribuer au bonheur des autres, ou augmenter leur affection ne lui paroît à dédaigner. C'est par un enchaînement de moyens très délicats, connus ou plutôt devinés par les âmes sensibles et qu'il leur est plus aisé de pratiquer que d'exprimer, c'est par une constance à toute épreuve qu'Émilie s'est frayé une route vers le bonheur à travers les circonstances les plus difficiles et les plus cruelles. Qui connut jamais cette femme charmante sans éprouver en même temps les plus douces émotions de l'amour et de l'amitié? Ses grâces naïves pourroient inspirer des sentimens trop passionnés s'ils n'étoient reprimés par la noble décence de ses regards et par l'expression céleste de sa physionnomie; c'est ainsi qu'Émilie en impose sans le savoir et qu'elle ne fit jamais naître que des sentimens dignes d'elle.

Mais peut-être trouvera-t-on plus d'intérêt encore à entendre parler la duchesse de Lauzun dans quelques-unes de ses lettres. Celle qu'on va lire est adressée à M. Necker, qui avait envoyé à la duchesse de Lauzun son livre sur l'administration des finances. Dans cette lettre, nous allons la retrouver telle que Mme Necker nous la dépeint, aimable, enjouée, modeste, tout étonnée qu'on s'occupe d'elle et que son jugement compte pour quelque chose, mais l'exprimant avec aisance et bonne grâce :

Ce 6 janvier 1785.

Je ne puis exprimer, monsieur, à quel point je suis sensible à la flatteuse marque de souvenir que je reçois de vous; je suis bien aise que la lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à Mme Necker se soit croisée avec la vôtre et vous ait prouvé que mon admiration étoit à un tel degré qu'elle ne pouvoit être augmentée par ma reconnoissance; vous aurez vu aussi qu'elle n'en étoit pas moins vive, quoique je ne me crusse pas du nombre des personnes que vous aviez bien voulu distinguer; mais en lisant un ouvrage si admirable, il est impossible qu'un sentiment d'amour-propre ou de personnalité se joigne à tous ceux qu'il fait éprouver; on se sent meilleur qu'on étoit avant de commencer cette lecture et l'on est transporté en voyant tant d'amour du bien public, tant de moyens de satisfaire cette passion et un désintéressement si peu

commun accompagné d'un courage et d'une élévation si extraordinaire. Quoique je sois bien ignorante, monsieur, et bien ridicule, si j'osois juger et louer plusieurs morceaux de votre ouvrage qui traitent des sujets au-dessus de mes connoissances, je suis au moins en état, comme tous ceux que l'avidité et l'intérêt n'ont point armés contre vous, de sentir le prix de ce qu'il contient de meilleur, je crois, monsieur, que je puis m'exprimer ainsi et que vous ne me blâmerez pas de mettre les vertus encore au-dessus des talens.

Je vous suis infiniment obligée de m'avoir donné des nouvelles de M[me] Necker; je vois avec peine qu'elle est toujours foible et souffrante, mais les assurances que son médecin vous donne, que son état n'est point inquiétant, me font un extrême plaisir; parlez-lui, je vous prie, de mon tendre attachement pour elle et de toute ma reconnoissance de ce qu'elle a bien voulu s'occuper de moi; je suis honteuse cependant de penser que par ses obligeantes inquiétudes, sur l'exactitude de celui qui s'est chargé de votre commission, elle vous ait privé de l'exemplaire qui vous restoit.

J'ai fait part à mes amies de tout ce que vous me dites pour elles; elles en sont flattées et y sont sensibles comme elles doivent l'être. J'avois déjà parlé á M[me] Necker de M[me] de Poix et de M[me] de Bouillon, mais je n'avois rien dit de M[me] d'Hénin, qui ayant été au moment de perdre sa mère n'avoit pu penser à aucune autre chose et a lu votre introduction plus tard que ces dames; elle en a été transportée et m'a beaucoup grondée de ne l'avoir pas prévu et de ne vous l'avoir pas dit d'avance. Elle prétend avoir un droit particulier à vous faire recevoir ses éloges et à être rappelée à votre souvenir. Je ne sais si vous m'entendez, monsieur, mais vous savez peut être déjà qu'il a paru une pretendue lettre de vous à M[me] de Beauvau aussi méchante qu'elle est loin e votre style, où M[me] d'Hénin est fort maltraitée; on m'a fait aussi l'honneur de m'y placer et je suis très flattée de ce témoignage rendu à mon attachement pour vous; on dit que *je ne pourrai vous être d'aucune utilité, que je ne sais parler au public qu'aux Thuileries et que la saison ne permet pas d'y aller* (1). Vous voyez qu'il n'y a pas beaucoup d'amertume dans cette phrase; à la vérité ceux qui ne me connoissent pourront en conclure que je suis un peu folle quelques fois, mais je m'en consolerai en pensant que jusque là j'espere n'avoir pas attiré l'attention du public, et que l'occasion n'est pas mal choisie pour faire parler de soi.

Adieu, monsieur, permettez moi de vous faire encore mille remer-

(1) La duchesse de Lauzun fait ici allusion à l'anecdote bien connue de son altercation dans le jardin des Tuileries avec un détracteur de M. Necker. On place souvent cette anecdote aux premiers jours de la révolution. La date de cette lettre montre qu'elle est antérieure.

ciemens et de vous assurer des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissante servante

BOUFFLERS D. DE LAUZUN.

Maman fait mille tendres complimens à Mme Necker ; nous sommes bien affligées l'une et l'autre d'être si longtemps éloignées d'elle et de vous.

La lettre suivante, qui est à peu près de la même date, fut adressée par la duchesse de Lauzun à Mme Necker pendant un séjour que celle-ci faisait sur les bords du lac de Genève.

16 août.

La crainte de vous importuner, madame, avait seule empêché Mme de Luxembourg et moi de vous prier de nous donner de vos nouvelles, mais notre tendre intérêt n'avait négligé aucune occasion d'en savoir, et nous avions apris avec bien de la peine que vous étiez mécontente de votre santé. Quoique votre lettre n'entre dans aucun détail à cet égard, elle nous donne cependant sujet d'espérer que vous vous trouvez un peu mieux, mais cette marque de votre souvenir dont nous sommes sensiblement touchées nous aurait été encore plus agréable si vous aviez bien voulu nous parler un peu plus de vous, et je vous assure, madame, que nous y avions quelque droit par notre admiration et les tendres sentimens que vous nous inspirés.

Il n'y a rien de si charmant que cette description du pays que vous habitez. J'ai un véritable plaisir de vous savoir dans un lieu si agréable. Ce plaisir cependant est mêlé de quelque inquiétude et d'un mouvement de personalité qui me fait craindre qu'à l'avenir, l'habitation de Paris ne vous paraisse insupportable et que nous n'ayons plus le bonheur de vous y voir quelques fois, mais cette pensée m'affligeroit trop et je ne veux pas l'admettre.

Je crois qu'il est bien difficile de ne pas avoir quelque souvenir de Julie en se trouvant dans les lieux dont Rousseau a fait de si charmantes peintures. Ce roman n'est cependant pas à beaucoup près celui que j'ai lu avec le plus de plaisir; *Clarisse* et *Cecilia* m'en ont fait mille fois davantage. Un amour qu'on s'efforce de cacher est bien plus intéressant que celui qu'on peint d'une manière si vive; il semble d'ailleurs qu'on croye plus à la sincérité de celui qu'on a pénétré, et que l'imagination aille plus loin que les expressions. Si j'étois en Suisse, je chercherois aussi à découvrir dans le canton de Berne l'habitation d'un M. Delaroche, un ministre dont j'ai lu dernièrement l'histoire dans *the Mirror* avec un plaisir inexprimable. Je ne sais si vous avez ce livre, madame, mais si vous eussiez été ici j'aurois pris la liberté de vous l'envoyer et

de vous supplier de lire cette feuille. Lorsque j'ai quelque jouissance de cette nature, il m'est impossible de ne pas penser à vous, et lorsque je rencontre des sentimens nobles, bienfaisans et délicats, votre idée est tout de suite présente à mon souvenir.

Adieu, madame, j'abuse de votre extrême indulgence en vous écrivant une si longue lettre et si peu digne de vous occuper longtemps; je ne sais comment vous remercier de l'opinion que vous voulez bien avoir de moi; si je n'ai pas ce qu'il faut pour la justifier, j'ai au moins le mérite d'en sentir tout le prix et de vous être attachée tendrement pour la vie. Permettez moi d'embrasser Mlle Necker et de remercier M. Necker de son souvenir; j'y suis d'autant plus sensible que l'admiration et l'intérêt sont des sentimens qu'il inspire à trop de monde pour qu'ils me donnent un droit particulier à n'être pas oubliée.

Quand on lit ces lettres et quand on pense qu'avant moins de di ans cette femme, si sensible et si fine, devait mourir par les mains du bourreau, il est impossible de ne pas ressentir quelque chose de l'émotion qu'on éprouverait en voyant une créature jeune et belle aux traits de laquelle un mal sans espoir aurait déjà donné le charme mélancolique et la grâce funèbre de la mort.

II.

Mme Necker était depuis assez longtemps en relations avec la maréchale de Luxembourg lorsqu'elle se lia avec Mme du Deffand. A l'époque où la connaissance se fit, le souvenir des petits soupers de la régence, auxquels Mme du Deffand s'était assise entre Mme de Parabère et Mme de Sabran, était passé depuis longtemps. Le président Hénault était mort ou n'en valait guère mieux. Rien n'était plus respectable que la vie menée par la vieille marquise aveugle au couvent de Saint-Joseph, et la société restreinte qui s'y rassemblait avait trop bon renom d'esprit et d'élégance pour que Mme Necker ne désirât pas d'y être admise. Ce furent aussi les relations de Mme du Deffand avec Voltaire qui lui inspirèrent ce désir. On sait que Mme Necker entretenait avec Voltaire une correspondance qui n'aurait pas été le moindre joyau des archives de Coppet, si les lettres de Voltaire à Mme Necker n'eussent déjà été publiées. Cette correspondance était la suite d'une relation qui datait du temps où, jeune fille déjà un peu émancipée et plus indocile aux préceptes de Calvin que beaucoup de ses compatriotes, Suzanne Curchod assistait aux représentations dramatiques de Ferney. Échanger des lettres avec Voltaire était un honneur fort envié parmi les dames du bel air, ainsi que celui de recevoir ses pièces de vers en ma-

nuscrit. Aussi Mme Necker se plaignait-elle parfois que Voltaire l'oubliât et que Mme du Deffand fût seule honorée de ses envois :

Vous m'avez fait éprouver, monsieur, lui écrivait-elle, tous les tourmens de la jalousie et j'avois besoin de vos nouvelles bontés pour n'être pas tout à fait malheureuse. Quand Mme du Deffand reçoit vos ouvrages, elle s'en vante et ne les donne jamais, car elle veut autant que possible nous ravir la lumière qu'elle n'a plus.

Malgré ces tourmens, Mme Necker voulut, peut-être pour être agréable à Voltaire, entrer en relations avec sa rivale, et, la présentation faite, elle écrivait à Ferney :

J'ai fait connoissance avec Mme du Deffand; c'étoit votre correspondance et votre opinion qui excitoient ma curiosité. Mme du Deffand est encore très brillante; elle supplée au sens qu'elle n'a plus par la vivacité de ses passions; elle est heureuse, elle est gaye, car elle ne voit les choses que par vos yeux.

On sait ce qu'il faut penser de la gaîté de Mme du Deffand depuis qu'on connaît les lettres où ce pauvre cœur inassouvi épanchait les ardeurs et les amertumes de sa dernière passion. Aussi ce jugement sur son caractère ferait-il peu d'honneur à la sagacité de Mme Necker s'il fallait y voir autre chose qu'un compliment à l'adresse de Voltaire. C'est ainsi qu'elle lui écrivait encore à propos de vers qu'il avait adressés à Mme du Deffand et où il lui offrait plaisamment de l'épouser :

Les stances que vous adressez à votre bergère, Mme du Deffand, ont toute la fleur du printemps; c'est chanter les malheurs de la vieillesse avec la voix du rossignol; mais si vous me demandez mon avis, je vous avouerai que votre mariage avec Mme du Deffand ne me paroit pas assorti; elle est aveugle et l'on sçait qu'Apollon est le dieu de la lumière. Cette dame cependant accepte la proposition avec transport. Ne la prenez pas au mot, je vous conjure. Il faut que vous soyez un être seul, sans rapports, comme sans exemple et sans modèle. Le seul nom de Mme Voltaire seroit une satyre, à moins que vous n'eussiez épousé Minerve, et encore l'accuseroit-on de trop de présomption.

Voici comment, de son côté, Mme du Deffand expliquait à Walpole le désir que les Necker avaient éprouvé de nouer connaissance avec elle :

Je ferai demain un souper où j'enverrai volontiers quelque autre à ma place; c'est à Saint-Ouen, chez M. et Mme Necker; ils ont voulu me

connoitre parce qu'on m'a donné auprès d'eux la réputation d'un bel esprit qui n'aimoit point les beaux esprits. Cela leur paroit une rareté digne de curiosité. Eh bien, j'ai été assez sotte pour faire cette connoissance, et quand je m'interroge pourquoi, je rougis de découvrir que c'est la honte de l'ennui et que je suis souvent aussi imbécile que Gribouille, qui se jette dans l'eau de peur de la pluie.

L'ennui, cet inexorable ennui que la pauvre marquise promenait non point par les mers, comme Byron et les grands *ennuyés* de notre siècle, mais par les salons, et qu'elle craignait de rencontrer encore dans les lieux où elle allait pour le fuir, un instant elle crut que la société des Necker l'aiderait à y échapper. En effet, les deux seules lettres de la main de Mme du Deffand (ou plutôt de celle de Wiart, son secrétaire) que j'aie trouvées dans les papiers de Mme Necker, témoignent du goût très vif que lui avait inspiré d'abord le ménage. La première n'est, à vrai dire, qu'un simple billet d'invitation adressé à M. Necker, mais très aimable et très empressé :

Ce mercredy à huit heures.

On ne peut être plus contrarié que je le fus hier; je prévis vos excuses et vous eutes tort; à neuf heures et demie il ne resta plus chez moy que Mme de Mirepoix, M. et Mme de Beauvau, et mon évêque; nous vous regretames beaucoup, et moy je ne me console pas de n'avoir point eu l'honneur de voir Mme Neckre; je compte sur vous demain jeudy; si Mme Necker vouloit venir un peu de bonne heure, c'est-à-dire sur les six ou sept heures, elle ne trouveroit personne. Je la prie de croire ainsy que vous, que tout ce qui me prive de vous voir l'un et l'autre me déplait infiniment.

La seconde, qui est plus intéressante, fut écrite par Mme du Deffand à Mme Necker à la suite d'une discussion qui s'était élevée entre elles sur le point de savoir si nos premiers jugemens sur les personnes, quand ils sont justes, nous sont dictés par la connaissance des convenances du monde ou par un instinct irréfléchi. Mme du Deffand tenait naturellement pour l'instinct, Mme Necker pour les convenances, et leur altercation fut assez vive pour que Mme du Deffand jugeât nécessaire d'adresser le lendemain à Mme Necker la lettre suivante :

J'ay réfléchis, madame, sur notre dernière conversation; je crains qu'elle n'ayt pas été de votre goût; la vivacité que j'y ay apportée *passa les bornes des convenances*. Je me flate que vous avés démélée que la cause en étoit le peu d'habitude que j'ay pour les discussions, et peut-

être aussi mon peu de lumière. Ce que je pensois et que je n'ay peut-être pas bien expliqué, c'est que les premieres impressions qu'on reçois et les premiers jugemens qu'on portent peuvent être justes, et qu'ils ne partent pas de la connoissance des convenances, mais d'un sentiment vif et prompt dont on seroit embarrassé de rendres raison.

Toute vieille que je suis, madame, c'est ainsy que je juge; n'en soyéz pas moins sensible, je vous prie, à mon amitié; que la vôtre n'en soit point diminuée, et ne me tenez point rigueur sur la connoissance des convenances. Si mes sentimens sont semblables à ceux d'un enfant, ils n'en sont que plus sinceres; qu'ils ne vous en soient pas moins agréables, madame.

Ce lundy, 12 décembre.

Mme du Deffand trouva d'abord quelques distractions dans cette société nouvelle; aussi écrivait-elle à la duchesse de Choiseul :

Je ne croyois pas que je connoîtrois jamais Mmes Necker et de Marchais. Je les vois souvent et je m'en trouve bien. Ces femmes sont aimables; elles ne sont point sottes, ni insipides. Elles sont plus faites pour la société que la plus part des dames du grand monde. Je préfère ce qui écarte l'ennui à ce qui est du bel air.

Et dans une autre lettre à Walpole : « Ce M. Necker est un fort honnête homme; il a beaucoup d'esprit, mais il met trop de métaphysique dans tout ce qu'il écrit... Dans la société, il est fort naturel et fort gai; il a beaucoup de franchise, il parle peu, est souvent distrait. Je soupe une fois par sa semaine à campagne, qui est à Saint-Ouen. Sa femme a de l'esprit et du mérite, sa societé ordinaire sont des gens de lettres, qui, comme vous savez, ne m'aiment point; c'est un peu malgré eux qu'elle s'est liée avec moi.

Mais bientôt Mme du Deffand retrouvera à Saint-Ouen son inexorable ennemi l'ennui, et elle s'en prendra d'abord un peu à elle-même : « Je fis l'autre jour, écrit-elle à l'abbé Barthélemy, un souper chez les Necher; je me trouvois comme Lacouture, je n'entendois pas le raisonné, et le braillé m'étoit insupportable. » Et dans une autre lettre : « Je fis, l'autre jour, un souper chez les Necker où je vous aurois fait honte et pitié. Je fus absolument stupide. Il n'y eut point du tout de la faute de M. Necher. Il n'est point bel esprit ni métaphysicien. Il y fut presque aussi bête que moi. » Puis, peu à peu, on la voit se désenchanter comme elle se désenchantait de tous ses amis, et c'est la femme qu'elle abandonnera la première : « La façon des Necher ne me surprend point, écrit-elle à Walpole, pendant un séjour que M. et Mme Necher faisaient en Angleterre; ils ne savoient pas pourquoi ils faisaient ce voyage;

leur séjour sera court. Je vous suis obligée de vos attentions pour eux, ce sont d'honnêtes gens; le mari a beaucoup d'esprit et de vérité; la femme est roide et froide, pleine d'amour-propre, mais honnête personne. » Patience cependant, le tour du mari ne tardera pas à venir. Dans un moment d'enthousiasme, elle avait été jusqu'à trouver certaines ressemblances entre M. Necker et Walpole. Sans doute l'orgueilleux Walpole n'avait pas été très flatté de ce rapprochement, et comme il le lui avait peut-être laissé apercevoir, elle s'empressait de lui répondre :

Les Necker ne vous plaisent pas beaucoup, je le vois bien; tous deux ont de l'esprit, mais surtout l'homme. Je conviens qu'il lui manque cependant une des qualités qui rendent le plus agréable, une certaine facilité qui donne, pour ainsi dire, de l'esprit à ceux avec qui l'on cause; il n'aide point à développer ce que l'on pense, et l'on est plus bête avec lui qu'on ne l'est tout seul ou avec d'autres.

Toujours en défiance d'elle-même et aussi sévère pour son propre esprit qu'elle l'était pour celui des autres, Mme du Deffand s'était trouvée, plusieurs fois, *bête* en causant avec M. Necker. Au début, elle s'en prenait à elle-même; à la fin, c'était à lui qu'elle en voulait et, dans son dépit, elle se montrait injuste certainement pour elle-même et peut-être pour lui.

De son côté, Mme Necker paraît avoir dans ses relations avec Mme du Deffand passé par les mêmes phases d'engouement et de désillusion. Au début, elle avait sur son compte des mots heureux et aimables : voulant rendre cette vivacité d'impressions et de propos qui en dépit de sa triste infirmité donnait tant d'éclat à la conversation de la vieille marquise : « Mme du Deffand, disait-elle, est aveugle à notre insu et presqu'au sien. » Dans les recueils où elle enregistrait presque chaque jour ce qu'elle avait entendu d'intéressant dans la journée, elle prenait note de ces sentences si spirituelles, si justes, d'une forme parfois si acérée, qui s'échappaient comme des oracles de la bouche de Mme du Deffand. Mais bientôt, et comme si la défaveur où elle était tombée eût éveillé sa clairvoyance, elle prend note également des jugemens piquans qui étaient portés sur Mme du Deffand par un monde qui la redoutait plus qu'il ne l'aimait. C'est ainsi qu'elle relève ce propos assurément peu obligeant du chevalier d'Aydie : « Je n'estime pas Mme du Deffand, mais c'est un grand chien qui fait lever beaucoup de gibier; » et cet autre, qui, s'il a réellement été tenu, ferait peu d'honneur à la courtoisie de l'aimable amant de Mlle Aïssé : « Mme du Deffand disoit au chevalier d'Aydie : Il me semble que je suis la femme que vous aimez le mieux. — Ne dites donc pas cela, répon-

dit-il, on croirait que je n'aime rien. » La relation s'était donc de part et d'autre sensiblement refroidie. Aussi quand Mme du Deffand mourut, Mme Necker se borna-t-elle à écrire à milord Stormont :

Cette pauvre femme a quitté le monde comme elle y avoit vécu; elle n'avoit vu dans la société que la compagnie. Son lit étoit entouré de prétendus amis sans être arrosé de larmes. Peu accoutumée à réfléchir, elle n'a pu porter ses regards dans les profondeurs de l'avenir. La mort même, cette grande circonstance, n'a été pour elle qu'une pensée triste mais superficielle, et j'ai bien vu que la nuance étoit légère entre l'existence et la fin d'une personne insensible.

La pauvre marquise méritait mieux que ce jugement. Elle n'était point insensible, mais desséchée, et Mme Necker n'aurait point parlé d'elle avec tant de sévérité si elle avait connu les termes de cette lettre où Mme du Deffand mourante adressait ses adieux à Walpole, et qu'elle terminait en lui disant : « Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez; ne vous affligez point de mon état; nous étions presque perdus l'un pour l'autre; nous ne nous devions jamais revoir; vous me regretterez parce qu'on est bien aise de se savoir aimé. » Mais il y avait eu une sorte de malentendu entre ces deux femmes. Mme du Deffand n'avait cherché dans la société de Mme Necker que la distraction et les divertissemens de l'esprit. Mme Necker, avec sa nature toute contraire, avait dû y chercher quelques satisfactions pour son cœur et, n'y trouvant pas ces satisfactions, elle s'était retirée avec une blessure. « Nous avons, disait le sceptique Chamfort, trois catégories d'amis : ceux qui nous sont indifférens, ceux qui nous sont désagréables et ceux que nous détestons. » Mme du Deffand avait voulu faire de Mme Necker une amie de la première catégorie, mais Mme Necker s'en était bien vite aperçue, et Mme du Deffand avait passé pour elle dans la seconde.

Contenues dans les limites que je viens d'indiquer, les relations de Mme Necker avec la maréchale de Luxembourg et avec Mme du Deffand (quelle que pût avoir été dans leur jeunesse la réputation de ces deux dames), n'ont rien, suivant moi, qui doive surprendre. La société a toujours vécu et vivra toujours sur cette demi-morale qui ne sait que ce qu'elle ne peut pas ignorer et qui ne se rappelle que ce dont on la force à se souvenir. Cette tolérance indulgente était poussée encore plus loin au XVIIIe siècle que de nos jours. C'est ainsi que, dans le monde philosophique où vivait Mme Necker, on recevait sans difficulté Watelet et Mme Lecomte; Watelet, le fermier général académicien et graveur, l'auteur de l'*Essai sur les jardins*, et Mme Lecomte, qui avait quitté son mari pour venir habiter avec Watelet à Moulin-Joli. On allait même dîner chez eux, et je ne vois

guère que Mme de Genlis dont la pruderie affectée s'étonne dans ses mémoires d'avoir rencontré ce ménage irrégulier en visite chez Mme Necker. Cependant Mme Necker, élevée dans un milieu si différent, devait parfois se sentir mal à l'aise avec ses relations nouvelles, et l'ardeur avec laquelle elle cultiva l'amitié de la duchesse de Lauzun montre bien quel attrait l'honnêteté avait pour elle. Peut-être s'étonnera-t-on qu'elle n'ait pas recherché davantage l'intimité de ces femmes (comme il y en avait plus qu'on ne croit au xviiie siècle), qui, fidèles à des vertus conservées comme un héritage de famille, ne prenaient du monde que les devoirs et non les plaisirs et vivaient dans leur intérieur d'une vie sévère et pieuse. Mais il faut penser que ces femmes-là n'étaient pas très soucieuses de nouer des relations nouvelles en dehors du cercle de leur parenté et de leurs amis naturels. Sans doute la conversation que dirigeait la maréchale de Luxembourg du haut de son fauteuil, ou Mme du Deffand du fond de son *tonneau*, était beaucoup moins faite pour les oreilles de Mme Necker, que les graves propos échangés entre la duchesse d'Ayen et ses charmantes filles dans la grande chambre à coucher toute tendue de damas cramoisi à franges d'or, que nous a si bien dépeinte l'auteur de la Vie de Mme de Montagu. Mais la grande porte de l'hôtel de Noailles ne s'ouvrait pas aisément, tandis que la maréchale de Luxembourg, par facilité d'humeur, Mme du Deffand par curiosité d'esprit, faisaient bon accueil aux nouveaux visages. Il n'est donc pas surprenant que Mme Necker se soit liée d'abord avec les femmes qui l'attiraient et que celles dont la jeunesse n'avait pas été des plus régulières fussent aussi celles dont la maison se montrât le plus hospitalière. Je dois avouer cependant que le contraste entre la sévérité dont elle se piquait pour elle-même et l'indulgence dont elle usait vis-à-vis des autres (n'est-ce pas cependant la meilleure règle?) lui fût un jour parfois reproché, comme lui était reproché par ses amis de Genève le bon accueil qu'elle faisait aux philosophes, toute bonne chrétienne et protestante qu'elle fût demeurée. A la vérité, ce fut par une femme qui tenait de famille le goût de faire des leçons aux gens, par la marquise de la Ferté-Imbault, la fille de Mme Geoffrin. Sous tout autre rapport, il serait difficile de trouver deux personnes plus différentes que ne l'étaient la mère et la fille. Fort entichée d'aristocratie, depuis que son mariage avec un vieux gentilhomme l'avait élevée au rang de marquise, Mme de la Ferté-Imbault professait un souverain mépris pour la société que rassemblait sa mère. Autant Mme Geoffrin était avisée et prudente, autant Mme de la Ferté-Imbault était rude et inconsidérée dans ses propos. Par opposition au ton habituel de la conversation des gens de lettres et des philosophes dont Mme Geoffrin aimait à s'entourer, tout en tempérant la hardiesse de

leur langage, Mme de la Ferté-Imbault avait fondé une association bizarre qu'elle appelait l'ordre des *camarades lampons* et des *chevalieres lanturelus*, ordre dont la règle était de simuler la folie en conversation et de dire des bêtises, mais des *bêtises spirituelles*. C'étaient toutes ces différences qui faisaient tenir à Mme Geoffrin ce propos tant de fois répété : « Quand je considère ma fille, je suis comme une poule qui aurait couvé un œuf de cane. » La seule ressemblance qu'elles eussent était le goût de morigéner les gens, et encore cette ressemblance demeurait-elle incomplète, car Mme Geoffrin enveloppait ses gronderies célèbres de tant de précautions, de tant de caresses, de tant de douceurs qu'elle les faisait accepter sans trop de difficulté, tandis que Mme de la Ferté-Imbault, on va le voir, disait leur fait aux gens plus rudement. Elle avait fréquemment rencontré Mme Necker chez sa mère, et son premier jugement sur elle avait été empreint de cette malveillance dont elle honorait toutes les personnes pour lesquelles Mme Geoffrin témoignait quelque goût. Mais quelques années de commerce avaient fini par lui faire apercevoir que, sous le rapport de la franchise, de la droiture, de l'honnêteté, Mme Necker n'était pas inférieure à elle, et un beau jour elle s'avisa de l'avertir de ce changement d'opinion. C'était au moment où M. Necker venait d'être nommé directeur du trésor, sous les ordres de M. Taboureau, qui occupait le poste de contrôleur-général, situation assez délicate pour tous les deux. Dans ces circonstances, Mme Necker reçut un beau jour de Mme de la Ferté-Imbault la lettre suivante :

A Paris, ce 19 février 1777.

Vous m'avez fait l'honneur de me dire lundi, madame, que je vous fesois du bien par ma franchise et par mon experience, et comme je vous estime beaucoup, que j'aime et estime M. Necker, cela m'a échaufé le cœur et l'imagination pour vous, madame, comme si vous éties une de mes filles chevalieres lanturelus, en voici la preuve. J'ai trouvé hier mardi M. Tronchin chez Mme la première présidente Molé, je l'ai pri en particulier, je lui ai montré l'intérest que vous m'avies inspiré et voici toutes les idées qui me sonts venus pour le bien général.

Mme de la Ferté-Imbault, qui connaissait le ménage Taboureau, donne ici quelques conseils à M. et Mme Necker sur la manière dont ils devront s'y prendre pour s'emparer de l'esprit du mari et de la femme en flattant leur vanité, puis elle continue :

Vous scavé, madame, que m'ayant mise fort à mon aise avec vous dès la première fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, je vous a

parlé franchement du danger de vos sociétés pour le bonheur et même pour acquérire une véritable consideration. Rien n'est plus décrié avec raison parmi tout les ordres de l'état, que nos beaux esprit et les femmes qui courent apres. A votre arrivé icy, madame, l'hotel d'Enville a du vous faire beaucoup d'illusions, mais j'ai vu avec plaisir que tout ce que vous en aves vu de folies vous a très fort frappé, ainsi que les perfidies que vous et M. Neckre aves epprouves de plusieurs personnes à qui vous n'avies fait l'un et l'autre que rendre des services. Toutes ces personnes sonts les engoües et les petits roquets de nos charlatans de philosophes. Vous en este revenu, madame, heureusement pour vous et pour M. votre mari, mais il n'en resulte pas moins que ces liaisons sonts si éloignés de celles de Mme Taboureau, qu'il seroit possible qu'elle eut une crainte machinale de vous connoistre, par humilité et puis parce que votre liaison avec de certainnes femmes très décrié par les mœurs sont toujours une raison tres fortes pour que les honestes femmes et leurs amies, craignent infiniment le commerce des personnes qui ayant la réputation d'avoir beaucoup d'esprit prouvent par leur sociétés qu'elles en fonts tant de cas, qu'elle ne sonts plus difficile ni en vertu ni en mœurs. Voila, madame, les reflexions d'interet que vous m'aves inspiré, je vous les écris avec la plus grande confiance parce que je suis assé heureusement et assé raisonnablement née, pour ne jamais tenir ni aux succès de mes idées ni de mes conseilles vis a vis de mes amis. De plus j'ai tant vecu depuis 40 ans avec des personnages tenants à l'état, que j'ai vu de pres, que toutes les reflexions du coin du feu qui paroissent les plus justes ne sont souvent pas à propos parce que l'homme d'état qui voit de près tous les ressorts de la machine, voit des impossibilités ou des hors de propos, que la personne échaufée par l'amitié et par des vraissemblances ne voit pas.

Ma lettre peut n'avoir d'autre merite pour vous, madame, et pour M. Neckre que celui de vous prouver mon amitié, et que vous m'occupés beaucoup. Je vous l'ecris sans la relire, je suis dans la chambre de ma mère qui dore, et je n'ai rien de mieux à faire que de soulager mon imagination avec les deux personnes qui l'echaufent.

Point de reponse, madame, nous en causerons lundi au soir, je vous presente mon tendre hommage.

Rien n'ayant témoigné que Mme Necker eût reçu avec déplaisir cette lettre singulière, Mme de la Ferté-Imbault reprit la plume le lendemain et recommença sur le même ton :

A Paris, ce 20 février 1777, à neuf heur du matin.

Je vous ai mandé hier, madame, que mon peti volume avoit soulagé mon cœur et mon imagination. Je me sens l'envie ce matin de vous

écrire le second volumes, pour nous mettre parfaitement à l'aise ensemble de cœur et desprit: Voici ma confession des diferents effets que vous m'aves fait depuis votre mariage et depuis le jour ou la duchesse d'Enville me donna a soupé avec vous, madame, peut de tems apres votre mariage, parcequ'elle scavoit que je connoissois M. votre mari d'est sa jeunesse, et que je l'aimois et estimois beaucoup.

Nos amis communs de Geneve, m'avoient données bonne opinion de votre caractère, de vos mœurs et de votre érudition, en me disant cependant que vous courries peut-etre à Paris apres l'esprit à la mode. Cela me fut une raison pour ne vous point faire d'avance et pour me priver même du plaisir de voir M. votre mari chés moi. Je voulu voir qu'elles seroient vos liaisons et je vous avoûe, madame, qu'elles me firent une impression dans le tems si forte contre votre raison, que j'avois parier que je n'en reviendrois jamais.

La marechale, Mme du Défant, Mme de Bouflers et Mme Marchais (dans un genre plus subalterne) sonts quatres femmes si dégriés par les mœurs, et les deux premieres sont si dangereuses, qu'elles sonts depuis plus de 30 ans l'horreur des honestes gens. Ensuitte votre liaison intime avec ce vilain abbé Morlai (Morellet) vous fit tant de tors dans le tems de l'histoire de la Compagnie des Indes, ou M. votre mari joua un si grand rolle et l'abbé un si vilain, que si nous n'avions pas eu, madame, des amis communs qui vous justifiere comme ils purent, j'aurois pri aussi mauvaise opinion de votre ame que de votre raison.

Mais comme votre conduite a été très bonne et très sage après ce qui c'est passé sous le peti regne effémere de M. Turgot, et que depuis que M. votre mari est devenu un homme d'état vous ne vous este pas attiré la moindre condamnation du public ni le plus peti ridicule, que de plus, madame, toute les fois que j'ai eu l'honneur de vous voir, vous m'aves marqué amitié, estime et confiance, en voila bien sufisament pour avoir effacée en moi les mauvaise impressions que votre trop d'amour pour l'esprit dépouillé de raison et de vertus m'avoit donnée. Je me donne donc à vous, madame, de cœur et d'esprit, vous pouvez disposer de moi dans ma retraite, je vous verai chez vous le matin avec plaisir quand cela vous conviendra et dans les aprédinées (ou je reste toujours chez ma mere ou chez moi) ma porte vous sera toujours ouverte.

Vous voies, madame, par cette confession que je suis de bonne foy, que j'aime la franchise, et que je suis digne de votre amitié, parce que je la desire; cette lettre ne demande pas de réponse, mais elle sera un ambassadeur qui nous metera encore plus à laise ensemble lundi; vous feray de mes ouvertures de cœur, madame, l'usage que vous voudré vis à vis de nos amis communs, quant à moi je n'en parleray a personne.

Je vous presente mon tendre hommage.

Assurément il y a quelque chose à rabattre du jugement sévère porté par Mme de la Ferté-Imbault sur les femmes dont elle cite les noms dans cette lettre. Il n'est point exact qu'elles fussent l'*horreur des honnêtes gens*, ni que Mme Necker se fût fait du tort par des relations qui lui étaient communes avec toute la société. Cependant il est assez curieux de constater qu'en ce temps de m orale relâchée des termes aussi durs fussent déjà employés en parlant de femmes dont quelques-unes rencontrent en nous des juges plus indulgens. Parmi ces femmes se trouve une amie de Mme Necker, dont le nom revient assez souvent dans les mémoires du temps, bien qu'il soit loin d'avoir la célébrité des trois autres : c'est Mme de Marchais. Mme de Marchais, de son nom Julie de Laborde, était femme de l'un des premiers valets de chambre du roi, situation qui n'impliquait pas, alors comme aujourd'hui, la domesticité et qui était une sorte de charge de cour. Elle est parfois désignée dans les lettres que j'ai sous les yeux sous le titre de gouvernante du Louvre, où elle avait en effet un logement. Elle était très petite et pas jolie, mais elle avait de magnifiques cheveux blond cendré qui, lorsqu'elle les défaisait pour les faire voir, tombaient jusqu'à ses pieds, et sa physionomie mobile, animée, reflétait toute la vivacité de son esprit et de son caractère, Mme de Marchais, qui était un peu parente de Mme de Pompadour, et qui avait chanté dans ses petits soupers, s'était servie de la faveur dont elle jouissait auprès de la favorite pour se pousser dans le monde, et elle avait peu à peu rassemblé autour d'elle une petite société dont Quesnay, le médecin de Mme de Pompadour, et les économistes avaient formé le premier noyau; à cette société étaient venus se joindre quelques gens de lettres, puis quelques grands seigneurs dont les voyages à Marly ou à Fontainebleau, qu'elle faisait à la suite de son mari, lui avaient permis de faire la connaissance et à la fin quelques femmes de qualité que sa bonne grâce et sa réputation d'agrément avaient attirées.

Sa société, dit Marmontel dans ses Mémoires, étoit composée de tout ce que la cour avoit de plus aimable et de ce qu'il y avoit parmi les gens de lettres de plus estimable du côté des mœurs, de plus distingué du côté des talens. Avec les gens de cour, elle étoit un modèle de la politesse la plus délicate et la plus noble; les jeunes femmes venoient chez elle en étudier l'air et le ton. Avec les gens de lettres, elle étoit au pair des plus ingénieux et au niveau des plus instruits. Personne ne causoit avec plus d'aisance, de précision et de méthode. Son silence étoit animé par le feu d'un regard spirituellement attentif; elle devinoit la pensée, et ses répliques étoient des flèches qui ne manquoient jamais le but.

Mais laissons Mme Necker, dans un récit qu'elle fut amenée à écrire de ses relations avec Mme de Marchais, nous raconter elle-même quelle fascination avait au premier abord exercée sur elle cette nouvelle amie :

J'ai eu (dit-elle dans ce récit) pour Mme de Marchais une affection passionnée. Quand elle se présenta à mes yeux, toutes les facultés de mon âme furent captivées. Je crus voir une de ces fées enchanteresses qui réunissent à la fois tous les dons de la nature et de la magie. Je l'aimai donc ou plutôt je l'idolatrai. Je la suivis en tous lieux, et quand j'en obtins quelque retour, je pensai que rien ne manquoit plus à ma félicité.

C'étoit au commencement de mon mariage. J'aimois et j'étois aimée ; elle seule fut la dépositaire de tous les mouvemens de mon cœur. Je croyois jouir doublement quand elle partageoit mes plaisirs et mes douces peines. Je m'apperceus, dès le commencement de notre liaison, qu'elle avoit un attachement. Nous allions dans tous les lieux où nous pouvions rencontrer l'homme qui lui étoit cher. Il s'y trouvoit à point nommé. Je n'eus pas été en liaison quatre mois avec ma nouvelle amie qu'un concert où elle me mena à l'extrémité de Paris où il n'y avoit que de la bourgeoisie, m'ouvrit absolument les yeux. Nous passâmes la soirée toute entière dans une chambre reculée avec l'objet de toute sa tendresse. Trop sévère pour approuver ce penchant, j'étois cependant trop tendre pour ne pas être indulgente, je sentois qu'on n'étoit pas maître des mouvemens de son cœur, et je n'ai jamais cru que celle qui fut l'idole du mien fut capable d'une foiblesse. Tout me confirmoit qu'elle allioit la vertu à la passion et si je soupirois quelquefois, c'étoit de ne pouvoir m'attribuer entièrement son empressement à se trouver avec moi et de voir que je le devois souvent aux occasions de se rencontrer avec ce qu'elle aimoit.

Mme Necker nourrissait quelques illusions lorsqu'elle croyait son amie incapable d'une faiblesse. Cet objet de la tendresse de Mme de Marchais, avec lequel elle cherchait en tous lieux l'occasion de se retrouver, était M. d'Angeviller, menin du dauphin (1), directeur général des bâtimens du roi, que la beauté de ses traits avait fait surnommer l'ange Gabriel. Il s'était formé, en effet, depuis longtemps, entre Mme de Marchais et M. d'Angeviller, une de ces liaisons si fréquentes au XVIIIe siècle qui n'étaient un secret pour personne et dont un mariage venait souvent (comme ce fut le cas)

(1) Charles-Claude de Flahaut, comte de la Billarderie d'Angeviller ou d'Angiviller, directeur général des bâtimens du roi, jardins, manufactures et académies, exerça ces fonctions jusqu'à la révolution. A cette époque, il émigra en Russie, où il vécut d'une pension que lui faisait Catherine II. Il mourut en 1810.

couronner la constance. Après la mort de son mari, Mme de Marchais devint en effet Mme d'Angeviller, et c'est sous ce nom que quelques personnes de notre temps l'ont encore connue pendant les premières années de la restauration. Mais depuis longtemps elle vivait avec M. d'Angeviller sur un pied d'intimité qui n'altérait point ses bons rapports avec son mari. La faveur dont M. d'Angeviller jouissait auprès de Mme de Marchais n'enlevait rien au respect extérieur dont il l'environnait; tous les mémoires du temps sont d'accord pour dire qu'il n'en conservait pas moins auprès d'elle l'attitude d'un amant malheureux et timide. Il envoyait fréquemment à Mme de Marchais des corbeilles remplies des plus beaux fruits que produisaient les jardins royaux, dont il avait la surintendance, et comme Mme de Marchais partageait avec ses amis le contenu de ces corbeilles, ses largesses lui avaient, dans un temps où les surnoms étaient fort à la mode, fait donner celui de *Pomone*.

Soit que la candeur de Mme Necker continuât de se faire illusion sur la pureté des sentimens de Mme de Marchais pour M. d'Angeviller, soit que la situation acceptée par tout le monde eût fini par s'imposer à elle, Mme Necker semble avoir pris son parti de cette liaison à trois que lui imposait l'assiduité de M. d'Angeviller auprès de son amie. Dans les lettres qu'elle adressait à *Pomone*, il est aussi souvent question de lui que de M. de Marchais, et c'est souvent dans le même *post-scriptum* qu'elle demande de leurs nouvelles à tous deux. Mais quand Mme de Marchais est malade, c'est à M. d'Angeviller qu'elle s'adresse de préférence pour avoir des renseignemens sur l'état de son amie, et les réponses de M. d'Angeviller sont remplies de détails intimes qui devaient pleinement satisfaire le tendre intérêt de Mme Necker. Les deux noms de M. de Marchais et de M. d'Angeviller s'entre-croisent également dans les lettres de Mme de Marchais, et il est assez difficile de démêler lequel des deux tient le plus de place, sinon dans son cœur, du moins dans sa vie. Écrivant à Mme Necker du fond d'une terre où l'avaient appelée des affaires assez ennuyeuses, elle se loue des bons offices de M. d'Angeviller, qui l'aide à débrouiller des comptes arriérés, et aussitôt elle ajoute : « Voilà le voyage de Fontainebleau; il faut que j'y aille pour le service de M. de Marchais. Je ne compte pas pouvoir partir avant le 2 ou le 3, ce qui me dérange fort. Mais il faut se soumettre aux affaires et commencer par faire ce que l'on doit. » Quelques lettres choisies en quelque sorte au hasard dans la volumineuse correspondance de Mme Necker et de Mme de Marchais, montreront au reste mieux que tout ce que je pourrais dire quel était le ton et le diapason de cette correspondance. Voici d'abord un échantillon du style de Mme de Marchais :

11 heures.

Ma charmante amie, c'est moi qui dépéris réellement d'ennuis et de regrets de ne point vous voir. L'impatience me sèche le sang, et n'amène point ces heureux moments après lesquels la tendre amitié soupire. Si près de vous, toujours pensant à vous, ne respirant que vous, tout me sépare de vous! Je ne verrai point demain, ni encore sitôt, ce lieu de délices que mon cœur a tant besoin de connoitre! Les derniers arrangemens de ma maison et la *sauvagerie* de M. de Marchais me tiennent dans une dépendance qui m'enlève à tout. Plaignez moi, aimez moi, et pardonnez moi de grifoner si mal, car je suis dans l'eau où il m'est impossible de former une lettre. Le sentiment me devinera et verra dans chaque mot mal tracé *celui* qui est gravé si avant dans mon ame! Mon Dieu! qu'il y a loin d'ici à mercredi! pour diner j'espère! cela est convenu avec Mme d'Houdetot, n'est ce pas? Comment ferai-je pour embrasser M. Necker dans la position où je suis? Pour cette fois nous le laisserons là, et je ne tends les bras qu'à sa délicieuse moitié.

A ces effusions de tendresse Mme Necker répondait sur le même ton et avec le même enthousiasme :

Ma charmante amie aura vû que mon cœur voloit au-devant d'elle au moment où sa bonté la ramenoit à moi; que j'ai été touchée de cet aimable billet; la douce sympathie de nos ames, mon admiration pour vos vertus, le charme inexprimable attaché à tous vos mouvements, à toutes vos actions, à vos moindres paroles, tout en un mot se réunit pour me pénétrer d'un sentiment unique dont vous seule pouvez jamais être l'objet; jugez de ma peine en apprenant vos rechutes, vos accidents continuels, et vous ne voulez pas que je sois auprès de vous; que j'aimerois à vous désobéir si je ne craignois de vous déplaire; enfin le tems s'avance, et je suis condamnée encor à regarder votre séjour à Versailles comme indispensable; mais en vous dérobant à mille importunités, vous serez livrée à l'amitié; elle trouvera des ailes pour vous atteindre, et je parcours déjà d'un coup d'œil l'espace qui sépare Paris de Versailles. Adieu, ma charmante, ma belle, ma délicieuse amie; je vous embrasse; je vous serre contre mon sein ou plustôt contre mon âme, car il me semble qu'aucun intervalle ne sépare la votre de la mienne.

Permettez vous, ma belle amie, que je me rappelle au souvenir de M. d'Angeviller?

Paris, ce 4 novembre 1774.

Pendant les voyages que Mme de Marchais faisait à la suite de la

cour, Mme Necker la tenait au courant des nouvelles de Paris. Peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt cette lettre où il est question des représentations que Mme d'Épinay avait organisées sur le théâtre de la Chevrette :

Vous m'avez ordonné, ma charmante et belle amie, de vous donner de mes nouvelles à Fontainebleau ; j'aime à supposer que vous y prenez quelque intérêt, mais vous le scavez bien, votre ascendant est si grand que votre haine même ne pourroit le détruire; toute occupée à vous aimer, je cherche rarement à démeler vos sentiments pour moi; mais j'ai cependant au fond du cœur cette douce certitude qu'un attachement si tendre doit s'attirer quelque retour de la plus belle ame du monde.

Notre vie est tellement uniforme que je n'ai rien d'interessant à vous apprendre. M. Thomas vit avec nous, mais beaucoup plus avec le czar et les Russes (1); il semble oublier au milieu de cette nation sauvage tous les torts qu'il trouve aux peuples civilisés; il est content et presque gay, tant il est vrai que la pensée est un remède souverain contre les maux qui affectent l'imagination. On a joué une seconde fois à la Chevrette : *les Prétentions,* du chevalier (de Chastellux); elles ont eu le plus grand succès; on applaudissait à chaque phrase; en effet il est impossible de déguiser avec plus d'esprit le manque d'action théâtrale; les actrices se sont aussi distinguées et semblent acquérir tous les jours un nouveau degré de perfection. Depuis que j'ai vû des femmes honnêtes et aimables représenter des scènes si naturelles, les acteurs de la Comédie française me sont devenus insuportables. Enfin on va nous donner dimanche *Roméo et Juliette,* la pièce la plus tragique du tragique Shakespear; c'est le chevalier qui l'a traduite en prose et arrangée à sa manière; le succès est, je crois, douteux; je ne l'ai pas lue, mais il me semble que c'est un tour de force pour l'auteur et les acteurs. M. Wattelet a travaillé aussi sur le même sujet; voilà, je pense, toutes nos nouvelles littéraires. J'aime à m'occuper des objets qui pourront vous amuser; l'expérience et l'amitié m'ont appris que les connoissances abstraites et solitaires sont bien peu de chose pour le bonheur; il faut tâcher de lier toutes ses idées à ses sentiments; c'est ce que je fais habituellement en ne cessant de penser à ma charmante amie que j'embrasse un million de fois puisqu'elle me le permet ainsi.

Saint-Ouen, ce 16 octobre.

Qui n'aurait cru que deux femmes qui s'écrivaient sur ce ton ne dussent rester unies par les liens d'une amitié éternelle? Il suffit cependant pour rompre cette amitié d'une querelle frivole, telle-

(1) Thomas préparait alors un poème dont Pierre le Grand était le héros et qui devait avoir pour titre : *la Pétréide.*

ment frivole même qu'il est impossible de prendre au sérieux le motif allégué par Mme de Marchais. Celle-ci avait convié un jour la maréchale de Luxembourg, le comte et la comtesse de Broglie (ce qui était un peu hardi pour la femme d'un valet de chambre du roi) à la lecture de vers que devait faire entendre chez elle un obscur poète du nom de Rocher. Mme Necker devait naturellement être de la partie; mais comme elle se trouvait également invitée chez Mme Saurin à une lecture de La Harpe et comme elle avait déjà entendu les vers de Rocher, elle crut qu'elle pouvait arriver en retard d'une heure. Malheureusement Rocher, qu'elle rencontra chez M Saurin, crut pouvoir n'arriver qu'avec elle, ce qui fit attendre fort longtemps les nobles invitées de Mme de Marchais, à son grand déplaisir. Aussi quand Mme Necker entra dans son salon, elle lui tourna le dos, et le lendemain, à une lettre que Mme Necker lui écrivit pour lui témoigner ses regrets, elle répondit avec beaucoup d'acrimonie : « Ces grandes dames ne sont point de notre société ; on les assemble dans le dessein de leur plaire en les amusant. L'objet est-il rempli quand, ayant bien voulu devancer l'heure convenue par tout le monde, on les fait attendre près d'une heure et demie toutes seules ? »

Malgré tous les efforts de Mme Necker, la querelle s'envenima au point que les deux amies en vinrent à une rupture absolue, et que Mme de Marchais renvoya ses lettres à Mme Necker. Le petit tort de société dont Mme Necker avait pu se rendre involontairement coupable vis-à-vis de son amie était trop léger pour donner naissance à un ressentiment d'une vivacité pareille. Aussi Mme de Marchais laissait-elle échapper son véritable grief lorsque, dans les lettres échangées avec Mme Necker, elle lui disait « que les grandes dames l'avaient dégoûtée de l'amitié. » La vanité de Mme de Marchais avait été blessée de ce que ces grandes dames, qui n'étaient point de sa société, avaient fini par admettre familièrement Mme Necker dans la leur. Avec toute son habileté, son esprit, sa souplesse, elle n'avait pu s'élever au-dessus de ce rang un peu subalterne où la plaçait Mme de La Ferté-Imbault, tandis que, par l'estime qu'elle inspirait, par la sûreté de ses relations, par la dignité de sa conduite, Mme Necker avait su peu à peu s'ouvrir l'accès de la meilleure compagnie dont la porte n'avait fait que s'entrebâiller pour Mme de Marchais. Il n'en avait pas fallu davantage pour amasser dans cette âme mesquine des flots de rancune qu'une goutte d'eau fit déborder; mais ce petit incident rendit à Mme Necker le service de la débarrasser d'une amie qui avait au début trompé sa candeur et qui n'était point faite pour elle.

III.

Mme Necker devait trouver plus de constance et de douceur dans ses relations avec une femme dont le nom seul a le privilège d'évoquer les souvenirs les plus poétiques du XVIIIe siècle, avec la comtesse d'Houdetot. Qui n'a lu, en effet, dans le neuvième livre des *Confessions* le récit de ces longues promenades, dans un pays enchanté, où l'imprudente Sophie parlait à Rousseau de Saint-Lambert en amante passionnée et lui faisait avaler à longs traits la coupe empoisonnée dont il ne sentait encore que la douceur? Qui n'a présent à la mémoire l'entretien dans les bosquets d'Eaubonne, dont la scène des bosquets de Clarens n'a fait que reproduire le trouble et les périls? Il a suffi de quelques pages brûlantes pour jeter un reflet d'immortalité sur cette femme, à la fois faible et fidèle, qui puisa dans son amour pour Saint-Lambert la force de résister à celui de Rousseau. Et cependant, dans ce portrait tracé par un écrivain de génie, peut-être nous apparaît-elle moins attrayante que dans ces vers célèbres où elle s'est peinte elle-même dans toute l'ingénuité de son incessant besoin d'aimer :

Jeune, j'aimai : ce temps de mon bel âge,
Ce temps si court l'amour seul le remplit.
Quand j'atteignis la saison d'être sage,
Encor j'aimai, la raison me le dit.
Mais l'âge vient et le plaisir s'envole ;
Mais mon bonheur ne s'envole aujourd'hui ;
Car j'aime encore et l'amour me console,
Rien n'aurait pu me consoler de lui.

et dans ceux-ci, d'un sentiment si touchant, que, malgré les glaces de la vieillesse, elle adressait à son dernier ami, M. de Sommariva :

Je touche aux bornes de ma vie,
Vous avez embelli les derniers de mes jours.
Qu'un si cher souvenir se conserve toujours,
Vivez heureux pour votre amie.
Si quelque sentiment occupe encore votre âme,
Ne vous refusez pas un bien si précieux ;
Seulement, en goûtant ce charme,
Dites-vous quelquefois : elle m'aimait bien mieux.

Ces souvenirs sont assurément bien différens de ceux qu'éveille le nom de Mme Necker. Quelle créature accomplie n'aurait pas faite celle qui aurait joint la grâce de l'une à la sévérité de l'autre ! Ces

différences n'empêchèrent cependant pas une intimité rapide de s'établir entre les deux jeunes femmes. Cette intimité naquit, je le présume, d'un voisinage de campagne. La Chevrette, où Mme d'Houdetot venait fréquemment chez sa belle-sœur, Mme d'Épinay, Sannois et Eaubonne, où elle passait une partie de l'année, étaient dans le voisinage de Saint-Ouen. Nous allons voir que la première lettre adressée par Mme d'Houdetot à Mme Necker avait pour objet de l'inviter aux représentations de la Chevrette :

Il y a un grand changement, madame, dans les spectacle de la Chevrette. Premierement on ne joue pas la piece du chevalier (de Chastellux) mercredy, il n'y aura pas même de spectacle ce jour la. On ne le jouera pas certainement avant samedy, si même on le joue, ce qui commence à devenir fort incertain. On jouera demain mardy *Dupuis et Desronais* et *le Muet de Bagdad*, piece nouvelle d'un auteur qui ne se nomme pas; on en dit du bien. Je désirerois fort piquer votre curiosité pour cette piece et qu'elle vous déterminat à exécuter mardy la partie projetée pour mercredy. Je me recommande à vous pour ne pas perdre le plaisir dont je me suis flattée de vous avoir ici encore une journée. M. de Saint-Lambert se joint à moi pour vous assurer que *le Muet de Bagdad* sera la plus jolie chose du monde. Ce qu'il y a de bien sur c'est que je désire fort ne rien perdre par ce changement de spectacle et que je perdrois bien au de la du plaisir qu'il peut me faire si vous ne veniez pas. Je retourne toujours jeudy aux Ternes, et sens toute la joye possible de me rapprocher de vous.

L'amitié que vous voulez bien me montrer, madame, et tous les charmes de votre société me consoleront de quitter ma retraite qui ne peut m'empêcher de sentir la distance qu'elle met entre nous, surtout dans cette saison.

Sannois, ce dimanche 4 novembre.

A cette même période de prévenances et de politesse plutôt que d'intimité, se rattache cette lettre que Mme d'Houdetot adressait à Mme Necker du château de Novient, près de Pont-à-Mousson :

Vous m'avés promis, madame, de me donner de vos nouvelles et cette promesse est trop flateuse pour ne pas vous la rappeller. Au milieu des plaisirs et de la société aimable dont vous jouissés, n'oubliés pas une personne qui a senty si vivement le prix de la vostre et qui a tant d'empressement de la cultiver. Le pays que j'habite n'a rien d'assés piquant pour vous en entretenir, la vie y est douce sans estre fort animée. Cependant vostre belle âme pourroit s'intéresser au spectacle de gens heureux par des goûts simples et honnestes et par tous les plaisirs domestiques et

champestres. J'apuyerois davantage sur les derniers s'ils étoient plus à vostre usage. Mais vous connoissés et vous jouissés bien des autres. Je me trouverois fort heureuse, madame, de vous en voir jouir longtemps, Je n'ay pu vous connoitre sans m'intéresser à vostre bonheur et sans faire une partie du mien d'obtenir quelque part dans vostre amitié. Voulés vous bien dire mille choses de ma part à M. Necker ; je sens le sacrifice que j'ay fait en m'éloignant de vous deux pour si longtemps. Ne m'oubliés pas l'un et l'autre et recevés, madame, l'assurance de tous les sentimens que je vous ay voués pour ma vie et avec lesquels j'ai l'honneur d'estre vostre très humble et très obéissante servante.

LALIVE D'HOUDETOT.

M. de Saint-Lambert me charge de mille hommages. Il se flate du plaisir de vous les offrir lui-même, mais il ne veut pas perdre une occasion de vous assurer de son respect et de son attachement.

Lorsque Mme d'Houdetot écrivait cette lettre, un intervalle de dix années la séparait à peine de sa liaison passagère avec Rousseau. Ne sent-on pas dans ces lignes comme un souffle de *la Nouvelle Héloïse*, et ces plaisirs champêtres que Mme d'Houdetot reprochait indirectement à Mme Necker de ne pas connaître, elle-même y aurait-elle été aussi sensible si Rousseau ne lui eût appris à les goûter? Cette même influence se laisse encore apercevoir dans certains morceaux philosophiques que contiennent parfois les lettres de Mme d'Houdetot; mais, ne pouvant les citer toutes, j'aime mieux choisir celles où cette femme séduisante se peint telle qu'elle était, ardente et sensible, douce et passionnée, gaie et triste à la fois mais toujours aimante et gracieuse. Quelle plus charmante expression de tendresse que ce petit billet qui accompagnait l'envoi d'une corbeille de fruits :

Je vous envoye, ma charmante, l'article *Spartiate* (1) de M. de Saint-Lambert et les dernières groseilles de mon jardin. L'un plaira à vostre belle âme; je voudrois vous rapeller par l'autre à votre beau corps que vous oubliés trop souvent et je vous avoue grossièrement que j'aime assés à m'en occuper et que j'ay quelque plaisir à vous donner quand je puis des sensations comme des sentimens agréables. Vous avés mes dernières fleurs, vous aurés mes derniers fruits et vous estes bien sure d'avoir jusqu'au dernier moment de ma vie tous les sentimens de mon cœur. — Nous avons été hier bien désagréablement interrompues; je me reproche d'avoir trop occupé les derniers momens de nostre diné de mes tristes affaires. Aimés moi; avec vostre cœur et celuy de nostre

(1) Il s'agit probablement d'un article pour le supplément de l'*Encyclopédie*.

amy je ne puis être malheureuse. Vous savés que le seul être malheureux est celuy qui ne peut ny aimer, ny agir, ny mourir et je suis bien loin de cette situation. Recevés les hommages de M. de Saint-Lambert et toutes les assurances de nostre tendre amitié.

« Le seul être malheureux est celui qui ne peut ni aimer, ni agir, ni mourir. » Jamais définition du malheur plus profonde et plus tendre s'est-elle trouvée sous la plume d'une femme, et n'est-ce pas là un de ces traits qui peignent une âme? Cette âme aimante s'exhale encore dans cette lettre où elle témoigne la crainte d'avoir causé quelque chagrin à Mme Necker.

Je viens dire un mot à ma charmante amie, causer avec elle pour l'unique plaisir de luy dire que je l'aime, pour soulager mon cœur affligé d'avoir pu luy donner un instant de peine, sans attendre de réponse, sans en vouloir; elle ne saura seulement pas mon adresse. J'aime à luy donner des preuves désintéressées du sentiment qui m'attache à elle. Ma charmante amie, votre billet qui répond à celuy que je vous écrivis en partant m'a fait verser bien des larmes. Soutenés la faiblesse de vostre délicate machine par la force de vostre âme usée par vostre trop grande activité; jouissés du bonheur d'estre parfaitement aimée de tout ce qui vous est cher et de l'espérance de vivre et de leur conserver ce qui est devenu si nécessaire à leur félicité. Tout ce qui me fait vivre, tout ce qui embellit pour moi la nature et toute chose, c'est l'espérance de conserver les objets de mon amour. Sans eux, quels plaisirs pourroit m'offrir la vie qui soit digne de l'âme ardente et sensible que le ciel m'a donnée? Puissay-je seulement ne les jamais affliger, car c'est une des plus grandes peines que je puisse éprouver. Mais pardonnez à des mysères dont vous devés aimer la cause et qu'il vous est si facile de guérir. Mon aimable amie, la moindre de vos attentions, le moindre de vos sentimens aimables se fait sentir à mon cœur et ce qui a le moindre air de négligence et d'indifférence a pu aisément m'affecter, mais un mot de vostre bouche suffit pour tout réparer.

Vous savés que je crois les autels moins sacrés qu'une simple parole; ma charmante amie, qui mieux que moi sait sentir ce que vous valés; ce sont toutes ces vertus, cette aimable sensibilité qui les accuse, enfin c'est vostre amitié dont je ne puis, dont je ne veux jamais douter qui forme le lien qui m'attachent à vous pour le reste de ma vie. Je vous embrasse mille fois, je vous presse contre mon cœur.

Il faut s'arrêter, mais je ne puis résister au désir de citer encore cette lettre, où se peint dans leurs contrastes la nature des deux amies: l'une agitée, inquiète, se dévorant au sein du bonheur; l'autre paisible, enjouée, et glissant avec une mélancolie insouciante sur les peines de la vie. Mme Necker était en ce moment aux eaux du Mont-Dore avec son mari et Thomas.

Sannois, ce 11 juillet.

Ma charmante amie a voulu me donner elle-même des preuves de son souvenir. J'espère qu'elle est assé persuadée que je ne pourrois jouir de ce dont j'aurois à craindre quelque mal pour elle, pour ne pas me donner un moment l'inquiétude de luy en causer. Cette seule confiance peut assurer ma tranquilité; elle m'a promis d'y avoir égard. Je la conjure encore de ne pas l'oublier et de me faire écrire un mot dès qu'il luy en coutera le moindre effort à le faire el'e-même. Je reçois donc avec transport ce que son cœur m'envoye. Je jouis du plaisir d'estre aimée de vous et de voir que vous songés à moy. Je me dis que vous allés vous rétablir et nous préparer un hiver heureux qui ne sera pas troublé par les craintes de l'année dernière. Je me fais un tableau bien touchant de vostre arrivée au Mondor (le Mont-Dore) et de la reconnoissante sensibilité des gens à qui vous avés fait tant de biens. Les douces émotions ne sont point à craindre. Pussiés-vous vous y borner! elles occuperont vostre âme sans la fatiguer et animeront vostre vie sans l'user. Prenés quelques nuances de la douce quiétude de M. Necker; elle est moins piquante sans doute que la chaleur et l'activité de vostre autre compagnon de voyage, mais elle sera plus salutaire. Reposez-vous, je vous le répéterai sans cesse par ce que je crois ce remède le plus nécessaire à votre état.

J'ai fait un voyage agréable depuis votre départ dans des paysages absolument différents des nostres. Des montagnes, des forêts, une vue riche et étendue, le voisinage de plusieurs maisons royalles, très belles à parcourir, mais qu'on quitte avec plaisir pour des lieux plus simples dont ils font mieux sentir le prix (toujours un petit coin de Rousseau) enfin un pays poétique par ses aspects et ses contrastes. Dans le lieu même que j'habitois, je voyois un homme d'esprit honneste, aimable et simple comme les beautés qui ornent son séjour. J'ay senty tout cela, je l'ay peint, je l'ay chanté; c'est encore un plaisir. Je vous envoye ces vers; ils vous amuseront un moment; ils vous diront que j'étois heureuse quand je les ay faits et que je jouissois de quelques sentiments agréables. Mon âme est bien changée depuis que mon meilleur ami est guéry et que ma meilleure amie est, je l'espère en chemin de l'estre. Toutes les idées agréables sont revenues; vous scavez que j'aime à m'y livrer. Ce qui me plait je le chante, et sans m'asservir à aucun travail, je passe mes jours sans contrainte, sans oisiveté et sans ennuy, comme sans prétentions et sans ambition d'aucune espèce. Qu'a-t-on à désirer quand on peut jouir de l'amitié et de la nature? on peut glisser sur les autres peines de la vie?

M. de Saint-Lambert m'a accompagnée dans cette course; il veut toujours que je dise nous dans tous les sentimens que je vous exprime. Vostre destinée est bien d'estre aimée. Jouissés de ce bonheur, le pre-

mier de tous et conservés vous pour en jouir longtemps. Vos amis absens ou présens doivent vous rappeler sans cesse à cette douce idée. Au surplus je ne suis point étonnée de la contenance des deux personnes qui vous accompagnent et que vous me peignés si bien.

On voit souvent, suivant son sort,
L'amour changer de caractère ;
Heureux, un amant s'endort,
Malheureux, il veille pour plaire.

Saint-Lambert, on le voit, tenait dans cette relation la même place que M. d'Angeviller dans la relation de Mme Necker avec Mme de Marchais. C'est ainsi que, dans plusieurs lettres, il s'adresse à Mme Necker pour procurer à Mme d'Houdetot une consultation du célèbre médecin génevois Tronchin, ou bien il lui fait confidence des efforts qu'il tente pour obtenir que M. d'Houdetot ait désormais de meilleurs procédés envers sa femme. De son côté, Mme d'Houdetot ne perd jamais une occasion d'associer M. de Saint-Lambert aux sentimens qu'elle éprouve pour Mme Necker et souvent elle semble les mettre tous deux sur la même ligne dans ses affections :

Nous nous unissons, écrivait-elle à Mme Necker, M. de Saint-Lambert et moi, pour vous aimer. C'est bien en cela qu'il me convient encore. La félicité de ma vie est bien de vous avoir rencontré tous deux et d'être aimée de vous.

Et dans une autre lettre :

Je vous l'avourés et vous l'ay dit dans les commencements de notre liaison, un peu de passion se mêle à mes attachements, mais qui m'en reprochera pour le petit nombre auquel mon cœur s'est livré ? Quand je vous aime tous deux, quand j'aime mon digne amy Saint-Lambert, on peut douter si c'est la vertu qui me fait aimer de tels amis, ou si ce sont eux qui me donnent le gout de la vertu. J'ose le dire dans la confiance d'une ancienne amitié, je n'ay rien aimé, rien gouté même qui ne m'offrit quelqu'un de ses traits. J'espère que vous me connoissés assés pour ne pas attacher l'idée de vanité à cet aveu. Ma charmante amie, ce sont mes titres auprès de vous, permettés moi de les faire valoir pour me croire digne des mots touchants que vous employés pour m'exprimer vos sentiments. Si j'ay jamais gouté un bonheur pur, c'est quand je me suis vue estimée et aimée de ce que j'aime et estime si véritablement moy même.

Femmes d'autrefois, si charmantes et si nobles, même dans vos erreurs, méritez-vous bien ces jugemens rigoureux qu'au nom de notre morale plus ferme, de nos principes plus sévères, nous

sommes parfois tentés de porter contre vous, et ne faut-il pas tenir compte des circonstances étranges où vous viviez? Lorsqu'après tant de siècles d'existence, une société tout entière s'était prise tout à coup à douter d'elle-même et mettait son honneur à se détruire au lieu de se réformer, lorsque l'antique religion sur la foi de laquelle cette société avait vécu semblait à la veille de s'écrouler sous les coups d'une philosophie dont le langage retentissait des mots de tolérance et de liberté faits pour séduire les âmes généreuses, lorsque tout s'écroulait et se renouvelait à la fois, faut-il s'étonner que vous vous soyez élancées vous-mêmes avec ardeur dans ces voies inconnues et que sans guide, sans soutien, plus d'un faux pas ait marqué votre route? Dans cet enthousiasme pour l'amour et la vertu dont votre langage offre si souvent le mélange singulier, tout était-il déclamation, hypocrisie, mensonge, et ne cherchiez-vous pas au contraire, jusque dans vos faiblesses, à retrouver et à atteindre un certain idéal dont vos yeux entrevoyaient l'image confuse? On vous avait appris à ne plus croire, et l'étroit sentier du devoir, dépouillé de tout ce qui pouvait en adoucir les aspérités, vous paraissait bien rude à parcourir; mais vous aviez le culte des idées nobles, des sentimens élevés, et c'était sincèrement que vous aviez cru pouvoir remplacer la morale par la sensibilité. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il y en eut beaucoup parmi vous qui montèrent sur les échafauds de la terreur avec un courage élégant et que les autres, après avoir traversé avec une bonne humeur vaillante les épreuves de l'émigration, ont offert à la génération nouvelle le spectacle d'une vieillesse aimable et digne. Gardons-nous donc, si nous voulons demeurer dans la justice et dans la vérité, aussi bien des sévérités brutales sous lesquelles des censeurs grossiers accablent aujourd'hui vos grâces délicates, que des illusions complaisantes qui cherchent en vous le modèle de vertus oubliées, et goûtons, non pas sans réserve, mais sans pédanterie, le charme qui s'attache à ces vieilles lettres échappées au hasard de votre plume gracieuse et facile :

J'aime à vous voir dans vos cadres ovales,
Portraits fanés des belles du vieux temps,
Tenant en main des roses un peu pâles,
Comme il convient à des fleurs de cent ans.

Puissent les pages qu'on vient de lire avoir rendu quelque vie à ces portraits fanés, et à ces roses pâlies quelques restes de couleur!

OTHENIN D'HAUSSONVILLE.

LES RESTAURATIONS

DE

SAINT-MARC DE VENISE

Les restaurations effectuées depuis ces dernières années dans la basilique de Saint-Marc ont été l'objet de vives critiques et viennent de soulever de nombreuses protestations; le caractère exceptionnel du monument, son importance au point de vue de l'histoire, justifient l'intérêt que les sociétés d'art de l'Europe entière ont pris à cette question, et, si étrange qu'ait pu paraître l'intervention active d'une nation étrangère dans une telle circonstance, malgré la vivacité déployée dans la polémique, les esprits éclairés ne se sont pas mépris sur l'intention qui l'avait inspirée. C'est de Venise d'ailleurs qu'était partie, il y a deux années déjà, la première protestation, la plus énergique et la mieux motivée (1); la France suivit alors assez faiblement l'impulsion, car on y a toujours considéré le fait au point de vue de l'esthétique, sans jamais penser à entraver la marche des travaux de restauration ou influencer les autorités locales; mais en Angleterre il vient d'y avoir une véritable *agitation* à ce sujet; elle dure encore, et on peut dire que là, il y a eu une « question Saint-Marc, » qui a passé par toutes les phases habituelles aux questions politiques avant d'arriver à une solution.

I.

Au bruit qui s'était répandu à Londres d'une reprise imminente de toute la façade principale de la basilique, on a vu se réunir

(1) Voir la brochure intitulée *Osservazioni intorno ai Ristauri interni ed esterni della Basilica di San Marco,* di Alvise Piero Zorzi fu Giovanni Carlo, Venezia, 1877; Ongania.

dans Buckingham-street le comité de la *Société pour la protection des anciens monumens;* les correspondans étrangers ont été avisés; on a y voté la rédaction et l'envoi au ministre compétent du gouvernement italien, d'un mémoire qui réunirait le plus grand nombre possible de signatures. Au *meeting* de Buckingham-street a succédé celui d'Oxford, sous la présidence du *Dean* de *Christ-church;* Manchester a suivi l'exemple; bientôt enfin, partout où les correspondans de la société avaient une certaine action, ils ont voulu montrer l'intérêt qu'on porte en Angleterre aux beaux monumens de l'Italie. Pendant ce temps, le mémoire, signé par lord Beaconsfield, M. Gladstone et un grand nombre de membres de la chambre des lords et de celle des communes, qui voulaient appuyer de leur autorité les écrivains, les artistes et les amateurs d'art des trois royaumes unis, arrivait à Rome à son adresse, et déterminait bientôt une explication officielle, transmise par la voie hiérarchique, à l'ambassadeur de sa majesté le roi d'Italie. Il restait désormais à donner aux Italiens eux-mêmes des explications sur cet échange de notes provoqué par la discussion au sein des *meetings;* un ami du gouvernement devait, en l'interpellant publiquement au parlement, donner au ministre des affaires étrangères l'occasion d'éclairer le pays.

L'intervention anglaise, naturellement pacifique, prouvait certainement un grand enthousiasme pour les monumens de cette terre classique des arts; mais ceux qui ont suivi avec attention la polémique reconnaîtront qu'elle pouvait avoir ses dangers. Le mot de *vandalisme,* imprudemment prononcé, amenait des représailles, on citait des paraboles de l'Évangile où il est question de poutres et de paille; aux mots de « sens esthétique, » on répondait depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique par les mots de « sens national, » et les satiriques de Rome ne se sont pas fait faute d'en arriver aux personnalités. Les Anglais cependant proclamaient ce principe que la basilique appartient au monde entier, et ne se laissaient point entraîner dans la discussion; mais il est évident que le principe même de cette intervention pouvait avoir de réels inconvéniens au point de vue politique.

Au fond, de quoi s'agissait-il? Dans quelle mesure les craintes exprimées par les signataires du manifeste étaient-elles justifiées? Allait-on vraiment reprendre toute la façade principale de la basilique? Et si on la reprenait d'après les principes qui avaient présidé à la restauration des deux façades latérales, était-on vraiment autorisé à dire avec John Ruskin, le célèbre écrivain des *Stones of Venice,* dans sa préface à la brochure du comte Zorzi : « Ce n'est plus que la larve, ou plutôt le cadavre de ce que j'ai tant aimé? »

Nous venons de nous livrer dans la basilique même à un examen

attentif et désintéressé, nous avons sous les yeux toutes les pièces officielles; nous exposerons le plus rapidement possible le résultat de nos observations. On ne sera point étonné de nous voir prendre la question à un point de vue élevé, sans faire jamais mention des personnalités directement intéressées : agir différemment serait entrer dans la vie privée d'un peuple, et si tout le monde reconnaît que l'émotion produite dénote un généreux enthousiasme pour un monument qui appartient à l'humanité tout entière, il n'échappe non plus à personne qu'une discussion trop minutieuse et trop personnelle froisserait à bon droit un peuple fier que le laborieux enfantement de son unité a pu détourner un instant des questions d'esthétique.

Le mémoire rédigé par l'honorable secrétaire de la *Société pour la protection des anciens monumens,* mémoire qui a déterminé la réponse officielle du gouvernement italien, nous montrera sur quel terrain on a tout d'abord porté la discussion, et on sera frappé du ton d'enthousiasme dans lequel est conçu ce document. Si le premier moteur de la « question Saint-Marc » est un peintre de talent qui a souvent emprunté ses sujets à l'histoire de Venise, M. Henry Wallis, c'est le souffle de l'auteur des *Stones of Venice,* c'est la forte imagination de John Ruskin qui ont inspiré le mouvement, et c'est certainement un poète, M. William Morris, qui a tenu la plume.

« Nous soussignés, architectes, artistes, hommes de lettres, amis des arts et de l'histoire, ayant appris qu'il est question de reconstruire ou de renouveler la grande façade de Saint-Marc de Venise, nous nous adressons respectueusement à votre Excellence et la prions de vouloir bien examiner le présent mémoire, inspiré par l'intérêt universel qui s'attache à ce monument, centre constant d'attraction pour tout esprit cultivé et amoureux des arts.

« Vous savez certainement que Gentile Bellini, dans un admirable tableau conservé à l'Académie de Venise, a laissé une représentation exacte de cette merveille d'art, telle qu'elle existait à l'origine. Si on rapproche cette œuvre du monument tel qu'il est aujourd'hui, nous voyons que la façade a peu souffert des ravages du temps depuis la fin du xve siècle; le seul changement notable consiste dans la substitution des mosaïques relativement modernes aux mosaïques primitives, dont il existe encore un complet spécimen sous le porche, à l'angle nord de la façade. Les délicates moulures et les ciselures sont aussi nettes et vives que si elles dataient d'hier, les marbres rares rassemblés avec tant de soin et de peine sont encore à leur même place, le revêtement précieux des murs ne s'est point détaché et, de fait, la façade tout entière nous est restée, monument incomparable d'étude pour l'histoire, les styles et la pratique de l'architecture.

« Non-seulement l'œuvre du temps a passé sans l'effleurer sur cette belle invention de l'imagination des hommes, mais, en jetant sur toute sa surface comme un voile harmonieux d'un ton superbe qu'il nous est à jamais interdit d'imiter, il a pour ainsi dire glorifié leur œuvre, en atténuant ce qui était trop vif sans rien détruire de la délicatesse du ton ou de la forme; il a rendu ces pierres à la nature sans les enlever à l'art. Ce n'est pas tout encore; si cette œuvre admirable, que la nature s'est plu à respecter ainsi, n'avait gardé que peu ou point de traces de sa primitive origine, le monument serait encore précieux; combien doit-il l'être davantage, source vive d'histoire et de tradition, relique palpable de cette grande Venise aux jours où, initiatrice du commerce européen, elle formait le trait d'union entre l'Orient et l'Occident! Le monde enfin possède un trésor dans ce délicieux monument exécuté par des devanciers dont la vie si noble et si dramatique a rendu les noms assez familiers à la postérité pour qu'on les prononce encore à chaque foyer du monde civilisé.

« Et si cet art, cette histoire, cette beauté de surface existent encore dans le monument, faisant ainsi de la place Saint-Marc un des centres classiques du monde, quelle perte lamentable si une résolution téméraire venait à l'altérer! Nous sommes donc contraints de demander ce qu'il y a à restaurer dans un monument où tout ce que cherchent les architectes, les peintres et les historiens, se trouve réuni à un si haut degré? Et nous ajoutons : si une telle restauration était nécessaire, elle serait impossible. En faisant cette vaine tentative, non-seulement on compromettrait, mais on anéantirait complètement la beauté de la forme, celle de la surface et l'intérêt historique qui s'attache au monument. Tout âge a son style propre, ses pensées et ses aspirations, et chaque changement d'époque correspond à un changement immédiat d'expression. Il faut fatalement confier l'imitation des œuvres du temps passé à des ouvriers modernes imbus d'idées tout autres que celles qui les ont inspirées. Comment sauraient-ils comprendre ces formes qui répugnent à leurs instincts, cette rudesse inhérente au moyen âge, qu'ils regardent comme le cachet d'un temps barbare? Les qualités qui les distinguent ne sont pas celles qu'ils apprécient; ils travaillent donc doublement enchaînés, par leurs traditions d'abord, et par celles du temps qu'ils essaient de faire revivre. La raison d'être de ce qu'ils copient leur échappe : quoi qu'on en ait, ils n'en produisent qu'une sorte de caricature, et le monument s'évanouit sous leurs mains.

« Dans le cas d'une restauration, la destruction de l'effet produit sur la surface d'un monument par l'harmonie du temps est absolument évidente; et la destruction de l'intérêt historique qui s'y

rattache comme document original n'est pas non plus contestable : c'est un fait reconnu pour tous les monumens d'une certaine époque. Personne ne s'est jamais avisé de restaurer le Parthénon, le temple de Philæ et les amphithéâtres de Stonehenge, et nous n'admettons pas que le passé de Venise intéresse à un moindre degré l'histoire que le passé de la Grèce, celui de l'Égypte ou de l'Angleterre; ou que cette source d'étude doive s'épuiser pour tous ceux qui aiment la liberté ou le progrès.

« Nous nous permettrons encore de faire observer à votre Excellence que la reconstruction de la façade serait la destruction de l'intérêt historique et artistique des précieuses mosaïques qui ornent le portique; et si nous disons destruction, c'est que, malgré le soin évident et la mesure apportés à la restauration de quelques-unes des mosaïques de l'intérieur, leur intérêt et leur beauté n'existent plus désormais.

« De toute façon, nous avons cette conviction, que toute tentative de reconstruction ou de restauration de la façade de Saint-Marc sera pour l'art un irréparable désastre.

« Quant à la solidité de la construction, nous ne sommes pas en mesure de donner une opinion autorisée, mais nous avons la confiance que, si le monument est menacé, la science offre des moyens de remédier à cet état de choses sans enlever une seule pierre, ni altérer le moins du monde le revêtement. Si au contraire ce revêtement est entamé, c'en est fait de tout ce qui constitue son prix, et on sera impuissant à lui rendre sa valeur perdue.

« Telles sont nos fermes convictions à ce sujet; elles nous font une loi de demander avec insistance votre intervention pour obtenir un délai et prendre le temps de la réflexion avant l'exécution; cette requête, nous en sommes certains, trouvera un écho dans toute l'Europe et l'Amérique, et chez tous les peuples cultivés.

« Pour conclure, nous prions votre Excellence de nous excuser si nous avons épousé cette cause avec trop de chaleur; nous sommes poussés par la reconnaissance que nous devons tous à l'Italie, notre guide dans l'étude des arts, par notre sympathie pour son passé et son présent, sympathie universelle commune à tous les peuples civilisés, mais qu'aucun d'eux ne ressent à un si haut degré que le peuple anglais. »

Le document, on le voit, a son intérêt; il est à discuter, et peut-être a-t-on glissé trop rapidement sur le point capital, sur celui qui domine tout : *l'état actuel du monument;* mais enfin il y a là une chaleur et un enthousiasme qui ont leur prix venant d'une nation à laquelle on aurait autrefois voulu contester le génie des arts, et, en somme, le manifeste honore à la fois l'Angleterre et l'Italie. Nous nous demandons seulement si, chez nous, on ne se

serait pas fait un scrupule, je ne dis pas d'écrire un tel document, mais de l'adresser directement à un gouvernement étranger. On sent en effet tout ce qu'il peut y avoir de délicat dans une pareille intervention.

II.

Personne ne nie l'importance de Saint-Marc au point de vue de l'art et de l'histoire, et le manifeste, en nous représentant le monument comme une synthèse de l'art et de l'histoire du peuple vénitien, n'en a certainement pas exagéré l'intérêt. Mais il est temps de sortir des généralités et de se placer sur le terrain pratique, en examinant l'état actuel de la basilique, et en rendant un compte exact des restaurations qui ont suscité les protestations.

La basilique de Saint-Marc présente trois façades au spectateur : la façade principale sur la place Saint-Marc, celle au midi sur la Piazzetta, enfin celle au nord sur San Basso, du côté de l'horloge. Les restaurations ont porté d'abord, dès 1843, sur la façade au nord; on a repris en 1865 celle sur la Piazzetta et, au dire du manifeste, on s'apprêtait à appliquer bientôt à la grande façade, sur la place Saint-Marc, le même système de restauration. Voilà pour ce qui concerne l'extérieur; à l'intérieur, on a surtout reproché à l'administration de la basilique la substitution des mosaïques modernes aux mosaïques anciennes, et, tout spécialement, on a déploré la reprise du pavement.

Nous examinerons tour à tour chacune de ces parties, en comparant l'état actuel à l'état primitif; mais il est nécessaire, avant de procéder à cet examen, d'indiquer certaines circonstances spéciales; car il ne faut jamais oublier que nous sommes dans une ville unique, où toutes les conditions ordinaires sont changées. Le sol que nous foulons est formé de quatre-vingts îlots soudés ensemble par l'industrie des Vénètes; ce décor prodigieux d'un théâtre immense, dont la scène est restée vide, et qu'on craint toujours de voir disparaître, comme la toile de fond de quelque éblouissante féerie, est dressé sur un terrain factice ingénieusement machiné, avec des *dessous* et des *praticables*. Parmi les étrangers les plus assidus à Venise, bien peu ont pu se donner le singulier spectacle d'une promenade souterraine au niveau des pilotis et des immenses pontons qui portent la basilique de Saint-Marc et le Palais ducal. C'est, on le reconnaîtra, une question qui n'est point indifférente : lorsqu'il s'agit de construction, l'assiette du sol est pour l'architecte le premier de tous les soucis; il devra subordonner tout son système au plus ou moins de résistance que lui offrira son point

d'appui; et on verra qu'ici des conditions spéciales ont entraîné un système de construction tout particulier.

La basilique de Saint-Marc n'a pas, à vrai dire, de fondations; ce n'est pas que le terrain soit mouvant et n'offre pas de solidité, mais il y a là une élasticité dont il faut tenir compte. Le niveau de la lagune est à peu de chose près celui du sol de la place, la marée haute, chaque jour, a son action naturelle; et, pendant l'hiver, la *colma* des marées extraordinaires, en faisant parfois de la place Saint-Marc un lac où les gondoles pourraient glisser sans danger, soumet à une singulière épreuve, depuis bientôt neuf cents ans, le sol qui porte un des plus curieux monumens élevés par la main des hommes. Le mode de fondation n'est pas le même pour la basilique que pour une partie du Palais ducal, celle qui présente sa façade du côté du pont des Soupirs. Depuis les premières grandes constructions des doges Partecipazio, Orseolo et Domenico Contarini, et jusqu'aux embellissemens décrétés par le grand conseil en 1422, c'est-à-dire pendant cinq siècles, on a adopté à Venise pour les monumens un système de grilles superposées formées d'énormes poutres asssemblées. Plus tard on modifia le procédé; on battait d'abord les pilotis et, sur ces points d'appui, on fixait des poutres en les chevauchant, en comblant les intervalles où l'eau séjournait comme dans des cuves. Toutes les forêts de l'Istrie, toutes celles de la Dalmatie et les bois du Frioul sont là, sous le sol de Venise, et si les montagnes de ces pays présentent aux voyageurs des cimes dénudées, c'est que pendant plus de dix siècles Venise a demandé à ses colonies les moyens de consolider son sol. Le temps fait son œuvre, les pilotis et les grilles ne résistent plus à l'action des eaux stagnantes et des marées; peu à peu ce sol factice devient plus perméable, son niveau baisse et, le tassement ne se produisant pas d'une façon uniforme parce que tel ou tel assemblage résiste mieux, le monument se trouve compromis.

Voilà pour le sol sur lequel on s'appuie; mais une autre condition très importante résulte fatalement de cette condition primitive : c'est le système de construction de la masse de l'édifice. S'il n'est pas exact de dire que le monument est byzantin, il faut cependant constater que, suivant le système des constructeurs orientaux, les architectes primitifs de Saint-Marc n'ont pas, à proprement parler, fait de murailles à leur édifice, mais simplement des cloisons ou clôtures afin d'éviter les tassemens sur de grandes surfaces. Adoptant pour toutes les parties qui ferment l'aire, un système d'arcatures, d'archivoltes, de coupoles, de voûtes et de niches; ils ont accumulé et reporté tout le poids supérieur de la construction et toutes les poussées des arcs de clôture sur des piliers massifs

profondément fondés sur leurs pilotis. Une fois sûrs de la force de résistance du sol destiné à porter ces piliers, ils n'avaient plus à craindre les tassemens sur tout le périmètre. Si j'ajoute que les marbres ont servi de cintres destinés à recevoir les arcs et archivoltes en brique, et que, dans le cas où le parti pris décoratif exigeait que ces marbres fussent précieux et d'une riche coloration, pour en atténuer l'épaisseur on ne les employait plus qu'en lames en les collant à l'aide d'un ciment sur des plaques de pierre, on comprendra que, dans le cas d'une restauration, d'une consolidation ou d'une reprise totale, on se trouve en face de difficultés presque insurmontables. La décoration à Saint-Marc n'est pas une broderie de la masse, mais bien une broderie du revêtement; et ce qu'on appelle en termes techniques la *reprise en sous-œuvre*, opération assez simple à faire si la beauté du monument est inhérente à la masse même de la pierre ou du marbre, n'est plus possible lorsqu'il n'y a à reprendre et à soutenir qu'une masse de briques qui s'émiette, qu'une série de placages décollés par des mouvemens et des poussées qui, la plupart du temps, les ont fait éclater. C'est ici qu'interviendrait, dans l'ordre de la discussion, l'énumération des difficultés que l'on rencontre à substituer aux marbres détruits des matériaux de même provenance; mais, alors même qu'il y aurait identité (ce qui ne saurait être), il faut reconnaître qu'ils n'auraient plus la riche patine dont le temps les a revêtus.

Une seule façon de procéder aurait pu prévenir les irréparables dommages que nous serons obligés de constater dans le monument; c'est une conservation et un entretien réguliers depuis la suite des siècles jusqu'aujourd'hui. Mais il est à peine besoin d'indiquer les raisons historiques qui ont amené pendant de longues années l'abandon de la basilique dans sa partie extérieure, et qui expliquent le laissez-faire qui a présidé à certaines dispositions intérieures. Les procurateurs de Saint-Marc, si jaloux de leurs droits et de leur autorité, n'avaient plus au déclin de l'institution, ni crédit, ni prestige, ni ressources; et, sans compter les vicissitudes des invasions, les catastrophes et la décadence, que de causes de dépérissement on pourrait signaler! Qui pourra dire depuis combien d'années on a laissé sommeiller ce fameux décret de 1500 : *Non si possi mai in alcun tempo far romper opera alcuna in alcuna parte di essa chiesa senza la presenza del Procuratore di chiesa.*

On a tout particulièrement déploré, dans la restauration de Saint-Marc, la perte complète de cette harmonie générale du monument qui est le résultat de l'action du temps, de l'effet de l'atmosphère, des circonstances hygrométriques et des combinaisons naturelles qui se produisent sur toute la surface d'un monument, sous l'action d'un climat comme celui de Venise. En effet, ce n'est pas une chose

indifférente et de pure convention que cette *patine* dont le manifeste parle en termes si éloquens. C'est le glacis au tableau, c'est l'enveloppe, le mystère, la poésie, l'harmonie dans laquelle viennent se fondre tous les tons divers de la palette architecturale. Dans l'Italie méridionale, c'est cette puissante coloration rougeâtre dont les chauds rayons du soleil ont revêtu les temples de Pæstum; en Grèce, c'est un voile argenté que les siècles ont jeté sur les marbres de l'acropole. A Westminster, à Hereford, à Canterbury, c'est une lèpre sinistre qui ronge le monument et le revêt d'une livrée séculaire qui a sa grandeur et sa poésie. En France, nos plus célèbres artistes et archéologues, les Lassus, les Viollet-Leduc, les Ruprich-Robert, les Duban, les Boeswilwald, s'efforçaient en vain, en restaurant religieusement nos vieilles basiliques et nos palais, de devancer l'action du temps, cherchant à imiter, pour les parties nouvellement sculptées, cette teinte précieuse sans laquelle il n'y a ni caractère, ni vraie grandeur.

Mais à Venise, nous sommes encore, sous ce rapport, dans des conditions toutes spéciales; le système décoratif procède à la fois de la peinture et de l'architecture, et l'effet général est le résultat d'une juxtaposition et d'un accouplement de matériaux de couleurs diverses, augmenté encore des vifs éclats des dorures et des compositions exécutées en mosaïques brillantes. Comme si ce n'était pas assez des marbres, de l'or, de la couleur et des émaux éclatans, les architectes primitifs ont aussi incrusté dans ce grand reliquaire des cabochons et des pierres rares. Des conditions atmosphériques spéciales, l'air salin de l'Adriatique, une humidité constante et les vifs rayons du soleil ont pendant plus de neuf cents ans exercé leur action sur cet ensemble: les serpentins, les porphyres, les granits, les cipolins, les brèches, les albâtres de l'Orient, les verts antiques, les africains, polis comme des gemmes, ont pris à la longue une intensité extraordinaire et sont montés au ton des plus violentes couleurs de la palette, pendant que les cubes d'or vitrifiés, qui formaient les fonds, trop vifs et offensans pour les yeux, s'amortissaient sous un impalpable glacis, délicat comme celui dont l'artiste habile vient voiler un effet qui détonne dans l'ensemble d'un tableau. Ce n'est point la main des hommes qui peut jeter ce voile harmonieux sur les monumens, c'est l'œuvre des siècles, c'est la main du temps, et c'est la main de celui qui est dans le temps.

Or supposons, comme c'est le cas pour nombre des parties de la basilique, que le revêtement ait éclaté, et qu'après avoir été, il y a plus de cent ans, rapprochés et maintenus déjà par des crampons fixés dans la brique, tous ces éclats n'aient plus de cohésion; comment y suppléer aujourd'hui? La *marmorata* du Tibre, sans doute,

a été découverte, mais ce n'est pas assez : Caneva, Sacile, Carrare, Vérone et les carrières des environs de Florence, malgré ces noms superbes qu'on donne à leurs marbres, le *membro bianco translucido*, le *bianco alabastrino*, le *pagliarino venato in giallo d'oro*, la *fior di Venere*, ne sauraient remplacer ces *pavonazetti*, brillamment mouchetés comme la queue d'un paon, que nos devanciers empruntaient à l'Orient. Si on est dans la nécessité absolue de remplacer partie du revêtement, c'en est fait de la patine, et si on ne le remplace point, c'en est fait du monument. Il est donc certain qu'il y a souvent incompatibilité entre les nécessités pratiques et la conservation de l'effet. J'en veux donner un exemple pris dans des travaux en cours d'exécution ; il frappera, je l'espère, ceux des lecteurs qui connaissent les divers aspects de Venise et peuvent être touchés par les effets admirables des mille tableaux qui se composent devant leurs yeux, quand ils glissent en gondoles sur la lagune, en revenant du Lido.

A l'entrée du grand canal, au-dessus de la douane de Mer surmontée de la statue de la Fortune qui tourne au vent sur sa boule d'or, se dresse *la Salute :* ses coupoles bulbeuses, d'un gris argenté, se détachent sur le ciel bleu coupé de légers nuages blancs; à gauche, on a le port et les *Zattere*, où les grandes voiles rougeâtres des bateaux de Dalmatie sèchent aux rayons du soleil ; à droite on a le grand canal aux eaux sombres, où se reflète la ligne des palais. Si, par larges masses, la vive lumière éclaire ce tableau en en faisant sentir les plans successifs, il est d'un effet incomparable. L'effet dominant dans cet ensemble, et comme ligne et comme couleur, personne ne s'y méprendra, est produit par ces doubles coupoles, solides, réelles, pesantes, butées par les lourdes consoles en volute, mais qui semblent pourtant, grâce à la coloration délicate dont deux siècles ont revêtu leurs calottes de plomb, flotter suspendues dans l'éther, comme si elles étaient frottées par une main légère d'un simple glacis d'argent sur un ciel d'un incomparable éclat. C'est l'atmosphère de Venise, l'air ambiant de la lagune, dont quelques grands artistes ont pénétré le secret ; et si le Veronèse, si Canaletto, si Guardi, si Tiepolo sont des maîtres, c'est qu'ils ont su fixer cette harmonie composée des tons les plus éclatans, et faire flotter leurs grandes figures allégoriques dans cette atmosphère vaporeuse et blonde

Or, ces temps passés, on avait constaté que la couverture des coupoles, rongée peu à peu par le temps, et qui ne devait cette teinte délicate qu'à l'action délétère de l'humidité et du soleil, ne garantissait plus l'intérieur du temple et menaçait sa solidité. On a dû poser des échafaudages et remplacer les feuilles de plomb : tout l'effet du tableau s'est alors évanoui. La coupole aux tons d'o-

pale, irisée comme les verres de Venise, dont la matière s'était pour ainsi dire volatilisée, au lieu de flotter dans l'air et de se combiner harmonieusement avec le fond, avance maintenant dans le tableau, froide, régulière, pesante; et, comme pour mieux faire sentir le prix de ce qu'on a perdu, sa coupole jumelle, qui n'est point encore restaurée, oppose la délicatesse de coloration qu'elle a gardée à la brutalité de celle qu'on vient de renouveler. Si tout cela est impalpable et vient de l'imagination des hommes; il y a, Dieu merci, en dehors des peintres, tout un monde d'esprits qui, ici bas, se font une joie de ces fêtes des yeux.

Il était nécessaire d'énoncer ces conditions spéciales à Venise avant d'entrer dans le monument parce qu'il faut se placer sur le terrain pratique pour traiter une question où l'art et l'intérêt de l'histoire sont subordonnés à la solidité d'une construction; mais il ne l'est pas moins de faire observer que, lorsqu'on va porter la main sur un monument comme Saint-Marc de Venise, il faut être pénétré de l'importance qui s'attache à la forme, à la couleur, aux dispositions primitives. Chaque pierre est consacrée, et toute modification ou tout sacrifice inutile est un crime contre l'histoire et l'illustration d'un pays. Il faut se rappeler sans cesse qu'ici s'est humilié le terrible Barberousse; là Pisani a harangué ce peuple qui venait de briser ses chaînes et qu'il allait conduire à la victoire contre les Génois : sur ce pavé précieux, qui ondule comme les vagues de la mer, se sont agenouillés les doges depuis Faliero Vitale, au jour de la consécration, il y a huit siècles, jusqu'à Venier au lendemain de Lépante, jusqu'à Mocenigo au retour des Dardanelles et Morosini après le Péloponèse.

III.

Nous allons examiner maintenant l'état actuel du monument et nous verrons dans quelle mesure on a respecté le caractère de l'architecture sous le double aspect de la forme et de la couleur.

Des trois façades que présente la basilique : celle au sud sur la Piazzetta, celle au nord sur San Basso et celle à l'ouest sur la place Saint-Marc : c'est celle au nord, sur San Basso, qui a été reprise la première. Les hommes de notre génération n'ont pu la voir dans son aspect primitif, car les travaux étaient commencés dès 1842; il faut, pour se rendre compte des changemens opérés, se reporter aux monographies du temple et aux représentations connues de l'édifice. Nous n'insisterons point sur cette partie, qu'on a laissée en dehors de la polémique actuelle; les observations que nous pourrions faire se reproduiront d'ailleurs presque identiques pour la façade sud. Voyons cependant ce qui frappe à première vue le spectateur.

La richesse de cette façade consistait en bas-reliefs précieux encastrés dans les parois; sculptures empruntées à Altino, Aquilée, Grado, Torcello, Byzance et même à la Perse; dans le revêtement de marbre d'Orient sur toute la surface, et dans la décoration des archivoltes précieusement fouillés, dont le plus important enveloppe l'admirable porte qui donne accès dans l'atrium. Il va sans dire qu'en procédant aux travaux, on a conservé tous les bas-reliefs, mais le revêtement tout entier a été renouvelé, et la façade a pris un ton gris, froid et sec, sur lequel les chapiteaux et les sculptures noircis par le temps se détachent durement. On a cru devoir, pour plus de régularité, ramener les colonnes antiques, prises toujours çà et là et souvent hors de mesures, au diamètre des chapiteaux qui les couronnent. Par un travail de râpe et un grattage on a détruit leur galbe vénérable et le brillant dont leur riche matière est susceptible. Les bases partout relevées sont solidement assises sur des fondations nouvelles, les moulures vives et nettes ont je ne sais quoi d'exact, de symétrique et de prévu qui succède à un parti-pris moins rigoureux et souvent très irrégulier; et le fond de vert antique sur lequel se profile l'arc arabe du XIIIe siècle, avec son curieux bas-relief de la Nativité, ayant gardé la patine du temps parce qu'on a senti tout le prix de la sculpture, il résulte de cette opposition de couleur une violente discordance dans l'effet d'ensemble. Je ne voudrais pas entrer dans le détail des choses, mais il est nécessaire d'observer aussi que le revêtement de marbre primitif avait, indépendamment du prix de la matière et de sa rareté, une physionomie toute spéciale qui accusait et son époque et son origine : le revêtement actuel présente les veines du marbre dans le sens perpendiculaire tandis que l'ancien les montrait dans le sens horizontal. Il résulte de ces divers partis-pris un aspect tout autre que l'aspect primitif et une façade moderne, qui, même si on accepte le principe de la substitution des marbres, a perdu bien autre chose que ce hâle du temps qui en harmonisait les parties diverses.

Nous ne faisons qu'indiquer la récente addition du sarcophage de Manin sous l'arc extérieur qui relie le temple au palais épiscopal. Il est facile de se convaincre que ce monument funèbre n'est pas à l'échelle, que la matière en est lourde, commune et peu en harmonie avec le ton de l'édifice, et que le caractère de ces lions *nature* qui portent l'*arca* ne peut s'allier au parti-pris conventionnel et architectural des sculptures qui l'entourent. Si on réalisait, comme on le prétend à Venise, la pensée d'élever sur cette petite « Place des Lions » la statue équestre du roi Victor-Emmanuel dont l'érection est votée déjà, on pourrait risquer encore d'aggraver l'effet produit par ce manque d'harmonie. L'intérêt historique s'accroît certainement de ces contrastes que forment entre elles les

œuvres d'art des époques les plus diverses, et le fier *Coleoni* tout bardé de fer, sur l'admirable piédestal renaissance du Leopardi, fait bonne figure à côté des arcs aigus du XIIIe siècle de San Zanipolo; mais les hommes de génie, quel que soit le siècle qui les voie naître, ont entre eux un lien de parenté; ils se préoccupent toujours de mettre leurs œuvres en rapport avec les silhouettes des monuments qui les entourent, tandis que de nos jours les hommes de talent qui fondent une statue fixent surtout leurs yeux sur la figure elle-même. Avant de faire le *Gattamelata*, Donatello dresse son modèle en bois sur le piédestal de Padoue, sur la place même du *Santo*, et Alessandro del Cavallo, architecte, fondeur et sculpteur, établit son atelier de fusion au *Ponte Rosso*, là même, où, dans sa superbe attitude, le vainqueur de Piccinino semble marcher contre les ennemis de la république.

C'est le renouvellement de la façade sud, c'est-à-dire celle sur la Piazzetta, qui a provoqué la publication de la protestation du comte Zorzi et la fougueuse lettre de M. Ruskin qui sert de préface aux *Observations sur les restaurations intérieures et extérieures de la basilique de Saint-Marc*. Après avoir, avec une magie de style que personne ne lui a jamais contestée, évoqué en face de Saint-Marc le passé de la reine de l'Adriatique, le poète des *Pierres de Venise* s'écrie : « Aujourd'hui, je repasse à la même place en baissant les yeux, je ne trouve plus que la larve ou plutôt le cadavre de ce que j'ai tant aimé. » Faut-il voir là une exagération de poète, ou vraiment la nouvelle façade a-t-elle perdu tout son caractère et toute sa beauté en sortant des mains de ceux qui en ont entrepris la restauration?

Cette façade menaçait ruine, tout le monde l'a reconnu; non-seulement les murs lézardés et les points d'appui, hors d'aplomb, entraînaient le revêtement, mais les fondations elles-mêmes, mal conçues à l'origine, impuissantes à soutenir l'effort de la masse, compromettaient la chapelle Zeno, le baptistère et le trésor. Les travaux furent commencés en 1865; l'architecte de la basilique n'avait alors pour contrôle que le conseil de fabrique du Dôme, où ne siégeait qu'un seul homme compétent, M. Saccardo, ingénieur civil. On était sous le gouvernement autrichien, l'administration de la fabrique était en tutelle, mais il est juste d'ajouter qu'on n'exerça sur elle aucune pression; l'académie de beaux-arts avait seule voix consultative. Lorsque l'autorité supérieure proposa de marquer son passage par la substitution, aux mosaïques du XIIe siècle, de compositions modernes dues à un artiste autrichien, M. Saccardo eut le mérite de lutter énergiquement contre cette décision officielle, et il eut aussi le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès.

On ne peut pas dire que ce fut une restauration, mais bien une reconstruction totale de la façade, car on reprit toutes les fondations, les murs et les voûtes. Jugeant avec raison que c'était dans la nature du sol lui-même qu'il fallait chercher la cause de cet état de ruine, l'architecte commença par rétablir le terrain en faisant battre à grande profondeur plus de deux mille deux cents pilotis sur lesquels il fit un lit de pierre molaire de Trieste. Cela fait, il reconstruisit sa façade et, quelle qu'elle soit désormais, elle traversera impunément les siècles. On voit qu'il s'agit là d'une question de principes. L'architecte eût-il livré au public, après douze années de travail, une nouvelle façade entièrement semblable à l'ancienne et reproduite jusque dans ses verrues, avec ses dispositions dangereuses au point de vue de la statique et ses discordances de style, les signataires du mémoire au ministre, voyant qu'on ne leur rendait point les matériaux eux-mêmes avec la livrée du temps, ni les mosaïques originales, en un mot ni la même matière à la même place et dans le même effet pictural, auraient toujours formulé les mêmes plaintes et considéré cette restauration comme un crime contre l'histoire. C'est le cas de citer ce passage de M. Ruskin : « Nous pouvons à notre gré, dit-il, construire pour nous-mêmes, en Angleterre ou en Amérique un modele de l'église de Saint-Marc, mais nous sommes venus à Venise pour voir la basilique *elle-même*, ce Saint-Marc dont les piliers, il y a six cents ans, ont tremblé aux clameurs des croisades, nous sommes venus pour nous incliner sous ces mêmes voûtes où s'inclina Barberousse, et nous les trouvons polluées et ruinées par la négligence des plus rudes mains; nous sommes venus pour nous agenouiller sur ce pavé où le doge Selvo est venu, nu-pieds, ceindre la couronne, et nous le trouvons détruit et modernisé par le bas esprit d'une société de mosaïstes... Mais je dois me taire, la honte me rend muet quand je sais que l'influence et l'exemple de l'Angleterre se retrouvent à l'origine de ces méfaits (1). »

Nous sommes obligés de constater un fait matériel : c'est que, même en acceptant le principe de la reconstruction, en faisant notre deuil de la poésie, et nous conformant à cette triste nécessité de voir disparaître les beaux matériaux dorés par le temps et richement colorés par toutes ces influences de l'air ambiant de Venise, nous n'avons plus tout à fait devant les yeux l'ancienne façade, même au point de vue de sa seule conception architectonique.

(1) Ces dernières lignes du célèbre écrivain ont besoin d'explication afin qu'on ne s'en exagère pas la portée. La société connue à Venise sous le nom de *Société Salviati*, qui a exécuté les travaux de mosaïque de Saint-Marc, a été surtout fondée avec des capitaux anglais, et c'est cette même société qui a été chargée de l'exécution des mosaïques qui jouent un rôle important dans la décoration du musée de *South-Kensington*.

C'est un fait qu'il faut prouver. Ce flanc méridional, chacun le sait, se compose de deux travées de deux arcs superposés chacune, séparés par des clochetons ou *pinacoli* reposant sur des séries de colonnes. L'angle sur la place Saint-Marc a un contrefort, troisième arc à jour formé par le ressaut de la galerie qui contourne l'édifice.

Le premier grand arc inférieur de la travée, du côté de la place Saint-Marc, porte la lumière dans la chapelle Zen, le second arc inférieur, entre les fameux piliers près du trésor, donne accès au baptistère. Les arcs de l'étage supérieur sont en retraite de toute la largeur de la galerie au pourtour de l'édifice ou *ringhiera;* ils correspondent, non plus à la chapelle Zen ni au baptistère, mais à des magasins appuyés sur leurs voûtes. Au-dessous de la naissance de l'arc, ils sont divisés, l'un en cinq et l'autre en quatre travées à jour qui éclairent les chambres; et l'arc lui-même est plein, mais divisé, pour son ornementation, en une série de bandes horizontales richement encastrées de mosaïques, de *formelle*, de marbres précieux et de pierres rares. Comme dans tout le système décoratif des trois façades, ces arcs plein-cintre supérieurs sont enfermés dans un arc aigu sur lequel rampent de riches feuillages de marbre, d'où, comme des fleurs animées, sortent des statues à mi-corps. Au sommet dominent, se découpant sur l'azur, les saints porteurs de glaive ou de l'évangile.

Telle est la conception dans son ensemble; ajoutez à cela les deux merveilleux piliers du VI[e] siècle arrachés au temple de San Saba et rapportés d'Acre par Lorenzo Tiepolo; la charmante Madone du XII[e] siècle abritée sous le clocheton, devant laquelle la confrérie de San Fantino allumait deux cierges noirs à chaque exécution capitale qui se faisait entre les deux colonnes de la Piazetta; précieuse image qui a reçu, depuis cinq siècles, avec un suprême *Salve Regina*, le dernier regard des suppliciés livrés à demi morts aux mains du bourreau. Jetez sur ces marbres, sur ces ors, sur ces pierres, sur toute cette histoire éclatante ou lugubre cette incomparable coloration dont les siècles les avaient revêtus, vous aurez la petite façade sur la Piazzetta, encadrée entre la porte de la *Carta* et la *Loggetta*, telle que nous avons tous pu la voir avant 1865.

Les gens du monde, qui, dans un tel tableau, n'embrassent que l'ensemble sans descendre au détail architectural, n'ont sans doute jamais observé que les deux arcs superposés des deux travées n'avaient *ni le même rayon, ni le même axe* et que, par une disposition résultant d'une audace de construction, d'une grande incurie, ou d'une nécessité créée par le plan, tout le poids du clocheton qui sépare les deux travées supérieures venait, par un formidable *porte-à-faux*, s'accumuler à 45 degrés sur l'arc inférieur de la verrière de la chapelle Zen. Cette singulière disposition, certaine-

ment déplorable au point de vue de la statique, avait ses conséquences naturelles pour toutes les dispositions de détail.

L'architecte a-t-il pensé que, pour prévenir, pour de longs siècles, une restauration nouvelle, il devait changer des dispositions aussi périlleuses; ou bien, imbu des principes classiques et du respect de la loi des axes et des *pendans*, a-t-il vu là une disposition barbare née seulement d'une nécessité momentanée? Toujours est-il qu'il a remis les choses dans l'ordre, et, comme il y a une logique absolue en architecture, cette modification de parti-pris amenait mille modifications de détail sur lesquels il est inutile de s'appesantir.

Ceux qui ont encore présente à l'esprit la façade telle qu'elle existait naguère, ou ceux qui possèdent des reproductions de l'état primitif, se rappelleront qu'au-dessous de la grande verrière qui éclaire la chapelle Zen, l'un des Lombardi avait adossé un autel en marbre décoré d'une croix en vert antique, qui découpait son blanc fronton sur le vitrail sombre. Il avait voulu, par une pensée symbolique, rappeler à l'extérieur l'autel intérieur de la chapelle, et protéger ainsi, en leur inspirant le respect, cette place banale et à ciel ouvert, où le gondolier et le cicerone viennent se chauffer au soleil. C'était poétique et charmant; l'architecture a de ces pensées exquises qu'il faut savoir comprendre. Cet édicule tout entier, qui mesurait plus de 30 mètres superficiels, a été supprimé et transporté au *seminario patriarcale*, près la Salute; et, comme il en résultait une large place vide, il a fallu la remplir de grandes plaques de marbre vert de Suse, d'un ton violent et qui hurle dans l'ensemble. J'indique rapidement les autres changemens; l'addition de la partie postérieure des griffons sur les colonnes, ramenées à un plan plus avancé, la suppression d'un avant-corps ou caisson entre la porte du baptistère et le trésor; la baie carrée du même baptistère ramenée à la forme gothique par des meneaux trilobés.

Voilà pour la forme; pour la couleur nous nous trouvons toujours en face de la même situation. Si on reconstruit au lieu de consolider et de conserver, c'en est fait des matériaux précieux (surtout si on a modifié les mesures); et par toutes sortes de raisons déjà exposées, on aura des pâtes de verre de Murano à la place des pierres rares, des mosaïques neuves au lieu des mosaïques primitives, des colonnes raclées et poncées, dont les fûts jurent avec les chapiteaux, de grandes surfaces grises, revêtement vulgaire à veines perpendiculaires, substituées à des marbres précieux du ton le plus riche et le plus harmonieux.

On m'objectera vainement que l'édicule datait des premières années du XVI[e] siècle et représentait un anachronisme architectural avec les arcs du XIII[e] et les feuillages et clochetons du XIV[e]; que

reproduire dans la construction nouvelle les fautes de statique de la façade primitive, c'était la vouer à une destruction à courte échéance : les vrais principes de cet art tout moderne qui s'appelle la restauration des édifices anciens condamnent ces libertés prises.

La théorie du pittoresque en art ne sera jamais définie exactement, et il y a lieu de croire que, de ces irrégularités, naissait un effet qui avait son prix. S'il est vrai que l'accent si particulier de l'architecture de la basilique résulte du bizarre accouplement des styles, d'une fantaisie singulière, d'un certain mépris des lois de la construction et des règles architectoniques, et enfin d'une extrême richesse de matériaux divers fondus par l'action du temps dans une éclatante harmonie, il va sans dire qu'en entreprenant de remédier aux outrages du temps, il fallait d'abord respecter la forme, ensuite la couleur. S'il m'est prouvé qu'il était absolument impossible de les conserver, je demanderai alors que, dans le même ordre, à la même place, suivant le même système, on emploie des matériaux de même nature que ceux qu'on remplace, laissant au temps et au même air ambiant le soin de les fondre dans l'harmonie de l'ensemble. L'effet sera perdu pour la génération qui voit s'accomplir la restauration, mais les génération futures éprouveront la même impression en face de l'édifice et n'auront point à demander compte des changemens qu'on lui a fait subir.

J'ai hâte d'arriver à la façade principale, objet immédiat de la sollicitude publique et des craintes formulées dans le mémoire au gouvernement italien. Sur ce point du moins, la situation n'est pas encore compromise, à part cependant le retour d'angle de la façade que nous venons de décrire, où l'architecte, ayant relevé d'au moins $0^{m},15$ tout le plan de sa base, et par conséquent d'autant la galerie au pourtour du monument, a posé les jalons de la restauration future de toute la façade principale. Si on arrivait, en examinant attentivement cette partie de l'édifice, à établir qu'elle n'exige aucune reprise, le gouvernement italien ayant déclaré publiquement qu'il a donné l'ordre de suspendre tout travail, on prendrait son parti du mal qui a été fait au nord et au sud, et, du moins, on n'aurait plus aucune crainte à concevoir pour cette magnifique décoration.

Reculons-nous sur la place et mettons-nous au point de vue, entre les deux superbes bases des mâts qui portent les étendards, bases sculptées par le Leopardi. Nous pouvons constater en effet que le parti-pris général de la façade est le même qu'en 1496, alors que Gentile Bellini peignait le célèbre tableau de l'Académie des beaux-arts. Un détail cependant nous frappe tout d'abord; les six clochetons qui séparent et qui butent les cinq arcs dont se com-

pose l'ensemble étaient alors dorés; ils ne le sont plus aujourd'hui, et l'effet est évidemment moins splendide.

Est-ce à dire que depuis les dernières années du XVe siècle, cette partie de l'édifice n'ait subi aucune autre altération notable, et les Vénitiens du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècles, n'auraient-ils pas eu le droit, avant l'agitation d'aujourd'hui, de rappeler les architectes et la fabrique au respect des monumens qui sont la gloire d'un pays dont on n'a pas le droit de mutiler l'histoire? Non certes. Le XIVe siècle avait vu, non pas une restauration, mais une transformation complète de l'édifice, et il est plus que probable, quoique ni les archives de Venise ni les chroniques n'en fournissent la preuve absolue, qu'elle fut accomplie par Filippo Calendario, cet architecte de génie, criminel sublime, le complice de Marino Faliero, qui fut pendu à la baie principale du palais ducal, son œuvre superbe. Le Calendario (1) avait respecté, dans les tympans des cinq arcs inférieurs et ceux des quatre arcs supérieurs, les mosaïques des artistes primitifs, et nous les voyons encore, en 1496, dans le tableau de Bellini. Dès 1660, il n'en existe plus qu'une seule, contemporaine ou à peu près de la façade du XIIIe siècle; c'est celle qui orne l'arc inférieur de l'angle au nord vers San Basso, elle est heureusement la plus précieuse de toutes, car elle nous montre cette même façade de Saint-Marc telle qu'elle existait vers 1220, déjà ornée des quatre chevaux de bronze dorés de l'arc de Néron, envoyés de Constantinople à Venise par Marino Zen en 1205.

En 1660, Pietro Vecchia substitue aux mosaïques anciennes, dans les deux premiers arcs à droite du spectateur, ses deux compositions : le *Transport du corps de saint Marc* et le *Débarquement du corps*. Les derniers vestiges de celle au centre, la plus importante de toutes, ne disparaissent qu'en 1836 pour faire place à l'œuvre médiocre de Lattanzio Querena : l'*Adoration du Christ*. Sebastiano Ricci, en 1728, avait remplacé celle à gauche du grand portail par son éclatante décoration : *les Magistrats de Venise adorant le corps de saint Marc*, et la dernière est celle qui nous est restée du XIIIe siècle. Les mosaïques des arcs supérieurs n'ont pas été mieux respectées : en effet, les quatre supérieures sont du XVIIe siècle et les cartons sont signés par Maffeo Verona; la première à droite des chevaux, *la Résurrection*, malgré sa date relativement récente, n'offre plus qu'une image vague et décolorée, tandis que celle de Ricci, par exemple, abritée il est vrai sous le

(1) Cette opinion n'est pas encore professée par les écrivains spéciaux, mais il me semble que la signature du *Calendario* se lit dans ces beaux feuillages qui rampent sur les arcs aigus enveloppant les cintres.

Portone, détonne dans cet ensemble. Disons en passant que de tous les mosaïstes de tous les temps, ceux du XIe et du XIIe siècle sont les plus habiles au point de vue technique, et ceux qui semblent, avec les anciens, avoir le mieux saisi les conditions spéciales à leur art, c'est-à-dire la subordination de la forme à la matière employée, principe fondamental de tout art appliqué à l'industrie, que les dessinateurs modernes n'ont pas assez présent à l'esprit.

Voilà donc le fait historique; les générations se succèdent, chacune laisse sa trace : aux mosaïstes naïfs, élèves des Grecs, succèdent les peintres touchans du *quattrocento,* puis viennent les artistes nobles et hardis du XVIe siècle; à leur tour, les peintres galans de la décadence ne se font point scrupule d'imprimer leur cachet sur un monument d'un caractère byzantin, et Lattanzio Querena lui-même, homme de bonne volonté, qui semblait ignorer qu'un carton traduit en mosaïque exige des conditions spéciales pour faire corps avec l'architecture, veut passer à son tour à la postérité. N'avons-nous pas dit plus haut qu'il avait fallu, de la part de l'ingénieur Saccardo, une lutte très vive pour empêcher de substituer à toutes les œuvres du XIIe siècle dans la chapelle Zen, les cartons exécutés par un peintre autrichien? C'est qu'il y a au fond du cœur de l'homme un instinct secret et un violent désir de laisser ici-bas une trace de son passage, et de léguer son nom aux générations futures. Il faut évidemment nous contenter de ce qui nous reste, mais combien l'impression serait plus grande encore si, restaurées respectueusement et conservées avec des soins jaloux par des générations soucieuses du passé, nous avions devant les yeux ces anciennes compositions dont nous connaissons et le ton et la forme par le tableau de Bellini! Les procurateurs de Saint-Marc n'ont donc jamais eu l'idée d'imposer aux architectes et aux artistes la restauration ou la substitution de copies identiques aux originaux. Mais le temps marche, les idées progressent, et ce sera l'honneur de notre époque d'avoir fait une loi à ceux qui ont la charge des monumens publics de toujours respecter les dispositions prises par les ancêtres, dispositions où se reflètent et l'âme et l'esprit d'un temps, et de ne jamais déchirer un seul feuillet de ces livres de pierre où on lit l'histoire des époques éteintes.

Mais du moins, sous le rapport de la forme architecturale, il ne semble pas, depuis la grande transformation du XIVe siècle, qu'on ait rien changé à l'ensemble. Le XVe, le XVIe et le XVIIe n'ont fait que conserver et consolider. Nous sommes donc en face d'un monument à peu près intact. Je dis *à peu près,* il faut spécifier, car là est toute la question. Cinq travées de deux arcs superposés, séparées et butées par le système de colonnes portant les *pinacoli,*

composent l'ensemble : la première travée est sérieusement menacée à son angle méridional ; le premier ordre de colonnes, hors d'aplomb désormais, manque par la base et entraîne dans sa chute l'ordre supérieur ; le revêtement de marbre, détaché du mur, laisse voir la brique, effritée, qui tombe en poussière : on a dû soutenir avec des charpentes cette partie de l'édifice.

A l'étage supérieur correspondant, l'arc a perdu cette belle ornementation de feuillages rampans d'où sortent à mi-corps les statues des saints ; la statue qui trônait à son sommet n'existe plus, et la belle frise richement colorée de rinceaux mosaïques qui recouvraient l'épaisseur de l'arc est tombée sur le sol de la galerie. Le *pinacolo* qui sépare ce premier arc supérieur du second, abritant son évangéliste sous son dais de pierre sculpté comme une dentelle, est aussi très sérieusement menacé, et la préfecture de Venise a dû, par force majeure, faire poser des étais et des jambages destinés à retenir les colonnes chancelantes.

La grande verrière au centre qui porte la lumière dans la nef de la basilique a été remplacée il y a quelques années, et il ne paraît pas que les autres parties jusqu'à l'angle nord nécessitent de réparations. Mais à ce même angle, vers l'horloge, l'avant-corps destiné à porter la galerie qui se retourne sur San Basso, malgré les chaînages faits à une époque contemporaine de Bellini, est hors d'aplomb par suite de tassemens inégaux du sol ; et elle entraîne naturellement la galerie et l'angle supérieur. Sur ce point, le dommage est sérieux et le danger imminent ; le spectateur attentif ne reste même pas sans inquiétude sur l'avenir de cette partie de l'édifice, mais il n'y a danger que pour le revêtement, car la construction elle-même a été consolidée lors de la restauration de la façade sur San Basso.

Voilà pour l'extérieur ; il sera indispensable sur ce point de pourvoir et de le faire immédiatement, avec toute la discrétion sans doute que comporte un tel travail, mais aussi avec énergie et rapidité. Le lecteur entrera avec nous dans la basilique pour aborder cette question, sur laquelle on a beaucoup insisté, de la restauration du *pavimento* et des belles mosaïques qui font de Saint-Marc un véritable reliquaire.

IV.

Dirigeons-nous par l'atrium, dans la chapelle du cardinal Zen. C'est un sanctuaire d'art ; l'enceinte est carrée, sa face ouest correspond au premier arc de la façade principale, sa face sud s'éclaire par la Piazzetta, et la face à l'est donne accès dans le baptistère. Le corps de l'édifice est du XIIe siècle, il est voûté en berceau.

Vers 1505, comme le cardinal Zen, mort en 1501, avait fait un legs considérable à la république, le sénat décréta qu'on lui élèverait un tombeau dans la basilique. Je n'insiste pas sur les admirables sculptures de cet ensemble, dû au premier des Lombardi; il s'agit ici des changemens opérés lors de la restauration.

Antonio Lombardo, de 1505 à 1515, avait modifié l'aspect de la chapelle pour y placer au centre le sarcophage sur lequel repose la statue du cardinal; il avait adossé à la face méridionale le riche autel de bronze fondu par Zuane dalle Campane, autel indiqué à l'extérieur sur la Piazzetta par le petit édicule dont nous avons regretté la suppression, et, se bornant à flanquer cet autel de deux grands panneaux de mosaïques avec les armes de la famille Zen; il avait respecté les bas-reliefs grecs qui, primitivement, ornaient les parois de la chapelle, et aussi l'ensemble considérable des compositions qui en ornaient les voûtes : mosaïques du XIIe siècle du plus haut intérêt, représentant douze épisodes de la vie de saint Marc.

Lorsqu'il s'agit, en 1865, de restaurer la façade méridionale de la basilique, opération sur laquelle nous avons insisté, comme on refaisait les murs et les voûtes, on enleva la plupart des mosaïques que le Lombardo avait respectées, conservant seulement tout ou partie de celles appliquées sur des plans perpendiculaires. Les mosaïques primitives enlevées, restaurées depuis, existent encore en magasins, maintenues dans des cadres de bois. De courbes qu'elles étaient, on les a ramenées au plan horizontal; et sur les voûtes, on leur a substitué des copies fidèlement exécutées par la compagnie, alors dirigée par M. Salviati. Nous avons comparé les copies aux originaux, et, à part la question de principe, il faut reconnaître qu'autant qu'un ouvrier moderne peut se substituer, dans un tel travail, à un ouvrier du XIIe siècle, l'œuvre est consciencieuse et fidèle.

Mais ce que les signataires du manifeste anglais demandaient aux Italiens, c'était de ne jamais substituer l'œuvre d'un mosaïste moderne à celle d'un mosaïste ancien, sous peine de détruire à jamais tout ce qui constitue l'attrait, le prix et le charme de l'œuvre primitive. Les restaurateurs, à leur tour, répondent que, si on connaît le secret d'enlever une fresque peinte sur un plan horizontal et de la replacer après avoir reconstruit le mur qui la portait, cette opération devient déjà moins simple si la fresque est exécutée sur une voûte, mais que, si on se trouve en face d'une mosaïque composée de millions de petits cubes fixés il y a sept cents ans sur une couche de ciment qui aujourd'hui tombe en poussière, l'opération devient impossible. C'est donc une question de principe, et il est impossible

de s'entendre. Il faudrait, pour établir exactement la part des responsabilités, qu'avant de commencer les travaux, vers 1864, une commission composée d'hommes très compétens, qui aurait compté à la fois des architectes, des peintres, des historiens et aussi des constructeurs habiles, eût établi et constaté l'état de l'édifice, désigné les parties susceptibles d'être conservées et arrêté les voies et moyens nécessaires pour arriver au but que tout le monde doit toujours se proposer quand on a l'intelligence des choses de l'art. Or cette commission n'existait pas, et on suivait le projet adopté depuis de longues années; mais il est juste de rappeler encore qu'aux mosaïques du XIIe siècle le gouvernement autrichien avait proposé de substituer les compositions de M. Blaas, peintre de l'arsenal de Vienne, que ces compositions ont été exécutées et que les cartons existent encore dans les magasins de la basilique. Entre ces deux alternatives, une substitution de copies fidèles, ou l'application des nouvelles compositions de M. Blaas (que nous n'apprécions d'ailleurs pas, et qui eussent fait dans cet ensemble le plus singulier effet), nous nous prononçons sans hésiter.

Si nous passons de la chapelle Zen dans le baptistère où nous trouvons parmi les mosaïques du XVIIe siècle exécutées sur les cartons de Francesco Turresio, un certain nombre de compositions du XIVe et un spécimen très précieux du XIe : *Saint Jean baptisant le Seigneur dans le Jourdain*, nous reconnaissons encore qu'on a procédé avec circonspection en remplaçant les parties défectueuses et bouchant simplement les trous là où les cubes s'étaient détachés. Les archéologues savent que la composition du XIe siècle que j'ai citée emprunte tout son prix à cette circonstance qu'elle est due sans doute à des artistes italiens, ou du moins de l'Occident, qui composaient encore suivant la tradition byzantine, ce qui a longtemps fait croire que ces mosaïques du baptistère étaient l'œuvre d'artistes grecs. A ce point de vue, c'est là un monument important; il a, dans la restauration, conservé son caractère sans altération notable.

On sent bien que, dans un ensemble aussi considérable, on ne saurait s'arrêter devant chacune des compositions qui ornent les voûtes et les parois, comme on devrait le faire dans un rapport à une commission des monumens historiques; toutefois nous avons examiné une à une les restaurations faites à l'intérieur en montant jusqu'aux voûtes des orgues et des culs-de-four du maître autel, et nous pouvons nous prononcer d'une façon générale sur les restaurations.

Une circonstance particulière a bien pu faire naître dans l'esprit des voyageurs une certaine confusion à l'égard des travaux entrepris par les mosaïstes modernes. La grande verrière centrale, qui

prend son jour sur la place Saint-Marc, a été renouvelée, et personne n'a pu se défendre d'un étonnement et d'un regret; mais les *rulli* de verre retenus dans les mailles de plomb, qui composent ce large vitrail, tombaient par fragmens, et, comme ils étaient enfumés et noircis par le temps, ils répandaient sur tout l'intérieur de la basilique un jour mystérieux qui en doublait le caractère. Dans ces demi-ténèbres, les fonds d'or des mosaïques jetaient de furtifs éclairs, et les grandes figures hiératiques aux regards inquiétans produisaient une impression profonde. Aujourd'hui la lumière, en grandes nappes froides, éclaire en plein les compositions, elle a dissipé les ténèbres, et l'effet poétique est détruit. En face de cet effet nouveau, beaucoup de personnes ont pu croire à une reprise générale des fonds d'or des mosaïques. Quant aux hommes d'imagination, qui peut dire ce qu'ils ont perdu à cette substitution?

En réalité, partout où il y a eu une réparation des compositions et des figures, elle a été faite avec soin, et s'il y a diminution évidente d'intérêt, on sent cependant qu'on a obéi à une idée constante de respect et de fidélité. Quand il y a eu substitution d'une mosaïque nouvelle à une ancienne, celle-ci a toujours été exécutée d'après les anciens cartons ou les calques, sauf pour une seule, celle de la voûte en berceau au-dessus de la grande tribune de la porte principale, près des *Visions de l'Apocalypse* du Zuccato. Cette dernière est entièrement refaite sur des cartons nouveaux, et ces cartons ne sont pas plus appropriés à l'esprit de la mosaïque que ceux dont le Querena a orné la façade sur la place.

Sur les voûtes de la chapelle des *Mascoli*, Michele Giambono, vers 1490, avait déployé toute une décoration architecturale du plus haut goût, dans laquelle il avait encadré les épisodes de la vie de la Vierge. Longtemps avant ces dernières restaurations, toutes ces mosaïques avaient été déjà refaites; mais, comme la matière employée par les entrepreneurs était la même, que les cartons originaux avaient été suivis scrupuleusement, et qu'un espace assez long s'est écoulé, le temps a fait son œuvre habituelle, il a atténué la vivacité et les éclats, tempéré la violence des ors, et, en un mot, jeté sur l'ensemble son voile léger et son impalpable glacis. Véritablement, il n'y a là rien qui offense nos yeux et heurte notre imagination, et je ne veux pas trop examiner si on n'a pas substitué des pâtes de verre à certaines parties exécutées par nos devanciers en mosaïque de pierre. Il restera seulement à savoir si, alors qu'on a substitué tout ce nouvel ensemble à celui dont j'ai entendu déplorer si vivement la complète destruction, on n'aurait pas dû conserver certaines parties qui avaient résisté et se borner, en un mot, à *conserver* et à *restaurer* au sens précis du mot, plutôt que de

refaire en entier, alors même qu'on apportait à ce travail la plus parfaite conscience.

Les restaurations qu'on a fait subir au *pavimento* du sol de la basilique ont aussi appelé l'attention de ceux qui ont protesté soit à Venise même, soit en Angleterre, et on a accusé les Italiens d'avoir remplacé par une surface plane le pavement mosaïque *en forme de vagues*.

On ne saurait admettre un instant que les ondulations qui donnent au pavement de Saint-Marc un caractère si singulier et si poétique, soient le résultat d'une pensée des architectes primitifs. Ce mouvement ondulatoire est le résultat évident de la permanence des eaux sous le sol et le résultat du mouvement des grandes marées. Tout le monde sait qu'il existe sous le maître autel de Saint-Marc, une crypte souterraine (*sotto confessione*) du plus haut intérêt archéologique, dont le sol se trouve de beaucoup au-dessous du niveau moyen de la lagune : on l'abandonna dès 1569 à cause de l'irruption des eaux; on a tenté souvent de combattre ces infiltrations, et, en 1811, on y découvrit le corps de saint Marc, caché, depuis 1094, dans le massif qui supporte le maître-autel de la basilique. On l'a refermée depuis cette époque, mais vers 1865, grâce à l'ingéniosité de M. Milesi, qui employa le ciment de Bergame, et qui opérait alors aux frais privés de M. Torrelli, préfet de Venise, on parvint à rendre au culte ce précieux sanctuaire des premiers siècles chrétiens. Nous étions alors à Venise, nous suivions avec attention ces travaux, et il nous fut facile de constater, à cette profondeur, les mêmes ondulations qui se produisaient sur le sol de la basilique,

Ce pavage de Saint-Marc n'est pas le résultat d'une conception une, et il participe de ce système *d'après coup* qui distingue l'édifice et lui donne son singulier caractère. Il n'y a là ni parti-pris d'ensemble, ni dessin préconçu, ni unité de matériaux, ni respect des axes et des lignes du plan. Il est même probable qu'on a employé et approprié les pavemens précieux de nombre d'anciens sanctuaires détruits lors des premiers embellissemens de Venise. Il en résulte une grande variété de dessins et de matériaux, et une impossibilité presque absolue de restaurer, si on ne suit pas naïvement, et pas à pas, jusque dans ses incohérences le dessin primitif. Mais c'est encore le lieu de répéter qu'il y a là une question de principe. Oui ou non, devait-on restaurer? Si on le faisait, comme on allait reprendre à une grande profondeur les fondations mêmes du pavement en lui faisant un lit de briques pour mieux l'asseoir et l'assurer contre ces tassemens produits par la permanence des eaux, naturellement les ondulations disparaissaient, et

on avait désormais un plan horizontal. Reste la question d'exactitude du dessin, la nature des matériaux employés et aussi la constatation de l'état plus ou moins défectueux de la mosaïque avant les travaux de restauration. Nous avons, pour porter un jugement sur ce point, tous les élémens nécessaires, en comparant la travée de droite, qui n'a pas encore été reprise et se présente à nous telle que le temps l'a léguée, avec ces restaurations brutales, qui allaient au plus pressé. La vérité est que cette mosaïque n'existe vraiment plus; le sol manquait sous les pieds; on a remplacé par de grands carreaux de marbre, de couleurs et de formes diverses, les riches matériaux anciens dont quelques parties désagrégées s'émiettent encore chaque jour; et les voyageurs, plus enthousiastes que scrupuleux, trouvent là des presse-papier dont l'origine est plus poétique que leur possession n'est légitime.

Si, en regard de cette travée méridionale, on examine la travée nord qui a été refaite, on voit qu'on s'est efforcé de reproduire les cartons anciens; peut-être même a-t-on consciencieusement procédé en employant des calques des mosaïques primitives : mais comment faire comprendre à des entrepreneurs, qui exécutent un traité où on compte par mètres superficiels, que cette belle régularité, cette précision, cette netteté mécanique d'exécution toute industrielle et tout impersonnelle, sont justement la négation du caractère de la mosaïque primitive? C'est là qu'on serait tenté de dire avec le manifeste anglais : « Si une telle restauration était nécessaire, elle serait impossible. »

La personnalité du mosaïste primitif se révèle toujours dans son œuvre par un tremblement de la main qui est comme le caractère d'une écriture ou d'un dessin original; il y a de la liberté, de l'aisance, une libre allure : les grandes lignes sont données, le plan général est tracé, et l'ouvrier peut se mouvoir à l'aise dans l'espace qu'on lui a déterminé; comme dans la *Commedia dell' arte*, l'improvisateur peut se livrer à la fantaisie tout en respectant le dessin général du *scenario*. Comparez deux travées entre elles, ou, mieux encore, deux cartons anciens repliés sur l'axe et qui se font pendant, vous serez frappés de voir que si le contour général est le même, chacun des détails qui le composent révèle une main et un tempérament différens. Ces figures géométriques, ces combinaisons rectilignes, ces fleurs, ces damiers, ces oiseaux, ces épines de poissons, ces fruits, ces vagues, tous ces élémens enfin qui composaient la mosaïque primitive, avaient de l'imprévu, une certaine irrégularité, une naïveté qui révélaient la main de l'ouvrier simple et désintéressé des premiers siècles chrétiens et du moyen âge; les mêmes élémens mis en œuvre par le *proto-maestro* d'aujourd'hui qui a com-

biné implacablement son poncif piqué mathématiquement sur l'aire par un ouvrier inconscient, ne nous représentent plus ni un temps, ni une personnalité, ni un style, et il n'en découle pour nous ni poésie, ni rêverie, ni charme.

Laissez faire le temps, dit le mosaïste moderne, et ne me jugez point encore; ces lignes droites vont bientôt se briser, ces tons cruels vont se fondre et s'adoucir, et, peut-être trop tôt à mon gré, ces larges ondulations dont vous déplorez la perte vont-elles se produire encore: car à Venise on est impuissant à lutter contre l'action sourde de la vague souterraine. De sorte que véritablement on en arrive à cette conclusion : si on restaure, les hommes sont impuissans à nous rendre ce qu'ils nous enlèvent, et, si on laisse le temps faire son œuvre, la mosaïque de la partie méridionale qui n'a pas été reprise ne sera plus demain qu'un souvenir. D'une part, en effet, les conditions du travail moderne ne sont plus celles du moyen âge et on ne se substitue pas à une personnalité de ces temps-là, et, de l'autre, les circonstances historiques énoncées ayant amené ce fait qu'il n'y a pas eu entretien et conservation réguliers et suivis, cette partie du monument s'en va dépérissant chaque jour et ne représentera plus bientôt qu'une vague image de ce qui fut.

V.

Cela étant, allait-on vraiment procéder à la reprise des travaux suivant les mêmes principes adoptés pour les deux façades latérales? Le gouvernement italien s'est prononcé ouvertement à ce sujet. Dans une note adressée en novembre dernier à l'ambassadeur à Londres, le ministre de l'instruction publique, de qui relève la conservation de l'édifice, n'a pas hésité à déclarer que le monument avait souffert des restaurations, et, en donnant des garanties pour l'avenir, il a tenu à établir que l'agitation anglaise s'était produite trop tard. Citons les termes exacts du document, on verra que le danger n'était pas purement imaginaire, on trouvera peut-être même que le gouvernement italien, en le constatant, s'est découvert un peu plus que de raison.

« Votre Excellence, dit la note diplomatique, se rendra facilement compte du peu de *raison d'être* des *meetings* devant les explications que je porte à sa connaissance; les instructions nécessaires pour assurer l'intégrité de la basilique de Saint-Marc ont été données il y a longtemps déjà. Il est exact de dire qu'on avait le projet de reconstruire la façade principale selon le mode adopté sous le gouvernement autrichien pour la façade nord, et pour la façade sud sous notre propre gouvernement, mais en suivant le plan pré-

paré par l'Autriche. Peut-être si l'administration de la basilique était restée dans les mains du ministre de grâce et de justice, cette intention aurait-elle été réalisée, d'autant plus qu'il y avait eu déjà commencement d'exécution, selon l'ancien système, sous le porche et l'angle sud de la façade principale. Mais il n'est pas moins vrai de dire que, lorsque le ministre de l'instruction publique a su quel danger menaçait la magnifique façade de ce monument et qu'il a compris que, s'il ne prenait pas personnellement en main la responsabilité, il obtiendrait difficilement la réalisation de son désir de voir la basilique restaurée selon les vrais principes, il s'empressa de demander que les fonds destinés au monument figurassent à son budget. Cela se faisait au commencement de l'année, le ministre autorisé ne perdit pas un instant, et, au mois de mai, il écrivit au préfet de Venise de demander à la commission des anciens monumens d'examiner ce qu'on avait fait, de déterminer clairement ce qu'on devait faire, et en étudiant la question de conservation et restauration, d'établir très exactement les règles d'exécution pour l'avenir... Plus tard, le ministre, pour éviter toute méprise, ordonna une inspection des travaux de la basilique et, comme le résultat a amené la constatation de nombreuses erreurs commises au cours des restaurations, des ordres catégoriques ont été donnés, ordres exécutés et qui ont encore force de loi, de ne plus permettre qu'aucuns travaux fussent entrepris par la fabrique, pas plus pour la restauration des mosaïques que pour aucune des parties décoratives de la basilique. »

Et le ministre, tout en protestant du respect des Italiens pour leurs monumens, revient à plusieurs reprises sur le peu de raison d'être des manifestations anglaises. Mais on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il fait des aveux sans détour et qu'il appuie avec complaisance sur les erreurs commises, sans jamais indiquer par un seul mot ce dilemme qui plaçait l'architecte dans cette terrible nécessité : voir le monument dépérir, ou lui faire subir certaines modifications, au moins au point de vue du ton sinon de la forme. Et non-seulement le document justifie toutes les craintes manifestées, mais il les redouble.

Il n'y a donc plus à le dissimuler : il existait un projet de reprise totale de la façade principale, le ministre l'avoue : mais quand un gouvernement se défend vis-à-vis d'un gouvernement étranger ou plutôt d'une nation étrangère, — car l'agitation avait un caractère privé, — il a le droit et le devoir d'user de tous ses argumens ; et, quant à nous, nous pensons que les Italiens n'ont pas usé de toutes leurs armes. Il fallait dire à l'ambassadeur d'Italie auprès de la cour de Saint-James que le projet n'avait ni la sanction

de la commission des monumens historiques qui siège à Venise, ni celle de la commission supérieure qui siège à Rome, ni celle enfin du ministre de l'instruction publique, qui décide en dernier ressort. La vérité est que, si l'agitation anglaise était légitime, elle se faisait trop tard. En effet, sur les rumeurs suscitées à Venise à la suite des polémiques locales, le gouvernement italien y avait délégué un homme de haute compétence, M. Buongiovannini. Dès qu'on lut son rapport, on comprit le danger, et dès le mois de mai dernier on donna des ordres précis; le projet alors était déjà bien compromis. Les Anglais ne pouvaient connaître cette décision administrative, ceux de leurs nationaux résidant à Venise qui avaient intérêt à ce qu'on ne cachât point, pour de longues années, la façade principale, ont jeté le cri d'alarme: la cause était belle, le souvenir de Byron, d'Otway, de Turner, de Ruskin a enflammé tous ceux qui ont le sentiment du beau; on a enrôlé les personnages les plus considérables, et l'agitation est née. De plus grands mouvemens ont eu une origine plus humble, et en somme, il y avait là quelque chose de généreux et de louable, et le résultat sera considérable, non-seulement pour l'Italie, mais pour l'Angleterre elle-même, et pour la cause des monumens historiques dans tous les pays.

C'est au lecteur de conclure : il y a nécessité évidente et urgence absolue. Non, sans doute, « il ne viendrait à la pensée de personne de restaurer le Parthénon et le temple de Philæ; » mais le Parthénon n'est plus qu'une ruine auguste, fertile en grands souvenirs, et le temple de Philæ n'est hanté que par les oiseaux nocturnes et les fellahs fiévreux qui attendent le voyageur au passage. Ici, nous sommes, Dieu merci, en face d'un monument qui a triomphé du temps, et cela, certainement, grâce aux restaurations et aux embellissemens du XIV[e] et du XV[e] siècle. On officie dans Saint-Marc, on y loue le Seigneur, et les voûtes de ce reliquaire d'or résonnent du chant des hymnes religieuses; la fumée de l'encens et de la myrrhe, en montant jusqu'aux mosaïques, les enveloppe d'une atmosphère chaude et parfumée qui en adoucit encore l'éclat. Et si on veut justement éviter que la basilique tombe un jour en ruines, si on veut que cette génération transmette à celle qui suivra l'héritage qu'elle a reçu à peu près intact, il faut qu'une main vigilante et exercée répare chaque jour les dommages inévitables. C'est une question de mesure, de soin, d'intelligence et d'argent, et il faut surtout, pour condition première, que la main des hommes soit moins cruelle que celle du temps.

Peut-on, oui ou non, conserver les matériaux, les déposer et les reposer sans détruire la patine? Oui, quand les marbres ne sont pas brisés en morceaux par la dilatation des fers imprudemment

employés pour les consolider, comme c'est le cas pour la plupart des chapiteaux du Palais ducal, et pour la superbe galerie trilobée qui porte la salle du scrutin et celle du grand conseil. Mais si on est forcé de les remplacer, c'en est fait de l'harmonie générale, et il faut se résoudre à accepter ces taches qui, peu à peu, se fondront dans l'ensemble, et, à leur tour, recevront une patine nouvelle. Il est certain pourtant qu'on ne trouvera presque jamais l'équivalent des matériaux précieux employés par les ancêtres. En Italie comme partout en Europe, et malheureusement plus que partout, il y a des nécessités imposées par les budgets. Nous ne sommes plus au temps où, dans un élan de foi sublime, le chapitre du Dôme de Florence, celui de Pavie ou les grandes associations du moyen âge, avant de demander le projet d'un monument à l'architecte, lui posaient d'abord pour programme de surpasser tout ce qu'on avait vu jusque-là; où les chanoines de Tolède rédigeaient sérieusement cette déclaration : « Faisons croire à la postérité que nous étions fous le jour où nous avons construit une telle merveille. » On ne s'élance plus ainsi, insoucians de l'avenir et pourtant sûrs de lui, posant les bases de constructions formidables et léguant aux âges futurs le soin de les achever. Nous tenons plus à la terre et nous voulons savoir où tout chemin mène; nous avons des bilans, des commissions, des cours des comptes et des conseils municipaux; et il est loin le temps où un provéditeur, spécialement délégué par les procurateurs de Saint-Marc, montait à bord des galères de la sérénissime pour aller jusqu'en Orient, en Perse et au Tana chercher les marbres rares destinés à la chapelle ducale. Quant au successeur actuel des Selim et des Amurat, il n'a aucune raison, en don de joyeux avènement, ou le jour de la signature d'un traité de commerce, pour offrir au sénat italien trois vaisseaux chargés de colonnes de porphyre, de bas-reliefs et de chapiteaux arrachés aux monumens antiques, comme ce fut le cas trois fois dans la suite des siècles.

Le fait n'est donc pas simple, et ce n'est pas le lieu de retracer les causes de la décadence de Venise, les conditions de son existence profondément changées, ce prodigieux musée, voyant un à un les élémens qui le composent se disperser ou se détruire malgré les efforts réels d'une population soucieuse de la gloire des ancêtres, mais écrasée sous le poids des conditions fatales que l'histoire lui a faites. Rien ne lui a manqué, les tristesses de la dernière heure de la république, l'invasion française, les sièges, les bombardemens, la longue compression de l'étranger, la pauvreté publique quand toutes ses sources furent taries, les douleurs sans fin et les difficultés inouïes de la situation le jour où elle retrouvait la libre possession du sol national. Il y a une logique dans tout cela : un

peuple ne traverse pas tant de crises sans voir s'affaiblir en lui cette passion du beau qui est surtout le privilège des riches et des heureux. D'ailleurs, à Venise, la science de l'archéologie et de la restauration date d'hier, et chez nous-mêmes, au temps de Lenoir et avant les beaux travaux des Vitet, des Mérimée, des Viollet-le-Duc, et les efforts extraordinaires de ce missionnaire enthousiaste qui s'appelait M. de Caumont, que pensait-on de nos monumens gothiques et de nos plus belles constructions de la renaissance? A Venise, Cicognara lui-même, l'historien d'art classique qui a passé pour un initiateur, a souvent singulièrement placé son enthousiasme et ses mépris, et, au temps de Selva, l'ancien couvent de *la Carita*, aujourd'hui l'académie des beaux-arts, que Goethe, à son passage à Venise, proclamait l'un des premiers monumens du monde, était odieusement mutilé sans qu'on entendît s'élever de protestations.

Tout danger est désormais conjuré; on ne restaurera point, dans son ensemble et suivant les anciens erremens, la grande façade de Saint-Marc; mais il faudra consolider les parties qui menacent ruine, et, dans ce travail, s'inspirer des idées qui ont présidé à la fondation de toutes les sociétés d'art qui existent aujourd'hui dans la plupart des villes d'Europe, et qui d'ailleurs sont aussi constituées à Venise. Nous le répétons, c'est une question de mesure, de soin, de conscience et aussi d'intelligence. Ne remplacer que l'indispensable, telle sera la loi; autant que possible chercher les matériaux équivalens, et surtout, accuser sincèrement la place où on supplée par un revêtement neuf à une partie détruite, plutôt que de changer tout un ensemble dans le but d'éviter une disparate dans une seule partie. Quand on procède autrement, on est entraîné à de singulières aventures. Il faut aussi réunir, comme dans un lumineux faisceau, les hommes les plus compétens dans l'art, dans la construction, dans l'histoire, et leur donner la mission de ne jamais laisser à elle-même la main qui exécute; enfin, fût-ce à prix d'or, il faut chercher à sauver de la ruine ces témoins de la grandeur passée, avant de leur substituer des pierres sans âme, sans histoire, sans grandeur, et qui n'ont rien à dire à l'imagination de ceux qui les contemplent.

CHARLES YRIARTE.

LE

REMORDS DU DOCTEUR

DERNIÈRE PARTIE (1)

VI.

Je m'efforçai, pendant les premières semaines qui suivirent mon retour, de lutter contre la curiosité qui me poussait à courir à Hantières : j'avais peur de mettre imprudemment, pour parler comme le proverbe, le doigt entre l'arbre et l'écorce; une méfiance instinctive, dont j'eus grand tort de ne pas écouter la voix, me conseillait, dans l'intérêt de mon repos, de me tenir loin des complications qui semblaient se préparer. La curiosité l'emporta : je me croyais aussi obligé de remplir la promesse que j'avais faite à M[lle] de Meauchamp. Je partis donc un beau matin. Je n'avais averti Andréa ni de mon retour, ni de ma visite : en la surprenant, j'espérais me rendre un compte plus exact de la situation, voir ou entendre des choses qui m'auraient été cachées, si je lui avais laissé le temps de se composer un rôle. Je pensais trouver dans les petites auberges qui entourent la gare, une voiture, fût-ce une simple carriole, et me faire conduire au château : on ne put rien me procurer; je dus me décider à faire la route à pied quelque longue qu'elle fût. Je marchais de mon mieux, sous un soleil de plomb, soufflant, suant, pestant; — un léger véhicule, dont les roues me poursuivaient depuis longtemps de leurs gémissemens, me dépassa; je lui jetai le regard que Tantale devait attacher sur les fruits offerts à sa faim... C'était le cabriolet de M. Fadeux. J'aurais

(1) Voir la *Revue* du 1[er] avril.

dû m'en douter; mais comment supposer aussi que le hasard allait ramener sans cesse cet homme sur mon chemin? Passait-il donc ses journées à parcourir les alentours?

Il m'avait aperçu de son côté. Il était seul cette fois. Je crus voir dans la surprise qu'il témoignait et qui était toute naturelle du reste, un peu de terreur. Je commençai par repousser l'offre qu'il me fit de prendre place à côté de lui : il m'inspirait une véritable antipathie; il n'insista pas. Connaissant son obséquiosité, je fus étonné de sa réserve : l'idée me vint qu'il voulait peut-être courir annoncer mon arrivée à Andréa; c'était le renversement de mon plan. Un coup d'œil jeté sur le long ruban de chemin ensoleillé qui se déroulait devant moi, acheva de vaincre ma répugnance; je me hissai. — Vous allez vous-même au château, sans doute? lui dis-je en m'installant.

Il hésita avant de répondre. — Non, fit-il, je ne fais que suivre la route...

Il mentait : c'était clair. Je lui demandai les nouvelles; il me les donna brèves, sèches, les coupant par des sifflotemens qui avaient la prétention d'accélérer la marche du cheval, mais qui en réalité servaient à cacher son embarras.

— Croyez-vous que la marquise soit heureuse?

Il allongea les lèvres avec une moue singulière : — Heu!

— Le marquis a-t-il pris son parti? A-t-il enfin oublié le passé?

Il refit la même moue, qu'il accompagna d'une grimace dolente. J'essayai vainement de le forcer de s'expliquer; il se défiait et se laissait arracher les mots. Tout en parlant je l'étudiais : son œil gris s'allumait de temps en temps sous ses lunettes; un méchant sourire errait sur ses lèvres; il paraissait prendre une secrète jouissance à prophétiser les malheurs. J'amenai dans la conversation le nom de Belloni d'une façon indifférente; j'espérais savoir comment s'étaient nouées leurs relations; il éluda très adroitement mes questions, mais sans parvenir à cacher l'embarras qu'elles lui causaient.

M. Fadeux sifflotant, moi rêvant, silencieux tous deux, nous finîmes par atteindre la grille du parc; nous nous séparâmes. La situation devenait parfaitement nette, et, en suivant l'avenue qui menait de la grille à la cour d'honneur, j'eus le temps de la résumer en un petit discours que je m'adressai : — Il y a ici un galant homme que j'ai contraint de vivre et d'accepter une existence fâcheuse dont il ne voulait pas; le personnage que je viens de quitter enrage de le voir vivre et s'ingénie méchamment à lui prouver qu'il eût été plus heureux s'il fût mort docilement. Quel est mon devoir? C'est de faire en sorte que ma conscience ne puisse pas me reprocher de l'avoir condamné au malheur en le condamnant à la vie...

Quant à me tracer une ligne de conduite, je n'y pouvais raisonnablement pas songer. Il fallait d'abord voir, examiner. Et puis, je n'ai jamais été l'homme des partis-pris, des desseins arrêtés ; j'ai l'habitude de m'abandonner aux circonstances, de suivre les inspirations du moment. Hélas ! elles m'ont bien mal guidé souvent !

Andréa me fit le plus charmant accueil ; sa joie se dépensa en toute espèce de démonstrations bruyantes et caressantes. Je ne lui avais plus vu cet entrain, ces joyeuses façons de camaraderie, depuis de longues années ; je retrouvais bien l'Andréa d'autrefois, mais où donc était la marquise ?

— Vous ne savez pas? me dit-elle. J'ai chanté ici même. Il y a eu un concert au château.

— Les journaux me l'ont appris.

— Vous les avez lus? Ils ont été bien gentils pour moi, n'est-ce pas ?

— J'ai connu le temps où vous ne vous seriez pas contentée de cet éloge de commande, répété comme une circulaire.

— C'est vrai, vous avez raison. Mais je ne suis plus habituée à les voir s'occuper de moi ; je ne suis plus difficile... Ah ! cela m'a fait tant de bien de regarder de nouveau le public face à face, d'entendre les applaudissemens !

Elle me raconta, joyeuse, l'histoire complète de ce grand événement : les efforts qu'il avait fallu faire pour vaincre les refus obstinés que le marquis avait d'abord opposés au projet du docteur Fadeux, — l'embarras où l'avaient mis des insistances qui étaient venues de son propre monde et qui s'armaient des plus nobles sentimens, — la capitulation qu'il avait dû faire devant la nécessité d'assurer du pain à toute une population privée subitement de ses ressources, — les conditions qu'il avait dictées dans sa défaite. Pour accentuer le sacrifice fait à la charité, il avait exigé que le concert fût donné chez lui ; une salle de fête avait été disposée tant bien que mal dans l'orangerie ; on était venu de tous les châteaux voisins. Elle ne me fit grâce d'aucun détail, ni de la description de sa toilette, ni des mérites d'un seul morceau du programme. Elle tremblait encore, me parlant de la terreur qu'elle avait éprouvée, des murmures qui, à son entrée, avaient trahi la curiosité peu bienveillante de son noble auditoire, de l'effort qu'elle avait dû faire pour vaincre une dédaigneuse froideur. Mais quelle victoire avait payé ses peines ! On l'avait acclamée, couverte de fleurs. Son contentement et son orgueil éclataient, quand elle m'énumérait les salves d'applaudissemens qu'elle avait arrachées. Elle s'arrêta tout à coup, et me regarda, étonnée, à demi fâchée : sans doute mon visage avait à mon insu laissé voir mes impressions. — Cela ne vous intéresse pas? me dit-elle avec un ton de dépit bien marqué. Pardonnez-moi de vous avoir

importuné. Mais jadis vous étiez mon confident, et je supposais que l'Égypte m'avait rendu l'ami qu'elle m'avait pris.

— Elle vous le rend.

— Vous le dites, mais je n'en crois rien.

— Vous voilà bien prompte à vous courroucer, madame la marquise.

— Eh! laissez donc ce titre qui m'est insupportable, fit-elle avec un mouvement d'impatience. Ne pouvez-vous donc me garder ce simple nom d'Andréa que vous me donniez autrefois? Voyons, que se passe-t-il? Expliquez-vous.

— Vous voyez bien que je vous ai conservé mon ancienne amitié, puisque à peine débarqué, j'accours. Mais s'il faut vous parler franchement, j'éprouve quelque surprise...

— Vous vous attendiez à me trouver plus marquise?

— Je vous l'avoue...

Elle avait d'abord froncé les sourcils, mais cela ne dura pas; elle eut un éclat de rire strident : — Que voulez-vous? chacun a son emploi bien marqué ici bas... En cherchant à jouer dans la vie réelle les grandes dames, je me ferais siffler.

— Vous étiez bien résolue pourtant à forcer les portes de ce monde dont vous vous contentez aujourd'hui de vous faire un public.

— Oui, c'est vrai... Je croyais alors que mon mari m'y aiderait... Mais qu'a-t-il fait? Il me tient enfermée, comme s'il avait honte de moi... Il me déteste.

— Vous n'avez jamais été en droit d'espérer qu'il pût être pour vous un mari aimant et satisfait... Souvenez-vous.

Voulut-elle échapper à mes remontrances? Ne fit-elle que suivre le cours de ses idées qui la ramenait vers le sujet dont elle paraissait uniquement occupée? Elle me coupa la parole : — Ne parlons plus de cela... Ce qui est fait est fait.

Elle continua en baissant la voix, après avoir rapproché son fauteuil du mien, comme si elle craignait qu'on ne nous entendît :

— Puisque vous êtes toujours de mes amis, vous allez m'aider à réaliser un projet qui me tient à cœur. Je voudrais qu'il y eût un second concert... Le marquis refusera d'abord, c'est certain; mais nous emploierons, pour le faire céder, les moyens qui nous ont déjà réussi la première fois; les misères laissées par l'inondation sont loin d'être toutes soulagées.

— Vous n'avez pas besoin de mon aide pour cela, je suppose.

— Non, sans doute. Mais cette fois il faudra obtenir davantage. Je brûle d'envie de chanter en costume des fragmens de mes anciens rôles... J'ai sorti mes costumes des coffres où ils étaient serrés, où la poussière et les vers les mangeaient... Le soir, je

m'enferme pour les mettre ; je me crois encore au bon temps... Vous m'aiderez, n'est-ce pas, à conquérir le consentement du marquis ?

— Il n'y consentira pas.

— Il faudra bien qu'il consente... Tenez, je les ai près de moi, mes chères reliques.

Elle se leva et me montra, empilés sur les hauts sièges armoriés, des paquets d'étoffes multicolores, garnies de paillettes, brodées de faux or, laissant pendre des appendices de formes bizarres ; il y avait à côté un entassement d'accessoires ; des diadèmes de strass gisaient là à côté de palmes dorées, de couronnes fanées, — singulier trophée dans cet austère salon, qui semblait consacré aux ancêtres et qui m'inspirait, je ne sais trop pourquoi, une sorte de terreur respectueuse. Je n'avais pas remarqué en entrant cette friperie dramatique, d'un aspect peu réjouissant du reste : elle me l'exhiba amoureusement, faisant l'histoire de chaque oripeau, s'attendrissant sur ses souvenirs : — Il n'y a pas un de ces chiffons qui ne me rappelle un succès... Ah ! mes chers trésors !

— Le marquis ne les proscrit donc plus ?

— Je les ai fait transporter ici sans le consulter. Il ne sort plus de son appartement et ne met jamais les pieds dans ce salon, qu'il semble vouloir me laisser. Sans doute ces nobles têtes l'intimident ; il n'ose plus paraître devant elles depuis sa mésalliance.

Elle souligna sa plaisanterie du même éclat de rire forcé que j'avais déjà entendu. Voyant que je ne parvenais pas à partager sa gaîté, elle redevint grave : — Musée contre musée... où mes costumes pourraient-ils être mieux que dans ce décor ? Je veux les étaler ; ce sont mes titres de noblesse à moi... Libre au marquis de trouver que ma noblesse artistique ne vaut pas celle dont les écussons, gravés sur ces cadres, constatent les quartiers ; j'en suis fière, moi.

Elle surprit mon regard attaché sur les portraits des aïeux, qui me fascinaient. Elle ne comprit pas, elle ne devina rien, car elle m'interpella joyeusement : — Ah ! vous aussi ! j'étais bien sûre que cela vous frapperait comme cela m'a frappée...

— Quoi ?

— Vous ne m'écoutez pas ; vous regardez cette bonne dame... Vous avez remarqué combien nos costumes de théâtre sont, malgré tout le soin des dessinateurs, loin de la vérité historique.

La « bonne dame » était une contemporaine d'Henri III, plantée, droite comme un I, dans un vertugadin solennel, majestueuse, avec un grand air de noblesse et de sévérité.

— Est-elle assez drôle, hein ?

— Je ne trouve pas.

— Elle est grotesque... Mais que dites-vous du costume ? Il est laid ;

mais quelle coupe! quelle couleur! Belloni doit m'amener cette semaine notre costumier: je le lui ferai copier exactement. C'est ainsi que je veux reparaître devant mon noble auditoire. Même toilette, même nom : on pourra s'imaginer que la bonne dame est descendue de son cadre pour chanter... Eh bien! vous ne me félicitez pas de mon idée?

— Sans doute; elle est très ingénieuse... Et à quel rôle comptez-vous l'appliquer?

— Je ne sais encore. J'en ai plusieurs qui sont de l'époque. Belloni choisira, car il nous faut prendre un fragment où il puisse me seconder... Tenez, voyez, dans le coin, là-bas, le portrait de ce gentilhomme : je le ferai copier pour lui.

— Quoi, Belloni aussi?

— Pourquoi pas? Seulement il trouve le pourpoint trop simple; il voudrait plus d'ornemens brillans; on lui en mettra... Nous serons superbes ainsi; nous ferons un effet étourdissant. Vous viendrez nous voir, n'est-il pas vrai?

Je ne trouvais rien à dire : j'étais atterré. Je n'avais certes pas apporté beaucoup d'illusions; je m'étais préparé à de tristes découvertes; mais la situation m'apparaissait tout à coup beaucoup plus tendue que je ne me l'étais imaginée. Sans doute l'attitude du marquis, en livrant Andréa à la solitude, à l'ennui et au mécontentement, avait facilité cette transformation qui avait éteint en elle les hautes ambitions, les rêves de grandeur, pour ne laisser subsister que les souvenirs et les regrets de la vie passée; mais c'eût été aussi trop exiger que d'attendre de lui l'affection qui pouvait seule mener ce mariage forcé à un heureux dénoûment et élever l'âme d'Andréa jusqu'aux devoirs de sa nouvelle position. Dépouillée de l'éblouissement dont l'entouraient autrefois la scène et le succès, transportée dans ce milieu austère, j'avais peine à reconnaître la femme dont les qualités brillantes avaient pu me charmer et m'attacher par le lien d'une amitié sincère; les côtés séduisans de cette nature vraiment originale en somme, avaient perdu tout leur éclat loin des feux de la rampe. Je me disais, en l'écoutant parler, que mes efforts seraient inutiles, que je ne parviendrais plus à la ramener dans la voie au bout de laquelle aurait pu se faire un rapprochement entre elle et le marquis, que, si le bonheur devait jamais rentrer en cette maison, ce serait par une porte inconnue, dont le hasard seul avait la clé.

Elle s'impatienta à la fin : — Vous ne m'écoutez donc pas?

— Pardon; je suis tout oreilles...

— A quoi songez-vous? Je ne vous ai jamais vu ce visage sévère et préoccupé. Vous avez pris en Egypte des airs de sphinx. C'est une chose entendue alors? Vous vous chargez de la négociation?

Je vais vous faire conduire près du marquis, qui est dans sa bibliothèque.

— Bien... Et que lui dirai-je?

— Oh! le distrait! Voilà dix minutes que je m'évertue à vous apprendre votre leçon... Vous tâcherez d'obtenir qu'il autorise un second concert, qu'il nous permette, à Belloni et à moi, de chanter des fragmens d'opéra, en costume... Il n'osera pas vous refuser, à vous.

Un domestique m'attendait. Je le suivis. J'avais accepté un peu à l'étourdie, conseillé par le désir que j'avais de causer avec le marquis, par l'intérêt nouveau, je dirai presque par la pitié qu'il m'inspirait; je me souvenais de l'engagement que j'avais pris vis-à-vis de Mlle de Meauchamp, et je ne croyais pas pouvoir repousser l'occasion qui m'était offerte. A dire vrai, je restai un peu penaud quand je me trouvai en face du marquis, qui donnait en ce moment une leçon à son fils, et quand je vis son œil clair, froid, attacher sur moi un regard surpris, presque craintif. Il me prenait évidemment pour un ennemi, et ma visite lui faisait peur : ses rides étaient plus nombreuses et plus creusées; ses cheveux, sa barbe s'étaient encore argentés ; l'expression sombre et tourmentée de sa physionomie me disait clairement ce que les plus pressantes et les plus adroites questions ne m'eussent peut-être pas appris. Je ne m'étais pas tracé de plan, et comme il me demandait avec une certaine inquiétude de lui faire connaître le motif qui m'amenait, j'obéis sans hésitation à l'envie qui me prit de lui dire toute la vérité :

— Monsieur le marquis, commençai-je, des circonstances cruelles m'ont fait, dans le cours du voyage que je viens de terminer, l'ami de personnes qui vous sont chères. M. le comte de Meauchamp est mort à Alexandrie, pendant mon séjour; il est mort dans mes bras...

Il m'interrompit et, mettant un livre dans les mains de Roland, qui écoutait avec l'attention d'un enfant, il l'envoya travailler à une autre table : — Les journaux et les bruits du pays m'ont apporté la nouvelle de cette mort...

Il s'arrêta ; la curiosité et la méfiance se livraient visiblement un combat acharné en son esprit. Je continuai :

— Mlle de Meauchamp est rentrée en France; j'ai eu l'honneur de la ramener.

— Vous !

— Moi-même ; et je tiens à vous dire, monsieur le marquis, que Mlle de Meauchamp est à cette heure la femme du monde pour qui j'ai le plus profond respect et le plus sympathique attachement.

Sans doute mes paroles avaient un ton de sincérité qui le ras-

sura; car il se leva, alla embrasser Roland, le fit sortir de la chambre, puis revint s'asseoir près de moi, en essayant de dissimuler son émotion sous un masque d'impassibilité : — Racontez-moi cela, me dit-il.

Quand mon récit fut terminé, il me tendit la main : — Je vous remercie... Pardonnez-moi mon attendrissement.

Il avait les yeux pleins de larmes. Je ne lui avais caché ni la profonde impression que m'avaient faite le caractère et la beauté de Mlle de Meauchamp, ni celle que m'avait laissée l'entretien à la suite duquel elle m'avait chargé de lui ordonner la résignation.

— Mlle de Meauchamp habite-t-elle Paris? me demanda-t-il après un long silence.

— Oui.

— La voyez-vous souvent?

— Je ne l'ai point revue depuis notre séparation à Marseille.

— Vous avez causé tantôt avec la marquise. Elle ne sait rien de cela?

— Le nom de Mlle de Meauchamp n'a pas été prononcé entre nous; il ne le sera pas, il ne doit pas l'être.

— Vous avez raison. Il faut qu'elle ignore cette histoire, maintenant et toujours.

Il me serra de nouveau la main. Son trouble était extrême. Je compris sans peine qu'il valait mieux le laisser à ses pensées. Je me retirai, content d'avoir cédé à l'attraction nouvelle qui m'attirait de son côté, honteux de la petite trahison dont je m'étais rendu coupable envers Andréa. N'osant pas mentir, je n'allai pas la retrouver, ce qui dut l'étonner beaucoup.

Au moment où je montais dans le landau qu'on avait fait atteler pour me reconduire à la gare, elle me cria du balcon un adieu qui me força de lever la tête, et m'interrogea d'un signe discret sur le résultat de mon ambassade. Je répondis par une pantomime aussi vive que parfaitement inintelligible, qu'elle interpréta comme il lui plut, et je partis sans autres explications.

VII.

La semaine n'était pas écoulée, quand une après-midi, à l'heure où je rentrais d'habitude de ma tournée quotidienne, je trouvai chez moi, m'attendant dans mon cabinet, le marquis avec Roland. Mon étonnement fut grand et parut l'intimider; il n'avait plus quitté Hantières depuis les événemens qui l'avaient séparé d'Andréa, et j'avais cent fois entendu dire qu'il avait fait le serment de ne plus revoir Paris.

— Je vous ai amené mon fils, me dit-il comme s'il récitait un

discours bien appris; je vous prie de l'examiner, je ne suis pas satisfait de sa santé...

L'enfant avait une mine superbe, il était robuste, bien éveillé. Cette préoccupation paternelle ne pouvait rien avoir de sérieux ni de sincère. C'était le prétexte du voyage et de la visite. J'interrogeai Roland : tout prouvait de la façon la plus claire qu'il se portait à merveille. Je formulai mon opinion, mais le marquis ne se rendit pas tout de suite : — Ainsi vous ne voyez rien dans la santé de Roland qui exige des soins?

— Rien absolument. Vous avez entendu du reste les réponses qu'il a faites aux questions que je lui ai posées.

— Oh! cela ne veut rien dire.

— Regardez-le.

— La mine est souvent trompeuse,..

Il y avait quelque chose de tristement plaisant dans l'obstination de ce père qui voulait à tout prix que son enfant fût malade : il aurait mérité que, pour le punir et le dégoûter de ce jeu puéril, je lui donnasse une bonne frayeur. Je fus encore une fois trop complaisant; je n'eus pas le courage de lui tenir rigueur jusqu'au bout.

— Après tout, lui dis-je, à cet âge de croissance, la santé des enfans doit être surveillée de près.

Sa joie éclata : — N'est-ce pas? Je vous le confie, je veux que vous le voyiez souvent... Je vous l'amènerai.

— Je puis faire le voyage d'Hantières de temps en temps; cela vaudra mieux.

— Non, non, je ne veux pas... Ces excursions feront du bien à Roland; elles lui feront connaître Paris; elles le secoueront et l'instruiront.

La consultation était depuis longtemps terminée : il ne songeait pas à partir. Je proposai de lui montrer la collection des objets curieux que j'avais rapportés d'Égypte : — ai-je besoin de dire avec quel empressement il accepta, avec quelle lenteur minutieuse et savante, il s'attarda dans la contemplation des moindres bibelots? Je dus le quitter plusieurs fois pour aller recevoir des clients : chaque coup de sonnette le faisait tressaillir; je le vis pâlir en entendant dans le couloir les frous-frous d'une robe... Je fus retenu assez longuement par la dame dont l'arrivée lui avait causé cette belle émotion. Quand je rentrai, ses yeux m'interrogèrent anxieusement. Sans avoir l'air de comprendre, je lui dis le nom de la personne que je quittais. Il allait sans doute se décider à m'interroger sur les habitudes de mes relations avec Mlle de Meauchamp; une exclamation de Roland vint nous distraire : — Père, cria-t-il, viens voir.

— Qu'as-tu découvert?

— Sur un objet égyptien, l'écusson qui se trouve au-dessus de la porte du château que tu vas regarder tous les jours.

Il s'approcha, tenant en main un médaillon que M[lle] de Meauchamp m'avait prié de garder en souvenir de son père. Le vieux comte le portait, paraît-il, attaché à la chaîne de sa montre; ses armes et son chiffre étaient gravés sur les deux faces; je l'avais provisoirement laissé parmi mes curiosités, que je n'avais pas encore eu le temps depuis mon retour de mettre en ordre. Le marquis avait sur-le-champ reconnu le bijou; je lui expliquai comment il était venu en ma possession; il le prit des mains de Roland, le considéra longtemps. Une idée singulière me frappa l'esprit. Je m'adressai à Roland :

— Tu trouves ce médaillon joli?

— Oui!

— Voudrais-tu l'avoir?

— Oh! oui!

— Eh bien! je t'en fais cadeau, si tu me promets de le conserver soigneusement.

Et comme le marquis intervenait :

— Ne refusez pas, lui dis-je; ce sera pour votre fils un talisman.

Loin de raviver dans l'esprit du pauvre marquis le souvenir du bonheur qu'il avait perdu, j'aurais dû au contraire chercher à lui faire oublier M[lle] de Meauchamp. Mais, en ce moment, je ne regardais pas si loin; le désir que j'avais de réparer dans la limite du possible le mal dont je me croyais l'auteur se contentait des satisfactions que je trouvais à flatter ses regrets, fût-ce par d'imprudentes excitations; la confiance, la reconnaissante amitié qu'il me témoignaient me rassuraient contre mes scrupules. Ce fut avec un véritable attendrissement qu'il me remercia de ce cadeau, qui avait un si grand prix à ses yeux. — J'ai été injuste à votre égard, me dit-il en partant; pardonnez-moi; je ne vous connaissais point.

Je ne demandais pas autre chose: j'étais content; et je me disais très philosophiquement, quand il m'arrivait de songer à l'avenir, qu'à chaque jour suffit sa peine, qu'en somme les choses n'en étaient pas encore à ce point qu'elles ne pussent plus s'arranger le mieux du monde. Je recevais pourtant des avis qui ne laissaient pas que de m'inquiéter. Si le nom d'Andréa était déjà oublié par le vrai public, il continuait en revanche à tenir une grande place dans les conversations des coulisses; j'avais repris mes fonctions au théâtre, et il ne se passait pas de soirée que je ne l'entendisse prononcer, souvent accompagné de commentaires malveillans, auxquels je ne donnai d'abord aucune espèce d'attention, les attribuant à la jalousie des anciens camarades. Je finis pour-

tant par remarquer qu'ils étaient singulièrement encouragés par la feinte discrétion de Belloni, dont la ridicule fatuité s'en accommodait et qui faisait parade de son intimité avec la marquise.

J'interrogeai ; on me dit que, sans s'expliquer clairement, il laissait entendre qu'à l'ancienne camaraderie d'autrefois avait succédé un lien d'une tout autre nature. Je connaissais assez ce triste personnage pour n'attacher qu'une très médiocre créance à ses propos; mais j'étais étonné de voir le crédit qu'ils trouvaient, même auprès des anciens amis d'Andréa, de ceux qui, la connaissant comme je la connaissais, auraient dû la défendre contre une pareille médisance.

— Autre temps, autres idées, me dit un soir la Lina, une fine mouche, vieillie sur les planches, duègne ou soubrette à volonté, experte en l'étude du cœur humain, philosophe et moraliste à ses heures. Si elle appréciait à leur piètre valeur les charmes de ce Belloni, alors qu'elle avait pour amans l'art et le public entier, rien ne prouve qu'il en soit de même aujourd'hui, car il est aujourd'hui seul à lui représenter un passé dont elle a le vif regret. Il est adroit ; il la mène où il veut.

— Quel intérêt pourrait-il trouver à se faire aimer d'elle ?

— Eh ! qui sait ? Il se fait vieux, sa voix s'use, il n'a rien amassé; dans quelques années, il devra songer à la retraite ou aller demander ses invalides à l'une ou l'autre scène de second ordre. Andréa a probablement retrouvé dans le repos une seconde jeunesse; en tout cas, son nom vaut de l'or. Il ferait une affaire superbe s'il pouvait la déterminer à reprendre avec lui la vie d'artiste; elle gagnerait de l'argent pour deux.

— Vous supposez alors que, pour le suivre, elle quitterait son mari, son enfant, qu'elle renoncerait à cette grande situation qui a été le rêve de toute sa vie ?

Je ne pouvais douter que Belloni ne fût homme à concevoir un pareil plan; la Lina en revanche me paraissait connaître peu le caractère d'Andréa et trop compter sur sa faiblesse. Elle se moqua de mon incrédulité et de ma confiance, me déclara que je n'entendais rien aux femmes en général et aux femmes de théâtre en particulier, et prit des airs de prophétesse pour me débiter des dictons : — Qui vivra, verra... Ce qui vient de la flûte retourne au tambour...

Ces contes, tout absurdes que je les trouvasse, me préoccupaient, m'agaçaient. Je commençais à me sentir contre Andréa une sorte de colère sourde, née des désillusions qu'elle m'avait procurées, de la crainte qui me tenait qu'elle ne m'en procurât encore par la suite de plus cruelles. D'autre part, l'admiration et la sympathie qui s'étaient éveillées dès le début de mon intimité avec M[lle] de Meauchamp ne faisaient que croître. J'avais cru de bon goût de la laisser pendant quelque temps aux premiers soins de son deuil

et de son installation; elle prit mon abandon pour de l'oubli, et m'écrivit pour me gronder. J'allai la voir. Je la trouvai installée dans un pavillon dépendant d'un des grands hôtels du faubourg Saint-Germain qui appartenait à d'anciens amis de son père; elle y vivait en recluse, n'ayant autour d'elle que deux ou trois anciens serviteurs; le haut courage, la résignation virile qu'elle avait montrés pendant le cours de notre voyage, avaient fait place à un affaissement, à une mélancolie noire, que l'isolement entretenait et qui présentaient plus d'un danger. Je lui parlai en ami et en médecin; je fis appel à toute mon éloquence; je lui décochai un sermon en trois points, pathétique et savant, qu'elle écouta très patiemment, mais qui ne parvint pas à la convaincre.

— Dans quel dessein ferais-je cet effort que vous me conseillez? Le bonheur ne peut plus m'être rendu.

— La vie à laquelle vous vous condamnez augmente vos chagrins. Que ne recommencez-vous vos voyages?

— Seule?

La question m'embarrassait un peu. Je me mis, en cherchant une réponse, à manier et à examiner les cartes de visite jetées dans une coupe qui se trouvait à proximité de ma main. J'en vis trois ou quatre qui attestaient la fréquence des visites de Thénard :

— Avec un mari, fis-je imperturbablement.

— Un mari! moi?

Elle me regarda avec inquiétude; elle craignit un instant, j'en suis certain, que je ne me proposasse. Je ne me donnai pas le plaisir cruel de prolonger sa terreur. Je lui tendis une des cartes qui portaient le nom de Thénard. Elle eut un geste fâché, qui me déconcerta. Me voyant interdit, elle se contint, et fit un effort pour sourire :

— D'où vous vient cette idée?

— Croyez-vous que je n'aie pas vu ce que cache le dévoûment respectueux de ce sombre chevalier?

— Vous avez très mal vu. Je vous ai déjà expliqué les circonstances qui avaient amené M. Thénard à reporter sur ma personne l'attachement qu'il portait au marquis, et les raisons qui m'avaient permis de l'accepter. Si je pouvais croire que son assiduité cachât le sentiment que vous pensez, je ne le reverrais de ma vie.

— Voilà une bien grande sévérité!

— M. Thénard a été le témoin et le confident des engagemens qui avaient lié mon existence à celle de Gaston, et il sait mieux que personne que je ne pourrai jamais les oublier.

Je n'insistai pas; elle avait dit cette dernière phrase avec une solennité qui me condamnait au silence. C'était la première fois que je l'entendais donner au marquis ce nom de Gaston, échappé sans doute à son émoi. Elle paraissait fort troublée. Elle ne demanda

pas si j'étais allé à Hantières, et me laissa partir sans s'enquérir d'aucune des nouvelles que j'apportais.

Quand je revins au bout de peu de temps, comme elle me l'avait fait promettre, je remarquai que les cartes de Thénard avaient été enlevées de la coupe. Elle avait voulu sans doute m'ôter tout prétexte d'aborder un sujet qui lui déplaisait. Cette fois, elle me demanda nettement ce qui se passait au château, avec la résolution hâtive d'un poltron qui court au feu, rougissant, s'observant pour ne plus laisser échapper l'aveu d'une familiarité qui, légitime autrefois, semblait aujourd'hui coupable.

Il eût sans doute mieux valu, pour calmer cet esprit qui s'entêtait dans la religion des souvenirs, mentir effrontément, dire que tout allait bien, que le marquis était consolé. Un homme sage l'eût fait : je n'y pensai pas; je révélai tout sans rien omettre. Je n'étais pas à la fin de mon récit que son émotion, longtemps et courageusement contenue, éclata; je m'arrêtai.

— Continuez, me dit-elle, sans vous inquiéter de mes larmes. Elles me soulagent. Je donnerais tout au monde pour que le marquis fût heureux, et pourtant je trouve une cruelle jouissance à vous entendre raconter ses souffrances... Oh! qu'il doit souffrir près de cette femme!

Je lui dis encore les détails de la visite qu'il m'avait faite; je m'excusai de n'avoir pas gardé le bijou qu'elle m'avait donné en souvenir de son père. Je ne m'excusais que par politesse, car je voyais bien qu'elle était enchantée. Elle me le dit du reste : — Loin de m'offenser, vous êtes allé au-devant de mes vœux; je n'ai rien à vous pardonner, et il faut au contraire que je vous remercie. Savez-vous que je m'étais déjà habituée à aimer cet enfant qu'il aimait tant, dont il me parlait sans cesse, à qui je me serais fait un devoir de donner une éducation digne de son nom et de son père, si la mère nous l'avait laissé?.. Le marquis n'avait pas de secrets pour moi. Avec quelle loyauté et quelle délicatesse, il m'avait fait, avant de demander ma main, l'aveu de sa paternité et des obligations qu'elle imposait à sa conscience!

Elle demeura silencieuse, puis tout à coup : — Vous m'avez dit que Roland vous serait bientôt ramené... J'ai une envie folle de le voir, de l'embrasser... Il ressemble à son père, n'est-ce pas?.. Docteur, de grâce, ne me refusez pas ce bonheur!

— Ce que vous désirez est impossible. Comment voudriez-vous que je m'y prisse? Son père ne le quitte pas. Je ne puis pas vous exposer à une rencontre.

— Non, dit-elle tristement; je ne puis plus voir le marquis, je ne le veux plus. Et pourtant il me semble que si je pouvais lui parler, ne fût-ce que pendant quelques minutes, je lui donnerais

du courage, de la résignation, qu'il serait moins malheureux... Mais non, il n'y faut pas songer...

Il y avait dans ses paroles un accent si douloureux que, pris de pitié, je voulus lui laisser un peu d'espoir : — Ne parlons que de Roland. Je comprends votre désir. Je ferai un effort; je tâcherai de saisir une occasion...

— Oh! merci! Quel ami vous êtes pour moi!

Elle hésita avant de continuer : — Dites-moi encore : vous avez appris au marquis que j'habite Paris; vous ne lui avez pas fait connaître mon adresse?

— Ma foi, non!

— Ah! j'avais peur!.. Et vous êtes bien sûr que, depuis son mariage, c'est la première fois qu'il quitte Hantières?

— Très sûr.

Je vis bien qu'elle avait plus d'une autre question à me poser; mais elle n'osa pas, craignant sans doute que je ne lusse trop clairement dans son cœur et ne devinasse les sentimens qui l'agitaient, — comme si son trouble n'eût pas suffi à me révéler les secrets qu'elle croyait me cacher. Elle était charmante d'embarras pudique, partagée entre les craintes que lui inspirait son propre entraînement et le plaisir qu'elle trouvait à apprendre que son ancien fiancé n'avait pas cessé de l'aimer, qu'il cherchait à la revoir.

Le contact de ces amours, saines et profondes, si différentes de celles que j'avais jusque-là rencontrées sur le chemin de la vie banale et facile, ce contact tout nouveau, en me réchauffant le cœur, me mettait en tête une sorte de sensibilité sentimentale qui ne me permettait pas de discuter avec la froide raison les suggestions de mon imagination surexcitée. J'étais encore sous cette dangereuse impression, quand je vis revenir le marquis, me conduisant de nouveau Roland, toujours florissant, d'une santé désespérante. Il me parut plus sombre encore qu'à l'ordinaire. Pour alimenter la conversation qu'il tâchait de prolonger, mais qui se traînait languissante dans les lieux communs, je m'avisai de faire causer l'enfant : je lui demandai, prenant un sujet au hasard entre mille, s'il avait soigneusement gardé le médaillon dont je lui avais fait cadeau. Il ne répondit pas et tourna du côté de son père des yeux attristés, comme pour réclamer la permission de s'expliquer.

— Tu l'as perdu! lui dis-je. Je vois bien que tu n'es qu'un petit négligent.

Il se redressa fièrement :

— Non, je ne l'ai pas perdu.

— Tu ne l'as plus? On te l'a donc pris?

— Oui.

— Qui te l'a pris?

— Mère.

Ce fut à mon tour d'interroger le marquis d'un regard. Il me fit un signe affirmatif, navré. Il me prit à part pour me raconter ce qui s'était passé. Andréa avait surpris le bijou dans les mains de Roland. Elle en avait reconnu l'origine, grâce aux lumières du docteur Fadeux, à qui les chiffres et les armoiries étaient familiers. Elle s'était alors abandonnée à une colère brutale qui s'était répandue en injures hardies, en accusations honteuses. Je voyais le pauvre marquis pâlir au souvenir des violences de cette scène; je l'interrompis pour lui épargner la douleur de me la narrer tout entière.

— Lui avez-vous dit que le cadeau venait de moi?

— Non. Il faut qu'elle ignore que vous avez rencontré Mlle de Meauchamp en Égypte, sinon les visites que je vous fais fourniraient le prétexte des plus abominables soupçons. Pour la première fois de ma vie, j'ai menti; j'ai menti devant mon fils, et j'ai eu le triste courage de faire de cet enfant le complice de mon mensonge. J'ai affirmé que cet objet m'appartenait depuis longtemps, qu'il était tombé par hasard entre ses mains...

— En somme, que suppose-t-elle?

— Que je n'ai pas cessé de voir Mlle de Meauchamp, que les voyages que je fais à Paris avec Roland cachent nos entrevues... Ah! tenez, je ne pourrais répéter ce qu'elle a osé dire... C'est horrible!

Je connaissais trop intimement Andréa pour ne pas deviner ce qui m'était tu, pour ne pas me représenter d'un bout à l'autre, avec les gestes et les paroles crues, cette scène pénible où la colère, amassée en son esprit aigri, mal satisfait, avait enfin fait explosion; je savais de quelle verdeur de langage le libre parler des coulisses peut donner l'habitude, quelle rage envieuse anime contre les réputations sans tache les femmes qui ont l'amour sans pouvoir jamais prétendre au respect. J'étais consterné.

— Cette triste querelle remonte à plusieurs jours : elle ne s'est pas renouvelée? demandai-je sans exiger d'autres détails.

— Non. Le lendemain elle paraissait avoir tout oublié; plus un mot n'a été échangé sur ce triste sujet. Et pourtant je sens bien que ce n'est pas fini. Sans doute ce Belloni lui aura conseillé de feindre.

Il fixa les yeux sur les miens : — Ce Belloni, vous le connaissez?

— Fort peu. Je sais qu'il était pour Andréa, avant son mariage, un ami dévoué.

— Un ami? Vous en êtes sûr?

Par bonheur, je ne me troublai pas : — J'en suis sûr.

Il y eut un long silence, assez embarrassant. Ce fut le marquis qui y mit fin : — Je suis bien malheureux! fit-il.

Alors, sous l'empire de l'excitation douloureuse qui le tenait,

oubliant l'orgueilleuse réserve qui l'avait jusque-là empêché de me faire la confidence de ses souffrances, il me peignit longuement, avec une naïve éloquence, les amertumes de la vie à laquelle il était condamné, lié par le plus étroit des liens à une femme qui ne pouvait, à défaut d'affection, mériter du moins son estime, dont la présence seule lui rappelait une outrageante trahison, — trouvant dans chaque heure un froissement, un regret, une crainte, — ne puisant la résignation nécessaire pour supporter ce martyre, que dans la nécessité de défendre le fils qu'il chérissait, d'élever son âme au-dessus des dangers dont le menaçait l'influence maternelle. — Ah! s'il eût eu les leçons de celle qui devait être sa seconde mère !

J'écoutais, silencieux; cette exclamation m'arracha subitement à mes tristes réflexions. — Monsieur le marquis, voulez-vous me confier Roland pendant une heure et l'attendre ici, prisonnier sur parole?

— Où voulez-vous le conduire?

— Près de quelqu'un qui m'a demandé comme une grâce de pouvoir l'embrasser.

— Blanche?.. Mlle de Meauchamp?

— Je ne vous dirai rien.

— A quoi bon ce mystère? Qui serait-ce, si ce n'était elle?.. Elle m'avait promis de l'aimer; elle l'aime sans le connaître, j'en suis sûr... Elle se trouve donc près d'ici?

— Une question de plus et je renonce à mon projet... Cet enfant ne connaît pas Paris?

— Comment le connaîtrait-il?

Un triste sourire qui parut sur les lèvres du marquis me prouva qu'il avait saisi la portée de ma question: — Je vous donne ma parole d'honneur que je ne l'interrogerai pas, que je ne chercherai point à savoir dans quel quartier vous l'allez mener.

— Votre parole d'honneur?

— Ne viens-je pas de vous l'engager?

— Pardonnez-moi mon insistance; j'ai peur de votre amour.

— Mon amour? répéta-t-il avec un étonnement douloureux.

— Oui, votre amour, plus violent aujourd'hui qu'il ne l'a jamais été.

Il se baissa pour me cacher sa confusion, que trahissait une vive rougeur. Il entoura son fils de ses bras: — Ecoute bien, Roland. Le docteur va te conduire à une dame que tu ne connais pas... Tu l'embrasseras tendrement, bien tendrement...

Il n'acheva pas; les larmes lui coupaient la voix. J'enlevai l'enfant, qui nous regardait avec inquiétude : — Rassure-toi, lui dis-je, la dame que nous allons visiter te donnera un médaillon pareil à celui que ta mère t'a pris.

Par surcroît de précautions, je baissai les stores de la voiture où nous montâmes: il faut se défier de la mémoire des enfans. La route n'était heureusement pas trop longue. Mlle de Meauchamp était seule, comme toujours. En entrant, je poussai vers elle le petit homme, dont la curiosité était en ce moment aux prises avec la frayeur et qui se tenait derrière moi.

Elle jeta un cri : Roland, à cet âge, avait tous les traits de son père. Elle demeura immobile, tremblante, plus intimidée que lui, je crois. Tout à coup elle lui tendit les bras, l'étreignit et l'embrassa fiévreusement. — Ah! me dit-elle, quand le calme lui fut revenu, vous me donnez le premier moment de bonheur que j'aie eu depuis longtemps.

Je n'entreprendrai point de retracer le tableau que j'eus sous les yeux pendant une demi-heure entière; il faudrait une plume autrement exercée et habile que celle d'un vieux médecin dont le style ne s'est jamais élevé au delà des prescriptions de la docte faculté. Effrayé d'abord, l'enfant s'était peu à peu rassuré, séduit par la douceur des caresses qui lui étaient prodiguées, — la tendresse ombrageuse du marquis le tenait loin de sa mère, dont la nature se prêtait peu d'ailleurs aux épanchemens maternels, — charmé par la beauté qui faisait ressembler cette inconnue à une bonne fée, bercé par sa voix angélique. Ce ne fut pas sans peine que je les séparai. J'aurais voulu pouvoir prolonger cette douce causerie qui éveillait en moi un attendrissement délicieux; mais je craignais que le marquis, malgré la parole donnée, ne se fût lancé sur nos traces et qu'il ne tombât brusquement au milieu de nous.

J'étais injuste à son égard : je le retrouvai arpentant à grands pas ma bibliothèque, dans un état d'agitation vraiment pitoyable ; et je dus assister à une seconde édition des embrassades dont je venais d'être le témoin; partout où Mlle de Meauchamp avait posé les lèvres, il attacha longuement les siennes. Roland était tout à fait ahuri; l'éducation sévère qui lui était donnée ne lui avait jamais fait connaître de semblable fête. Il rapportait un bijou que je n'eus pas l'indiscrétion de vouloir examiner et qui devait sans doute rappeler un heureux souvenir, car le marquis le couvrit de baisers.

Aujourd'hui, mettant tranquillement ces souvenirs sur le papier, dans le silence du cabinet, je suis frappé par le côté puéril de tout ce petit roman. Mais alors je voyais les choses autrement. Tout à la joie d'avoir pu procurer un peu de contentement à ce pauvre marquis, que je considérais comme ma victime, je trouvais ces jeux charmans. Par exemple, ce jour-là, ma satisfaction fut cruellement troublée.

Comme le marquis sortait, mon domestique m'avertit qu'une personne qui n'avait point voulu donner son nom ni permettre qu'on

m'avertît, attendait depuis près de deux heures dans le salon voisin de ma bibliothèque. J'allai retrouver ce client original : je me trouvai vis-à-vis du docteur Fadeux. L'accueil que je lui fis ne dut pas trop lui plaire; mais il était plus humble, plus souriant que jamais, et fermement décidé à ne se fâcher de rien. Il me fit cent complimens sots et plats, me dit qu'il n'avait point voulu traverser Paris sans venir me rendre l'hommage dû par son modeste mérite à ma haute science. Il me demanda des nouvelles du marquis, après avoir très longuement vanté la résurrection que j'avais opérée :

— Il vient quelquefois vous voir?

— Quelquefois.

— Il n'est point malade?

— Nullement.

— Pures visites d'amitié alors?

— Non.

— Peut-être la santé de son fils exige-t-elle quelques soins?

— Précisément.

— Je ne me suis point trompé sans doute? J'ai bien cru reconnaître tantôt le son de sa voix. Il sort d'ici?

— A l'instant.

— Oh! la surprenante rencontre! Il a passé ici une grande partie de l'après-midi?

— Oui.

Certain qu'il ne s'était introduit chez moi que pour espionner, je m'étais senti d'abord l'envie de le faire jeter à la porte. La crainte qu'il ne s'attachât aux pas du marquis m'avait seule déterminé à écouter son verbiage; mais cet interrogatoire maladroit commençait à m'irriter singulièrement; la provision de patience dont je m'étais muni était près d'être épuisée. Le laconisme de mes réponses lui fit comprendre sans doute qu'il était temps de battre en retraite, car, sans transition, il passa aux questions qui complétaient le programme de ses investigations :

— Voyez-vous souvent M[lle] de Meauchamp?

— Jamais.

— Elle est à Paris pourtant?

— Je ne sais pas.

Dûment convaincu de l'inutilité de ses efforts, redoutant avec raison les effets de ma colère, il se décida enfin à partir : il n'était que temps. Les voyages du marquis avaient éveillé son attention, peut-être même excité les soupçons jaloux d'Andréa; il l'avait suivi pas à pas; il s'était faufilé chez moi derrière lui, il avait ouvert les yeux, tendu l'oreille. A la vérité, le butin qu'il rapportait de son expédition était assez maigre; mais il avait de l'astuce; il était impossible qu'il n'eût pas surpris quelques paroles compromettantes,

qu'il n'eût pas cherché à deviner le sens des allées et des venues qu'il avait certainement surprises. J'essayai bien de me rassurer en me disant que, s'il eût eu quelque intelligence de la situation, il n'eût pas partagé, coi, la captivité que j'avais imposée au marquis, qu'il m'eût suivi jusque chez M[lle] de Meauchamp; mais il n'en avait pas moins le pied sur la bonne piste. Les découvertes qu'il pouvait faire n'avaient heureusement rien de bien redoutable pour nous; sauf les incidens imprévus, il risquait fort de ne pas trouver au gîte le scandale qu'il flairait et de faire buisson creux; son apparition inattendue était pourtant un présage certain de contrariétés et de difficultés nouvelles.

VIII.

Cinq ou six semaines se passèrent sans amener d'événemens. Le marquis ne me fit qu'une seule visite, courte et gênée. Il me laissa voir très maladroitement l'espoir qui l'avait amené, il s'attendait à ce que je lui proposasse de nouveau de conduire Roland près de M[lle] de Meauchamp. Mais j'étais bien décidé à ne plus faire de semblables imprudences et je refusai net d'entendre ses insinuations : cela parut le vexer. Je l'avertis de la surveillance dont il était l'objet. Il se montra plus étonné encore que contrarié : — Au fait, il m'a bien semblé, tantôt encore, que j'étais suivi. Quel intérêt pourrait avoir le docteur Fadeux à exercer cet espionnage? Il n'est pas mon ennemi.

— Il l'est.

— Pour quel motif le serait-il?

— Parce qu'il vous avait condamné et parce que vous vivez.

— Oh! bien malgré moi.

— N'importe. Peut-être n'est-il du reste que l'agent complaisant de la marquise.

Il soupira : — Elle s'imagine sans doute que je rencontre ici M[lle] de Meauchamp.

Je fus frappé par le ton singulier sur lequel cette phrase fut dite; elle semblait sous la forme d'une ironie plaintive, cacher une sorte d'interrogation, voire une prière. Après cela, je me trompais peut-être. J'y aurais donné moins d'attention si le lendemain même, je n'avais vu arriver, à ma grande surprise, M[lle] de Meauchamp. Il faut croire que j'eus l'air très effaré, car elle sourit : — Qu'avez-vous donc? Vous paraissez tout effrayé. Pourquoi? Une vieille fille, — elle appuya sur le mot, — peut bien, sans inconvenance, se rendre chez son médecin, surtout quand celui-ci l'abandonne.

Comme je ne me remettais pas sur-le-champ, elle me demanda avec inquiétude : — Vous n'attendez pas le marquis ?

— Nullement ; il est venu hier.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas ramené Roland ? Vous m'eussiez fait un si grand plaisir !

— Parce que la folie que j'ai faite en vous le conduisant ne peut être recommencée...

Je ne crus pas devoir lui dire que nous étions l'objet d'un espionnage attentif. Elle n'insista pas : — Je suis plus triste que je ne l'ai jamais été, me dit-elle ; j'ai reçu hier une visite bien inattendue, qui a réveillé mes plus cruels souvenirs.

— Le docteur Fadeux ?

— Vous le savez ?

— Non, je devine...

— Le docteur Fadeux en personne. Il a rencontré un de mes vieux serviteurs. Il s'est enquis de mon adresse ; il est accouru. Ne s'imaginait-il pas que le marquis venait me voir ? Il prétendait me le faire avouer...

— Le sacripant !

— Pourquoi vous fâcher ? C'est un demi-paysan. Il ne sait rien du monde. Il n'y mettait certainement pas de malice... Et puis il a pour le marquis une si vive affection ! Il m'a si longuement parlé de lui ; il l'a plaint avec tant de sincérité...

Fallait-il lui révéler la vérité, l'initier à la honteuse intrigue qui se jouait autour de nous ? Je n'osai pas. Elle ne remarqua pas mon agitation : — Il m'a connue enfant ; il me porte, je crois, de l'intérêt. Il vient souvent à Paris maintenant : il m'a demandé la permission de me faire de fréquentes visites, de s'employer à combattre ma tristesse...

Je voyais bien qu'elle avait été touchée de sa compassion, qu'il avait su la conquérir. Son jeu était heureusement fort clair : j'avais la certitude de pouvoir le déjouer. Le mieux était évidemment de ne pas troubler la confiance de Mlle de Meauchamp et de veiller attentivement à ce qu'aucune imprudence ne fût commise. Elle voulut voir mon musée égyptien, l'amusement de tous mes visiteurs : il avait pour elle un double attrait. Elle m'interrogea sur l'emploi des heures qu'y avait passées le marquis ; je dus signaler les objets qu'il avait remarqués, lui mettre en main ceux qu'il avait maniés. Cet enfantillage me charmait et m'irritait en même temps ; il révélait un amour ardent, charmant d'ingénuité et de franchise, mais trop ardent peut-être pour pouvoir toujours se contenir. Il ne faut pas jouer, dit-on, avec le feu ; je me demandais si je n'avais pas été bien imprudent en encourageant ce demi-rapprochement dont je n'avais vu d'abord que les consolations, mais dont je commençais à apercevoir les dangers, — et si, dans l'intérêt de tous, il ne fallait pas y mettre une fin, fût-ce au prix d'un déchirement.

J'eus le loisir, pendant les jours qui suivirent la visite de Mlle de Meauchamp, d'examiner froidement la situation et de préparer mes batteries : c'était à la droite raison du marquis, à sa délicatesse de gentilhomme que je m'étais décidé à faire appel. J'étais préparé quand il reparut. J'éloignai Roland, qui s'en alla chercher un amusement dans je ne sais quel coin de mon étroit appartement, et j'abordai bravement mon sujet. Je finissais à peine l'exorde que je fus interrompu : c'était l'heure fixée pour mes consultations : une dame se présentait; je ne pouvais me soustraire à mon office; je passai dans mon cabinet.

La tête de la Gorgone, m'apparaissant tout à coup, m'eût, je crois, moins effrayé que ne fit le visage doux et pâle de Mlle de Meauchamp. — Me voici, dit-elle simplement... Pourquoi me regardez-vous ainsi? Je vous fais donc peur?

— La surprise...

— La surprise? Que dites-vous? Le docteur Fadeux est venu tantôt m'avertir que vous désiriez me voir, que vous m'attendiez; je suis accourue... Roland est ici, n'est-ce pas? N'osant plus me l'amener, vous avez voulu que je pusse le voir et l'embrasser chez vous?.. Oh! j'ai deviné tout de suite.

J'écoutais, consterné : — C'est le docteur Fadeux?..

— Sans doute... Il est venu chez moi, il y a une demi-heure; il sortait d'ici; il m'a accompagnée en voiture jusqu'à votre porte...

— Il vous a menti. Il n'est point venu; je ne vous ai pas fait demander de venir... Un piège vous est tendu.

— Que dites-vous?

— Le marquis est ici.

Elle étouffa un cri de joie. — Je vais le voir, lui parler!

— Vous allez au contraire quitter à la minute même cette maison. N'entendez-vous pas qu'on veut dans je ne sais quel dessein infâme vous y surprendre en même temps que lui?

— Quoi! vous pensez?

— Hélas! je n'en suis que trop sûr. C'est ma faute, j'aurais dû vous prévenir, vous mettre en garde... Pour Dieu, partez!

Elle fit quelques pas : — Partir quand il est là, sans l'apercevoir, sans entendre le son de sa voix! Cachée dans ce salon, je pourrais...

— Au nom de votre honneur!

— Eh! n'est-il pas au-dessus des méchancetés et des pièges?

Elle parut réfléchir, pâlit, se mit à trembler : — Non, c'est impossible, je le sens... Ce serait trop cruel pour tous deux; mes forces me trahiraient... Je pars.

Je la soutins : elle était près de s'évanouir dans mes bras. Ce

n'était pas le moment de s'apitoyer; il fallait avant tout sortir. Je n'avais point d'escalier de service à ma disposition. L'appartement que j'occupais à cette époque réunissait un certain nombre de pièces groupées autour d'une petite rotonde qui servait d'antichambre; bon gré mal gré, nous devions bien passer par là. A l'instant même où j'ouvrais la porte du palier et où je m'apprêtais à prononcer le : « Sauvé! » classique, je me trouvai vis-à-vis d'une femme qui tenait la main sur le bouton du timbre : — Andréa!

— Oui, c'est moi!

Elle releva de la main la voilette noire qui lui cachait les traits, et l'œil en feu, la bouche contractée par la colère, elle s'avança.

— Ah! je suis arrivée à temps, paraît-il. Quelques minutes de plus, et je trouvais le nid vide.

Droite, immobile sous le regard d'Andréa, qui la souffletait, blanche comme le marbre, Mlle de Meauchamp semblait ne rien voir, ne rien entendre. Je me tournai vers elle :

— Mademoiselle, lui dis-je, veuillez prendre mon bras...

Je fis mine d'écarter Andréa, mais elle nous barra résolûment le chemin. — Vous ne passerez pas; je veux qu'elle reste; je veux qu'elle m'écoute, en face de mon mari, de son amant.

— Andréa! je ne puis...

— Le marquis est ici.

J'hésitais à répondre :

— Il est ici, répéta-t-elle. On l'a vu entrer. Il se cache...

— Andréa, ce que vous faites est odieux. On a méchamment égaré votre esprit. Laissez, je vous prie, passer cette jeune fille qui ne mérite ni vos injures, ni vos infâmes soupçons, qui a droit à votre respect comme au mien. Dans quelques instans, je serai à vous; tout vous sera expliqué.

Attiré sans doute par le bruit des voix, Roland, qui musait aux environs, s'était glissé entre nous, à pas de loups et écoutait avec une attention inquiète. Il s'approcha de sa mère; toute à sa rage, elle le repoussa rudement. Alors, effrayé, les larmes aux yeux, il vint chercher un refuge de notre côté. Il examina pendant quelques secondes Mlle de Meauchamp, la reconnut et, rassuré, lui tendit les bras en se jetant dans les longs plis de sa robe. Cette caresse inattendue la fit tresssaillir; éperdue elle-même, elle le saisit convulsivement et l'embrassa en sanglotant.

— Mon fils aussi! fit Andréa avec un cri furieux.

Elle s'élança pour le reprendre; je parvins à la retenir. Ivre de colère, le geste menaçant, elle lança à sa rivale une apostrophe infâme. C'en était trop. Je m'avançais, décidé à la faire taire par la force, quand je la vis tout à coup plier sous l'étreinte d'une main

qui venait de s'abattre sur son épaule. Le marquis était debout derrière elle, livide, terrible : — Vous allez vous mettre à genoux et solliciter le pardon de celle que vous venez d'insulter.

Andréa tourna la tête vers lui. — Vous voulez que ce soit moi qui demande pardon à votre maîtresse ?

— Mlle de Meauchamp n'est pas ma maîtresse, et je vous défends de prononcer encore ce mot.

Elle eut un ricanement insolent.

— A genoux! répéta-t-il.

Sa main pesait lourdement; les doigts crispés serraient les chairs. Elle fit un vain effort pour se dégager : son impuissance augmenta sa fureur. J'enlevai Roland, qui tremblait, ne comprenant rien.

— Éloignez-le, murmura Mlle de Meauchamp... C'est sa mère... Pauvre enfant!

Elle tendit les mains jointes vers le marquis, demandant grâce pour celle qui l'outrageait.

— A genoux! dit-il une troisième fois.

Andréa chancela : — C'est lâche!

Lentement, il ouvrit la main qui la serrait comme serre un étau. Elle s'écarta, meurtrie, farouche, à demi domptée par sa vigueur. Sans la regarder, il s'adressa à moi : — Mlle de Meauchamp peut se retirer librement. Veuillez l'emmener et solliciter d'elle, en mon nom, le pardon de l'injure que vient de lui faire la marquise d'Essigny.

Mlle de Meauchamp ne bougeait pas. Je surpris sur ses lèvres un faible : — Gaston! — Ce fut tout. Ils échangèrent un long regard douloureux. Il s'inclina respectueusement. Elle prit mon bras, et nous sortîmes.

Ah! par exemple, quand nous fûmes seuls, sa fierté et son courage s'évanouirent; elle fondit en larmes. Je crus apercevoir, en la conduisant à sa voiture, Fadeux et Belloni, qui se promenaient sur le trottoir, s'arrêtaient et se jetaient sous une porte cochère, pour nous regarder sans être remarqués. L'état où je la voyais me donnait d'assez vives inquiétudes, et ce détail ne retint pas longtemps mon attention. Je pris le parti de l'accompagner jusque chez elle. N'y eût-il pas eu nécessité, encore l'aurais-je fait pour n'être point forcé de remonter sur-le-champ et de prendre ma part des explications.

J'ai toujours détesté les émotions vives : je venais d'être soumis à une rude épreuve; aussi est-ce en tremblant que je fis ma rentrée. Dieu soit loué! tout était fini. Mon appartement, silencieux et vide, avait repris sa tranquillité. Je sus, par la narration que me fit mon valet de chambre, que, sitôt après ma sortie, le mar-

quis était parti, emmenant Roland, que la marquise l'avait suivi à une courte distance.

J'attendis, fort inquiet, les nouvelles qui ne pouvaient manquer de m'arriver, n'osant écrire, ni donner signe de vie. Bien que savamment excitée par des amis qui avaient pris à tâche de provoquer la catastrophe promise à leur rancune ou à leurs calculs intéressés, Andréa avait, à coup sûr, obéi uniquement à la colère, à ses instincts qui la poussaient aux scènes tapageuses et tenaient sans cesse en éveil dans son esprit des soupçons salissans, à la haine dont elle devait fatalement poursuivre la pureté et la noblesse qui avaient conservé à sa rivale dans le cœur du marquis un amour où il y avait pour elle un reproche sanglant; elle croyait sincèrement les avoir prises en faute; elle les avait insultées, humiliées; elle s'était vengée à sa manière; cette vengeance hardie, brutale, devait lui donner une satisfaction suffisante. Mais le marquis était-il homme à se contenter de la punition qu'il lui avait infligée? Je le savais trop soucieux de la dignité de son nom pour supposer qu'il songeât à demander la tranquillité à une séparation qui, même consentie librement et exempte du scandale d'un procès, était destinée d'avance à faire grand bruit dans le monde. D'un autre côté, la vie commune et résignée semblait bien difficile, du moins pour quelque temps.

Au moment où je commençais à m'inquiéter de son silence, je reçus une lettre qu'il m'envoyait de Bayonne; j'appris ainsi qu'il avait pris le parti le plus sage, qu'il avait commencé avec Roland un voyage dans le Midi qui devait durer quelques mois, laissant au temps et à l'absence le soin de poser un baume sur les blessures saignantes. « J'ai couru d'une traite jusqu'à la frontière, me disait-il, pour n'avoir pas la tentation de revenir sur mes pas, d'aller là où mon cœur m'appelle et me retiendrait. Nous n'avons été que trop imprudens! Blanche me pardonnera-t-elle jamais? C'est mon imprudence, c'est ma faiblesse qui, en me ramenant sans cesse à Paris, ont provoqué cette terrible scène... Je suis bien à plaindre. Mais, pour elle aussi, il vaut mieux que je m'éloigne. »

IX.

Le soir même du jour où cette lettre m'était parvenue, fidèle à mes habitudes, neuf heures sonnant, je fis mon entrée au théâtre. Belloni, dont le nom figurait sur l'affiche, était remplacé par un ténor de passage. On me dit qu'il avait fallu pourvoir au pied levé à son remplacement, qu'il avait brusquement quitté la troupe. J'avais en ce moment l'esprit ouvert aux inquiétudes; je montai sur la scène pendant le premier entr'acte qui se présenta : en quelques minutes,

je fus au courant. Belloni était venu dans l'après-midi, à l'heure de la répétition, radieux, éclatant d'orgueil; il avait annoncé à ses camarades stupéfaits qu'il venait à son tour de résilier son engagement et de jeter sur la table du directeur le montant de son dédit, qu'il allait faire une campagne à l'étranger et gagner sûrement une fortune colossale; tout cela avait été débité avec un ton de mystère heureux, bien fait pour piquer la curiosité. Il s'était mis sur-le-champ à enlever ses costumes; cette hâte avait paru singulière. Était-ce donc une fuite? Où allait-il? Il avait refusé de s'expliquer : — Bah! vous saurez tout avant peu, car l'affaire fera du vacarme!

Le même soupçon s'était immédiatement logé dans toutes les têtes; le même nom était venu sur toutes les lèvres : — Andréa!

Belloni était, au su des derniers employés du théâtre, tout à fait incapable de faire seul une campagne, surtout d'amasser une fortune. Avait-il déterminé Andréa à le suivre, à jeter aux orties sa couronne de marquise pour reprendre de sa main le diadème des reines d'opéra? On ne se pique guère de délicatesse dans les coulisses; on l'avait accablé de questions pressantes, précises; il s'était contenté de faire des réponses obscures, gênées, qui avaient évidemment la prétention d'être discrètes, mais qui par cela même, en disaient fort long. Chacun y avait vu la confirmation des soupçons éveillés. Belloni n'était pas aimé : son bonheur ne laissait pas que de faire des envieux. Tout ce petit monde s'étonnait de la faiblesse d'Andréa, qui, disait-on, aurait pu faire un autre choix. Au fond, on était enchanté de la voir déchoir des grandeurs où elle s'était élevée et reprendre place dans les rangs. La Lina m'interpella : — Que vous avais-je prédit?

Elle se pressait bien de triompher : en somme, rien n'était sûr. Cette nouvelle n'était encore fondée que sur des suppositions, trop facilement adoptées peut-être par une crédulité malveillante. Il n'est pas besoin de dire que je ne fus pas celui qu'elle agita le moins : elle ne me surprenait pas trop, à la vérité, bien que je voulusse douter jusqu'à l'évidence; j'avais quelquefois entrevu ce dénoûment; mais je n'avais jamais cessé de croire que l'intelligence d'Andréa l'arrêterait, fût-ce à la dernière minute, sur le bord de l'abîme. Probablement elle hésitait; probablement les demi-confidences de Belloni avaient pour but, en provoquant le bruit, de presser les événemens, de vaincre ses indécisions, de lui couper la retraite. Je pouvais supposer que j'avais gardé sur son esprit un peu de l'influence et de l'autorité qu'elle m'accordait autrefois; le

lendemain matin, avant que le soleil fût levé, je pris un train pour Hantières.

Le château semblait abandonné, et j'eus peur d'abord d'être arrivé trop tard. Aucun domestique ne répondit à l'appel de la sonnette. Je fis le tour des bâtimens; je trouvai par derrière une porte de service entr'ouverte; j'entrai résolûment. J'avais gardé un souvenir assez exact des lieux pour me guider facilement. Je me dirigeai vers l'aile qu'habitait Andréa. En approchant, j'entendis de joyeuses roulades, des éclats de rire... Elle riait!

Je m'arrêtai sur le seuil d'une chambre où, aidée par une servante, elle entassait précipitamment dans de hautes malles ses robes, ses bijoux, sans ordre, avec une impatience fébrile : les costumes de théâtre, prêts à être emballés, attendaient leur tour, entassés pêle-mêle sur les meubles et sur les tapis. Elle m'aperçut, poussa un cri d'effroi.

— Andréa, il faut que je vous parle sur-le-champ.

— Venez, me dit-elle en soulevant la portière de son boudoir.

Quand nous fûmes en tête-à-tête, elle se plaça devant moi, dans une attitude de défi : — Que venez-vous faire ici?

— Vous vous apprêtez à quitter votre mari, votre enfant; vous voulez fuir avec Belloni, reprendre à l'étranger la vie théâtrale?

Elle ne sourcilla pas : — C'est vrai... Qui vous a révélé nos projets?

— Hier, au théâtre, fier de son triomphe, Belloni a tout laissé entendre.

— L'imprudent!

— L'habile homme! Il veut, en criant sa bonne fortune sur les toits, en la faisant imprimer aujourd'hui dans les journaux, vous mettre dans l'impossibilité de lui échapper.

— Vous avez sans doute averti mon mari?

— Je ne l'ai pas averti parce que j'ai cru qu'il suffirait pour vous ouvrir les yeux que je vinsse vous faire entendre la voix d'un ami.

— Étrange ami, qui sert les amours de mon mari et l'aide à me tromper!

— Ce que vous dites là, Andréa, est faux.

— Vous allez aussi me jurer que cette ingénue n'est pas la maîtresse de mon mari?

— Vous ne pouvez comprendre...

Je m'attendais à la voir s'emporter; elle se contint. — Soit, je ne puis pas comprendre : je ne suis pas une femme du monde, moi... Eh bien! n'en parlons plus alors. Je suppose que vous avez autre chose à me dire.

— Vous souvient-il, Andréa, que le jour même où se fit votre

mariage, dans la loge où vous vous habilliez, je vous demandai si Belloni était votre amant?

— Il ne l'était pas.

— Il l'est à l'heure actuelle?

— Il l'est.

J'avais cru l'embarrasser : c'était elle qui mettait en déroute, par sa rude franchise, les argumens que j'avais préparés.

— Si votre cœur peut s'accommoder aujourd'hui d'un amour qu'il trouvait jadis indigne de lui, c'est que cet amour s'est embelli à vos yeux du souvenir d'une vie et d'un art dont vous avez le regret. Ce que vous aimez en cet homme, c'est le passé, qu'il vous représente.

— Vous avez peut-être raison... Et quand cela serait vrai?

— Il ne vous aime pas, lui.

— Qu'en savez-vous?

— L'amour qu'il feint cache un odieux calcul. Sa carrière est terminée; il veut faire de vous son gagne-pain... Ah! il est intelligent et adroit. Il a deviné que dans la vie nouvelle où vous entriez, la nostalgie des coulisses vous ressaisirait un jour; il a tendu ses filets autour de vous; il vous tient. Il vous a amenée où il voulait; vous allez associer à son insuffisance votre talent, votre réputation : il va battre monnaie sur vos succès, sur le scandale, qu'il s'efforce de faire bruyant, complet, irréparable, qui vous livre à lui pieds et poings liés.

— D'où vous vient cette idée?

— Elle me vient de tout ce que j'ai vu, de tout ce que j'ai entendu. Belloni ne s'est pas donné la peine de cacher son jeu. Au théâtre, ce n'est un mystère pour personne.

— Ah!.. Ainsi vous croyez qu'on m'y désapprouvera?

— On vous y plaindra. Vous faisiez envie; vous ne ferez plus que pitié.

— Qu'importe? Il est trop tard.

— Réfléchissez.

— Eh! n'ai-je pas eu, dans ma solitude, le temps de réfléchir? Ce que je fais, je le fais librement, de toute ma volonté. Ce n'est pas un coup de tête, c'est une résolution longuement mûrie. Je ne puis supporter plus longtemps l'existence qui m'est faite ici.

— Avez-vous songé à celle que vous vous préparez, liée à ce Belloni par une chaîne honteuse?

— Il me comprend au moins, il parle ma langue, il vit la même vie que moi. S'il feint l'amour, comme vous le dites, tant pis! Qu'ai-je besoin d'être aimée? Avec lui, je retrouverai mon existence libre et gaie, tout ce que j'aime... Je ne l'ai point choisi, hélas! je n'avais pas le choix. Il s'est trouvé à mes côtés; il a été seul à me soutenir, à me consoler; il me sauve.

— Il vous perd.

— Oui, aux yeux du monde... Eh! qu'ai-je de commun avec le monde?

— Le nom que vous portez lui appartient. Songez que votre mari vous l'a donné sans tache.

— Dites que je le lui ai pris... Je le lui rends et redeviens Andréa comme devant.

— Il ne dépend pas de vous seule de rompre le nœud que la loi a noué.

— Le marquis demandera la séparation, s'il le veut.

— Cesserez-vous d'être sa femme? Demain les petits journaux livreront les détails de votre fuite en pâture à la curiosité du public... Qui sait s'ils ne l'annoncent déjà pas ce matin? Belloni est pressé. Il lui faut sa réclame et sa garantie.

Je m'irritais; elle au contraire s'armait peu à peu d'une froideur moqueuse, raisonneuse. — Et que croyez-vous donc que pensera le public, quand il me verra rendue à ses plaisirs? Il applaudira des deux mains. Est-ce que nous ne lui appartenons pas, nous, femmes de théâtre? Ne se croit-il pas volé quand le mariage nous enlève à lui? Ne fête-t-il pas notre retour comme celui de l'enfant prodigue? N'y voit-il pas une restitution due et toujours espérée... Combien de gens vont déclarer demain que c'était à prévoir, que cela devait finir ainsi?.. Oui, c'était à prévoir... Est-ce qu'on nous épouse, nous?

— C'est vous qui parlez ainsi, Andréa? Avez-vous donc oublié comment ce mariage s'est fait? Avez-vous donc oublié que le marquis s'est trouvé marié malgré lui, que vous m'avez supplié de le faire vivre?..

— Vous auriez dû refuser et le laisser mourir : vous avez fait notre malheur à tous.

Je restai abasourdi, je l'avoue, la bouche béante, Andréa était bien certainement la seule personne de qui je n'attendais pas un semblable reproche. Elle tressauta en entendant la pendule sonner l'heure. — Le temps me presse; nous discutons fort inutilement; je vous en ai dit assez, je crois, pour vous prouver que mon parti est pris et que rien ne le modifiera.

— Vous abandonnez alors votre fils?

— Roland ne sera pas abandonné, puisqu'il reste près de son père, à qui vous me donniez vous-même autrefois le conseil de le céder?

— Et s'il demande plus tard qu'on lui explique votre disparition?

— On lui dira que sa mère était une femme dont il ne faut point parler... S'apercevra-t-il seulement de mon absence? L'autre viendra ici me remplacer; on a appris à Roland à mieux l'aimer que moi.

— L'autre? Mlle de Meauchamp?

— Sans doute!.. Ah! mon départ va les rendre bien heureux! Ils pourront s'aimer librement, sans crainte d'être encore dérangés. Elle pourra faire régner ici toutes les vertus dont je suis incapable.

— Andréa!.. Andréa!..

Je sentais une rage folle me monter à la tête : j'avais envie de la battre. Loin de l'effrayer, mon exaspération paraissait au contraire l'amuser. Elle vit mon mouvement et y répondit par un éclat de rire. Elle comprit pourtant que le moment était venu de mettre une fin à cette scène : elle me tendit la main. — Adieu... Ou plutôt au revoir. Vous ne me garderez pas rancune, n'est-ce pas?

— Adieu!.. Car, ou je me trompe fort, ou nous ne devons plus nous rencontrer.

— Je ne pars pas pour un exil. Il faut bien que je commence par disparaître. Mais, ma campagne à l'étranger finie, je compte bien rentrer à Paris... Vous n'aurez pas le courage de me tenir rigueur; vous viendrez m'applaudir, j'en suis bien sûr.

Depuis quelques instans, une effrayante pâleur envahissait son visage, qui se contractait douloureusement. Elle porta la main au cœur, puis au front; elle vacilla : je la soutins : — Ce n'est rien, me dit-elle, mon malaise se dissipe déjà. J'ai eu ainsi ces derniers jours de nombreux étourdissemens accompagnés d'une angoisse affreuse. J'ai les nerfs horriblement tendus... Oh! je n'ai pas peur... Rassurez-vous; je n'ai point envie de mourir. En ce moment, ce serait trop bête! Cela ferait trop de plaisir à Mlle de Meauchamp et à mon mari!

Je ne pus retenir une exclamation.

— Adieu! me dit-elle.

— Adieu!

Je sortis, plus ému que je ne voulais le montrer, ni même me l'avouer, furieux. Il n'y avait plus rien à tenter : il fallait laisser la destinée s'accomplir. Du perron, j'aperçus l'éternel cabriolet du docteur Fadeux s'engageant dans l'avenue; sans doute l'abominable homme venait aider Andréa dans sa fuite, assister en triomphateur à la catastrophe... J'ai une nature essentiellement pacifique; mais, pour la première fois, je sentis dans le creux de la main de belliqueuses démangeaisons. Par malheur, ou par bonheur, il m'aperçut, fit faire volte-face à sa jument, la fouetta vigoureusement et disparut.

Je le laissai courir et j'allai reprendre le train, me demandant s'il fallait envoyer un avertissement au marquis. Où le rejoindre? Il ne m'avait pas indiqué d'itinéraire. Il était en tous cas trop tard pour que son retour pût rien empêcher. D'un autre côté, il était

dangereux d'abandonner au hasard le soin de lui apprendre la fatale nouvelle. Dieu sait quelles funestes résolutions pouvait lui dicter la colère! La fatigue de la route que j'eus à faire à pied et d'un long trajet en chemin de fer, calma un peu mon agitation. Je n'en rentrai pas moins chez moi fort troublé, fort perplexe. Je n'étais pas au bout de mes peines. Mlle de Meauchamp m'attendait, — depuis de longues heures, me dit-on. Elle avait les traits renversés, la voix tremblante. En m'apercevant, elle m'interpella :

— Vous êtes allé là-bas? c'est bien d'elle qu'il s'agit?

Pour m'expliquer ses questions, elle me présenta un journal plié, froissé, cent fois lu et relu : — Voyez...

Je n'avais décidément pas calomnié le Belloni en lui prêtant, un peu témérairement, l'intention de faire constater son bonheur par les journaux. Après cela, un chroniqueur, cherchant pâture, avait pu ramasser l'histoire dans les coulisses. Toujours est-il qu'elle était racontée, discrètement du reste : le nom d'Andréa n'était pas cité; mais les circonstances singulières qui avaient accompagné son mariage et sa retraite étaient rappelées avec une précision qui, pour un grand nombre de lecteurs, rendait cette discrétion tout à fait vaine. Ce journal était bien informé, mieux que je ne l'étais moi-même; il savait que c'était un théâtre italien qui allait donner asile à la fugitive, qu'elle serait engagée ensuite en Russie.

Mlle de Meauchamp attendait avec impatience que j'eusse fini de lire. — Je veux tout savoir...

— Que vous dirai-je que ce journal ne vous ait appris? Andréa a quitté Hantières à cette heure pour aller rejoindre son amant.

— Enfin!

Cette exclamation me surprit et me fit remarquer la joie qui éclatait sur son visage. Elle s'aperçut en même temps de mon abattement :

— Vous paraissez consterné!

— Vous paraissez joyeuse!

— Comment ne le serais-je pas?

— Qu'attendez-vous donc de ce désastre?

— Ce que j'en attends? Mais c'est bien simple, le marquis va demander la séparation et l'obtiendra.

— Et n'en restera pas moins marié.

Elle baissa la tête. La douloureuse contraction de ses traits me dévoila avec une muette éloquence les illusions du rêve dont elle s'était bercée, la déception cruelle du brusque réveil qui venait de la surprendre en plein songe : — Vous avez raison, fit-elle d'une voix étouffée par les larmes, cette nouvelle m'a bouleversée au point de me faire perdre la raison. Je me suis dit qu'il allait être libre. Je n'ai point vu la triste réalité.

— Hélas, je crains bien que ce terrible événement n'augmente encore son malheur, que la tache faite à son nom ne fasse déborder la coupe d'amertume.

— Ce nom, il le porte assez dignement pour que des éclaboussures venues d'aussi bas ne puissent l'atteindre.

— Il voudra sans doute punir; c'est son droit.

— Les poursuivre, les tuer peut-être!..

Elle était tombée, affaissée sur un canapé, la tête dans les mains

— Non, il ne fera pas cela, reprit-elle après un long silence ; il a l'esprit trop élevé pour croire que le sang puisse laver...

— La colère est une conseillère qui ne se paye pas de raisonnemens.

— La tendresse qu'il a pour son fils l'éclairera, il ne voudra pas ajouter une tache à une autre tache. Il n'aime pas cette femme, son départ est une délivrance. Oui, une délivrance!

— Mais encore une fois, la loi...

— Eh! qu'importe que le mariage légal subsiste, si la chaîne odieuse est brisée de fait? Ce qu'il fera? Je le sais, je le sens... Il se souviendra que je suis ici, que j'avais promis jadis d'être pour Roland une seconde mère, que nous avons une mission à remplir ensemble, que nous pouvons dorénavant nous voir librement, intimement...

— Y pensez-vous? C'est impossible.

— Pourquoi?

— Parce que... Parce que c'est impossible enfin, parce que cette intimité ferait naître des soupçons...

Elle secoua tranquillement la tête :

— Faut-il, par crainte des médisances, reculer devant un devoir?

— Quel devoir? je ne vous comprends plus.

— Le devoir de ceux qui ont le pouvoir de consoler... Quoi! j'irais, pour observer une loi de convenance banale, me retirer de lui à l'heure où il souffre, quand seule, je puis lui rendre le courage, la force, la tranquillité!

Elle parlait avec une exaltation qui ne permettait plus de discussion sérieuse. Je pris pour la calmer un moyen assez peu galant mais autorisé par la situation. Je lui saisis le poignet, lui tâtai le pouls et dis doctoralement : — Vous avez la fièvre. Il faut rentrer chez vous, prendre du repos, tâcher de vous calmer.

— Ai-je donc dit des folies?

— Vous avez la fièvre...

Elle ne voulait pas en convenir; je la poussai doucement vers la porte; nous avions l'air de jouer la grande scène du *Barbier de Séville;* malheureusement elle était moins facile à convaincre que

Basile, toujours prêt à se rendre aux raisons sonnantes. Je finis par l'emporter, moyennant la promesse que je fis d'aller dès le lendemain reprendre la suite de l'entretien.

Incapable d'un travail attentif, brisé par les émotions de cette folle journée, je sortis, espérant trouver une distraction dans le bruit, dans le mouvement. Le dîner du cercle me sembla détestable. Le théâtre donnait la reprise d'un opéra oublié : je trouvai les acteurs mauvais, la musique ennuyeuse. Au lieu de monter sur la scène pendant l'entr'acte, comme j'en avais l'habitude, je gagnai par la porte de service les trottoirs déserts qui bordent le monument des deux côtés. J'avais besoin de solitude et de silence; j'étais assiégé par une armée d'idées biscornues qui se pressaient dans ma pauvre tête et y faisaient un affreux tohu-bohu; ma pensée voyageait tantôt en Espagne avec le marquis, tantôt sur la route de l'Italie, avec Andréa et son amant, pour revenir incessamment au modeste pavillon du faubourg Saint-Germain qui abritait les douleurs et les illusions de Mlle de Meauchamp; j'avais la fièvre aussi, et je m'étonne que les passans ne m'aient pas répété en chœur le : « Allez-vous coucher ! » de la comédie...

Ils étaient rares heureusement : un d'eux me causa une frayeur énorme : sa tournure présentait avec celle de Thénard une ressemblance frappante; je le pris de loin pour l'irascible baron; je m'imaginai qu'il venait me demander compte de ma conduite. Je ne sais pourquoi Thénard m'avait toujours fait l'effet d'un justicier. Je tremblais devant le gendarme : je me sentais donc coupable...

Au fait, si Thénard, m'apparaissant comme Dieu apparut à Caïn pour lui demander ce qu'il avait fait de son frère, était venu me dire de sa grosse voix sévère : — Qu'avez-vous fait de ceux que j'aime? — qu'aurais-je répondu ? Qu'il ne me les avait pas donnés à garder ? Triste excuse : je m'étais imprudemment mêlé de faire leur bonheur sans qu'on m'en priât. Ah! j'avais bien réussi! Hélas! je voyais à cette heure, mais trop tard, le méchant rôle que j'avais joué, conseillé par une sotte sentimentalité, par le désir d'adoucir des souffrances qui m'inspiraient une profonde pitié et dont je me croyais un peu l'auteur... Je n'avais fait que les aviver : le drame où sombraient en même temps les espoirs d'Andréa, l'honneur du marquis, le repos et la dignité de Mlle de Meauchamp, menacés par la surexcitation qui la poussait au dévoûment irréfléchi, aveugle, — ce drame c'était mon œuvre...

J'entendis la sonnette qui appelait les musiciens pour le dernier acte. Je me promenais en tête-à-tête avec mes rêveries depuis cinq grands quarts d'heure. Je fis un effort pour chasser le cauchemar qui m'obsédait. Je rentrai et repris ma place. Je n'étais pas assis depuis une minute que l'huissier me remit un pli. — C'est une dépêche

que votre domestique a reçue tantôt chez vous et qu'il a apportée ici. On vous a cherché dans tout le théâtre pour vous la remettre : on ne vous a pas trouvé.

Je l'ouvris avec anxiété : j'avais le pressentiment de malheurs prochains. Elle était d'Andréa, qui, subitement atteinte d'un mal inconnu qui l'effrayait, se croyant en péril, me suppliait d'oublier nos querelles, d'accourir la sauver...

Andréa sans doute s'exagérait le danger; je n'avais rien vu de dangereux dans la petite crise purement nerveuse dont j'avais été le témoin, mais qui pouvait néanmoins être l'avant-coureur de quelque maladie sérieuse. Quoi qu'il en fût, je pouvais difficilement refuser de répondre à l'appel qui m'était adressé. Un temps précieux avait déjà été perdu : la dépêche avait dû faire plusieurs voyages pour me trouver, sans compter une longue attente dans les mains de l'huissier; — en somme, un retard de trois heures au moins. Je n'avais plus à ma disposition que le dernier train; encore devais-je me presser. Le docteur Fadeux était probablement là; lui laisser la nuit entière, c'eût été un crime : il était homme à rendre mortelle en quelques heures de soins la plus bénigne indisposition.

Et cependant, au lieu de me lever, de courir, je demeurai immobile sur mon fauteuil, inerte. Une voix mystérieuse venait de murmurer à mon oreille quelques mots effrayans : — Si Andréa mourait cette nuit, ce serait la délivrance pour le marquis, le salut pour M[lle] de Meauchamp...

J'eus peur. Pour me donner du courage, je me répondis : — Pourquoi mourrait-elle? Il n'y a pas de danger.

Et la voix reprit : — Si la maladie n'en apporte pas, la présence du docteur Fadeux en apportera... Laisse-le exécuter les décrets de la Providence. Il dépend de toi de rendre le bonheur à ceux qui sont malheureux par ta faute...

Un inexplicable engourdissement paralysait ma volonté et mes mouvemens : — Je partirai sitôt le trio fini, fis-je lâchement.

Le trio s'acheva; je ne bougeai pas. Je tenais les yeux fixés, sans voir, sur la scène, qui se remplissait d'une foule joyeuse, bariolée, scintillante; j'écoutais sans entendre : les chœurs et les instrumens me paraissaient se confondre en un bourdonnement fantastique qui couvrait par momens ou accompagnait en sourdine la chanson monotone de la voix qui, suivant les inflexions du rythme musical, tantôt grave, tantôt rieuse, suppliant ou commandant, ne cessait de me répéter les deux mêmes mots : — N'y vas pas! n'y vas pas!

Le bruit des applaudissemens qui saluaient la chute du rideau, l'agitation de la sortie m'arrachèrent à ma torpeur et à mon angoisse : une sueur froide m'inondait les tempes. Je fendis préci-

pitamment la foule; je sautai dans un fiacre et commandai au cocher de brûler le pavé.

Repentir inutile! Quand nous arrivâmes à la gare, déjà noire et à demi endormie, le dernier train était depuis longtemps parti. Il me fallut attendre que la nuit s'achevât...

X.

Je ne me sens pas le courage de mener jusqu'en ses derniers détails ce lamentable récit. Je l'ai écrit jusqu'ici avec une entière sincérité, sans chercher à atténuer mes torts, dans l'espoir d'alléger par une sorte de confession publique le poids des doutes de ma conscience.

Je n'ai jamais osé révéler au marquis la triste vérité. Il croit qu'Andréa a été enlevée par une de ces maladies innomées et rapides qui déroutent la prévoyance et la science des meilleurs médecins. Le docteur Fadeux a heureusement quitté le pays, effrayé par l'accusation qu'au chevet même du lit où Andréa venait de rendre le dernier soupir, l'indignation m'arracha; sa fuite m'a sauvé de la nécessité de mettre ses cliens en garde contre son ignorance meurtrière.

J'ai sous les yeux, en écrivant ceci, la petite fiole, trouvée et gardée par moi, qui contient le poison subtil dans lequel la crainte de la responsabilité que lui laissait mon absence, l'affolement, je ne sais quelle aberration ignare, lui ont montré un remède contre un mal dont il n'était pas parvenu à reconnaître la nature tout à fait innocente. Cet homme est un assassin, je le déclare.

Un assassin!.. Que suis-je donc, moi qui, connaissant ses talens, lui ai volontairement livré la vie d'Andréa?

Je vois pourtant dans l'union du marquis et de Mlle de Meauchamp tant d'amour sincère, tant de dignité, tant de bonheur vrai, que je me prends quelquefois à me tranquilliser, à me dire que j'aurais été coupable en ne saisissant pas l'occasion qui m'était offerte de réparer le mal que j'avais fait...

Qui oserait me juger? Qui oserait donner tort au remords qui me poursuit? Qui oserait lui donner raison?

GEORGE VAUTIER.

NOTES

D'UN

VOYAGE EN ASIE-MINEURE

II[1].

ADALIA, LA CILICIE-TRACHÉE, LE TAURUS.

Adalia, 5 juin.

Adalia est la grande ville commerçante du littoral asiatique, depuis le golfe de Symi jusqu'à Mersina; aussi est-elle fort fréquentée par les marchands grecs qui viennent de Rhodes, de Smyrne et même de Salonique; ils s'établissent au khan ou dans les comptoirs voisins du port, y passent plusieurs mois et s'en retournent. Les trois khans de la ville sont occupés par cette population flottante. Heureusement, grâce à des négocians de Salonique, nous trouvons un gîte dans une jolie maison entourée de verdure, qui a été construite par un riche Grec d'Adalia pour servir d'hôpital (*nosokomeion*). Faute de malades, la maison abrite cinq ou six petits ménages de papas sans emploi et de marchands sans négoce. Tout ce monde vit en commun, et, le soir venu, se rassemble sous la vérandah pour prendre le frais; les femmes travaillent; l'un des papas enlumine à grand renfort de couleurs éclatantes des images d'Haghios Pandéléimon, sous le vocable duquel est placée la petite église de l'hospice. Il n'y a là, dans cette façon de faire et de comprendre la charité, rien d'humiliant pour celui qui la reçoit; le

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre.

caractère grec ne comporte pas cette nuance : ce sont simplement des « frères » que l'on héberge en attendant des jours meilleurs.

On sait combien il est difficile en Turquie d'obtenir des renseignemens précis sur le chiffre des habitans d'une ville; aussi les renseignemens donnés par les voyageurs sur la population d'Adalia varient beaucoup. En 1811, le capitaine Beaufort évaluait ce chiffre à huit mille habitans, dont un tiers de Grecs (1); le consul français Corancez y comptait de quinze à vingt mille âmes (2). D'après des renseignemens plus récens, il y aurait environ vingt-six mille habitans, et sur ce nombre plus de deux cents familles grecques. Les Juifs forment une faible partie de cette population; on trouve aussi à Adalia des Arabes qui, venus à la suite d'Ibrahim-Pacha en Anatolie, se sont fixés dans cette ville; on les reconnaît aisément à leurs traits fins et intelligens, qui contrastent avec la lourde physionomie des Turcs.

Le commerce est presque entièrement entre les mains des Grecs, qui occupent le haut quartier de la ville. Certaines maisons grecques ont un air de confortable et même de richesse, et rappellent les jolies demeures du quartier arménien à Smyrne. La disposition intérieure varie peu et témoigne du goût très vif qu'ont les habitans pour le chez-soi. Autour de la cour intérieure, bien ombragée, plantée de citronniers et d'orangers, règnent des vérandahs et des galeries supérieures en bois découpé; ce qui donne à ces maisons une physionomie singulière, ce sont les tourelles légèrement construites en échafaudages qui occupent le milieu de la cour. Chaque maison a la sienne; cette sorte de kiosque à plusieurs étages sert de séchoir dans la journée; le soir, c'est un belvédère commode pour contempler à l'aise la ville vue à vol d'oiseau, hérissée de minarets et de tourelles où nichent les cigognes.

Nous sommes reçus très cordialement par M. Pandéli Danieloghlou, l'un des membres les plus actifs et les plus influens de la communauté grecque. Il nous fait, avec une bonne grâce parfaite, les honneurs de son habitation et nous entretient de la situation des Grecs à Adalia. La communauté est riche et prospère; elle possède sept églises, des écoles de garçons et de filles, et envoie tous les ans plusieurs jeunes gens étudier dans les gymnases d'Athènes. Les Grecs intelligens s'intéressent avec passion à tout ce qui touche au royaume hellénique; pour eux, Athènes est comme la ville sainte; leur plus cher désir est que leurs fils puissent un jour la visiter, y

(1) *Karamania, or a brief Description of the South Coast of Asia Minor, etc.*, 1811-1812.

(2) *Itinéraire d'une partie peu connue de l'Asie-Mineure;* Paris, 1816.

étudier, voir ses monumens, sur lesquels ils nous interrogent avec une curiosité naïve.

Le chef officiel de la communauté grecque est l'archevêque. Nous recevons sa visite : c'est un beau vieillard, aux traits réguliers, portant avec une dignité majestueuse le costume ecclésiastique. Mais, au cours de la causerie, cette dignité s'éteint et fait place à une bonhomie familière qu'on retrouve souvent chez les membres du clergé grec. A sa sortie du *nosokomeion*, l'archevêque est salué avec respect par les Grecs, qui se prosternent sur son passage ; les femmes lui présentent leurs enfans à bénir; les Turcs eux-mêmes se lèvent avec déférence. Ces hommages sont plus qu'un simple salut à la robe et ont un sens plus profond que les marques de respect données aux prêtres dans les villes d'Italie. L'archevêque est en effet le véritable patron des Grecs et comme leur *defensor* politique. Pour les raïas orthodoxes, la religion est une sorte de nationalité; c'est en elle que se réfugient toutes les aspirations et les espérances des races soumises; elle est le lien qui les rattache aux Hellènes d'Europe; aussi, en voyant les Grecs d'Adalia saluer avec vénération leur archevêque, on se prend à penser que ces hommages s'adressent au seul représentant officiel de la communauté grecque auprès d'une autorité sans contrôle et toute-puissante.

Le lendemain nous visitons en détail le quartier grec. Dans plusieurs maisons, on nous montre des domestiques nègres qui sont esclaves; c'est une rareté chez les Grecs; mais, bien que beaucoup de chrétiens d'Adalia aient rendu la liberté à leurs esclaves, plusieurs de ceux-ci l'ont refusée. Il leur suffirait, pour être libres, d'aller au konak invoquer la protection du moutésarif; mais cette indépendance, qui les laisserait sans moyens d'existence (leur maître peut réclamer jusqu'à leurs vêtemens) leur paraît moins séduisante que le servage. Ils ont d'ailleurs le plus souvent des maîtres doux et humains, et dans les maisons grecques on les traite comme des domestiques libres attachés à la famille. Depuis les réformes d'Abdul-Medjid, l'esclavage est officiellement supprimé dans l'empire ottoman; mais, s'il n'y a plus de marché public d'esclaves, les Ottomans n'ont pas renoncé à ce genre de trafic, qui se pratique clandestinement à Constantinople, à Top-Hané. Il y a quelques années, à Trébizonde, des Turcs embarquaient à bord d'un bâtiment des Messageries maritimes une cinquantaine de jeunes Russes de Crimée, chrétiennes orthodoxes. Le consul de Russie, informé de leur origine, les réclame et veut s'opposer à leur enlèvement; les Turcs protestent, déclarent qu'elles sont musulmanes et qu'ils ont tous droits sur elles. Interrogées, les jeunes filles font la même réponse; on les comblait de cadeaux, on leur donnait des bijoux, des toi-

lettes, et elles se trouvaient fort heureuses. Le consul s'avise d'un moyen qui consistait à les faire comparaître isolément devant lui et les officiers du bateau et à exiger d'elles le serment. L'une d'elles se trahit en faisant par mégarde le signe de la croix; les autres avouèrent qu'elles étaient chrétiennes, et Russes de nationalité; le consul les fit rapatrier. Il n'est pas rare que dans les ports du Levant l'autorité consulaire intervienne et empêche que des femmes chrétiennes soient victimes de ce commerce, hautement désavoué d'ailleurs par la Porte Ottomane.

Le quartier grec, la *marine* et le bazar, voilà les points où se concentre la vie active à Adalia. Rien de pittoresque comme ce joli port, enserré entre de hautes murailles crénelées dont la base disparaît sous les mousses, la verdure et les plantes grimpantes; à l'entrée se dressent deux piliers massifs d'appareil romain, reste des travaux qui avaient fait de l'antique Attalie une importante place maritime. Le port n'est guère fréquenté que pendant les mois d'avril et de mai; des vapeurs italiens, des navires de Rhodes, de Salonique, de Smyrne, y viennent charger le blé, le seigle et le sésame que produisent les vastes plaines de la Pamphylie. Passé ces mois, le port devient presque désert, à cause de la difficulté du mouillage; on n'y voit guère aborder que les petits caïques de la côte et les vapeurs anglais qui font le service entre Adalia, Rhodes et Smyrne. Une population oisive de marins et de commerçans vient s'installer pendant de longues heures dans les petits cafés bâtis sur pilotis qui bordent la *marine;* on y fume des narghilés, on cause; la vapeur odorante du *tombéki* et des conversations interminables, que faut-il de plus pour occuper toute une demi-journée dans cet Orient où le temps a si peu de prix?

La ville est entourée d'une enceinte de murailles qui laisse en dehors le bazar et la *marine*, et enferme une portion considérable de la cité, que les Turcs appellent le *kalé*. Du côté de la mer, les murailles sont assises sur un rocher à pic et dominent d'une hauteur de 400 mètres les flots qui viennent battre la base du rocher. L'appareil de ces murs, qui se développent en longues courtines reliées entre elles par des tours carrées, rappelle de très près celui des murs de Constantinople. Les assises inférieures sont formées de pierres de taille antiques, tandis que la partie supérieure présente une construction irrégulière où l'on remarque çà et là quelques débris helléniques encastrés dans la maçonnerie (1). A l'angle nord-ouest de la partie qui paraît répondre à l'ancienne citadelle, une

(1) Voir la description sommaire des antiquités d'Adalia, donnée par M. G. Hirschfeld dans les *Monatsbericht der Königl. Preussisch. Akademie der Wissenschaften* de

tour antique, une porte ornée de chapiteaux, d'un entablement du temps de Trajan, offrent de curieux débris; à l'époque byzantine, on a eu quelque souci de recueillir des membres d'architecture antique et de les enchâsser, un peu au hasard, dans les murs des tours et des courtines.

Aujourd'hui, ces murailles sont dans l'état d'abandon le plus complet. Du côté du port, les pans de murs aux teintes dorées, crevassés par le temps, sont à demi envahis par une végétation vigoureuse qu'entretient la fraîcheur d'un petit ruisseau coulant dans l'ancien fossé. Près d'une poudrière qui surmonte un reste de tour antique, une sentinelle turque se promène indolemment derrière les créneaux ruinés et de temps à autre regarde vers le port d'un air nonchalant; mais seuls les caïques marchands de Rhodes ou de Samos se balancent dans la rade paisible que ne défendent plus les lourdes chaînes de fer autrefois brisées à coups de canon par les galères vénitiennes de Mocenigo.

Entre les murailles et le phare, situé au sud-est sur une pointe de rochers, s'étendent des jardins et des vergers qui sont la promenade habituelle de la population grecque aux jours de fête. Les femmes, richement vêtues de l'élégant costume anatolien, où dominent les couleurs claires, se répandent en groupes dans les vergers et vont s'asseoir sur la crête de la falaise; on aperçoit de là toute la ligne des côtes qui ferment la baie, profondément découpées, couronnées de verdure et sillonnées de cascatelles qui tombent bruyamment dans la mer d'une hauteur de plus de 10 mètres; elles sont formées par des canaux dérivés du Douden, qui coule à quelques lieues d'Adalia. Strabon avait déjà signalé ce fleuve appelé *Cataractes*, « qui tombe comme un torrent du haut d'un rocher et dont le bruit retentissant s'entend au loin. » Aujourd'hui ses eaux sont amenées dans les jardins par des conduits de dérivation qui forment autant de cascades le long de la falaise. Les Grecs prétendent que ces eaux douces font perdre à la mer sa saveur salée dans la baie d'Adalia.

Si l'on redescend dans le quartier turc, on est frappé par un air de délabrement et un aspect morne qui contraste avec l'activité du quartier grec. Les maisons noires, aux murs percés de fenêtres rares, sont absolument closes; près d'une mosquée, une fenêtre grillée est surchargée de lambeaux d'étoffe attachés aux barreaux : c'est la maison d'un derviche mort en odeur de sainteté, et ces lam-

Berlin, novembre 1874. Ces renseignemens complètent ceux qu'on trouve déjà dans Ritter : *Die Erdkunde : Klein-Asien*, II, p. 641 et suivantes. Voir aussi J. Davis, *Anatolica*, pp. 210-211 ; Londres, 1874.

beaux de vêtemens sont des ex-voto déposés là par des malades qui implorent l'intercession du saint derviche. Sauf quelques vieillards en longue robe et en turban accroupis sur des bancs, les rues sont désertes, et aucun bruit n'en trouble le silence, si ce n'est, près de quelque mosquée, la voix monotone et nasillarde d'un mollah qui explique le Coran à ses élèves. Rien n'éveille mieux pour un Européen l'idée de la vieille Turquie, fermée à toute idée étrangère à ses traditions et endormie dans sa nonchalance.

Alaya, 9 juin.

Nous quittons Adalia dans un caïque arabe, pour gagner par mer la côte de Cilicie, tandis que nos chevaux prennent la route de terre. Le bateau longe la côte de Pamphylie, basse et dénudée, formant une ligne continue, à peine rompue çà et là par des groupes de palmiers. Vers Eski-Adalia, la côte se relève insensiblement, jusqu'au cap Kara-Bouroun, où aboutissent les premiers contreforts de la chaîne de l'Imbarus. Il est presque nuit quand nous doublons les énormes rochers noirs, posés obliquement, qui ont fait donner au promontoire le nom de *Cap Noir*. Ils s'élèvent fièrement au-dessus d'une mer unie, blanchâtre, qui rappelle la brève description de d'Aubigné :

La lame de la mer était comme du lait,
Les nids des alcyons y voguaient à souhait.

Le lendemain comme la veille, la mer est d'un calme parfait; il faut se résigner à ces longues heures passées à l'ombre de la voile, pendant lesquelles rien ne vient occuper l'esprit. Tandis que l'œil suit les teintes changeantes de la mer et la silhouette des montagnes, la pensée est bercée dans une sorte de rêverie vague qui fait oublier la lenteur du trajet; le souvenir de nuances ondoyantes et variées, un grand sentiment de monotonie, voilà tout ce qui reste de ces heures oisives et vides. Enfin le caïque aborde au petit port d'Alaya, sur la côte de la Cilicie-Trachée.

Rien de plus étrange que le premier aspect de cette ville, posée sur la pente raide d'un promontoire rocheux, se rattachant à la terre ferme par une étroite langue de terrain. Du côté opposé à la ville, le roc est taillé à pic et plonge droit dans la mer; l'étroit plateau qui court au sommet et forme comme l'arête de ces deux coupures est occupé par la forteresse ou *kalé*. Un mur d'enceinte, crénelé, enserre toute la ville, qui, vue du port, se dessine sur le

flanc du rocher comme sur un plan. Les petites maisons de bois grimpent le long de la pente escarpée, séparées par des ruelles parallèles; chaque rangée de toits sert de terrasses aux maisons de la file supérieure, et la ville s'étage ainsi, comme un troupeau de chèvres accrochées aux aspérités d'un roc. La partie de la muraille voisine du port est flanquée de deux tours appelées l'une *Tersana*, l'autre *Khizil-Koulé* (la tour rouge) : cette dernière, de forme octogonale, et bâtie en briques rouges, commande l'entrée de la baie aujourd'hui presque déserte. Le mouillage est difficile; des rochers à fleur d'eau imposent aux mariniers de grandes précautions; aussi le port n'est-il guère fréquenté que par les caïques qui viennent y charger le bois apporté de la montagne, comme au temps où les pentes de l'Imbarus fournissaient aux chantiers de l'Égypte les matériaux de construction pour les flottes royales.

La population de la ville compte deux mille habitans, dont cinq cents Grecs seulement. Ici les Grecs sont de vrais raïas et tremblent devant les Turcs. L'indice le plus sûr de la prospérité d'une communauté hellénique en Turquie, c'est l'école; à Alaya, elle est misérable. Quelques enfans, à la mine effarouchée, apprennent le grec à l'aide de livres imprimés en caractères turcs; le *didaskal*, jeune Grec d'Adalia, est découragé de son exil; il nous confesse qu'il n'a pas encore osé monter au *kastro,* par peur des Turcs, « qui l'en chasseraient à coups de pierres. » Fondée ou non, cette terreur est commune à tous les Grecs d'Alaya, et il nous faut prendre un guide turc pour visiter cette partie de la ville.

L'ascension du kastro est rude; mais on est largement récompensé de sa peine par un panorama d'une véritable grandeur. Quand on a franchi une série de poternes armées de herses et gravi l'escalier à demi écroulé qui serpente le long du roc, on embrasse d'un coup d'œil la haute chaîne neigeuse de l'Imbarus, qui ferme l'horizon; aux teintes violettes des montagnes, au bleu doux et profond de la mer, s'opposent vigoureusement les tons roux et chauds des vieilles murailles, et la masse noire des maisons d'Alaya échelonnées jusqu'au rivage. Le kastro, aujourd'hui démantelé, sert d'asile à une douzaine de familles turques et arabes établies sur la plate-forme. Les maisons sont enfouies sous le feuillage d'énormes figuiers, au milieu desquels une mosquée en ruines montre ses coupoles crevassées, et son minaret décapité. Un peu plus loin, une église byzantine à demi détruite offre encore sur ses murs martelés par les balles des traces de peintures : on reconnaît sur les pendentifs les quatre évangélistes. Le kalé marque l'emplacement occupé par l'acropole de la ville antique de Koracésion; on y retrouve des fragmens de murailles cyclopéennes et des murs de l'é-

poque hellénique ; une des portes, construite en énormes pierres massives, et surmontée d'un linteau monolithe, rappelle, avec un appareil plus soigné et des montans moins évasés, la porte des Lions de Mycènes. Au temps des Séleucides, la forteresse était le principal repaire des pirates ciliciens qui écumaient la mer, et faisaient des razzias d'esclaves syriens pour lesquels le marché de Délos leur offrait un débouché commode. A voir ce véritable « nid de corbeaux », on comprend l'immunité dont les pirates jouirent jusqu'au jour où la campagne de Pompée les eut réduits et vaincus. Le général romain rasa le château de Koracésion bâti par le pirate Diodote Tryphon et rendit la sécurité à la navigation marchande.

Depuis la fin de la domination des Seldjoukides, la forteresse est abandonnée ; mais ces ruines imposantes sont égayées par les pittoresques masures qui se sont élevées au milieu d'elles, et par les scènes variées de la vie en plein air. Comme nous quittions le kastro, un groupe de jeunes filles puisait de l'eau à une fontaine dans de grandes jarres d'argile ; simplement coiffées de fez ornés de sequins, et sans voiles, elles offraient tous les traits du type arabe, l'ovale allongé, les yeux un peu obliques, une grande élégance d'allures ; en soutenant de leurs bras nus les vases posés sur leur tête, elles prenaient des attitudes d'une rare noblesse, qui rappelaient ce que l'art antique a produit de plus fin et de plus achevé.

Le lendemain, apprêts de départ. Le moutésarif, que nous avons vu la veille au konak, entouré de son medjili ou conseil, nous a promis un zaptié d'escorte. A l'heure dite arrive un capitaine qui s'installe près de nous, inspecte nos armes et nos bagages, et allume un narghilé. Après une longue visite silencieuse, il nous dit qu'il est impossible de trouver des zaptiés ; en revanche, il nous propose comme guide son oncle, vieux Turc à mine débonnaire, coiffé d'un énorme turban vert et armé d'une ombrelle. « Les effendis lui donneront un bon bakchich, car la route est fatigante. »

Khilindri, 21 juin.

« Nous feismes bon feu toute la nuict, et partismes avant jour, et cheminasmes à l'obscur en la campagne ; et lorsque le jour fût venu, retournasmes au rivage de la mer... Nous veoyons aussi le mont Taurus, qui apparaissoit de bien loing devant nous, estendu en long, qui desjà commençoit à estre couvert de neige par le coupet (1). » Rien n'a changé depuis Pierre Belon, pour le voyageur

(1) *Les Observations de plusieurs singularitez et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, etc.*, par Pierre Belon, du Mans, 1588.

qui s'engage dans la Cilicie-Trachée. D'Alaya à Anemour, les incidens de la route sont peu variés, et l'intérêt du trajet consiste surtout dans le spectacle toujours changeant de la côte cilicienne. On chemine avec « la mer à dextre et le mont à senestre; » tantôt on suit le bord de la mer, dont les lames courtes viennent jeter leur écume sur le sabot des chevaux; tantôt le sentier s'élève dans la montagne qui, tombant presque à pic dans la mer, ne laisse pas même un mince cordon de plage. La route, si l'on peut appeler ainsi un vrai sentier de chèvres, suit à leur base les pentes du Cragus, qui dessinent une côte finement découpée, serrant partout la mer de très près; c'est un des côtés de l'énorme massif formé par les chaînes et les plateaux du Taurus Cilicien (1). De petits cours d'eau, aux rives ombragées de lauriers roses, sillonnent la côte; on franchit le plus important, le Bouchakdji-Tschaï, sur un pont d'une seule arche, de fière tournure, et l'on arrive aux hameaux épars dont l'ensemble porte le nom de Selindi. Des ruines de l'époque romaine, un aqueduc, des restes de thermes, marquent la place où s'élevait la ville antique de Selinus, entre les villages modernes et la mer. Elles s'étendent dans une vallée basse et marécageuse, à l'endroit où le Cragus s'éloigne le plus de la côte.

Journée de marche jusqu'à Kharadran. Cette route le long du Cragus offre les beautés les plus sauvages. Il faut gravir les flancs de la montagne, souvent à de grandes hauteurs; parfois les nuages chassés par le vent de mer nous enveloppent d'un brouillard humide et froid; les chevaux n'avancent qu'avec précaution sur l'étroit sentier à peine tracé. Aussi est-ce avec surprise que nous trouvons, à deux heures de Kharadran, une belle route carrossable, bien entretenue, qui s'ouvre en pleine montagne; elle a été construite par des négocians grecs, qui font le commerce des bois de construction, et le gouvernement turc n'y est pour rien. Les quelques kilomètres de routes que nous avons pu voir dans le sud de l'Asie-Mineure sont dus exclusivement à l'industrie privée ou à la philanthropie des beys assez riches pour doter leurs districts de ce luxe si rare en Turquie. Aux environs des villes, on voit, il est vrai, de courts tronçons de routes bien empierrées; on les montre au vali, quand il visite le sandjak; on l'assure, en fort belles phrases, que les travaux sont activement poussés. Mais les choses en restent là, et qui sait entre quelles mains se fond l'argent destiné à l'achèvement de ces tronçons illusoires! Lorsque, sur les instances de lord Stratford, le gouvernement ottoman se décida à faire une route de Trébizonde à l'Euphrate, on en construisit 2 ou 3 kilomètres;

(1) Voir Tchihatchef, *Asie-Mineure*, ch. II, p. 79 : Géographie physique.

puis le pacha, gagné par les Russes, empocha l'argent des deux côtés, et revint à Constantinople quand le projet fut oublié.

Kharadran n'est qu'un hameau de cinq ou six maisons. On n'y trouve plus aucune trace de l'antique Charadrus, mentionné par Strabon. Il est probable que la ville ne comportait guère qu'un port et des comptoirs, protégés par une forteresse. Tel était le caractère d'un grand nombre de villes ciliciennes; Strabon, en parlant de Séleucie, observe que la cité était très peuplée et différait en cela des autres villes de la Cilicie. De Kharadran à Anemour, la côte est déserte. Si on la quitte pour s'enfoncer un peu dans la montagne, on ne rencontre que de misérables huttes, habitées par des campagnards ciliciens. Ce ne sont guère que des installations d'été, établies auprès d'enclos à battre le blé où les paysans promènent de larges planches armées de pointes en silex; cette méthode primitive de battre le blé s'est conservée dans presque toute l'Asie-Mineure. Le type des habitans change à mesure que l'on s'avance dans la Cilicie. Au lieu du front fuyant, des mâchoires saillantes, du visage allongé que l'on observe dans la Phrygie et la Pamphylie, les montagnards ciliciens ont le profil droit, le front bombé, le menton carré et fort, le galbe lourd et la démarche pesante. La coiffure est un simple bonnet blanc, sans fez, et ils portent pour tout costume une tunique et un pantalon de toile blanche, qui remplacent la longue robe de cotonnade rayée des paysans turcs de l'intérieur.

Anemour se compose de plusieurs villages, Orta-Keuï, Tchü-Rak, etc., qui s'échelonnent sur les pentes les plus basses du Gutché-Dagh, au point où la côte d'Asie est le plus rapprochée de l'île de Chypre. A Tchü-Rak, on trouve environ soixante-dix familles grecques et une église orthodoxe. Le village est joli, d'aspect riant, égayé par des groupes d'ormeaux où nichent des cigognes. Toutes les terrasses sont surmontées de petits kiosques ouverts de tous les côtés, qui servent aux Turcs de chambres à coucher d'été. Nous visitons les ruines de l'ancien Anemurium qui sont de l'époque byzantine. Surprise en pleine prospérité par la conquête ottomane, la ville abandonnée s'est ruinée peu à peu; les murailles du kastro, posé comme celui d'Alaya sur un promontoire élevé, enserrent des groupes de maisons envahies par les mousses et les pariétaires; Quelques-unes se sont conservées presque intactes, et présentent l'aspect désolé des ruines récentes et vulgaires, que le temps n'a pas consacrées. En dehors de la ville, de curieux édifices offrent à l'archéologue d'intéressans sujets d'étude. Il faut sans doute reconnaître des tombeaux dans ces constructions qui à l'extérieur ont toute l'apparence d'une maison d'habitation, et à l'intérieur sont

ornées d'un revêtement de stuc; des rinceaux, des arabesques courent le long des parois et entourent des niches creusées dans l'épaisseur du mur. Ce sont de véritables *columbaria* byzantins.

A Anemour, nous renvoyons notre zaptié pour prendre un guide du pays, plus utile, et connaissant mieux les routes. Le zaptié d'escorte est d'un faible secours dans les pays de montagnes; tous ceux que nous avons emmenés jusqu'ici, Osman Ali, ou Méhémet, mettaient une sorte de point d'honneur à ne rien faire. Dans les pas difficiles, le zaptié fume indolemment sa cigarette sans se déranger; à la halte, il ne dit mot. Vêtu d'un uniforme en lambeaux, à peine armé le plus souvent, il représente l'autorité par sa seule présence; c'est son rôle, et rien ne pourrait l'en faire sortir. Musulman d'ailleurs assez peu rigide, il ne se fait pas faute de violer à l'occasion la loi du Prophète. En nous quittant, Méhémet vient à nous, un grand verre de raki à la main, et après l'avoir bu : « Le Christ est vainqueur! » nous dit-il d'un air mélancolique. Voulait-il dire à sa façon que les lois de l'Islam ne sont plus strictement observées? A ce compte, bien des pachas font « triompher le Christ » plusieurs fois par jour.

Deux jours de marche séparent Anemour de Khilindri. Nous pouvons voir longtemps la silhouette de l'île de Chypre, dont le bleu pâle se confond presque avec celui du ciel. A quelques heures d'Anemour, nous laissons sur la droite les belles ruines d'un château turc, de l'époque seldjoukide. A l'intérieur, c'est une véritable petite ville; rien n'y manque, ni la mosquée, ni le konak, ni le harem et ses vastes dépendances. Les murs épais et crénelés, les portes disposées obliquement, pour éviter toute surprise et mettre l'assaillant à découvert, montrent un savant appareil de défense. Ces ruines éveillent l'idée de la vie féodale telle que l'avait faite le moyen âge ottoman, et dont il ne reste plus trace dans la Turquie contemporaine. L'esprit militaire a disparu; les beys ne sont plus que de grands propriétaires campagnards, vivant du produit de leurs terres et des revenus de leurs troupeaux; on dit d'un bey, pour évaluer sa fortune, qu'il a cent ou deux cents chameaux.

Khilindri est un petit port marchand, assez fréquenté dans la belle saison. Aussi la ville s'agrandit, et des maisons neuves s'élèvent autour de la baie. C'est à cette activité qu'il faut attribuer la disparition rapide des ruines de l'antique Celenderis, à laquelle la ville moderne a succédé. En 1853, M. Victor Langlois y avait vu un aqueduc, un château ruiné, et de nombreux édifices funéraires (1). On les chercherait vainement aujourd'hui. Les maçons de

(1) *Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus*, par Victor Langlois, 1852-1853, dans *le Tour du Monde*.

Khilindri n'ont respecté qu'un joli petit édifice, un tombeau à coup sûr, qui paraît être une imitation lointaine du tombeau de Mausole (1). On sait que ces sortes de répliques d'un type célèbre n'étaient pas rares en Asie-Mineure. Le tombeau de Khilindri a la forme d'un édicule porté sur un soubassement; les pilastres d'angles, à chapiteaux très fouillés, sont réunis par un cintre, et soutiennent une pyramide quadrangulaire, aujourd'hui tronquée. L'édifice est construit en beau marbre blanc, malheureusement destiné à fournir tôt ou tard des matériaux pour les maisons de la ville moderne.

Khilindri n'a pas de khan : le voyageur doit se contenter du gîte qu'il trouve en plein air sur les bancs d'un petit café, au bord de la mer. Les Grecs y sont en petit nombre et pauvres; ils sont marchands, cafetiers ou mariniers. A mesure qu'on avance vers le golfe de Syrie, ils deviennent de plus en plus rares, et leur condition est plus humble.

Dans le Taurus, 25 juin.

Nous emmenons de Khilindri un guide grec, Barba-Janni. C'est un gros homme jovial, monté sur un petit âne, qu'il écrase de son poids. Malgré son assurance, il est facile de voir qu'il connaît fort peu le pays; mais rien ne le décourage; chaque détour inutile nous vaut un long discours, pour nous prouver que, le pays étant très beau, on ne saurait se lasser de le voir. Barba-Janni est un mauvais guide, mais la route dans le Taurus est en effet fort belle. Quand on a dépassé les villages de Kourtoulou et de Hadji-Baba, et que l'on s'est engagé dans le massif cilicien, on découvre à chaque pas les beautés les plus sauvages : ce ne sont plus les vertes vallées de la Lycie; c'est l'aspect sévère de la roche nue, de la maigre verdure des chênes-verts et des lentisques. Par ces ardentes journées de juin, sous un soleil de feu, les petits accidens de terrain se fondent en une masse lumineuse, et le paysage se dessine par grandes lignes, accusant nettement les hardies découpures des hauts sommets du Taurus. Il est presque nuit quand, après une longue journée de marche, nous arrivons au *yaïla* de Drou-Hân, où les paysans du bas pays, chassés par la chaleur, ont installé leur campement d'été. L'aspect de cette petite vallée, fermée par des murs de roches

(1) Voir surtout l'essai de restauration qui a été tenté par M. Fergusson : *the Mausoleum at Halicarnassus restored in conformity with the recently discovered remains*, Londres, 1862, et l'ouvrage de M. Newton sur ses fouilles d'Halicarnasse, *Halicarnassus, Cnidus and Branchidae.*

grises, éveille des souvenirs bibliques : à voir les tentes et les huttes dressées au milieu des chênes-verts, les troupeaux paissant en liberté, on songe aux tribus nomades vivant de la vie patriarcale et dressant leur tente où le hasard les conduit. C'est l'heure où, devant chaque hutte de branchages, les femmes préparent le repas du soir; des colonnes de fumée montent droit dans l'air; les hommes aux figures bronzées, vêtus de longues tuniques blanches, reviennent des champs, poussant devant eux leurs chevaux et leurs bœufs. Ces gens nous accueillent avec méfiance; mais, après quelques pourparlers, ils s'empressent autour de nous : Barba-Janni nous confesse qu'il nous a fait passer pour des médecins; et notre drogman soutient l'honneur de la médecine européenne en distribuant aux paysans assemblés des remèdes inoffensifs. Aussi le soir, à la veillée, tous les hommes du yaïla viennent-ils se grouper autour de notre feu, qui éclaire vivement des visages aux traits hardis, aux yeux curieux. Une querelle s'engage entre deux paysans, au sujet d'un champ contesté ; la veillée terminée, les deux adversaires se retirent chacun dans sa hutte, et continuent à s'injurier de loin, comme des héros d'Homère ; les paroles alternées se croisent bien avant dans la nuit, quand tous les feux sont éteints, et l'on n'entend bientôt plus d'autre bruit dans le yaïla que le son des voix lointaines qui se répondent à intervalles réguliers.

Le lendemain, route en montagne; on traverse une suite de plateaux, enfermés entre des murailles de rochers gris, et reliés entre eux par de longs couloirs. Parfois des barrières de bois ferment ces issues naturelles, quand les plateaux sont cultivés. Il n'y a pas de traces d'habitation. Bientôt apparaissent les cèdres ; les cultures deviennent plus rares à mesure qu'on s'élève ; le sentier longe de hautes murailles de rochers qui souvent surplombent le chemin à peine frayé. La nuit est venue depuis longtemps, et nous cherchons encore à l'aventure quelque feu qui nous indique un yaïla ou un campement de bergers. Enfin les chevaux s'arrêtent brusquement sur la crête d'un ravin au delà duquel une lumière brille entre des arbres ; avertis par nos coups de fusil, deux Turcs armés de brandons enflammés viennent éclairer notre descente, et nous conduisent à un campement d'été installé sous de magnifiques noyers. Une famille grecque de Chypre y vit en bonne intelligence avec quelques paysans turcs du village de Geuzen-Dî. Le mari récolte les glands du chêne valanède qui croît en abondance dans ces régions perdues et gagne quelque argent, sans payer aucune redevance au gouvernement; les forêts appartiennent à qui veut bien les exploiter. L'été, toute la famille vient s'établir sous ces noyers, qui ombragent une petite source; quelques tapis, des ustensiles de

ménage composent tout le mobilier. Ces braves gens vivent fort tranquilles; leur seul regret est de ne pouvoir aller à Khilindri faire baptiser leurs enfans; quant à faire venir le papas, il leur en coûterait trop cher.

On peut cheminer de longues journées dans le Taurus sans que rien vienne troubler cette sorte de rêverie qui berce l'esprit, entretenue par le spectacle toujours renouvelé des formes et des couleurs. Toute trace d'activité humaine a disparu; c'est la solitude la plus complète. A l'extrémité du large plateau que borde la vallée de l'Ermenek-Sou, nous atteignons le petit village d'Aourouka: il n'y a pas âme qui vive; les maisons ont été abandonnées par les habitans, qui ont fui la chaleur et les fièvres. Ces misérables demeures, à peine élevées au-dessus du sol, sont groupées autour d'un rocher nu, travaillé de main d'homme: des marches taillées dans le roc, comme sur la colline de l'Aréopage à Athènes, une petite esplanade entourée de murs en ruines, montrent qu'il y avait là une de ces forteresses si fréquentes en Cilicie. La position domine un des cols qui traversent le bord très relevé du plateau, et descendent directement dans la vallée de l'Ermenek-Sou; c'est la clé de l'une des passes du Taurus Cilicien. On est enfermé de tous côtés par d'âpres murailles de rochers grisâtres, d'une teinte uniforme, et qui réfléchissent une lumière intense. L'œil est comme fatigué de cette clarté impitoyable, qui pénètre jusque dans les profondes déchirures de la montagne et se répand par larges nappes sur les flancs arides du Taurus. Quand la nuit tombe enfin sur ces hauts sommets, c'est avec une sorte de soulagement que l'on se sent échapper pour quelques heures à la persécution de la lumière. Le soir ramène aussi dans ces régions désolées quelques apparences de vie: à de grandes hauteurs, dans la montagne, des feux lointains s'allument; ce sont les foyers des yaïlas où se sont réfugiés les habitans des villages désertés. Tous ces points lumineux brillent dans la nuit, et l'on songe sans peine aux vers où Homère décrit les feux des Troyens épars dans la plaine: « Ainsi lorsque sur la voûte céleste les étoiles, autour de la lune éclatante, apparaissent dans toute leur beauté; lorsque pas un souffle ne trouble la sérénité de l'éther: les rochers, les hautes cimes des monts, les vastes forêts se dessinent vivement; l'immense profondeur des cieux semble ouverte, et tous les astres étincellent... Ainsi les feux des Troyens brillent devant Ilion. »

Ermének, le 26 juin.

D'Aourouka, deux jours de route conduisent à Ermének; on remonte la vallée de l'Ermének-Sou, l'ancien Calycadnus, que l'on

traverse sur un beau pont d'une seule arche, orné d'inscriptions turques. Tous les renseignemens que nous pouvons obtenir sur la ville, en interrogeant des bergers, se réduisent à ceci : « L'eau y est très abondante et très fraîche. » Ermének paraît en effet un lieu privilégié après ce rude voyage dans les régions pétrées du Taurus. A peine a-t-on franchi la première zone de vergers qu'on éprouve une sensation de bien-être : une belle cascade bondit sur les rochers, et des ruisselets d'eau limpide courent à travers les jardins, dans les rues de la ville, entretenant une riche végétation d'amandiers, de figuiers, mêlés aux arbres d'Europe. Ce bruissement d'eaux accompagne le voyageur jusqu'au bazar, dont la rue est recouverte d'un épais dôme de feuillage.

Ermének est trop peu fréquenté par les étrangers pour qu'il y ait un khan passable. Nous trouvons fort à propos une maison vide qui nous sert de gîte. De la terrasse, ombragée par un énorme peuplier blanc, on aperçoit toute la ville, bâtie en amphithéâtre; elle s'adosse à une haute falaise, découpée bizarrement et percée de grottes naturelles. Trois Arméniens et un marchand grec forment toute la population chrétienne. Aussi, au bout d'une heure, tous les habitans d'Ermének non musulmans se trouvent-ils réunis sur notre terrasse; la soirée se passe, par un beau clair de lune, à écouter de ces propos où les souvenirs de voyage, les légendes, les anecdotes tiennent la plus grande place. C'est dans ces causeries qu'apparaît le plus nettement le tour d'esprit particulier à l'Oriental; quelle que soit la race ou la religion, il y entre toujours une part d'enfantillage, d'imagination crédule et confiante. L'antiquité surtout est une source inépuisable de légendes; il faudrait remonter, en Europe, jusqu'aux chroniques du XIIe siècle, pour la trouver défigurée avec la même naïveté. L'un de nos causeurs nous vante les vertus d'une médaille mystérieuse qu'il possède : posée sur la pâte, elle fait aussitôt lever le pain, et elle peut transformer immédiatement le lait le plus frais en *yaourt* ou lait caillé. Il nous montre sa médaille, qui est une monnaie antique, un bronze romain de l'époque impériale. Un autre nous conte l'histoire du roi des serpens (*Vasilefs tôn Phidiôn*) caché à Constantinople, près de la mosquée de sultan Achmed. Tous les voyageurs qui ont visité Stamboul ont vu sur la place de l'At-Meïdan les débris de la colonne de Delphes, faite de trois serpens de bronze enlacés, et portant sur ses replis les noms des villes grecques qui combattirent à Salamine et à Platées. Les Grecs Byzantins la prirent pour une œuvre du démon, et un patriarche de Constantinople la mutila à coups de hache. Aujourd'hui encore, la superstition populaire croit à l'existence d'un dragon diabolique, retenu prisonnier dans un souter-

rain non loin de l'ancien hippodrome. Les faits les plus récens ont aussi leur légende. Les incidens sont si rares dans cette vie monotone de l'Oriental, perdu au cœur des montagnes, qu'ils ne tardent pas à prendre des proportions excessives; on les raconte, on les embellit, et un fait très simple devient une histoire invraisemblable. C'est en Orient qu'on s'explique le mieux par quel jeu facile d'imagination se sont formées les légendes populaires. Un Européen à l'esprit critique, habitué à faire rapidement le départ du vrai et du faux, imagine difficilement avec quel plaisir l'Oriental, surtout le Grec, se laisse aller au charme de ces récits et perd de vue la réalité. L'homme se trouve rarement aux prises avec les nécessités de la vie active, qui le forcent à mesurer la valeur des choses, et l'esprit travaille à vide. On trouverait dans les îles de l'archipel grec des légendes vieilles de vingt ans, dont le point de départ est un fait insignifiant. Tandis que la causerie se poursuit sur notre terrasse, nous pouvons apercevoir, sur celles des maisons inférieures, des Turcs assemblés autour d'un vieillard dont la voix grave arrive jusqu'à nous. C'est un imam qui raconte les nouvelles les plus récentes de l'Herzégovine et excite les musulmans à la guerre sainte.

Il ne reste pas à Ermének de trace de la ville antique Germanicopolis. Seules, les falaises offrent les vestiges d'une chapelle chrétienne : elle était établie dans l'une des grottes naturelles et décorée de peintures; mais le fanatisme turc a fait disparaître en grande partie les fresques peintes sur la paroi du rocher; les têtes des personnages ont été grattées, et ce qui en reste a servi de cible aux tireurs musulmans.

En ce moment, la ville est pleine de troupes qui vont s'embarquer à Sélefkeh; le konak, grande masure délabrée, est encombré de nizams et de rédifs, et le kaïmacam partage l'autorité avec un commandant militaire. Ce pauvre magistrat a d'ailleurs l'air fort dolent; il est à peine remis d'une mésaventure qui lui est arrivée il y a quelques jours. Nommé récemment à Ermének, il venait prendre possession de son poste; des réfractaires, poussés au brigandage par la misère, l'ont assailli, dépouillé et attaché à un arbre, tandis que son domestique courait chercher des zaptiés à Ermének. On poursuit activement les malfaiteurs, et la présence d'un bataillon dans la ville a pour objet d'arrêter les actes de brigandage. Le commandant militaire ne laisse que fort peu d'autorité au kaïmacam. Quand nous voulons quitter Ermének, il est impossible de trouver un guide à cheval; les zaptiés courent le pays à la recherche des réfractaires, et les chevaux valides sont réquisitionnés pour le service des troupes. On a reçu la veille l'ordre de diriger deux

cents hommes sur Sélefkeh, et on a réquisitionné quarante chevaux; mais, grâce à la défiance des Turcs, qui cachent leurs bêtes de somme et refusent de les déclarer, on est loin d'avoir atteint ce chiffre. Pour empêcher que les propriétaires de chevaux ou de mulets ne les fassent sortir d'Ermének la nuit, toutes les issues des rues du côté de la campagne sont gardées par des soldats. Le kaïmacam s'excuse auprès de nous, avec toutes les formules de la politesse orientale et nous renvoie au commandant militaire; celui-ci nous explique, dans un langage plein de métaphores, qu'il est en détresse, que les chevaux sont rares et qu'il les garde : « Quand j'ai faim, je commence par manger sans m'inquiéter du voisin. » Enfin le kaïmacam s'avise d'un expédient qui conciliera tout; il lève l'embargo sur les chevaux pendant deux heures, juste le temps pour nous de trouver un guide avec sa monture. Le moyen réussit; nous avons bientôt fait prix avec Abdullah, qui exerce le métier de kheradji ou de conducteur de chevaux. Il nous avoue qu'il n'a pas livré à l'autorité militaire une seule de ses bêtes, bien qu'on ait promis de les payer 4 piastres par heure; mais il sait fort bien qu'on lui aurait donné un chiffon de papier, revêtu de timbres et de cachets, et pas un para.

Sélefkeh, 4 juillet.

La vallée de l'Ermének-Sou s'ouvre du nord-ouest au sud-est, jusqu'à la plaine de Sélefkeh, où le fleuve se déploie largement avant de se jeter dans la mer. Dans tout son parcours entre Ermének et Sélefkeh, le fleuve est serré de près par des montagnes abruptes; il coule rapide comme un torrent, et l'on comprend difficilement qu'Ammien Marcellin l'ait donné comme un cours navigable. Aussi la route, ne pouvant côtoyer le fleuve, qui souvent n'a pas de plage, s'enfonce en détours capricieux dans la montagne; elle grimpe entre les lentisques, les chênes-verts, les pins parasols, tantôt encaissée profondément, tantôt s'élevant sur les hauteurs. On a eu quelque préoccupation de la rendre moins pénible; car, à quatre heures d'Ermének, elle traverse une sorte de tunnel fait de main d'homme, qui s'ouvre dans un massif rocheux et permet le passage d'un des replis de la vallée à un autre. Toute cette région abonde en beautés sauvages : c'est la grandeur des sites alpestres, avec un ciel éclatant de lumière. Les seuls êtres vivans qui animent cette solitude sont des chamois qu'on voit bondir sur les corniches des rochers. Quant aux panthères, dont les Romains croyaient la Cilicie peuplée, elles étaient sans doute aussi rares au

temps du proconsulat de Cicéron en Asie qu'elles le sont aujourd'hui. Comme Cœlius le presse de lui en envoyer, Cicéron lui répond ironiquement : « Je fais rechercher très activement des panthères par ceux qui leur font la chasse; mais elles sont fort rares; et celles qui restent se plaignent, dit-on, que dans ma province elles soient les seules à être traquées. Aussi l'on prétend qu'elles ont décidé de quitter ma province, et de passer en Carie (1). »

Deux jours de marche conduisent d'Ermének à Mout. Aux environs de cette petite ville, le pays se dénude; c'est une succession de plateaux, au sol aride et crevassé par un soleil dévorant; des vallées pierreuses, peu profondes, coupent cette série de mamelons. Des herbes jaunies, des arbustes rabougris, décolorés par la chaleur, donnent au pays une teinte uniforme, d'un roux très faible dans laquelle se fondent tous les accidens de terrain. Au second plan des collines blanches, d'aspect crayeux, au-dessus, les hauts sommets du Taurus, teintés d'un bleu pâle et velouté, s'harmonisent à merveille avec les valeurs claires des terrains. La lumière éclate de toutes parts. A la longue, la pensée s'assoupit, et grâce au bercement que produit l'allure monotone du cheval, on arrive à une vie de pures sensations, qui laisse seulement le souvenir de formes entrevues, de senteurs aromatiques et d'une clarté intense.

Nous arrivons à Mout avec la nuit. La ville semble déserte : les chiens n'aboient pas, les portes sont closes. Enfin, près d'un figuier qui abrite une fontaine, au pied du kastro, nous apercevons des masses noires étendues sur les larges dalles naturelles que forme le rocher; ce sont les rares habitans de Mout que la chaleur n'a pas chassés dans la montagne, et qui dorment à la belle étoile, enveloppés dans des couvertures; voilà le seul gîte que Mout puisse offrir dans cette saison. Au reste, par cette clarté laiteuse et transparente des nuits d'Orient, c'est un grand charme de pouvoir contempler à loisir le premier aspect de la petite ville, qui s'offre avec un air de véritable grandeur. A la masse noire des hautes murailles du kastro s'opposent les murailles blanches de la mosquée, le turbé en forme de pyramide de l'émir Karaman-Oglou, et les façades claires des maisons délabrées.

Mout compte à peine deux cents familles. La ville, florissante au temps des Seldjoukides, est tombée au rang d'une bourgade. Tout témoigne d'une décadence profonde; sur trois maisons, deux sont inhabitées et tombent en ruines. Le khan, les bains sont depuis longtemps abandonnés; le kastro, ou château fort, est seul presque intact et élève sur une éminence voisine de la ville ses courtines

(1) *Epistol. ad familiares*, II-XI, éd. Orelli.

et ses tours crénelées. De la ville antique, Claudiopolis, ancienne colonie de l'empereur Claude, il reste quelques traces; les plus importantes sont les débris d'un grand portique, dont le plan est encore fort visible, grâce à des arasemens de murs et à des fûts de colonnes restés en place. Des pierres antiques ont servi à construire une fontaine, et quelques débris de l'époque hellénique sont engagés dans la maçonnerie. C'est là, sous l'ombre d'un énorme figuier dont le tronc s'allonge horizontalement comme un serpent, que les habitans de Mout viennent passer les heures chaudes de la journée. Une dizaine de Turcs sont accroupis autour de la vasque; aux momens prescrits, ils font leurs ablutions et leurs prières, puis reprennent leur attitude immobile. Les heures s'écoulent ainsi pour eux dans une sorte de torpeur; leurs yeux vagues regardent dans le vide, avec une expression d'hébètement. C'est une parfaite image de l'Orient immobile, où rien ne change, où le temps n'a aucune valeur, et où les mots d'activité et d'énergie paraissent n'avoir pas de sens.

La vie semble renaître à mesure qu'on s'approche de Sélefkeh. A quatre heures de la ville, on traverse l'Ermének-Sou dans un bac, et bientôt on quitte les gorges sauvages du Taurus pour descendre dans la plaine de Sélefkeh. La route s'anime; des cavaliers à fière tournure, des femmes turques chaussées de lourdes bottes jaunes, cheminant à pied derrière les montures de leurs maris, croisent notre caravane; des pins parasols, des arbousiers chargés de fruits, des caroubiers, couvrent les dernières pentes du Taurus, qui s'abaissent graduellement; ces coteaux ont un aspect riant, grâce à la végétation qui les égaie. Des âniers passent, conduisant leurs ânes tout couverts de branches d'arbousiers avec leurs fruits, rappelant ainsi le détail noté par Pierre Belon : « Aussi trouvions-nous de l'arbrisseau d'Andrachne naissant par les cousteaux, dont chacun en cueillit plusieurs rameaux avec le fruit pour porter avec soi, et le manger par chemins, car il estoit meur pour lors. Il pend par trochets, de la grosseur et couleur des framboises, et mol comme un grain d'un arbousier. »

Les maisons nouvelles qui s'élèvent chaque jour à Sélefkeh et le beau pont construit sur l'Ermének-Sou par des ingénieurs grecs ont beaucoup contribué à la disparition des ruines de l'ancienne Séleucie. Il ne reste plus que de faibles traces du théâtre vu par M. Victor Langlois : une dépression du terrain, en forme d'hémicycle, indique seule l'emplacement qu'il occupait. Mais si l'on cherche vainement les débris de la ville gréco-romaine, les ruines byzantines abondent. C'est d'abord l'imposant château fort, construit sur une colline, d'où il domine la ville, et qui apparaît de bien loin

au voyageur. Quand Josaphat Barbaro visita « Seleucha, » en 1471 (1), il décrivit avec soin ce château, où était rassemblé un armement considérable; le voyageur vénitien admire les murailles et les tours pleines, les casemates creusées dans le roc et remplies de munitions; surtout l'enceinte extérieure dont les portes de fer, hautes de 15 pieds et larges de 7, sont travaillées « non moins que si elles étaient d'argent. » Les sarcophages de la nécropole byzantine, que le Vénitien signale d'un mot, font aujourd'hui pour l'antiquaire le principal intérêt des ruines de Séleucie. Par leur variété, par l'abondance des textes épigraphiques, les sépultures chrétiennes de Sélefkeh offrent un champ d'études très vaste, et qui mérite une exploration attentive. Sur l'un des points de la nécropole, dans la partie la plus rapprochée de la ville moderne, d'humbles sépultures ont été ménagées dans les anciennes carrières et affectent simplement la forme de chambres à trois lits; à mesure qu'on s'avance vers le kastro, on arrive dans un véritable *champ des morts*. Des sarcophages taillés dans le roc vif, des édicules ornés de cartouches portant des inscriptions s'élèvent de toutes parts. Quelquefois, au-dessus de l'entrée qui donne accès dans une chambre funéraire, la pierre, naïvement travaillée par des mains inhabiles, offre la représentation d'un corps étendu. C'est déjà l'idée qui sera chère aux « ymagiers » de notre moyen âge français, et aux sculpteurs de la renaissance, lorsque l'image du mort couché et endormi, attendant le réveil suprême, prendra place sur les monumens funéraires.

La ville moderne de Sélefkeh, grâce à sa situation près du littoral, paraît être en voie de progrès. Des maisons s'élèvent, au détriment des ruines antiques, et un beau pont, construit par des ingénieurs grecs de Smyrne, fait communiquer la ville avec la rive gauche du Geuk-Sou. Des Grecs y viennent chercher fortune; l'un d'eux, qui a combattu sous Karaïskakis pendant la guerre de l'indépendance, nous conte qu'il est à Sélefkeh depuis vingt ans. Son unique regret est d'avoir laissé sa femme en Grèce, mais il lui écrit toutes les fois qu'il en peut trouver l'occasion. « Et de quand date la dernière lettre? — De dix ans. »

Mersina, 8 juillet.

De Sélefkeh à Mersina, la côte offre une suite presque ininterrompue de villes ruinées, qui ont été brièvement étudiées par M. Victor

(1) *Viaggi fatti da Vinetia, alla Tana, in Persia, in India, et in Costantinopoli, etc.*, par Josaphat Barbaro. *In Vinegia*, 1545, p. 27 du *Viaggio in Persia*.

Langlois (1) : Kalo-Koracésion, Korykos, Elaeusa-Sébasté, dont les ruines sont éparses sur le littoral et montrent à quel point de prospérité cette côte, aujourd'hui déserte, était arrivée avant la conquête des Seldjoukides. Là, comme dans tout le reste de l'Asie-Mineure, la violence des nouveaux arrivans a fait le vide. A Korykos, il ne reste debout que deux châteaux, l'un sur la terre ferme, l'autre sur un étroit îlot en face de la ville. Ce dernier est bien conservé; ses murailles blanches et crénelées, ses tours effilées se profilent avec netteté sur l'azur intense de la mer. Une inscription arménienne, gravée au-dessus de la porte principale, rappelle qu'il a été construit par les Thakavors de Cilicie, en 1251, sous le règne d'Héthum Ier. Le reste de la ville est envahi par les hautes herbes, et par une végétation drue et touffue, qui a achevé de faire disparaître les constructions arméniennes ou byzantines ruinées par les Turcs. Çà et là des pans de rochers travaillés de main d'homme montrent encore des traces des anciennes demeures; le roc est percé de cavités qui servaient de chambres intérieures, et les maisons s'adossaient à cette muraille naturelle, où s'engageaient les poutres des différens étages et de la toiture. Si la vie publique et active des Grecs byzantins de Korykos a laissé peu de traces, la nécropole est aussi riche en monumens que celle de Séleucie. Le long de la petite vallée qui part du littoral pour regagner les pentes du Taurus, les monumens funéraires s'échelonnent par groupes de quinze ou vingt réunis autour de petites chapelles ou d'églises. Tous ces sarcophages creusés dans le roc, parfois élégamment décorés de guirlandes et de bucrânes, reproduisent dans leurs dispositions générales la forme de petits édicules; le couvercle figure un toit avec ses poutrelles, et les acrotères d'angles; il semble qu'on retrouve là une préoccupation chère aux populations de l'ancienne Asie-Mineure, qui cherchaient à donner aux demeures des morts quelques-uns des caractères propres aux habitations des vivans.

C'est à quelques heures de Korykos, dans la montagne, que tous les voyageurs ont placé l'antre corycien, célèbre par les légendes de la mythologie hellénique. Strabon, Pomponius Méla, en ont laissé de longues descriptions, où les détails précis se retrouvent à côté d'exagérations manifestes. D'après les géographes anciens, la grotte où la tradition plaçait le séjour de Typhon s'ouvre dans le flanc de la montagne qu'elle divise à partir du sommet. Toute tapissée de verdure, elle retentit du bruit des eaux; au fond, les parois se resserrant forment un conduit qui aboutit à une cavité

(1) *Rapport sur l'exploration archéologique de la Cilicie et de la Petite-Arménie* pendant les années 1852-1853, par M. Victor Langlois. (*Archives des missions scientifiques*, 1854.)

profonde, véritable sanctuaire de divinités mystérieuses, où l'on entendait des bruits étranges semblables à des sons de cymbales. Il est probable que cet antre « qui frappe les esprits de terreur au premier aspect, » n'est pas autre que la grotte pleine de stalactites visitée par M. V. Langlois et par P. de Tchihatchef (1), dans le Val des Démons (*Cheïtan-lik*). Une église byzantine transformée en mosquée occupe l'entrée de la grotte, qui, au dire de Tchihatchef, n'a rien de comparable à celle d'Antiparos, et à d'autres moins renommées. Que la grotte visitée par les voyageurs français et russe soit ou non l'antre corycien, il est étrange qu'une autre grotte non moins curieuse, s'ouvrant aussi dans la vallée de Cheïtan-lik, ait échappé à leur attention. Lorsqu'on est arrivé sur les crêtes qui bordent la vallée, à l'endroit où elle fait un coude dans la direction de la mer, on aperçoit en face de soi, à une grande hauteur, une série de bas-reliefs sculptés dans le roc, de chaque côté d'une grotte peu profonde. On y accède difficilement, à travers les ronces et les roches éparses qui hérissent le revers de la vallée; à mi-hauteur environ, il semble que le roc ait été taillé pour faciliter cette montée pénible. On arrive enfin à une grotte naturelle, travaillée et arrondie à coups de pic, qui figure une sorte d'hémicycle à plafond très bas. Des gradins taillés à côté d'un autel, des bas-reliefs funéraires qui couvrent le rocher à l'extérieur, montrent clairement qu'il y avait là une sorte de sanctuaire. On s'y rendait comme en pèlerinage, et c'était sans doute une tradition pieuse de consacrer aux morts un bas-relief funèbre sur le rocher de la montagne sainte.

Départ de Korykos à la nuit, pour Lamas et Pompéiopolis. Nous dépassons au petit jour l'immense abside ruinée d'une église byzantine, et le soleil levant nous montre ce qui reste de l'antique Élaeusa-Sébasté. La route est littéralement bordée d'édicules, de mausolées et de chapelles : c'est une véritable voie des tombeaux où les monumens se suivent aussi pressés que sur les côtés de la voie Appienne. Mais, au lieu de s'allonger à l'infini, droite et directe, comme dans la campagne de Rome, la route suit les sinuosités du rivage et ondule le long de la mer. Pour n'avoir pas cette grandeur désolée que prête à la voie Appienne la ligne continue de l'horizon, la côte d'Élaeusa, où viennent mourir les pentes bleues du Taurus, n'en offre pas moins un des derniers aspects saisissans du pays montagneux que l'on va bientôt quitter. On laisse en effet sur la gauche des aqueducs ruinés, des canaux pour la distribution des eaux,

(1) *P. v. Tschihatscheff's Reisen in Kleinasien und Armenien*; Gotha, Justus Perthes, 1867, dans les *Mittheilungen* de Peterman.

tantôt rompus, tantôt presque intacts, et l'on entre dans la plaine basse et marécageuse que le Taurus déjà plus éloigné laisse entre ses contreforts et la mer.

Il ne restera plus presque rien, dans quelques années, des belles ruines de Pompéiopolis. Des ouvriers de Mersina sont occupés à débiter les blocs que l'on retire du mur d'enceinte, et on peut prévoir le temps où les entrepreneurs s'attaqueront aux colonnes du portique, connu sous le nom de *dromos*, qui va de la ville à la mer. On voit encore debout une cinquantaine de ces colonnes, couronnées de chapiteaux corinthiens ; elles profilent énergiquement leur galbe un peu lourd et leurs chapiteaux massifs sur le fond bleu du Taurus, et dessinent une ligne brisée qui aboutit au port aujourd'hui comblé. Chacune d'elles est décorée à mi-hauteur d'une sorte de console portant une inscription grecque ; ce sont les noms des empereurs. Il est probable que la ville de Pompéiopolis, suivant le système de flatterie usité dans toute l'Asie-Mineure, avait consacré un buste à chacun des empereurs romains; la série en était déjà longue quand on construisit le *dromos* et le portique, sans doute au temps de Dioclétien.

Les autres monumens antiques de Pompéiopolis ont servi de carrière pour les constructions nouvelles de Mersina. Cette petite ville doit un peu de vie au voisinage de Tarsous et aux paquebots des Messageries maritimes qui y font escale. Elle se compose à vrai dire d'une unique rue bordée de boutiques d'un côté : c'est le bazar, et plus loin de quelques maisons à l'européenne, surmontées de mâts de pavillon : ce sont les consulats. La rue se prolonge par une route bien entretenue qui va jusqu'à Tarsous. Une compagnie de voitures, *la Cilicienne*, fondée par un Grec, fait le service de Mersina à Tarsous, et transporte commodément les voyageurs dans des breaks qui contrastent avec les lourds arabas traînés par des buffles. Au reste, des champs bien cultivés, plantés de sésame et de cotonniers, une route droite et unie, donnent au pays un aspect presque européen. Bientôt les minarets de Tarsous, émergeant des jardins et des vergers dont la ville est entourée, rappellent qu'on est encore en Orient, et la voiture de *la Cilicienne* entre au bruit des grelots dans la ville qui se glorifiait, à l'époque romaine, d'être « la première, la plus grande, la plus belle, la métropole de la Cilicie. »

Tarsous est presque désert pendant l'été. Le bazar, tout neuf, rebâti en pierres après un incendie récent, est à peu près vide. Il n'est en pleine activité que l'hiver, quand les paysans de la Karamanie viennent y vendre leurs denrées. Au mois de juillet, alors qu'une lourde chaleur pèse sur la ville endormie, les longues avenues du bazar

n'offrent que de rares boutiques ouvertes, et c'est à peine si quelques oisifs y viennent traîner leurs babouches d'un air ennuyé. La population se compose en bonne partie de Turkomans, qui, l'été venu, fuient la chaleur dans les yaïlas de la montagne. Il n'y a qu'un Européen à Tarsous, M. P..., médecin italien, qui paraît n'avoir conservé aucune illusion sur les progrès qu'on peut attendre des Turcs; il ne sort le soir qu'armé d'un sabre de cavalerie, précaution nécessaire, nous dit-il, dans ce pays fréquenté par les Yourouks. Il y a quelques mois, des Français venus en Cilicie pour recueillir les loupes des noyers, qui servent à faire des placages, ont été attaqués sur la route de Mersina à Tarsous; des Yourouks les ont assaillis et blessés grièvement. D'après les récits de M. P..., la propreté relative de Tarsous serait due à l'activité et à l'énergie du vali d'Adana, ancien officier, qui a fait ses premières armes en Afrique dans un régiment français. Il a rapporté d'Algérie des allures toutes militaires, qui contrastent avec la nonchalance habituelle des magistrats turcs. Tout un quartier de la ville était malsain, inhabitable, et cependant les Turcs se refusaient à réparer leurs masures ruinées, à nettoyer leurs rues encombrées d'immondices. Le vali, après avoir prévenu les habitans, a fait mettre le feu aux bicoques du vieux quartier; elles sont aujourd'hui remplacées par des maisons en pierre, bien alignées, et formant de larges rues où l'on circule à l'aise. La disgrâce du vali n'a pas tardé, après ce coup d'autorité; mais il a déclaré qu'il restait à son poste jusqu'à ce qu'on lui eût fait connaître le motif de sa révocation; quant à son successeur, s'il arrivait à Tarsous, il le ferait reconduire au bateau par deux zaptiés. Si le vali d'Adana est un homme d'énergie, le kaïmacam de Tarsous est un Turc de la vieille roche, de ceux dont un orateur anglais disait à la chambre des communes : « Si nous essayons de gouverner la Turquie par les pachas de Constantinople, nos tentatives de réformes nous condamnent à échouer absolument. » Ce magistrat est ivre dès dix heures du matin. Il y a peu de jours, dans un accès d'ivresse, il a donné ordre à ses zaptiés de fusiller le mudir, et peu s'en est fallu que le pauvre homme n'éprouvât les effets de cette brutale colère.

Tarsous était, il y a quelques années encore, une mine de curieux monumens figurés, dont le Louvre possède de riches échantillons. Au sud de Tarsous, s'élève un monticule appelé Gueuslu-Kalah, qui vient aboutir à la porte de Mersina (Kandji-Kapou). Le consul anglais à Tarsous, M. Barker, explora une partie de cette butte, et ses fouilles amenèrent la découverte d'un grand nombre de fragmens de terres cuites. En 1853, M. V. Langlois, aidé par le consul de France, M. Mazoïllier, exécuta de nouvelles fouilles, à la suite desquelles huit caisses pleines de fragmens de terres cuites furent

expédiées à Paris. M. Langlois crut avoir découvert une nécropole analogue à celles de l'Etrurie et de la Cyrénaïque. Des travaux plus récens (1) permettent de croire que cette butte, sorte de *Monte-Testaccio*, a été formée par les débris accumulés des poteries et des figurines mal venues à la cuisson, que les potiers de Tarse jetaient au même endroit. Il y a peu de statuettes entières; mais les fragmens n'en sont pas moins précieux pour l'étude d'un art local qui avait été poussé fort loin. Tarse, ville lettrée, pénétrée de bonne heure par les influences helléniques, avait ses traditions d'art en même temps qu'elle était célèbre pour sa haute culture littéraire. Les céramiques du Gueuslu-Kalah révèlent un style particulier, moins fin à coup sûr que celui des céramistes d'Athènes et de la Grèce propre; mais l'école de Tarse a désormais sa place marquée dans une histoire de la plastique hellénique. Au point de vue de l'étude des cultes locaux, et par les renseignemens qu'elles fournissent à l'archéologie, ces figurines ont une grande valeur. Les représentations des dieux, où l'on observe une singulière confusion d'attributs, montrent à quel point la religion grecque avait subi dans ces régions l'influence toujours puissante des anciens cultes asiatiques. Le polythéisme grec y revêtait des formes multiples, souvent étranges, où dominait le souvenir des divinités bachiques et solaires adorées par les premières populations indigènes. L'histoire des cultes n'a de prix que si elle analyse dans ses nuances les plus fuyantes ces croyances religieuses si complexes, et si elle fait la part des élémens divers qui leur donnent leur physionomie originale.

Aujourd'hui, les fouilles ne sont plus possibles au Gueuslu-Kalah. Les découvertes faites par les explorateurs français et anglais avaient éveillé l'attention des marchands d'antiquités. Les gens du pays fouillaient le monticule à la dérobée et vendaient à des Grecs de Smyrne le produit de leurs recherches. L'autorité turque s'en est émue, et, sur un ordre supérieur, des baraquemens pour les soldats ont été établis au Gueuslu-Kalah; un bataillon de nizams occupe l'emplacement des fouilles.

Non loin du monticule, dans un jardin planté de figuiers, s'élève un curieux monument qui est resté pour les archéologues une véritable énigme; c'est le Dunuk-Tasch (*la pierre renversée*). Dans son état actuel, il se compose d'une enceinte en forme de parallélogramme, dont les murs épais sont construits en poudingue. A l'intérieur, et à chaque extrémité, deux cubes en maçonnerie se font face. En 1836, le consul de France à Tarsous, M. Gillet, après avoir essayé vaine-

(1) Voir l'article de M. Heuzey dans la *Gazette des beaux-arts : les Fragmens de Tarse au musée du Louvre, etc.* Voir aussi la belle publication entreprise par M. M. Heuzey, *les Figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre.*

ment d'attaquer par la poudre ces deux blocs, fit faire des sondages dans l'enceinte; les fouilles n'amenèrent aucun résultat. En l'absence des données précises, les voyageurs peuvent choisir entre les différentes opinions qui font de ce monument soit le tombeau de Sardanapale, soit celui de Julien, soit un grand mausolée de l'époque grecque. Suivant une légende du pays, ce monument serait un témoignage de la vengeance divine. C'était autrefois un palais ou sérail, « situé sur une éminence dominant la ville. Le prince qui habitait ce palais avec sa fille s'étant attiré la colère du grand Prophète, celui-ci pour les punir, lança leur sérail d'un coup de pied à l'endroit où il se trouve aujourd'hui, et où il tomba sens dessus dessous pour ensevelir les deux personnages. »

Un peu en dehors de la ville, un petit fleuve, divisé en deux bras, coule entre des rives verdoyantes, plantées d'arbres fruitiers. Il fait tourner les larges roues des *norias* qui arrosent les jardins voisins, et dont le grincement se fait entendre de loin, modulant une sorte de cadence rythmée; c'est le Tersous-Ischaï, l'ancien Cydnus. On éprouve une sorte de déception en présence de ce large ruisseau, qui répond si peu aux descriptions du Cydnus laissées par les auteurs anciens. Il est hors de doute que le cours du fleuve a changé de direction, et que sa division en plusieurs branches a diminué le volume des eaux. Les géographes anciens montrent le Cydnus traversant la ville, et roulant des eaux impétueuses, tandis que « les habitans de Tarse, livrés à une oisiveté voluptueuse, passaient leur vie comme des oiseaux aquatiques, assis sur les rives du Cydnus. » Pierre Belon avait vu le fleuve coulant dans son ancien lit. « Vray est que le long des arées du fleuve Cydnus, qui passe par le milieu de la ville, il y croist des figuiers. » Aujourd'hui le bras qui coule près de la porte de Mersina est fort appauvri, et celui qui alimente les conduits d'irrigation des jardins ne débite qu'un médiocre volume d'eau. L'eau n'est glacée qu'à l'époque de la fonte des neiges. L'amiral Beaufort raconte qu'il s'y baigna impunément au mois de juin avec tout son équipage, sans avoir ressenti les moindres atteintes du mal qui emporta Frédéric Barberousse; et le fleuve n'est aujourd'hui qu'un paisible ruisseau, arrosant les melons d'eau et les arbres fruitiers des jardins que cultivent les Turcs de Tarsous.

Nous passons les dernières heures de cette excursion à Tarsous, terme extrême de notre voyage, chez le drogman de France, Naoum, qui doit sa grande situation dans le pays aussi bien à son intelligence qu'à son titre officiel. C'est un beau vieillard, à figure ouverte, portant avec dignité un riche costume syrien. Il nous apprend que les dernières nouvelles venues de Constantinople sont peu rassurantes. Les chrétiens de Mersina adressent aux consuls des

pétitions pour obtenir des puissances européennes l'envoi de navires de guerre dans le port de Mersina. Il y a quelques jours, sultan Mourad avait adressé aux kaïmacams et aux valis des villes d'Asie une lettre officielle, destinée à être lue aux habitans par les crieurs publics, et contenant un appel pressant à la nation ottomane; elle montrait la foi musulmane menacée de tous côtés par les ennemis de l'islamisme. Une dépêche arrivée à temps a donné contre-ordre et empêché peut-être une explosion de fanatisme qui eût été funeste aux chrétiens.

En faisant la part des exagérations causées par la crainte, on peut se convaincre que les Turcs d'Asie sont arrivés à un haut degré d'exaltation religieuse. Les concessions apparentes faites dans les régions officielles aux exigences de la diplomatie européenne cachent un orgueil musulman peu disposé à s'abaisser, encore intact dans les esprits populaires, et entretenu chaque jour par les prédications du bas clergé. Les finesses des hommes d'état ottomans peuvent à distance causer des illusions; mais l'opinion publique en Turquie trahit souvent son dédain pour des tentatives de réformes qu'elle subit sans les accepter et sans les comprendre. Ces sentimens hautains et cette confiance inaltérable dans l'islamisme reposent d'ailleurs sur une ignorance presque systématique de ce qui se passe en Europe. Un Turc appartenant à la classe aisée nous disait : « Le *roi* d'Angleterre est un bon vassal; au premier appel du sultan, il a envoyé ses vaisseaux à Bésika. » Un journal de Constantinople, le *Vakit*, se faisait l'écho de ces sentimens populaires en disant : « L'Europe, au lieu de tenir compte aux Turcs de cet effort d'initiation à ses habitudes, continue à les regarder comme des barbares. Nous le redeviendrons, nous dépouillerons le vieil homme, et l'on verra en nous les enfans de l'Islam. Nous prendrons les armes tous, l'enfant de treize ans comme le vieillard de soixante-dix ans. Et comme nous avons fait face à tous il y a cinq siècles, ainsi ferons-nous encore. »

Quel que soit l'avenir réservé à l'empire ottoman, l'esprit de la vieille Turquie vivra longtemps encore dans les régions lointaines de l'Asie-Mineure. Le voyageur français Paul Lucas, qui visita la Turquie d'Asie au XVII[e] siècle, raconte la légende de la grotte des *sept dormans*, qu'il vit près de Tarsous. Chrétiens et musulmans viennent en pèlerinage à cette grotte, où sept frères restèrent endormis pendant de longues années. En quittant Tarsous et Mersina et en voyant du pont du bateau disparaître la côte cilicienne et la silhouette bleue du Taurus, on songe que les habitans de ces belles contrées sont, eux aussi, endormis dans leur passé aussi profondément que les sept frères de la légende.

MAXIME COLLIGNON.

HÉRAT ET L'ANGLETERRE

A SIR H. RAWLINSON.

Mon cher sir Henry,

Un khan afghan, le serdar Y..., que vous avez peut-être vu à Candahar et que j'ai beaucoup connu à Téhéran, m'a écrit une longue lettre où je trouve un passage qui vous concerne particulièrement. En parlant des affaires de Caboul, il dit : « Le général Roberts personnifie aux yeux des Afghans la vengeance implacable du conquérant. Le sang de nos martyrs nous séparera à jamais de lui. Rawlinson-Saheb serait l'homme qu'il nous faut. Il jouit dans tout l'Afghanistan d'une réputation légendaire. Il est ami des Afghans et il sait respecter l'Islam. La facilité avec laquelle cette fois encore les Anglais ont pu se maintenir à Candahar est due en grande partie aux souvenirs de justice et de sagesse que ce profond orientaliste a laissés parmi nous. Si l'on veut ramener les esprits et établir un ordre durable, qu'on nous envoie Rawlinson-Saheb. »

En voulant vous transmettre le sentiment de ce vieillard afghan, ma pensée s'est naturellement reportée vers les affaires de l'Afghanistan, et je me suis trouvé de nouveau en face de cette question d'Hérat qui a toujours été un des tourmens de mon esprit. Le seul nom d'Hérat résume aujourd'hui toutes les difficultés de la situation, et je vois avec plaisir qu'il n'y a pas un Anglais qui ne se juge complètement édifié sur cette question. Pour moi, je dois avouer franchement que, malgré toute ma bonne volonté, malgré toutes mes recherches, je

n'ai jamais pu saisir le vrai sens de la politique anglaise par rapport à cette longue et malheureuse affaire d'Hérat. Comme l'intérêt de la question grandit chaque jour, et comme vous êtes aujourd'hui l'autorité la mieux reconnue en toutes ces matières, je m'adresse à vos lumières pour avoir les éclaircissemens qu'il m'a été impossible de trouver ailleurs.

Dans cette question d'Hérat, voici d'abord les faits historiques qui se présentent à mon esprit.

Sans remonter aux temps antiques où tout l'Afghanistan était une des provinces centrales de la Perse, en nous reportant seulement au siècle dernier, nous voyons que sous la dynastie des Séfévis et pendant le règne de Nadir-Schah, Hérat et presque tout l'Afghanistan étaient sous tous les rapports aussi persans que n'importe quelle province actuelle de la Perse.

Après le cataclysme qui a suivi le règne de Nadir-Schah, la dynastie actuelle des Ghadjars s'est mise à reconstituer la monarchie persane, en reconquérant une à une les différentes provinces qui étaient tombées entre les mains d'aventuriers plus ou moins heureux.

Dans cette œuvre de reconstitution nationale, la pacification du Khorassan a été la partie la plus difficile. Il a fallu y envoyer plusieurs armées et prendre presque toutes ses forteresses par des sièges réguliers. Après la soumission générale de cette vaste province, il y a quarante ans, la seule ville qui gardât encore une certaine velléité d'indépendance, c'était Hérat. La ville était au pouvoir d'un prince afghan Mohammed-Schah, le père du schah actuel, marcha contre lui, à la tête d'une forte armée. A l'approche du schah, le prince afghan, homme faible et déjà abruti par l'abus du hachich, s'empressa de demander la paix.

On commençait à négocier lorsqu'on vit tout à coup des agens anglais se jeter entre Hérat et l'armée persane, encourageant les assiégés à la résistance et invitant le schah à lever le siège. Cette intervention inattendue de l'Angleterre parut au gouvernement du schah d'autant plus inexplicable que c'était l'Angleterre elle-même qui, au commencement de ce siècle, avait fortement poussé la Perse à entreprendre une expédition contre l'Afghanistan; mais ce fait historique et mille autres raisons furent en vain invoqués : la résistance de la ville se prolongea, l'Angleterre rompit les relations diplomatiques, déclara la guerre à la Perse, et le schah fut obligé d'abandonner le siège.

L'expédition avait coûté des sacrifices énormes. Le but qu'on y poursuivait était bien autrement important que la satisfaction de reconquérir une ancienne ville de l'empire. Il s'agissait d'une question vitale pour la Perse.

Ce point généralement inconnu demande quelques explications.

A cette époque, l'Angleterre comme toute l'Europe ignorait ce qu'étaient les Turcomans. Mais pour la Perse, alors comme aujourd'hui, c'étaient les plus terribles fléaux qui aient jamais désolé notre malheureux pays. Ces barbares nomades, comme on le sait maintenant, occupent une longue étendue du territoire persan; ils ont devant eux tout notre Khorassan et derrière eux un désert immense. Livrés à l'anarchie la plus complète, ils se sont fait une sorte de religion et des mœurs qui ont fait d'eux la race la plus antihumaine de toute l'Asie. Ils ont voué une haine implacable à tous leurs voisins. Leur seule institution sociale, c'est le brigandage. Aussi chez eux, hommes, femmes, enfans, chevaux et chameaux, tout est formé pour servir à cet unique objet de leur affreuse existence. Ils ont particulièrement réussi à produire en grande quantité des chevaux incomparables pour la rapidité de leur course et pour les longues privations qu'ils peuvent supporter dans le désert. Doués d'un tempérament de fer, ayant développé la passion d'aventure jusqu'à la rage, ces hordes ont transformé tous ces pays en un vaste champ de meurtres, de pillage et de guerre continuelle. Mais ce qui est le plus horrible, c'est que non-seulement ils pillent ce qu'ils trouvent, non-seulement ils détruisent ce qu'ils peuvent, mais ils enlèvent les habitans de nos provinces et ils les réduisent à un esclavage dont les horreurs n'ont pas d'exemple dans les annales de la barbarie humaine. Les supplices qu'ils ont inventés pour torturer les esclaves persans feraient frémir l'Europe.

Quant au nombre des esclaves, je n'oserais le dire, l'Europe ne m'en croirait pas. Ce qui est pourtant certain, c'est que plus d'un million de Persans appartenant à toutes les classes : militaires, commerçans, poètes, prêtres, nobles, et jusqu'à des membres de la famille royale, ont été enlevés ainsi et vendus dans les bazars du Turkestan comme des bêtes de somme. Il y eut des années où l'on trouvait en Turkestan une colonie permanente de plus de deux cent mille esclaves persans. Dans nos provinces de Khorassan et d'Asterabad, des districts et des villes entières ont été complètement anéantis. Nous n'avons pas besoin de dire que la première préoccupation du gouvernement persan a été de chercher par tous les moyens à délivrer nos provinces de ces horribles calamités. Malheureusement ses efforts ont été impuissans. Le mal a été pour nous insaisissable. Chaque année, régulièrement, plusieurs expéditions ont été dirigées sur différens points. Mais où trouver les Turcomans, et comment les soumettre? Vous avancez, ils reculent; vous poursuivez, ils s'enfoncent dans le désert; repoussés sur un point, ils vous attaquent sur vingt autres; une tribu détruite, une autre vient la remplacer. Négocier la paix, faire un arrangement quelconque : comment et avec qui?

Il n'y a là ni un chef, ni une ombre d'autorité; pendant qu'une tribu vaincue se soumet et livre des otages, des bandes de brigands sortant

de cette même tribu coupent vos communications et vous forcent à recommencer ce que vous croyiez fini. Dans cette lutte sans fin, plusieurs armées persanes ont été anéanties; la Perse s'est épuisée vainement; rien n'a pu détruire le mal.

Pour atteindre le mal, il n'y a qu'un seul moyen. c'est d'aller à Merv. Merv, qui a été la capitale du Khorassan, est aujourd'hui en ruines. Les tribus Tekkés, les plus redoutables parmi les Turcomans, en ont fait le centre de leur brigandage; appuyées sur cette oasis fertile, elles poussent leurs déprédations du côté de Khorassan et d'Hérat aussi loin qu'elles le peuvent. Elles sont sûres de trouver à Merv un refuge inattaquable.

Merv nous appartient : nous l'avons occupée souvent, mais dans les conditions actuelles, nous y maintenir est au-dessus de nos forces. Un impraticable désert nous en sépare, et le maintien de nos communications, dans ce désert, au milieu de ces hordes, offre pour nous des difficultés invincibles.

Pour aller à Merv d'une manière sûre et s'y maintenir dans des conditions stables, il n'y a pour nous qu'un seul moyen, c'est de posséder Hérat. Hérat nous conduit à Merv à travers un pays fertile, offrant toutes les facilités au passage d'une armée. Pour dominer Merv, nous sommes donc obligés de posséder Hérat. Voilà pour nous toute la question d'Hérat. Pournous, Hérat c'est l'occupation de Merv; c'est la soumission des Turcomans; c'est la délivrance du Khorassan; c'est pour la Perse le commencement d'une vie possible.

Et maintenant qu'on se figure quels durent être la colère et le désespoir de la Perse, lorsque l'Angleterre força Mohammed-Schah de lever le siège d'Hérat!

L'Angleterre n'avait aucun droit, aucune raison pour exiger de nous un tel sacrifice; aussi la Perse ne s'y est-elle résignée qu'après les plus vives protestations. Elle n'a laissé passer aucune occasion de revendiquer hautement ses droits sur Hérat. Elle a même assiégé et conquis une seconde fois cette ville. Dans plusieurs autres circonstances, les autorités d'Hérat, en l'absence même de toute intervention persane, ont proclamé spontanément la souveraineté de la Perse! Mais tout a été inutile. L'Angleterre nous a déclaré une seconde fois la guerre et nous a forcés de nouveau d'abandonner Hérat. Cette fois-ci le déchirement a été profond. La perte de Hérat a laissé au cœur de la Perse une blessure que rien n'a pu faire disparaître. Aussi dans toutes les classes de la société, dans n'importe quelle partie de la Perse, vous entendrez ce gémissement :

« L'Angleterre est une amie qui nous a accablés de maux. Elle a détruit notre Khorassan; elle a condamné la Perse à une ruine inévitable. Elle est entrée chez nous, en nous assurant qu'elle venait soutenir notre indépendance, et elle nous enlève Hérat sans laquelle il nous est impos-

sible de vivre. Hérat est une de nos anciennes capitales; toutes les fois qu'il y a eu au monde une Perse, Hérat a fait partie intégrante de cette Perse. De quel droit donc l'Angleterre, cette amie de notre indépendance, vient-elle nous disputer une ville que l'histoire, la religion, la géographie, la conquête, le vœu spontané de ses habitans, proclament une possession indispensable à l'existence de la Perse ?

Si cette conduite de l'Angleterre s'appelle amitié et justice, que deviendrions-nous si cette amitié allait s'étendre jusqu'à Kerman et Mesched? Et puis comment expliquer que ce peuple anglais, qui fait tant pour supprimer la traite des noirs, trouve juste de livrer chaque année une partie de la nation persane au plus horrible esclavage ? »

Que répond l'Angleterre à tous ces griefs? Le droit! il est évident qu'elle ne peut l'invoquer, car ce serait une honte d'opposer à toutes ces réclamations de la Perse je ne sais quel droit d'un peuple étranger venant de l'autre bout du monde, n'ayant jamais eu aucune relation avec Hérat, où, après quarante ans d'efforts, il n'a pu faire entrer même un simple voyageur anglais. Mais, à défaut de droit, l'Angleterre a contre nous une raison péremptoire, c'est son intérêt. A travers beaucoup de formules diplomatiques, qu'au commencement nous avions de la peine à comprendre, elle a fini par nous déclarer nettement que son intérêt ne veut pas qu'Hérat appartienne à la Perse.

Quoique beaucoup de mes compatriotes se sentent encore incapables de saisir le vrai sens de cet argument de l'Angleterre, mon intelligence déjà suffisamment dérouillée par mes longues relations avec l'Europe, n'éprouve plus aucune difficulté à comprendre cette grande raison de la politique anglaise, et non-seulement je la comprends sans peine, mais je m'incline devant elle avec respect.

Et voici mon explication : L'Angleterre a été un des plus puissans foyers de la liberté du monde. Elle est aujourd'hui le principal facteur de la civilisation de l'Asie. Son empire indien est un bienfait providentiel. Le voisinage de cet empire est une des meilleures garanties de notre indépendance. La grandeur de l'Angleterre est une nécessité pour le monde entier. Si donc le sacrifice d'Hérat est nécessaire aux destinées de l'Angleterre, périsse Hérat, périsse le Khorassan et que la puissance britannique demeure pour la liberté et le progrès du monde!

Mais c'est bien le moins que l'on puisse faire pour notre abnégation, si l'on tient à ce qu'elle soit loyale et sincère, que de lui démontrer que l'intérêt de l'Angleterre exige que la Perse renonce à la possession d'Hérat. Quel serait le mal si Hérat était à la Perse? et quel profit a trouvé l'Angleterre à nous enlever cette ville pour la livrer aux Afghans de Caboul? Il doit y avoir évidemment des raisons fort graves pour qu'on ait poursuivi avec tant de persistance une politique si désastreuse pour nous.

Voici les seules explications qu'après bien des recherches j'ai pu recueillir, soit dans vos documens officiels, soit de la bouche même de vos hommes d'état.

On me dit d'abord que si Hérat appartenait à la Perse, la Russie y établirait des agens consulaires qui y entretiendraient un foyer d'intrigues nuisibles aux intérêts de l'Angleterre.

Le mal me paraît grand, en effet; mais en quoi les intrigues russes seraient-elles plus nuisibles à Hérat qu'à Mesched ou à Samarcande? Quel est ce mal redoutable que le consul russe pourrait faire d'Hérat, et qu'il ne saurait faire de Mesched? Il est vrai que cette dernière ville est séparée d'Hérat d'une cinquantaine de lieues, mais cette différence de quelques lieues serait-elle un avantage assez grand pour justifier deux guerres et rendre nécessaire la continuation de ces atrocités qui ont presque anéanti notre Khorassan et transformé la Perse, votre alliée naturelle, en un vaste champ de ruines?

Vos hommes politiques, pressés sur ce point, reproduisent, sous une autre forme, la même réponse. Ils nous disent que, si la Perse possédait Hérat, ce serait comme si Hérat appartenait à la Russie? Et pourquoi, s'il vous plaît? Parce que la Perse, étant faible et ignorante, ou bien inviterait elle-même la Russie à venir à Hérat, ou serait forcée de la lui céder. Quelle que soit la faiblesse de cet argument, admettons le danger que vous signalez. Mais que dire du remède? Ce remède était-il sérieux? était-il surtout digne de la politique d'une grande nation? Vous vous êtes dit : Le schah céderait Hérat à la Russie, prenons donc Hérat et donnons-la à un khan afghan. Mais si Hérat entre les mains du schah n'était pas sûre, comment le serait-elle entre les mains d'un khan afghan? Si la cour de Téhéran, avec toutes ses relations européennes, avec ses connaissances infiniment supérieures et avec toutes les responsabilités d'un gouvernement national, pouvait se laisser séduire par la Russie, pourquoi des chefs afghans, guidés seulement par les intérêts les plus vulgaires, n'ayant aucune racine dans le pays, pourquoi, dis-je, ces aventuriers d'un jour seraient-ils plus insensibles à cette séduction de la Russie? Et si le gouvernement du schah pouvait être forcé à céder sous la pression russe, pourquoi cette même pression jointe à celle de la Perse resterait-elle impuissante vis-à-vis du gouvernement afghan d'Hérat?

Ceux qui daignent écouter ces objections si oiseuses, surtout dans la bouche d'un Asiatique, répondent par ce raisonnement victorieux : La Perse, disent-ils, pourrait un jour s'allier ou volontairement ou forcément à la Russie et entreprendre avec elle une expédition contre l'Inde, auquel cas, il serait pour l'Angleterre d'une haute importance qu'Hérat ne fût pas entre les mains des Persans. Voilà enfin le grand argument! Voilà l'arrière-pensée qui fait bondir de colère tout Anglais à qui l'on parle de la Perse et d'Hérat!

Et ici encore je m'associe entièrement à ce sentiment des Anglais. Mais sur ce point aussi je reviens à ma première question. Le remède que vous avez employé pouvait-il détruire le mal? Vous vous êtes dit : Le schah peut s'allier avec les Russes, remplaçons donc le gouverneur persan d'Hérat par un gouverneur afghan.

Et d'abord pourquoi ce nouveau gouverneur serait-il moins favorable à cette alliance? et puis comment, et en quoi ce gouverneur afghan pourrait-il s'opposer aux entreprises de tels alliés?

Quelques habiles intéressés ont fait tant de bruit autour d'Hérat qu'ils sont arrivés à faire croire au public anglais qu'Hérat était vraiment une position unique, imprenable, un prodige de la nature, placé là tout exprès pour garder l'Inde anglaise. Mais cette forteresse est une de ces créations primitives, barbares, sans aucune valeur militaire, telle qu'on en rencontre à chaque pas en Asie.

La défense de la ville ne consiste qu'en un mur délabré et en trois ou quatre mille bachibozouks que le maître du jour ramasse à coups de bâton pour le besoin du moment.

D'ailleurs la province est ouverte de tous côtés, et une poignée d'hommes pourrait masquer la forteresse ou même la détruire en quelques heures. C'est là cette fameuse clé de l'Inde que l'Asie n'avait jamais soupçonnée et pour laquelle depuis cinquante ans l'Angleterre agite si violemment toute l'Asie centrale !

Cette clé de l'Inde est une de ces découvertes européennes que notre esprit asiatique n'arrivera jamais à comprendre. Mais en Europe, dans ce pays de prodiges, croit-on réellement que celui qui aurait cette ville serait le maître de l'Inde? Y a-t-il vraiment des généraux anglais qui pensent sérieusement que, sans entrer dans Hérat, il serait impossible d'arriver à l'Inde? Mais Samarcande, mais Caboul et surtout Candahar ne sont-ils pas, sous tous les rapports, bien mieux situés qu'Hérat? Et puis pourquoi ne pas placer cette clé à Merv, à Mesched ou à Asterabad, qui mériterait cet honneur bien mieux que toute autre place? D'ailleurs, si le projet d'envahir l'Inde devait s'évanouir devant de pareils obstacles, ne serait-il pas puéril de se préoccuper tant d'une si ridicule chimère? et si l'expédition était entreprise avec des moyens proportionnés à un si grand but, croit-on qu'une telle expédition se laissât arrêter un seul jour par une forteresse comme Hérat?

On me répond que les habitans de Hérat ne seraient pas seuls à défendre la ville et qu'une armée anglaise arriverait à temps pour rendre cette forteresse imprenable.

Nous voilà au cœur de la question. Oui, certainement, vous pouvez aller à Hérat. Mais si, pour défendre cette ville, vous devez recourir à votre propre armée, alors pourquoi tant de longs efforts et tant de sacrifices pour faire donner cette province aux Afghans? Ce que votre armée serait appelée à faire avec les Afghans, pourquoi ne le saurait-

elle faire encore mieux avec les Persans? On répond que, le schah étant sous l'influence russe, l'Angleterre ne pourrait pas compter sur un concours sincère de la Perse. Mais le concours afghan vous a-t-il été plus sincère? Et cette influence russe que vous croyez si dominante à Téhéran a-t-elle été moins efficace à Caboul? Depuis un demi-siècle que cette influence si redoutable de la Russie s'exerce sur la Perse, le gouvernement du schah n'a pas manqué un seul instant de garder une attitude hautement indépendante et parfaitement correcte vis-à-vis de tous ses voisins. Et cependant dans cet Afghanistan que l'Angleterre avait créé contre nous et dans la seule intention de nous soustraire à l'influence russe, il a suffi du souffle d'une mission passagère pour faire crouler en un instant tout l'échafaudage de l'indépendance afghane qu'on voulait opposer à cette influence étrangère.

Avouons, mon cher sir Henry, que tous les résultats de cette malheureuse politique par rapport à Hérat ont été diamétralement opposés au but qu'elle poursuivait. En voulant prévenir une entente problématique entre la Russie et la Perse, vous avez tout fait pour aplanir les difficultés naturelles qui s'opposaient à une alliance entre ces deux pays. Si Hérat avait été laissée à la Perse, le peuple et le gouvernement persan, complètement satisfaits du côté de l'Afghanistan, n'auraient eu aucun grief contre l'Angleterre et, par l'instinct de la conservation, ils auraient tendu toujours et nécessairement vers l'alliance anglaise. Maîtresse d'Hérat, la Perse se trouverait engagée par tous ses intérêts à défendre cette ville de tous ses moyens et au même titre que Téhéran et Ispahan. Et la Russie, pour arriver à Hérat, aurait eu d'abord à vaincre la résistance armée du schah, puis à lutter longtemps contre les intérêts et les sentimens unanimes de la nation persane.

La politique anglaise a merveilleusement simplifié cette tâche de la Russie.

En arrachant Hérat à la Perse pour la donner aux aventuriers afghans, cette politique a détruit d'un seul coup toutes les résistances que la Russie pouvait rencontrer du côté de la Perse. Grâce à cette néfaste politique, au lieu d'un allié forcé, souvent plus dangereux qu'un ennemi déclaré, la Russie trouvera dans la Perse un allié mécontent de vous; que pouvait-elle désirer de plus?

Cependant ce n'est pas là encore tout le service que vous avez rendu à votre heureuse rivale; après avoir épuisé et presque anéanti la Perse, vous avez vous-même amené les Russes dans les pays des Turcomans, vous leur avez livré toutes ces tribus guerrières, vous leur avez ouvert la route de Merv, vous leur avez rendu la conquête du Khorassan inévitable. Est-il besoin de vous en rappeler les preuves?

Ces contrées turcomanes, ces tribus guerrières et ce Merv qui les domine, à qui appartenaient-ils? A la Perse seule. Personne ne l'avait

contesté; seulement la Russie nous a dit : Si vous voulez maintenir votre souveraineté sur ces contrées, empêchez ces tribus de détruire les pays voisins; si vous ne pouvez pas prendre sur vous cette responsabilité, alors, dans l'intérêt du commerce et de l'humanité, ce sera mon devoir de grande puissance voisine de venir mettre un terme à cet état de choses, qu'il n'est pas possible de tolérer plus longtemps. Comme la responsabilité était au-dessus de nos forces, la Russie, tout heureuse de notre impuissance, s'est avancée et s'est mise à l'œuvre avec les moyens que l'on sait.

Et pourquoi la tâche était-elle au-dessus de nos forces?

Nous l'avons dit : Pour soumettre les Turcomans, il nous fallait Merv, et pour avoir Merv, il nous fallait être à Hérat. Or Hérat nous était enlevé pour les excellentes raisons que nous venons de voir. C'est ainsi que l'Angleterre, en nous excluant de cette ville et en nous ôtant notre seul moyen de soumettre les Turcomans, a elle-même amené la Russie à envahir la vallée d'Asrek et à pénétrer par là jusqu'au cœur du Khorassan.

Il est hors de doute que, si le gouvernement persan avait pu établir chez les Turcomans un ordre de choses tolérable, la Russie n'aurait pas trouvé si aisément les prétextes et les moyens qui favorisent aujourd'hui ses progrès dans ces pays.

Pour y entrer, elle eût été obligée de faire une guerre ouverte à la Perse, et la Perse, au lieu d'être épuisée comme aujourd'hui par ses interminables luttes contre les Turcomans, aurait trouvé au contraire, dans le concours même de ces tribus soumises, une force de résistance qu'au besoin l'appui de l'Angleterre aurait pu rendre formidable. En tout cas, les généraux russes auraient trouvé devant eux des obstacles bien autrement sérieux que l'opposition anarchique de quelques tribus isolées, sans chefs, abandonnées de tout le monde et poursuivies même du côté des Persans.

Le jour approche où l'on reconnaîtra que, sur ce point, l'Angleterre a commis une de ces fautes qui changent quelquefois le cours de l'histoire. Si la politique anglaise avait quelque chose à faire dans ces contrées lointaines, c'était uniquement d'aider le gouvernement du schah à soustraire ces tribus turcomanes à l'envahissement russe. L'essentiel pour l'Angleterre n'était pas d'aller combattre à Hérat ce chimérique agent consulaire que personne n'aurait eu besoin d'y envoyer. Le danger réel pour l'Inde et pour l'Asie, c'était l'absorption de ces tribus turcomanes par la puissance militaire de la Russie, car il ne faut pas oublier qu'aujourd'hui c'est un général russe qui gouverne la capitale de Teymourlang, et que c'est de ces mêmes contrées, à la tête de ces mêmes hordes, que tous les Genguis sont partis autrefois pour la conquête et le pillage de l'Asie. De toutes ces races guerrières, les Turcomans constituent

sans contredit l'élément le plus terrible. Avec cet élément turcoman, il ne s'agit plus de cette expédition fantastique que l'imagination fait partir si aisément de Saint-Pétersbourg; c'est une immense armée de cavalerie organisée sur les lieux, endurcie à toutes les épreuves, ayant au cœur la rage de la dévastation, formée de toutes les forces de la barbarie asiatique, et cette fois conduite par la science de l'Europe.

Non, mon cher sir Henry, une politique qui a déjà produit les résultats que nous connaissons et qui nous a préparé un avenir que nous n'osons pas même entrevoir, ne peut être défendue plus longtemps. D'ailleurs, toute cette question d'Hérat est une de ces erreurs historiques que malheureusement on rencontre encore trop souvent dans la vie des peuples même les plus civilisés. Elle est à peu près semblable à cette autre erreur qui a amené les esprits les plus puissans de l'Angleterre à s'opposer au percement de l'isthme de Suez.

Du reste, rien de plus simple que l'origine de cette malheureuse question d'Hérat. Il y a un demi-siècle, des agens anglais qui connaissaient à peine la Perse et l'Afghanistan, gens très habiles, voulant se tailler un rôle dans leur mission lointaine, ont créé la question d'Hérat. Ils ont crié de toute leur force qu'Hérat était la clé de l'Inde et qu'il fallait l'arracher à la Perse, et cette idée a fait fortune. Les ministres anglais à la recherche de la popularité ont saisi avec ardeur une question qui leur offrait le moyen de remporter des victoires faciles et de sauver à coups de maître, périodiquement, l'empire de l'Inde. Voilà comment s'est formé ce dogme politique qui a été pour nous tous la source de tant de maux.

Encore le passé n'est-il rien, c'est l'avenir qui nous inquiète. Ce que cette malheureuse politique a fait jusqu'à présent n'est que bien peu de chose en comparaison de ce qu'elle semble nous promettre.

J'entends en effet annoncer de tous côtés que si la Russie s'emparait de Merv, une armée anglaise irait occuper Hérat.

Je ne puis pas concevoir pour tous ces pays un événement plus heureux que l'occupation d'Hérat par l'Angleterre. Ce serait la délivrance providentielle de ces contrées. La justice, l'ordre, le travail et les lumières y arriveraient appuyés sur toutes les ressources de la puissance britannique. Le chemin de fer de l'Inde poussé jusqu'à Hérat viendrait nécessairement traverser toute la Perse pour aller aboutir à la Méditerranée. Le courant de la vie européenne et le contact d'une administration anglaise auraient un effet magique sur l'esprit éminemment imitateur du peuple persan. Et alors quelle transformation pour tous ces pays!

Quelque magnifique que nous paraisse cette perspective de bonne fortune, je croirais commettre une trahison envers l'Angleterre si je

dissimulais mon sentiment sur un autre aspect de cette même question.

Je vois d'abord avec surprise qu'on veut représenter l'occupation d'Hérat par les Anglais comme une menace pour la Russie. Et pourquoi serait-elle une menace? Certes une guerre contre l'empire britannique serait un immense malheur pour n'importe quelle puissance. Mais une fois la guerre acceptée, la Russie pourrait-elle désirer une meilleure chance de succès que de voir l'armée anglaise pousser jusqu'à Hérat? Car enfin, y a-t-il sur le globe un point où une armée anglaise soit moins favorablement placée qu'à cette extrémité de l'Afghanistan? Jetée si loin de sa base, noyée dans un pays ennemi, elle aurait devant elle toute la puissance russe, derrière elle tous les peuples afghans frémissant de rage et sur son flanc les tribus persanes que cette politique de l'Angleterre n'aurait pas manqué de pousser dans le camp ennemi. Les Russes ayant pour base d'opération la mer Caspienne, l'Oxus et le Turkestan auraient toute la liberté de choisir leur moment et d'attaquer à leur convenance, tandis que l'armée anglaise serait condamnée à une guerre purement défensive. Et dans quelles conditions? Si déjà à Caboul, en l'absence de toute résistance organisée, vos communications ont été si facilement interrompues, que serait-ce lorsque, assaillis par des armées régulières, vous seriez renfermés dans Hérat, séparés de votre base par des distances énormes infiniment plus difficiles à franchir? Il est vrai que l'armée anglaise aurait pour elle tout ce que la science, le courage et les ressources d'une grande nation peuvent donner, mais elle aurait aussi contre elle tous les moyens d'attaque d'une autre grande puissance européenne, secondée par tout ce que la haine, le fanatisme, le nombre et l'immensité de l'Asie peuvent accumuler de forces autour d'une armée. En admettant même, ce qui est fort admissible, que la victoire restât fidèle à votre drapeau, quel fruit en retireriez-vous? Assurément vous n'iriez pas poursuivre l'ennemi jusqu'à la mer Caspienne? Oui : si les Persans étaient vos alliés, et surtout si les Turcomans étaient demeurés au pouvoir de la Perse, alors une retraite de l'armée russe aurait été désastreuse. Mais, puisque les Anglais eux-mêmes ont pris d'avance toutes les mesures pour blesser mortellement ces peuples et les attacher forcément à la fortune de la Russie, que pourraient craindre les Russes, même dans la supposition d'une défaite? Appuyés sur leurs auxiliaires indigènes, ils se retireraient tranquillement pour revenir à la charge avec des moyens mieux calculés. Où serait donc l'avantage d'avoir jeté une armée anglaise sur un point aussi exposé qu'Hérat? Je sais que la clé de l'Inde se trouve toujours gardée dans cette heureuse ville. Mais vous, mon cher sir Henry, n'êtes-vous pas indigné de penser qu'une phrase si creuse ait pu servir si longtemps de formule et de raison dernière à la politique d'une grande nation?

Hérat la clé de l'Inde! Non, une telle fiction ne doit pas dominer plus longtemps les esprits les plus sérieux. Non, le sort de l'Inde n'est nullement attaché à Hérat. La seule chose vraie, c'est que le sort de cet empire dépendra des résolutions du conseil des ministres anglais. Si, sous la pression de leur politique traditionnelle, ces ministres, glissant sur une pente fatale allaient planter le drapeau de l'Angleterre sur le rempart de Hérat, alors, sans nul doute, la clé de l'Inde se trouverait irrévocablement placée à Hérat. Le drapeau anglais y serait définitivement cloué, et alors quelle issue possible? Les Russes pourraient y subir vingt échecs sans que leur empire en ressentît une atteinte sérieuse. Mais si une fois, une seule fois, la victoire les favorisait, si Hérat venait à tomber, se figure-t-on l'effet qu'un tel événement aurait sur l'esprit inflammable de nos peuples de l'Asie? Envelopper le sort de l'Asie dans celui de l'Inde et aller le jeter dans une position aussi hasardée qu'Hérat serait non-seulement une faute, mais un crime que ni l'Asie ni l'Europe ne pardonneraient jamais. La clé de l'Inde et le sort de l'Asie se trouvent là où les Anglais auront perdu une bataille décisive et il n'est pas possible que des généraux anglais aient pu choisir délibérément Hérat pour champ clos.

Je crois donc, mon cher sir Henry, que ces esprits courageux qui cherchent aujourd'hui à corriger votre politique passée ont parfaitement raison. Vos frontières scientifiques vous étaient nécessaires, gardez-les, mais n'allez pas plus loin. Ne harcelez pas davantage les peuples qui étaient faits pour être vos alliés naturels. Surtout ne les humiliez pas, ne les méprisez pas tant, car la lutte suprême me semble inévitable et plus proche qu'on ne le pense. Les moyens d'attaque comme ceux de défense seront gigantesques. Le succès n'appartiendra ni au courage, ni à la science, ni aux armes : ces choses-là se balancent. La victoire sera à celui qui aura su attacher à sa fortune les peuples intermédiaires.

REVUE LITTÉRAIRE

DE L'INTERPRÉTATION DU RÉPERTOIRE TRAGIQUE.

La Comédie-Française vient de reprendre *le Cid*. Grande nouvelle, car voilà longtemps déjà, comme on sait, que la Comédie-Française en est à reprendre les œuvres qui depuis *le Cid* précisément jusqu'au *Mariage de Figaro* forment son répertoire officiel, — j'entends répertoire de premier ordre, — et qui devraient en bonne administration constituer son répertoire courant. Elle a repris aussi *Britannicus*. Est-il admissible que l'on donne ainsi l'éclat et le retentissement extérieur d'une *reprise*, et presque d'une *première*, à la représentation de ces œuvres que tout élève sortant du Conservatoire devrait savoir par cœur? Est-il admissible qu'en dix ans de temps on ne puisse pas voir jouer une fois seulement *Bérénice, Bajazet, Iphigénie?* Est-il admissible que l'on inflige au *Cid* ou à *Britannicus* cette espèce d'outrage que de les exhumer de loin en loin comme des profondeurs de l'oubli? C'est ce que nous ne voulons pas examiner aujourd'hui.

Constatons seulement que, s'il en est ainsi, la faute n'en peut plus être, comme autrefois, rejetée sur l'indifférence du public. Le public se porte en foule, on peut le dire, à quelque spectacle qu'il plaise à M. Perrin de mettre sur l'affiche; il assiège la salle aux matinées du dimanche comme aux soirées du reste de la semaine; il applaudit enfin M. Worms ou M. Maubant dans *le Cid*, et Mlle Favart ou M. Mounet-Sully dans *Britannicus* avec un tel et si sincère, si facile, si naïf enthousiasme qu'on serait vraiment parfois tenté de croire que les beaux jours sont revenus pour les chefs-d'œuvre classiques et le grand art. Mais il ne faut pas se payer d'illusions. Excellent juge assurément de son plaisir, et même,

pris en masse, juge à peu près compétent de la valeur *absolue* des œuvres, n'oublions pas que ce même public est le pire juge qu'il y ait de leur valeur *relative*. Il est capable de goûter *le Cid*, mais vous avez pu voir qu'il ne goûtait guère moins, dans l'occasion, *la Fille de Roland*. Un homme affamé ne regarde guère si c'est fouace ou pain blanc, fève ou pois qu'on lui donne; il mange, et l'appétit lui tient lieu d'autre assaisonnement. Ainsi du grand public. Il applaudit *Britannicus*, mais il applaudit *les Noces d'Attila*. On raconte qu'il lui est arrivé de battre des mains au *Misanthrope*, mais *Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme* lui épanouit bien autrement la rate. Au fond, ce qu'il vous demande, ce n'est ni ceci, ni cela; c'est uniquement que vous lui donniez de quoi passer agréablement l'après-midi d'un dimanche d'hiver ou les longues soirées d'un printemps pluvieux. Avez-vous réussi? tout est bien qui finit bien. Il en a pour son argent et vous quitte du reste. Et telle est actuellement la fortune de la Comédie-Française. M. Perrin, demain, peut afficher ce qu'il voudra : il fera le *maximum*.

Que si d'ailleurs depuis quelques années,

Le public pour Chimène a les yeux de Rodrigue;

la raison n'en est pas difficile à trouver. Les romantiques, jadis, avaient eu l'adresse d'accréditer l'opinion que c'en était fait désormais de la tragédie de Corneille et de Racine, ou même, — il est bon de le leur rappeler, parce qu'ils s'en vantent peu, — de la comédie de Molière. Le public avait donc désappris le chemin de la Comédie-Française. Rachel elle-même a joué dans le désert. Depuis lors une réaction s'est faite. A l'expérience, il s'est trouvé que Molière, que Racine et même le vieux Corneille étaient toujours Corneille, et Racine, et Molière, c'est-à-dire

Toujours jeunes de gloire et d'immortalité.

Toujours moutonnier le public a donc rappris le chemin de la Comédie-Française. C'est bien : seulement, ne vous flattez pas que le public sente jamais la différence de *la Fille de Roland* à *Lucrèce*, de *Lucrèce* à *Ruy Blas*, ou de *Ruy Blas* enfin au *Cid*. Vous lui demanderiez tout aussi bien de mesurer la distance qui sépare M. Bouguereau de Mignard, Mignard du Dominiquin et le Dominiquin de Raphaël. Il est vrai que les papes eux-mêmes ne l'ont pas mesurée bien exactement, puisqu'on voit qu'ils ont placé *la Communion de saint Jérôme* seule dans la même salle avec *la Transfiguration* et *la Madone de Foligno*.

Et c'est la raison pourquoi la Comédie-Française devrait se faire un point d'honneur de guider le jugement de cette foule qui vient si naïve-

ment à elle. Là-dessus, demandons-nous que la maison de Molière se transforme en maison d'école? l'administrateur de la Comédie-Française en professeur? et Mlle Sarah Bernhardt en répétiteur de morale? Pas le moins du monde. Il n'appartient de formuler de tels vœux, et de caresser de telles espérances, qu'à des sous-secrétaires d'état. Mais enfin nous ne sortons pas de la Comédie-Française tout à fait dans les mêmes dispositions d'esprit que du théâtre des Bouffes ou des Folies-Dramatiques, et *le Cid*, si je ne me trompe, ou *Britannicus*, laissent une autre trace dans la mémoire du spectateur que *le Grand Casimir* ou *la Fille du tambour-major*. L'art du comédien n'est pas un sacerdoce, et la Comédie-Française n'a pas de mission : mais elle a des devoirs.

Je voudrais donc, depuis dix ans, que profitant de la faveur publique on eût remis sur pied tout le grand répertoire. On le pouvait, dans de meilleures conditions peut-être qu'on ne l'avait jamais pu. Comptez en effet qu'il ne s'agit en tout que d'une trentaine d'œuvres tout au plus, et que par conséquent la mémoire moyenne d'une troupe organisée convenablement doit pouvoir y suffire. Remarquez encore qu'il n'en va pas ici comme au grand Opéra, par exemple, — que les machines, décors et figuration n'y jouent qu'un rôle secondaire, presque accessoire — et qu'il y suffit, selon l'indication légendaire, d'une façon de trône, dans *un palais à volonté*. La moindre opérette coûte plus cher à monter. Considérez enfin que nous n'avons pas besoin « d'étoiles » et qu'il ne faut pour obtenir du grand répertoire une très honorable interprétation que constituer des ensembles. Il n'y a pas de petits rôles dans le grand répertoire. Même dans le rôle de Stratonice on peut se montrer grande comédienne, et grand comédien jusque dans le rôle d'Arbate. Les « étoiles » brilleraient ici d'un trop vif éclat pour les « pauvres vers de terre, » que nous sommes. Il n'est pas question de faire preuve de « virtuosité » mais uniquement de « fidélité. » Racine ou Corneille n'ont que faire de comédiens qui créent, — c'est-à-dire qui complètent, qui achèvent, qui remplissent enfin de leur propre personnalité des rôles sommairement indiqués par le poète : ils ne demandent que des comédiens qui interprètent, — c'est-à-dire qui n'aillent ni au-delà ni ne restent en deçà du texte, qui rendent le texte uniquement et qui le rendent tout entier. Le grand répertoire n'a pas besoin de secours extérieur : il est capable de se suffire à lui-même.

C'est peut-être ce que l'on oublie quand nous voyons que l'on donne au décor, et surtout au costume, non pas assurément trop de soins, mais des soins trop minutieux et d'une recherche archéologique trop prétentieuse. J'ai vu Mithridate et Thésée porter des casques bien étranges, des casques qui pouvaient, qui devaient être certainement copiés d'après nature, ou du moins authentiqués par quelque bas-relief ou quelque pierre gravée : cela ne faisait pas qu'ils ne fussent étranges. Dans *le*

Cid, c'est M. Worms qui porte un assez vilain petit bonnet, pendant trois actes, sur de noirs cheveux bien crépus : cheveux et bonnet doivent être certainement tout ce qu'il y a de plus espagnol : ils n'en donnent pas moins à M. Worms une physionomie disgracieuse. Certes il ne faut jouer ni Racine ni Corneille,

En habits de marquis, en robes de comtesses,

comme c'était l'usage en leur temps. Ce serait leur nuire, puisque, sous prétexte de les ramener à leur date et de replacer leurs œuvres dans leur vrai milieu, ce serait diminuer aux yeux la part de vérité humaine, générale, universelle, que ces œuvres contiennent. Mais n'est-ce pas la diminuer aussi que de vouloir transformer en un milieu rigoureusement historique, le milieu vrai sans doute, mais idéal d'abord, dans lequel ils ont placé leur action? Car voyez quelles chicanes je vais aussitôt soulever! De quelle date et de quel style seront les décors et les costumes du *Cid?* Vous voulez être vrai? Remontez donc alors jusqu'au XIe siècle et que Rodrigue soit vêtu, comme l'était encore dans son cercueil le *Campeador* de l'histoire, d'un vêtement arabe ou mauresque; mais vous avouerez bien que ce ne sera plus alors le Rodrigue de Corneille. Voulez-vous pas aussi me rendre le Néron de la réalité? le Néron de Tacite, ou plutôt le Néron de Suétone? Alors que M. Mounet-Sully s'avance avec un gros ventre sur des jambes grêles : *ventre projecto, gracillimis cruribus,* dit le biographe; et qu'il regarde la Junie de Racine à travers cette émeraude concave qui servait de lorgnon à l'empereur, à ce qu'un autre assure. Vous y gagnerez un point : c'est que, tandis que le spectateur examinera curieusement l'émeraude et qu'il s'interrogera sur cette nouveauté de mise en scène, il n'écoutera pas ce que dit M. Mounet-Sully, et, par hasard, ni M. Mounet-Sully, ni le spectateur, ni Racine n'y perdront.

L'observation va plus loin qu'on ne croirait d'abord. En effet, si vous consultez l'histoire, lorsque, vers le milieu du XVIIIe siècle, Mlle Clairon, c'est-à-dire Voltaire, et plus tard Beaumarchais, imaginèrent d'occuper les yeux en même temps que l'esprit, vous verrez que ce fut uniquement pour solliciter par des artifices nouveaux l'intérêt qu'ils ne savaient plus faire jaillir de ses sources naturelles. « Si certains morceaux d'hermine et de fourrure, dit Swift quelque part, sont placés en un certain endroit, nous les appelons un juge; de même une réunion convenable de dentelles et de satin noir se nomme un évêque. » C'est ainsi qu'un pourpoint avec un haut-de-chausses, accommodés d'une certaine manière, ont commencé de s'appeler chez nous un Espagnol ou un Italien. La vérité qu'on ne savait plus mettre dans la bouche des personnages, on l'a mise dans leur costume. L'impression que l'on ne

savait plus produire par les moyens légitimes, on en a demandé l'apparence à la splendeur ou à l'originalité du décor. Et quand un peu plus tard Talma compléta la réforme, c'est que, guidé par son instinct d'artiste, il sentit admirablement que, pour remplir les rôles vides et creux que lui donnaient à jouer les derniers imitateurs de la tragédie classique, les personnages exsangues de Marie-Joseph Chénier et de M. de Jouy, ce n'était pas trop d'appeler à son aide tous les moyens qui pouvaient faire illusion et masquer cette profondeur de néant.

Mais ni Corneille, ni Racine justement ne peuvent être traités de la sorte. Rien de flottant ici, ni de vague dans la pensée; rien d'arbitraire par conséquent, ni de personnel dans l'interprétation. Il n'y a pas deux manières de jouer Rodrigue ou Néron, il n'y en a qu'une, qui est la bonne, et toutes les autres sont mauvaises. On ne la trouvera pas toujours, sans doute, mais c'est elle qu'il faut chercher. Elle n'est pas dans la fantaisie du comédien, elle est dans le texte du poète. Prenez les stances du *Cid :*

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle ;..

ou la réponse de Néron au long discours d'Agrippine:

Je me souviens toujours que je vous dois l'empire
Et sans vous fatiguer du soin de le redire...

Je soutiens qu'il n'y a pas un geste, pas une attitude, pas un jeu de physionomie, pas une intonation qui ne soit donnée par le sens et rigoureusement nuancée par la psychologie du rôle. Même de quelques écrivains dramatiques, déjà du second ordre, tels que Beaumarchais, la remarque est encore vraie. J'ose garantir à M. Coquelin qu'il ne fera jamais accepter l'interprétation nouvelle qu'il a voulu donner récemment du *Mariage de Figaro*. Les applaudissemens n'y feront rien, et le texte continuera de protester silencieusement, jusqu'à ce que M. Coquelin veuille bien soumettre sa grande expérience à l'autorité de Beaumarchais et ne rien voir autre chose, comme jadis, dans le rôle de Figaro, que « de la raison assaisonnée de gaîté et de saillies. » Il n'y a qu'un Figaro qui soit le Figaro de Beaumarchais, et c'est ce Figaro que nous demandons.

C'est ici ce qui distingue les pièces qui sont ce que l'on appelle écrites, et les pièces qui ne le sont pas. On peut chercher, en dehors de Scribe et de M. Legouvé, dans l'histoire du XVIII[e] siècle, des moyens d'interpréter d'une façon nouvelle *Adrienne Lecouvreur*, par exemple, ou *le Verre d'eau*. Cette prose lâche et diffuse n'enchaîne pas étroitement la liberté

de l'artiste. Il y a manière de jouer le rôle d'un Bolingbroke ou d'un Maurice de Saxe beaucoup mieux que Scribe et M. Legouvé ne les ont écrits. On peut s'élever, pour ainsi dire, au-dessus de leur prose, et par delà le texte, on peut essayer de composer le rôle plutôt comme ils l'ont conçu, rêvé, souhaité que comme ils l'ont écrit. Ils n'ont tracé qu'un ingénieux scenario : c'est maintenant la part du comédien ; sa part de collaboration dans l'œuvre désormais commune entre les auteurs et lui ; c'est ce qu'il appelle à bon droit et revendique pour sa *création*, que d'animer, de faire vivre, marcher et sentir les personnages de la pièce. Les grandes œuvres, qui sont littéraires en même temps que dramatiques, c'est une autre affaire. Le comédien est prié d'abdiquer.

C'est pourquoi dans *le Cid* par exemple, M. Worms joue faux, lorsqu'au récit du quatrième acte, arrivant à ces deux vers :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles,

il suspend le mouvement, s'avance vers la rampe et détache mot par mot, l'œil fixé sur quelque vision lointaine, comme si c'étaient des vers descriptifs et pittoresques, et comme s'il faisait effort pour ressaisir du fond de sa mémoire, l'un après l'autre, tous les traits d'un tableau. Il est évident de par l'ensemble du rôle que, bien loin de prendre ces vers pour descriptifs, il faut les traiter au contraire comme narratifs et les presser du même mouvement continu que le reste du récit. C'est aussi pourquoi Mlle Dudlay joue faux lorsqu'au cinquième acte, après avoir prononcé le vers célèbre :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

elle s'enfuit vers la coulisse comme une petite folle, en criant le vers qui suit :

Adieu, ce mot lâché me fait rougir de honte.

C'est Galatée qui s'enfuit ainsi vers les saules; mais Chimène doit prononcer ce vers de pied ferme, sans embarras ni confusion, et, si je puis m'exprimer ainsi, élever cet adieu comme une barrière entre elle et son amant, qui s'est évidemment précipité vers elle à l'expression de ce retour d'amour.

D'où viennent ces erreurs? Assurément, pour une part, des défauts du comédien, mais bien plus encore, à notre avis, de ce que, d'une manière générale, on compose aujourd'hui les rôles par le dehors et non

plus par le dedans, par application et juxtaposition successive de leurs parties, et non plus par une compréhension préalable de l'ensemble. Quelques écrivains de ma connaissance ne procèdent pas autrement. Ils écrivent d'abord à peu près comme tout le monde, et, revenant alors sur chaque phrase, l'une après l'autre, ils y piquent, plus ou moins adroitement d'ailleurs, un substantif rare, un adjectif voyant, un adverbe extraordinaire. Je crains ainsi que nos comédiens, quand ils jouent le grand répertoire, ne prennent du personnage qu'ils tiennent qu'une idée générale fort sommaire et ne se préoccupent plus que de piquer çà et là leurs effets. C'est un arrangement, une addition, un entassement de détails : ce n'est pas un ensemble. Le dedans est sans vie. On ne sent pas un principe intérieur qui gouverne toutes les parties du rôle, une impulsion du dedans qui dicte en leur temps, en leur lieu, le geste et l'intonation convenables, une flamme enfin dont l'éclat tantôt brille plus vif et tantôt s'affaiblit, mais sans jamais s'éteindre. Autrement je ne comprendrais pas qu'ils en arrivent, comme ils font presque tous, à donner non pas même à telle scène, mais à telle tirade, mais à tel couplet, mais à tel vers enfin, une valeur propre, indépendante de l'ensemble du rôle, parfois même contradictoire à la psychologie du rôle. Mais saisir le personnage dans son fond, susciter pour ainsi dire en soi-même la succession des sentimens qui l'animent et des mouvemens qui le poussent, refaire sur la trace de Corneille et de Racine, guidé par eux, le travail subtil et savant, délicat et profond par lequel ils ont su donner à ces types généraux de l'ambition, de l'amour ou de la jalousie l'accent de la personnalité, refondre après eux la complexité des élémens dans la vivante unité d'un Rodrigue ou d'une Agrippine, *hoc opus, hic labor est* : c'est là le difficile, — et c'est là pourtant ce qu'il faudrait tâcher d'atteindre.

Très difficile, en vérité, si difficile que c'est précisément la difficulté que l'on constate quand on répète, comme vous l'entendez dire couramment, qu'il vaut mieux lire *le Cid* ou *Britannicus* dans leur texte, que de les aller voir jouer, même sur la scène de la Comédie-Française. Cela ne veut pas dire en effet que nous ayons dans l'esprit un tel idéal de Rodrigue ou d'Agrippine, qu'aucun acteur, fût-il Talma, qu'aucune actrice, fût-elle Rachel, ne puisse nous le rendre. Car s'il est vrai, comme nous le disions tout à l'heure, que la netteté des intentions de Racine ou de Corneille ne laisse pas de place à l'arbitraire du comédien, on ne voit pas qu'elle puisse donner de prise à la fantaisie du lecteur. Chimène ou Phèdre sont ce qu'elles sont, et rien de plus. Leur caractère n'est pas plus énigmatique et mystérieux que la langue de Racine et de Corneille n'est trouble ou hiéroglyphique. Un ingénieux humoriste anglais, Charles Lamb, dont on a récemment traduit quelques *Essais choisis* (1)

(1) *Essais choisis de Charles Lamb*, traduits par M. Louis Dépret; Charpentier, 1880.

traitant de Shakespeare, a soutenu cette thèse « que les pièces de Shakespeare étaient moins faites pour être jouées à la scène que celles de n'importe quel autre auteur dramatique. » Et voici son syllogisme. Les pièces de Shakespeare, dit-il, ne donnent pas à la représentation un plaisir qui diffère sensiblement du plaisir que l'on trouve à voir jouer d'autres pièces. Or il n'est pourtant pas niable que les pièces de Shakespeare diffèrent de ces autres pièces, et d'autant pour le moins que le *Tartuffe* diffère du *Juif errant*. Donc, il faut bien qu'il y ait dans le fait même de la représentation dramatique un je ne sais quoi qui comble les différences ou comme il le dit lui-même « qui nivelle les distinctions. » On serait parfois tenté, quand on sort de voir une représentation médiocre, de dire de Corneille et de Racine ce que Charles Lamb dit ainsi de Shakespeare. Mais il ne faut pas céder à la tentation. Prenez-y garde en effet. Nous comprenons ce paradoxe, ou plutôt nous le tenons pour vérité, s'il s'agit de Shakespeare, précisément parce que nous ne comprenons tout à fait ni *Hamlet*, ni *le Roi Lear*, ni le *Conte d'hiver*, ni *le Songe d'une nuit d'été*. Mais s'il y a des tragédies de Corneille qui vous fatiguent à lire, *Nicomède* par exemple ou *Héraclius*, il n'y en a pas dont le sens vous échappe et dont les personnages vous soient une éternelle énigme, éternellement attrayante, éternellement irritante, éternellement indéchiffrable. On conçoit très aisément que Shakespeare puisse perdre, qu'il doive perdre à la représentation. Quand le comédien me rendrait l'infinie délicatesse des nuances qui colorent les caractères de Shakespeare, il ne réaliserait cependant ni l'Hamlet de mes songes, ni la Cordelia de mes rêves, par cette seule raison qu'il les incarnerait en sa personne, qu'il les limiterait aux bornes même de son talent, et qu'il leur ravirait ainsi ce je ne sais quoi d'inachevé qui les fait si poétiques « étranges, tristes et beaux, comme disait Fanny Kemble, et au-delà de tous ceux de la terre. » Mais nos tragiques, à nous, sont faits pour être représentés. C'est l'un des bénéfices, pour le dire en passant, qu'ils ont tiré de la sévérité même de ces lois tant raillées auxquelles ils se sont soumis. Car tel est bien, par delà toutes disputes d'école et toutes chicanes d'érudition, le sens profond de la règle des trois unités. On y veut voir ordinairement une règle de la composition littéraire, et c'est uniquement une règle de l'appropriation théâtrale qu'il y faudrait considérer. Ni Corneille, ni Racine, ni Molière ne composent pour eux, ils composent pour le public. Il s'agit d'être joué. Ce ne sont pas des poèmes qu'ils écrivent, ce sont des tragédies et ce sont des comédies. Ils ne sont pas littérateurs seulement, ils sont auteurs dramatiques aussi. C'est mal poser la question que de se demander s'ils n'ont pas souffert de la rigidité des règles comme d'une insupportable entrave à la liberté de leur invention : mais le tout est d'examiner ce qu'à l'observation des règles ils ont gagné de puissance

tragique, de valeur dramatique, de qualités scéniques. Du moins est-il vrai que dans un salon, sous un lustre, on peut les jouer, et je prends ici le mot dans toute sa force, les jouer, non pas seulement les lire. Il n'y faut que des acteurs. Et j'estime que tout comédien, s'il a seulement les dons du comédien, c'est-à-dire la mémoire, la prestance et la voix, s'il travaille d'ailleurs et qu'il ne réduise pas l'exercice de son art à la pratique d'un métier, peut et doit parvenir à les interpréter.

De ce qu'on peut les interpréter « sous un lustre », sans plus ample déploiement de mise en scène, il suit qu'on doit les jouer avec une grande modération de gestes. A ce propos il me semble qu'en général, à la Comédie-Française, aujourd'hui, le jeu classique manque de tenue. Je veux dire par là que l'on ne se modère pas assez, ou du moins que l'on n'a pas l'air de se dominer aussi souverainement qu'il le faudrait. Ce sont les habitudes, à notre avis mauvaises, du drame romantique, importées dans la tragédie de Corneille et de Racine. On crie trop fort, on gesticule trop. Le point n'est pas ici de savoir si la tragédie classique a tort ou raison de mettre en récit l'empoisonnement de Britannicus et de rejeter dans les coulisses le duel de Rodrigue et du comte, mais quoi que l'on en pense, qu'on en blâme Racine ou qu'on en loue Corneille, la même loi du genre qui éloigne des yeux du spectateur les actions violentes, évidemment doit réfréner aussi, tenir en bride et suspendre les gestes violens. On a beaucoup remarqué dans cette reprise du *Cid* la manière en effet très remarquable dont un jeune acteur, M. Silvain, tient le rôle du roi, ce qui prouve bien qu'il n'y a pas, comme nous le disions, de bouts de rôle dans Corneille, et que le tout est de savoir s'y prendre. M. Silvain tient aussi le rôle de Narcisse dans *Britannicus;* il a joué, si je ne me trompe, le Félix de *Polyeucte:* il a fait preuve dans ces différens rôles des mêmes qualités de conscience, de modération et précisément de tenue. Il a le geste rare, mais ample et noble, la voix bonne quoiqu'un peu ronflante peut-être, mais bien posée, l'articulation distincte, l'intonation juste, l'allure simple. Voilà un rôle bien composé, c'est-à-dire bien compris, dont toutes les parties réagissent les unes sur les autres et finissent par se fondre en un vivant ensemble. Il y a lieu d'espérer, si M. Silvain joue souvent,

Que sa rare valeur remplira bien la place

de quelques excellens acteurs qui commencent à se fatiguer. Nous ne saurions trop le redire, un jeu sobre, grave, sérieux, scrupuleux va loin, beaucoup plus loin qu'on ne pense. Tel est le jeu de M. Silvain, et ce jeu, tôt ou tard, avec de la patience et du temps, peut le mener jusqu'au premier rang. Et pour preuve que nous ne demandons pas

l'impossible, il nous suffira que tous les rôles soient tenus comme M. Silvain tient le sien.

Par exemple, il faudra pour arriver à ce résultat que l'on commence par perdre l'habitude que l'on a contractée, je ne sais où ni quand, de chanter le vers ou plutôt de le pleurnicher d'un ton à porter les morts en terre. L'exemple de Mlle Sarah Bernhardt y est sans doute pour quelque chose, et l'exemple aussi de Mlle Favart. Mais si la mélopée continue, si ces brusques modulations par lesquelles on passe du ton le plus élevé de la déclamation lyrique au ton le plus familier de la conversation en prose pouvaient convenir à *la Nuit d'octobre*, elles sont absolument hors de temps et de place dans la tragédie. « Les vers alexandrins sont réputés être prose, » comme dit Corneille et comme dit Voltaire, qui s'y connaissent. C'est donc à peine s'il faut faire sentir que ce sont des vers. Les chanter et les moduler, c'est les dire à contre-sens. De quoi pourtant les femmes ne se font faute à la Comédie-Française. L'actrice qui tient dans cette reprise du *Cid* le rôle de l'Infante en a bien tiré le plus singulier effet et le plus inattendu. Vous savez qu'au cinquième acte l'Infante a des stances à dire, qui sont tout à fait dans le goût de 1636 :

> T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
> Qui fais un crime de mes feux?..

C'est justement l'endroit que Mlle Martin a choisi pour revenir tout d'un coup à l'intonation naturelle. Elle avait jusque-là bravement chanté l'alexandrin dramatique; au cinquième acte, elle se met à parler la strophe lyrique; elle disait le reste de son rôle sur le ton de la mélopée, ce sont ces couplets plaintifs qu'elle récite sur le ton de la prose. Signaler ce seul effet, c'est assez dire comment le personnage est tenu. Je ne parlerai pas du personnage de Chimène: je crois seulement qu'il ne serait pas facile de le jouer moins bien que Mlle Dudlay. Au surplus, il faut bien le dire, ce sont les rôles de femmes, à la Comédie-Française, qui sont pour le moment assez mal tenus. Même dans le comique, on n'a pas tout ce que l'on devrait avoir. Je n'en veux d'autre preuve que la dernière reprise du *Mariage de Figaro*. Mais, dans le tragique, hors Mlle Favart et Mlle Sarah Bernhardt, je ne vois pas bien clairement qui l'on pourrait nommer. Aussi n'est-il pas aisé déjà de jouer *Andromaque*, où Mlle Dudlay massacre le rôle d'Hermione, et je crains que l'on ne fût tout à fait embarrassé de monter *Iphigénie*, qui comporte trois rôles de femmes, Clytemnestre, Iphigénie et Eriphyle. Il y a là certainement quelques vides à combler.

Après tout, nous ne pourrions pas dire sans une grande injustice que les dernières reprises du grand répertoire de la Comédie-Française soient

absolument mauvaises. Nul ne regrette plus que nous de ne pas pouvoir les trouver absolument bonnes. Il y manque quelque chose et quelque chose d'important, qui n'est rien moins peut-être, pour l'appeler de son vrai nom, que l'intelligence entière et la tradition raisonnée de l'art classique. Je crains que l'interprétation de cet admirable répertoire ne repose pas, comme il le faudrait pourtant, sur d'assez fortes et d'assez solides études. On ne s'improvise pas comédien, si ce n'est dans les romans, on le devient par la pratique de son art. Mais je m'empresse d'ajouter que la pratique elle-même de l'art, la longue habitude des planches et la longue expérience du public, ne suffisent pas encore à l'interprétation du répertoire. Il me revient sous la plume quelques passages des *Mémoires* de Mlle Clairon. « Ce n'est qu'après quinze ans d'études sur les moyens de contenir ma voix, mes gestes, ma physionomie, que je me suis permis d'apprendre le rôle de Monime, et j'avoue que pour parvenir à graduer de scène en scène et sa douleur et sa noble simplicité, il m'a fallu tout le travail dont j'étais capable... Je ne me flatte pourtant pas d'être parvenue à le jouer autant bien qu'il peut l'être. » Quinze ans ! et remarquez qu'elle n'exposait au Salon le buste de personne ! Elle dit ailleurs : « Ayant à jouer le rôle de Cornélie, dans *Pompée*, j'ai fait sur lui toutes les études dont j'étais capable : aucune ne m'a réussi. La modulation que je voulais établir d'après le personnage historique n'allait point du tout avec le personnage théâtral... Je me promis donc de me taire et de ne jamais jouer le rôle de Cornélie. » J'avoue que dans le jeu même de nos sociétaires d'aujourd'hui, je ne retrouve pas trace de ce que ces brèves indications trahissent, non-seulement de travail sur soi-même et de persévérance dans l'effort vers le mieux, mais encore, mais surtout d'éducation littéraire.

Nous n'essaierons pas de remonter jusqu'aux dernières causes. Il est probable que nos critiques atteindraient l'enseignement du Conservatoire, et ce n'est pas le lieu d'étrangler en dix lignes une grosse question. Bornons-nous à dire que les jeunes gens qui passent directement du Conservatoire à la Comédie-Française n'en ont que plus d'obligations vis-à-vis du public, ou pour parler mieux, vis-à-vis d'eux-mêmes et de leur art. Nous leur demandons beaucoup sans doute, mais aussi ce n'est pas un mince honneur, et ce ne peut être une sinécure, que d'appartenir à la Comédie-Française.

F. Brunetière.

LA

LÉGENDE DE LA CENCI

On connait l'horrible légende qui s'attache au souvenir de Béatrix Cenci, morte sur l'échafaud à Rome, le 11 septembre 1599. Jeune, belle, pieuse, miracle de vertu, nous dit-on, elle a commis, il est vrai, le crime de parricide, mais par une défense héroïque de son propre honneur, et pour repousser ou venger l'inceste. Sa jeunesse et sa beauté sont attestées par le célèbre portrait de la galerie Barberini : Guido Reni, touché de pitié et d'amour, a pénétré dans la prison, la veille du supplice, et a retracé comme ils lui étaient apparus ce regard pur, cette physionomie innocente et douce. A côté de cette toile, on vous montre le portrait de Lucrezia Petroni, belle-mère de Béatrix, sa complice, ou bien plutôt son témoin. Le récit des faits, vous l'avez en une foule de petits écrits devenus populaires, dont vous pouvez juger par celui d'entre eux qu'a traduit et publié Stendhal dans ses *Chroniques italiennes.* C'est ce même récit qui a défrayé si souvent le théâtre, le roman, la peinture d'histoire. Le xvie siècle italien a montré l'ange du parricide, comme la révolution française devait révéler l'ange de l'assassinat politique. — Tel est le gros de la légende.

Voici cependant qu'un petit livre de M. Bertolotti, écrit avec le secours des archives romaines, et récemment publié sous ce titre : *Francesco Cenci e la sua famiglia,* Firenze, 1879, va détruire encore une des idoles de l'imagination légendaire. Il n'y aura pas lieu de s'en plaindre. La morale ne gagne rien à ces mensonges inconsciens du sentiment populaire, qui déplacent les responsabilités, brouillent la vue du bien et du mal, et peuvent devenir des suggestions dangereuses. La vérité historique et la vérité morale, dont la critique revendique les droits, reconnaissent bien peu de ces cas extraordinaires où l'héroïque vertu côtoie d'assez près le crime pour l'envelopper dans son éclat, le transformer et l'annuler. Charlotte Corday était du moins animée par la pensée de prêter le secours de son bras à la justice, puisque la justice paraissait n'avoir plus d'autre organe; elle voulait sauver des victimes et s'offrait à leur place, en prenant sur elle de commettre le crime dont

elle acceptait d'avance le châtiment, tandis que la Cenci, dans l'hypothèse même de la légende, rejetait la suprême ressource du suicide, qui l'eût mieux protégée ou vengée.

M. Bertolotti n'a pas eu plus que ses devanciers l'original du procès; on avait cru longtemps que ces dossiers étaient conservés à l'archive vaticane; mais on se croit assuré maintenant qu'ils ont fait partie de l'archive criminelle de la confrérie de *Saint-Jérôme de la Charité*, où ils ne se sont pas retrouvés. Il en a eu du moins une analyse, faite pour les avocats, pour Farinacci, le célèbre juriste, et pour Incoronati. Il y a joint les documens incontestables que conservent encore les notaires romains, et les pièces de diverses archives. Grâce à de consciencieuses recherches, d'une remarquable impartialité, son petit livre, en même temps qu'il est une rectification constante de la réalité historique, offre une très curieuse peinture des mœurs romaines à la fin du XVI[e] siècle.

La famille des Cenci n'appartient pas à la grande aristocratie de Rome; elle est d'une seconde noblesse, en possession d'une certaine fortune, mais à qui manquent le raffinement et la brillante culture intellectuelle. La naissance de Francesco est le fruit d'un adultère; les richesses qu'il tient de son père, trésorier du pape, ont été mal acquises; il n'en est que plus avare et ne vit que pour les augmenter. Elles lui servent à satisfaire de viles passions. Sa vie est ténébreuse et lâche, soit dans son palais de Rome, qu'il transforme en un lieu mal famé, soit dans sa solitude de Rocca di Petrella, sorte de château-fort en plein désert des Abruzzes, bâti sur le roc et entouré d'abîmes. C'est là qu'il est réduit à vivre, quand les procès et les amendes que ses mœurs scandaleuses lui ont attirés commencent d'entamer sérieusement sa fortune. Marié deux fois, et à quatorze ans d'abord, il a de sa première femme douze enfans; Béatrix est la dernière. Sa seconde femme, Lucrezia Petroni, d'humeur pacifique, sera une de ses victimes avant de se joindre à ses bourreaux. — Ses fils sont des misérables; deux se font tuer pendant leurs brigandages; les autres échappent à leur père et ne vivent pas mieux que lui. Béatrix est enfermée elle-même à Petrella; elle y est maltraitée et battue; mais elle le mérite par sa vie mauvaise : Francesco, sévère et brutal, veut la punir de son inconduite. On voit par son testament qu'elle laisse un fils, dont la naissance doit être attribuée à l'intendant Olympio. C'est elle qui, pour se délivrer et se venger, conçoit le projet de tuer son père et attire dans le complot quatre ou cinq mois à l'avance, ses frères et sa belle-mère; c'est elle qui arme Olympio et embauche les assassins, elle qui offre de sa main au vieillard, la veille du meurtre, le narcotique destiné à le livrer sans défense; elle qui, au point du jour, conduit et assiste les meurtriers; elle qui traîne ensuite le cadavre et aide à le jeter dans un précipice; elle enfin qui, un des assassins ayant disparu, le fait poursuivre et tuer, afin de prévenir ses aveux.

Cependant, une délation anonyme faite au comte d'Olivarès, vice-roi de Naples, ayant donné l'éveil, on emprisonne les Cenci, et leur procès commence : il devait durer toute une année. M. Bertolotti a publié une partie des interrogatoires. Béatrix niait résolûment tout d'abord, tout en chargeant ses complices, à commencer par sa belle-mère. La torture et l'accumulation des preuves lui arrachèrent bientôt de complets aveux. Clément VIII inclinait pourtant à l'indulgence, quand plusieurs crimes sauvages vinrent effrayer sa conscience de prêtre et de vieillard : un Massimo, déjà pardonné après avoir assassiné sa belle-mère, venait d'empoisonner son frère; un Santa Croce, proche parent des Cenci, tuait de sa main sa propre mère, dans son lit. Le pontife crut qu'il fallait un exemple, et il signa la condamnation à mort. — Un tel procès ne méritait, ce semble, aucune sympathie : Béatrix, bien que c'eût été là pour elle un moyen de salut, n'avait pas même fait une allusion au crime qu'on attribua plus tard à son père; ses frères gardèrent à ce sujet le même silence; seuls les avocats, à bout de ressources et vers la fin du procès, parlèrent de ces violences supposées, n'apportant à l'appui aucun témoignage.

Comment donc s'est faite la légende? — A vrai dire, il n'est pas difficile de le comprendre si l'on se transporte au milieu de ce temps.

D'abord il s'agissait d'un grand crime, d'un parricide, dans une famille fort en vue, première condition pour que toutes les imaginations fussent attentives et prêtes à s'émouvoir. De plus, Béatrix était jeune et belle, nous le savons par les dépositions de quelques témoins, mais non par aucun portrait. Guido Reni n'est venu à Rome pour la première fois que sous Paul V, probablement en 1608, tandis que la mort de Béatrix date de neuf années plus tôt. Il n'y a aucun motif de croire que l'artiste se soit particulièrement intéressé à cet épisode, ni qu'il ait recueilli quelque image d'après laquelle il aurait pu travailler. Qui aurait pris soin de faire faire à l'avance ce portrait de jeune fille? Ce n'était guère dans les mœurs du temps, ni, ce semble, dans celles d'une telle famille : comment s'expliquerait ce singulier costume, ce turban dont elle est coiffée? L'attribution du prétendu portrait ne semble apparaître qu'à partir du commencement du XIXe siècle. Celui de Lucrezia Petroni n'a rien non plus d'authentique; il paraît être une œuvre d'André del Sarte et représenter une de ses parentes. Quant aux âges, le récit prétendu contemporain que Stendhal a traduit, en l'altérant comme il n'est pas permis de faire pour un document qu'on donne comme historique, est postérieur de près d'un siècle; il prête à Béatrix seize ans, tandis qu'elle en avait vingt-deux; en même temps il ôte vingt années au père, dans une intention trop facile à comprendre. La beauté et la jeunesse, encore réelles, de Béatrix, n'en sont pas moins attestées; elles allaient devenir célèbres parmi le peuple romain et former un nouveau contraste

avec le crime commis et la peine infligée. — Le procès dura toute une année, pendant laquelle, au milieu des démarches tentées par les parens des accusés, les vicissitudes de l'instruction, qui transpiraient, laissaient tantôt croire à la condamnation, tantôt compter sur l'acquittement. Ce qui circulait de rumeurs de toute sorte pendant les derniers mois ne contribua pas peu à augmenter l'émotion populaire. On disait que la Cenci montrait dans sa prison un repentir et une piété admirables. On racontait ses jeûnes et ses macérations. Par son testament, elle donnait à de nombreuses églises, à des confréries, à des couvens, des sommes destinées soit aux messes pour son âme, soit aux nombreux mariages de pauvres orphelines qu'elle dotait. Elle se recommandait en même temps « à la Vierge, à Dieu, au père séraphique saint François, à toute la cour céleste »; son corps devait être enseveli dans l'église Saint-Pierre in Montorio, à laquelle particulièrement elle léguait des sommes importantes... La nouvelle du prochain supplice produisit donc dans toute Rome une impression soudaine et profonde, qui devait arriver à son paroxysme pendant la dernière journée.

Il faut, si l'on veut suivre ici l'ardente fermentation de l'imagination populaire, tenir compte de deux élémens: l'extrême sensibilité de la population romaine, particulièrement quand il s'agit d'impressions religieuses, et la nature complexe du gouvernement pontifical, d'où naissaient en de telles circonstances des contrastes de nature à étonner dans tous les temps l'esprit public. En voulant exercer bonne et sévère justice, avec les mêmes cruels moyens que pratiquait chaque époque, ce gouvernement se préoccupait beaucoup de l'âme du coupable; d'accord avec les mœurs, il autorisait autour du criminel un grand développement de démonstrations extérieures, de processions, de prières et d'actes religieux. Il obtenait aisément des marques abondantes de repentir, qui contribuaient à surexciter la pitié de tout un peuple. Le glas funèbre retentissait toute la nuit dans la ville; des affiches, partout exposées, invitaient à la prière; des quêtes se faisaient publiquement pour subvenir à des aumônes spéciales; les membres des diverses confréries, vêtus de la cagoule et torches en main, parcouraient les rues, précédés du crucifix couvert d'un crêpe, pour se rendre dans leurs oratoires ou vers le lieu de supplice; les condamnés traversaient à pied la foule au milieu du bruit confus des psalmodies... Comment l'esprit populaire n'aurait-il pas éprouvé un certain embarras à distinguer le bien du mal? D'un côté des supplices horribles, dont on ne cachait rien, par une intention de moralité, mais qui, bien supportés, soulevaient, malgré la dureté des mœurs, la commisération pour les victimes; d'autre part tout un déploiement solennel de charité autour des condamnés pour obtenir le rachat de l'âme sans renoncer à livrer le corps; avec cela une procédure secrète, c'est-à-dire la place laissée au soupçon, à l'exagération, à la calomnie; ajoutez l'esprit d'oppo-

sition contre les papes;.. comment, en plus d'un cas, l'opinion de la foule ne se serait-elle pas égarée? comment n'aurait-elle pas accueilli avec un empressement crédule les excuses même les moins fondées pour des crimes qu'un éclatant repentir pouvait, au point de vue chrétien, avoir rachetés? Quand le prêtre pouvait dire : « Elle est morte comme une sainte, » quand il proclamait le pardon de Dieu même, comment l'esprit public ne serait-il pas entré en défiance contre la justice humaine et les droits terribles qu'elle revendiquait?

Il en fut de la sorte pour la Cenci. Une multitude innombrable, de toutes les classes de la société romaine, remplissait le 11 septembre au matin les rues et les places. La foule était si pressée et la chaleur si forte qu'il y eut, dit-on, des centaines de blessés ou de morts. Une grande quantité de confréries, toutes celles en faveur desquelles Béatrix avait fait quelque legs pieux, voulurent l'assister publiquement à son dernier jour. Après l'exécution, pendant laquelle la jeune fille se comporta courageusement aux yeux de tous, le corps fut exposé, entouré de flambeaux; une immense procession l'accompagna jusqu'à l'église Saint-Pierre in Montorio, lieu de la sépulture. Peu s'en fallut que la foule ne lui attribuât des miracles. On comprend bien qu'avec le temps, le sens de la réalité, déjà très obscur, s'affaiblissant encore, mais le souvenir ému subsistant, une explication extraordinaire comme celle dont s'est faite la légende a été de plus en plus accueillie.

Au nombre des erreurs infinies qui se sont accumulées autour de ce trop célèbre épisode, il y a cette fausse accusation que les papes avaient eu pour but, en prononçant la sentence, de confisquer les biens. Ce qui est vrai, c'est que la confiscation, suivant le droit d'alors, devait suivre d'elle-même; mais Clément VIII laissa s'exécuter les dernières volontés et les différens legs de Béatrix; la veuve de Giacomo, son frère, mis à mort avec elle, obtint que sa fortune et celle de ses six enfans fussent restituées. Cette fortune des Cenci était dès longtemps compromise; comme les créanciers pressaient, les héritiers demandèrent avec instance et obtinrent, malgré la condition des biens qui leur restaient, et dont plusieurs étaient des fidéicommis, la permission de les aliéner et de les vendre. On a dit que les Borghèse, neveux de Paul V, les avaient spoliés; mais c'est le contraire, car les Cenci, soit les héritiers directs, soit des collatéraux, en continuels procès avec leurs parens, furent très heureux de vendre à cette grande famille, devenue riche et puissante, des propriétés dont M. Bertolotti, d'après les actes notariés, nous donne exactement la liste, avec les sommes d'achat. On y remarque deux domaines situés dans le Trastévère, et un certain *Casale di Testa di lepre*, acheté vers 1618 par Scipion Borghèse; celui-ci, ajoutant cette terre à ses autres possessions au-delà de la porte *del Popolo*, en forma la célèbre villa qui porte encore aujourd'hui son nom. Les Cenci avaient

préparé d'eux-mêmes leur propre ruine, qui eût été encore bien plus rapide, si les papes ne les eussent assistés en plusieurs occasions par des mesures indulgentes. De plus, les Aldobrandini, les Barberini, les Borghesi, les Peretti, les Caffarelli, pendant la période de leur prospérité, leur avaient été d'un secours presque inespéré par leurs achats à beaux deniers comptans. Cette fortune des Cenci a dû être, ce semble, de courte durée. Les dénominations des propriétés par eux vendues au commencement du XVIIe siècle, celle même de leur palais, qui subsiste encore aujourd'hui dans Rome, tout près du Ghetto, ne se trouvent pas sur le plan de la ville dressé au commencement du XVIe siècle par Bufalini; n'en doit-on pas conclure que le père de Francesco, c'est-à-dire le grand-père de Béatrix, trésorier du pape, fut par ses dilapidations le véritable auteur de leur richesse mal acquise? On ne découvre sur le plan de Bufalini qu'une *Vinea Rochi Cencii;* un Cenci portant ce prénom de Roch était en effet oncle du père de Francesco, dans la première moitié du XVIe siècle.

Celui qui a imaginé le premier de reconnaître l'image de la Cenci dans le tableau de la galerie Barberini, tableau qui n'est probablement qu'une tête d'étude, qu'un portrait de fantaisie, celui-là a certainement renouvelé pour un long temps la légende née d'un moment d'émotion. C'est un nouvel exemple de la puissance créatrice des arts et de la poésie. La Cenci serait certainement oubliée, en dépit des crimes extraordinaires qu'à divers titres son nom rappelle, si la vitalité d'une œuvre d'art intéressante par elle-même et qui a emprunté de là un nouveau renom, n'avait été greffée sur une première tradition, dont nous avons dit l'imparfait mélange. Le drame grossier et brutal du repaire des Abruzzes s'est idéalisé, et le talent d'un artiste moderne, complice inconscient d'inventions involontaires, a enrichi d'une nouvelle figure la série des célèbres victimes de ce qu'on appelle les amours fatales.

Que les littérateurs se soient emparés d'un tel sujet sans beaucoup rechercher s'ils faisaient violence à l'histoire, que Shelley en ait composé une tragédie romantique, et M. Guerrazzi un roman à sensation, c'était leur droit; nul n'y contredirait s'ils en avaient pris occasion de quelque chef-d'œuvre; mais Byron n'avait pas tort quand, après avoir lu Shelley, il était d'avis que ce sujet-là était essentiellement non dramatique. En effet, devant une telle légende, transportée dans le domaine littéraire, l'horreur et la répugnance morale étouffent bientôt la pitié. La donnée ne serait pas moins stérile pour un roman réaliste, comme le comprendraient certains esprits de notre temps. Il n'y a rien à faire d'un tel épisode, sinon de le ramener à ses justes proportions, par respect de la vérité historique, et d'observer à cette occasion de quelle rudesse étaient empreintes les mœurs que le moyen âge avait léguées à la Rome du XVIe siècle.

A. GEFFROY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 avril 1880.

Est-ce donc que la politique serait l'art d'aggraver les difficultés qui existent, qui ne manquent jamais dans un pays éprouvé par dix révolutions, ou de créer ces difficultés quand elles n'existent pas, tout simplement pour se donner le plaisir et l'émotion de luttes passionnées et stériles? est-ce que la vraie politique, lorsqu'on a un ordre nouveau à établir, consisterait à fonder cet ordre nouveau sur les agitations et la mobilité, à le populariser par les persécutions et les exclusions, par les défiances méticuleuses et les tyrannies jalouses de l'esprit de parti? est-ce qu'enfin, lorsqu'on a l'ambition de constituer un gouvernement régulier et sérieux sans lequel il n'y a pas de régime durable, la meilleure manière serait de soumettre ce gouvernement à de perpétuelles épreuves en lui imposant toute sorte d'œuvres équivoques, en multipliant autour de lui les embarras et les pièges? On dirait en vérité que c'est là le dernier mot de la politique comme on l'entend aujourd'hui, on le dirait à voir tout ce que font ceux qui se croient les défenseurs privilégiés de la république pour fatiguer cette république née d'hier, pour rendre, sinon impossible, du moins très difficile un gouvernement de raison, de pacification et de libérale équité. C'est une expérience qui se poursuit sous nos yeux dans une certaine confusion, qui avait manifestement de sérieuses chances de succès et qu'on semble s'étudier à compromettre en confondant tout, en substituant à tous les travaux d'organisation nécessaire une agitation indéfinie.

On peut bien le dire en effet, jamais la république, pour s'établir en France, n'a rencontré de circonstances plus favorables que celles qui se sont produites depuis quelques années. Elle a eu le bénéfice d'une situation presque unique où tous les régimes qui auraient pu lui être opposés se sont trouvés impossibles. La division était au camp de ses adversaires. Les tentatives de restauration monarchique se sont évanouies

comme un rêve, elles ont eu le sort que leur prédisait M. Thiers. Parmi les partisans survivans de l'empire, les plus violens dissentimens éclatent encore aujourd'hui sous le coup de la dernière lettre du prince Napoléon sur la politique religieuse, et entre ces groupes impérialistes qui se déchirent c'est à qui cherchera dans la famille Bonaparte un prince différent pour lui décerner une couronne dont on ne dispose pas. La république a profité de tout, des déceptions monarchiques, de la mort du prince impérial, comme elle peut profiter aujourd'hui des dernières divisions bonapartistes. Les résistances mêmes qu'elle a rencontrées, les épreuves qu'elle a dû subir lui ont été utiles en l'obligeant à se modérer, à se dégager des vieilles traditions de secte, et c'est ainsi qu'elle a pu se fonder sans violences conspiratrices, sans guerres civiles nouvelles, par un certain mouvement nécessaire des choses, surtout par l'impossibilité de tous les autres gouvernemens. Elle est arrivée par degrés à avoir sa constitution, ses pouvoirs réguliers et homogènes, son président républicain, ses assemblées républicaines, ses ministères qui ont été plus ou moins les représentans reconnus, attitrés d'une majorité dévouée à la république. Elle s'est trouvée laborieusement établie, sanctionnée par le pays, accréditée en Europe, marquée aux yeux de tous du caractère d'une institution légale, en face d'adversaires impuissans. Elle n'avait plus à disputer son existence de tous les jours. Que fallait-il désormais? Rien de plus évident, c'est la moralité de ces sept ou huit années qui viennent de passer : il fallait de la bonne conduite, un gouvernement sensé et attentif, ce que les médecins appellent du régime, le régime qui aide à durer, et qui en prolongeant la durée donne des forces nouvelles. Que ce système eût été suivi pendant quelques années encore, qu'on se fût occupé dans les assemblées, dans les conseils, d'affaires sérieuses et utiles, qu'on eût évité les représailles et les exclusions de parti, la république se trouvait acclimatée comme elle a été fondée, par la modération des idées et des procédés; elle n'avait plus à craindre aucune de ces réactions qui naissent infailliblement ou des traditions violentées, ou des mœurs et des croyances blessées ou des intérêts mis en péril.

Eh bien! on peut le demander non à des ennemis ou à des détracteurs systématiques et passionnés, mais aux amis les plus éclairés, les moins suspects de la république nouvelle, de cette république arrivée à sa seconde phase, à ce qu'on peut appeler la phase républicaine : est-ce cette politique de raison et d'intelligente prévoyance qui prévaut de plus en plus depuis quelque temps? Est-ce que la fondation définitive et incontestée du régime nouveau, au lieu d'inaugurer une ère de pacification libérale, n'a pas été comme le signal de toutes les recrudescences de l'esprit de parti et de combat, des déchaînemens de passions inassouvies, des réhabilitations mal déguisées de la guerre civile, des violences contre les institutions mêmes qu'on avait acceptées, des

exclusions et des épurations personnelles ? Il ne suffit pas d'avoir vaincu, il faut bien se défendre contre les retours offensifs, observera-t-on. Comme le disait à peu près hier encore M. le ministre de l'instruction publique dans un banquet des Vosges; il faut se barricader dans la maison qu'on a conquise et fermer soigneusement toutes les portes à ses adversaires! Il faut bien aussi, ajoute-t-on, que cette démocratie organisée par les institutions républicaines s'affirme et se manifeste par des réformes filles de son esprit. Elle ne peut se laisser arrêter par de vaines considérations de prudence méticuleuse et traîner indéfiniment dans les routines monarchiques de peur de troubler quelques réactionnaires attardés. Il faut agir, la république ne peut vivre qu'à ce prix! Assurément il faut des réformes, nous ne prétendons pas le contraire; mais c'est là justement la question : qu'entend-on par ce mot retentissant?

Des réformes vraies, sérieuses, il y en a certes de toute sorte à réaliser pour le bien réel du pays. M. le ministre de l'instruction publique n'a pas besoin de recommencer ses voyages, d'aller faire des discours dans les Vosges; il n'a qu'à rester, dans son cabinet, à étudier avec maturité, sans bruit, sans s'inquiéter des passions extérieures, tout ce qui manque à l'enseignement : il trouvera sans peine à occuper son activité, à s'honorer même par des améliorations pratiques, par des réformes bien autrement importantes que ces élections bizarres d'où il fait sortir en ce moment le nouveau conseil supérieur de l'instruction publique. M. le ministre de la guerre, lui aussi, a certes une œuvre immense embrassant tous les détails d'une organisation militaire où tout reste incohérent, inachevé, et la première condition du succès est de ne pas tout faire ou tout défaire au hasard, de s'attacher à un plan coordonné en défendant avant tout l'armée contre l'invasion de l'esprit de parti et des passions du jour. M. le ministre des travaux publics a l'héritage des entreprises matérielles préparées ou engagées par son prédécesseur, sans compter celles dont on voudrait lui imposer le fardeau, au risque d'aggraver les charges du pays et d'embarrasser le crédit de la France. M. le ministre du commerce, qui sort à peine d'une longue discussion, n'est pas au bout; il a encore le régime des douanes à compléter, à faire sanctionner, les relations commerciales de notre pays à régulariser avec les autres puissances. M. le garde des sceaux, si on voulait bien lui laisser la liberté d'une étude réfléchie et de la modération, aurait à son tour sans nul doute de sérieuses et utiles améliorations à proposer. Dans toutes les parties de l'organisation française, dans l'administration de la justice, de l'armée, des finances, de l'enseignement, il y aurait de quoi occuper les chambres pendant quelques années et plusieurs ministères dans l'intérêt bien entendu de la France et de la république elle-même. Des réformes! voilà les vraies et profitables réformes à mûrir, à préparer, et on ne peut les conduire à bonne fin qu'après l'étude la plus attentive, avec la préoccupation

supérieure et impartiale de l'intérêt public. Voilà la politique efficace d'une république régulière et durable!

Est-ce là ce qu'entendent ceux qui font sans cesse retentir ces mots de réformes républicaines, de politique républicaine? Ce qu'ils entendent, ce qu'ils veulent, on le voit tous les jours, on le sait par les motions qu'ils prodiguent, par les discussions qu'ils provoquent dans les chambres, par les programmes qu'ils déploient, par les discours qu'ils vont faire sur les chemins ou dans les réunions. Quand ils parlent de réformes judiciaires, ils veulent dire bouleverser la magistrature, abolir la première garantie de l'indépendance du juge, et d'abord commencer par l'épuration implacable pour cause d'opinion. Quand ils parlent de réformes militaires, ils entendent introduire l'esprit de parti dans l'armée et faire jouer *la Marseillaise* par les musiques. Quand ils parlent de réformer l'enseignement, cela signifie chasser des frères et des sœurs des écoles, supprimer l'instruction religieuse, déclarer la guerre à de malheureux livres classiques, même à des livres de professeurs de l'université coupables, à ce qu'il paraît, de n'être pas assez laïques. Quand ils réclament des réformes économiques, ils ne tendent à rien moins qu'à la dépossession d'une des plus grandes industries pour faire de l'état le maître souverain des chemins de fer et surtout le grand dispensateur d'innombrables emplois. La politique républicaine pour eux, c'est l'omnipotence de la chambre élective, la destruction à courte échéance du sénat, la suppression du budget des cultes et un certain nombre d'autres choses semblables. La liberté républicaine, c'est le droit laissé aux défenseurs de la commune de remettre en honneur la guerre civile, de transformer l'armée de 1871 et le gouvernement de Versailles en meurtriers implacables, de décerner des couronnes civiques à Gustave Flourens, et le droit refusé à quelques religieux de vivre, de prier et d'enseigner en commun. Tout ce qui remue, agite, ébranle, offense les sentimens d'ordre et d'équité sociale ou les croyances religieuses, c'est la république telle qu'on la comprend, telle qu'on la présente! Ce n'est point sans doute le gouvernement qui a de telles pensées; ce n'est pas même non plus la majorité tout entière de la chambre qui est dans ces idées. On peut croire volontiers que majorité et ministère sont les premiers à désavouer les excès de ces manifestations qui se sont particulièrement succédé depuis quelques jours. Non, nous l'admettons bien, ce n'est pas le programme de la politique officielle qu'un député de Paris, M. Clémenceau, a exposé tout récemment dans une réunion bruyante où, si radical qu'il soit, il a trouvé plus radical que lui.

Assurément, et c'est fort heureux, il y a dans tout cela à faire la part du bruit, des infatuations, des déclamations, et ce n'est point à dire que ceux qui abusent si souvent du droit de déraisonner sur toute chose puissent aller jusqu'au bout de leurs desseins désorganisateurs.

Qu'on y prenne bien garde cependant. Le mal n'est pas sans doute irréparable, il est déjà assez grave. Depuis quelque temps, il se fait de plus en plus une confusion où tous les rôles se déplacent, où l'on ne sait plus trop parfois de quel côté vient la direction. Les modérés ont cessé de compter, c'est entendu. M. Dufaure, M. Jules Simon, sont passés au rang des réactionnaires et des cléricaux, ils sont suspects ! Les violens, les radicaux, ne sont pas sans doute la majorité républicaine tout entière ; mais ils ont la prétention de former une des ailes de l'armée, et, sans être la majorité, ils s'imposent à elle par la hardiesse de leurs déclamations, par les menaces d'interdiction contre ceux qui ne seraient pas disposés à les suivre, à donner des gages suffisans de leur orthodoxie. Ils ne gouvernent pas directement, ils ne sont pas au pouvoir, c'est vrai; ils se font craindre, c'est tout aussi évident, ils ont des demi-victoires, ils pèsent sur les conseils, ils leur arrachent des concessions qui peuvent conduire à des concessions nouvelles. S'ils n'obtiennent pas un succès complet pour la politique révolutionnaire, ils obtiennent du moins l'abandon partiel, successif des garanties d'une politique de libéralisme conservateur. Le gouvernement représenté par ses chefs principaux, M. le président de la république et M. le président du conseil, le gouvernement, nous n'en doutons pas, a la meilleure intention d'empêcher le mal, de résister aux pressions dangereuses, de sauvegarder l'indépendance et la liberté de ses résolutions. Il fait ce qu'il peut ou ce qu'il croit pouvoir. Que peut-il réellement dans ces conditions singulières où il se trouve placé, où il est parfois réduit à reculer devant telle ou telle mesure pour éviter les suspicions, à livrer certains fonctionnaires parce qu'il se compromettrait en les défendant, à prendre des initiatives qu'il est le premier à juger périlleuses dans l'espoir de désarmer ceux qui voudraient aller plus loin encore? Telle est en réalité la situation, et c'est ainsi que tout récemment, par une combinaison dont la dignité du sénat a payé un peu les frais, le gouvernement s'est cru obligé de pallier la défaite de l'article 7 de la loi sur l'enseignement par les décrets du 29 mars sur les congrégations religieuses.

Jusqu'ici, à la vérité, ces décrets restent sans effet pratique. Les luttes dont ils peuvent être l'occasion ne sont point encore engagées; on peut dire que les parties sont en présence. Un certain nombre d'évêques, comme on devait bien s'y attendre, ont déjà adressé à M. le président de la république des lettres parfaitement modérées protestant contre la suppression ou la dispersion des congrégations religieuses; ce n'est là d'ailleurs que le commencement d'une campagne qui s'inaugure à peine. M. le ministre de l'intérieur, de son côté, s'est empressé d'adresser aux préfets une circulaire, même peut-être plusieurs circulaires interprétant les mesures du 29 mars et insistant particulièrement sur ce fait que les décrets, en dissolvant les associations, respectent

entièrement le droit individuel des membres des congrégations. De toutes parts et sous toutes les formes, c'est le préliminaire d'une action qui va s'engager sur ce terrain fameux des « lois existantes. » M. le ministre de l'instruction publique, qui ne doute de rien, a cru pouvoir déclarer l'autre jour aux habitans des Vosges qu'on pouvait être tranquille, que les décrets recevraient leur exécution et qu'il n'en serait rien de plus. Qu'en sait-il pour parler avec cette frivole assurance? Et quand cela serait, en quoi sa seule affirmation trancherait-elle la question de liberté, de légalité et de droit commun, qui reste entière? M. le ministre de l'instruction publique, il est vrai, dans sa harangue aux habitans des Vosges, aurait pu invoquer à l'appui de son opinion cette lettre du prince Napoléon qui vient de mettre le feu dans le camp bonapartiste; mais le prince Napoléon est dans la logique des traditions impériales. Est-ce que la république n'était pas intéressée à répudier ces traditions autocratiques et restrictives pour se confier à la liberté, aux simples armes des lois de droit commun? La vérité est qu'on sait bien comment ces luttes commencent, on ne sait jamais comment elles finissent, et puisqu'on a commis la première faute en rendant les décrets, la seconde erreur serait de tout aggraver par l'exécution, d'engager irrévocablement la république dans une voie où elle trouverait bientôt plus de périls que de garanties.

La politique de l'Europe a ses reviremens soudains et ses incidens imprévus. Elle vient d'entrer tout à coup dans une phase singulière, assez énigmatique, par deux événemens qui ont été une surprise, qui ont éclaté simultanément, — la démission du prince chancelier d'Allemagne et le résultat des élections anglaises. La démission de M. de Bismarck, on peut bien le penser, n'aura été qu'une de ces fausses sorties que le chancelier de Berlin se permet de temps à autre pour rentrer plus puissant. Pour les élections anglaises, c'est une autre affaire : la question est irrévocablement décidée et elle est décidée d'une manière certainement inattendue par la déroute complète des tories, du ministère de lord Beaconsfield.

Jusqu'à la dernière heure on ne s'en doutait pas. Le chef du cabinet avait choisi le moment qu'il croyait le plus favorable, et il avait engagé la bataille avec la dextérité hardie d'un homme accoutumé à vaincre. Les libéraux eux-mêmes, bien que conduits au combat avec fougue par M. Gladstone, ne se flattaient pas d'obtenir cette fois la victoire; ils espéraient tout au plus diminuer la majorité des conservateurs et affaiblir le cabinet, pour achever de l'abattre dans une seconde campagne. Dans les capitales de l'Europe, à Vienne et à Berlin, on en était déjà à spéculer sur le succès du ministère anglais. Tout semblait annoncer que l'Angleterre allait généreusement accorder un nouveau bail de pouvoir à l'entreprenant vieillard qui conduisait ses destinées, à l'audacieux

inventeur de la « politique impériale. » Ce n'était qu'un mirage voilant l'état réel de l'opinion anglaise. La popularité de lord Beaconsfield n'était elle-même qu'une apparence, qu'une illusion. Dès l'ouverture du scrutin, les premiers résultats ont commencé à laissé voir le revirement ou l'ébranlement de l'opinion populaire, et depuis les premiers jours le mouvement est allé en s'accentuant, en grandissant. Les élections successives en Écosse comme en Angleterre n'ont été qu'une longue défaite pour le ministère. Les avantages des libéraux n'ont fait que se prononcer et se multiplier, si bien qu'à l'heure qu'il est, la majorité se trouve complètement déplacée dans la chambre des communes; elle est plus considérable aujourd'hui en faveur des whigs qu'elle ne l'était il y a quelques jours en faveur des tories. Chose curieuse! c'est la reproduction, dans un sens opposé, de ce qui se passait il y a six ans, dans les élections de 1874, par lesquelles lord Beaconsfield revenait triomphalement au pouvoir. A cette époque, en 1874, c'était M. Gladstone qui dirigeait les affaires de l'Angleterre depuis quelques années déjà. Il avait, lui aussi, une majorité considérable; il obtenait de la reine la dissolution du parlement, et il allait plein de confiance au scrutin. Il ne doutait pas du succès pour les libéraux : il se réveillait en face d'une formidable majorité conservatrice élue par le pays! Aujourd'hui c'est lord Beaconsfield qui renouvelle l'expérience après six années de pouvoir, avec plus de confiance encore, peut-être avec plus de raisons apparentes de croire au succès : il se réveille à son tour en face d'une foudroyante majorité libérale que le pays lui envoie! Il reste vaincu et abattu sur le champ de bataille dont il se croyait le maître.

Comment s'expliquent ces étonnantes élections anglaises qui ont sûrement déconcerté bien des calculs, qui ont trompé bien des espérances à Vienne et à Berlin autant qu'à Londres même? Ce n'est point le hasard qui préside à ces grandes consultations populaires, surtout en Angleterre. Il faut bien qu'il y ait des causes, et ces causes sont vraisemblablement assez compliquées, assez multiples. Sans doute l'ardente propagande à laquelle s'est livré M. Gladstone, les discours des chefs libéraux, de lord Granville, de lord Hartington, de M. Bright, de M. Forster, toutes ces manifestations ont pu avoir leur influence et préparer le revirement d'opinion qui vient de s'accomplir; mais les discours et les manifestes n'auraient pas suffi, si bien d'autres raisons n'avaient concouru à favoriser ce singulier coup de théâtre. Peut-être la longévité même du cabinet tory a-t-elle contribué à décider sa défaite. On se lasse, même en Angleterre, d'un ministère qui a déjà six ans de durée et qui, avec un nouveau succès de scrutin, pourrait avoir une existence indéfinie. Il n'est point impossible, d'un autre côté que lord Beaconsfield, dans ses combinaisons, ait trop peu compté avec

la nouvelle composition du corps électoral tel que l'a fait la dernière réforme. Il a pu se laisser abuser par la première épreuve de 1874, qui lui avait été favorable; il ne s'est peut-être point aperçu que la réforme n'avait pu produire encore tous ses effets à ce moment, qu'elle introduisait dans la vie publique des élémens inconnus qui, un jour ou l'autre, entreraient certainement en action et pourraient décider des élections. C'est ce qui vient d'arriver dans ce récent scrutin, où les nouveaux électeurs ont certainement contribué pour une large part au succès des libéraux. Il est plus que probable enfin que, si lord Beaconsfield n'a pas trouvé plus de faveur auprès du peuple anglais, s'il n'a point obtenu le renouvellement de bail devant lequel sa verte vieillesse ne reculait pas, c'est que sa politique, toujours pleine de surprises et de coups de théâtre, ne rassurait pas entièrement l'opinion. Lord Beaconsfield a conduit les affaires de l'Angleterre en homme d'imagination, sans redouter les aventures et souvent sans calculer ce que ces aventures pouvaient coûter. Il a sans doute déployé dans sa diplomatie une verve audacieuse et un entrain de patriotisme qui lui ont valu par momens une véritable popularité. Au total cependant, ses entreprises ont fini par laisser voir chez lui plus d'ostentation que d'esprit de suite. Sa politique orientale a pu paraître assez décevante; ses guerres dans l'Afghanistan, dans le Zoulouland ont soulevé de vives contestations; la conquête de Chypre ne pouvait suffire pour pallier bien d'autres méprises, pour fonder l'ascendant d'un ministère, et lorsqu'on l'a vu récemment tout près de s'engager dans des combinaisons continentales, il y a eu une sorte de malaise public dont ses adversaires se sont empressés de profiter contre lui.

Que se proposait-il réellement? Jusqu'à quel point entendait-il pousser la participation à l'alliance austro-allemande? On ne le sait pas, il n'y a qu'une chose sensible. Le langage de lord Beaconsfield, les déclarations antérieures de lord Salisbury, l'intérêt ardent avec lequel on suivait à Vienne et à Berlin les élections anglaises, tout laissait supposer quelque entente plus ou moins acceptée, plus ou moins préparée. Or si l'Angleterre a pu être flattée de reprendre un rôle dans les affaires de l'Europe, elle ne se soucie point évidemment de se laisser entraîner dans toute sorte de combinaisons, et c'est peut-être parce que le ministère a été soupçonné de vouloir aller trop loin qu'il a été si complètement délaissé par l'opinion. C'est là du moins ce qui peut être considéré comme une des causes de la défaite du gouvernement tory.

La défaite est dans tous les cas aussi éclatante qu'elle a été imprévue jusqu'au dernier moment, et puisque la victoire se dessinait pour les whigs, il n'y avait qu'avantage à ce qu'elle fût complète, décisive, de telle façon que les libéraux, en rentrant au gouvernement, n'eussent

point à compter avec les Irlandais, les *home-rulers*. C'est en effet le caractère des dernières élections. Il reste maintenant à savoir ce que sera le cabinet appelé à recueillir une succession qui peut dès ce moment être considérée comme ouverte. La difficulté est moins dans la majorité parlementaire qui paraît suffisante, même sans les *home-rulers*, que dans la composition d'un ministère assez uni, assez fort pour rallier toute cette majorité. Il s'agit de rapprocher au pouvoir des hommes qui viennent de combattre ensemble sans doute, qui représentent néanmoins des traditions assez différentes, des nuances assez diverses d'opinions. Des hommes comme lord Granville, lord Hartington, M. Childers, M. Goschen, M. Lowe sont naturellement désignés pour les principaux postes. Lord Derby, à la suite de l'évolution qui l'a séparé des tories, pourrait être conduit à rentrer aux affaires avec les libéraux. Dans tout cela quelle sera la place réservée à M. Gladstone? Assurément par son importance personnelle, par la supériorité de ses talens, par l'autorité de son nom et de ses services, par l'influence qu'il a eue sur les élections, M. Gladstone, bien qu'il ait cessé depuis quelques années d'être le *leader* du parti, semblerait appelé à devenir premier lord de la trésorerie. D'un autre côté, par les excentricités de son éloquence, par ses hardiesses ou ses libertés de langage en matière diplomatique, il s'est créé une position assez difficile, et en fin de compte il serait aussi embarrassant au pouvoir que hors du pouvoir. Un cabinet où il n'entrerait pas ne pourrait longtemps vivre avec un tel protecteur qui serait le vrai chef de la majorité. Cela se voit peut-être ailleurs; cela ne se voit pas en Angleterre, pays de vérité parlementaire. De plus, le nouveau cabinet sera nécessairement obligé de faire une place aux radicaux, qui forment un des principaux groupes du parti libéral. Ce ne sera point au surplus une grande nouveauté. M. Bright a été déjà ministre avec M. Gladstone, et dût sir Charles Dilke lui-même entrer dans l'administration qui se formera, il n'en changerait pas le caractère essentiel. De toute façon il est bien clair que le nouveau cabinet sera conduit à proposer des réformes intérieures qui, même avec le concours des radicaux d'ailleurs, ne dépasseront pas certaines limites acceptées d'avance.

Quant à la politique extérieure, qui a joué visiblement un grand rôle dans cette crise anglaise, l'avènement des libéraux n'en modifiera pas sans doute la direction générale au moins dans les premiers temps. Les prudentes déclarations de lord Hartington ont suffisamment fixé la mesure dans laquelle le nouveau ministère voudrait rester. Il ne sera sûrement pas disposé, par exemple, à revenir sur le traité de Berlin, à désavouer quelques-uns des résultats acquis par le ministère Beaconsfield. On peut être tranquille, il n'abandonnera pas Chypre! Il n'est pas moins vrai qu'il y a quelque chose de changé, que la politique

britannique n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier et que les relations de l'Angleterre avec les autres puissances s'en ressentiront inévitablement un jour ou l'autre. C'est ce qui explique les sentimens très divers que les élections anglaises ont excités en Europe, en Russie, comme en Allemagne et en Autriche. A Saint-Pétersbourg, il y a eu un certain soulagement et une assez visible satisfaction. A Berlin et encore plus à Vienne, la déception a été vive et à peine déguisée. La Russie s'est sentie rassurée et un peu vengée; elle n'a pu évidemment voir avec déplaisir la chute de l'antagoniste impétueux qui, avant la guerre d'Orient, faisait échouer le memorandum de Berlin et, après la guerre, rejetait le traité de San-Stefano, de l'adversaire qu'elle rencontrait partout sur son chemin. L'Allemagne et l'Autriche ont senti que c'était la fin de la partie liée avec lord Beaconsfield au congrès de Berlin, qu'elles n'allaient plus avoir, au même degré, dans le développement de leur alliance, un appui qui pouvait prêter une force singulière à la ligue centrale du continent. Partout on a compris qu'une situation nouvelle commençait avec ce scrutin inattendu. Que la politique des libéraux soit destinée à démentir quelques-unes de ces impressions, à tromper quelques-unes des conjectures qui se multiplient à l'heure qu'il est, c'est assez vraisemblable. Dans tous les cas, on peut prévoir qu'elle s'étudiera à se défendre des allures aventureuses et assez tapageuses de la politique de lord Beaconsfield, qu'elle conduira autrement les affaires de l'Angleterre, que, sans livrer l'empire turc à la Russie, elle sera peu disposée à appuyer la marche de l'Autriche en Orient et à favoriser indirectement les desseins inconnus de M. de Bismarck. Les libéraux anglais n'ignorent pas qu'ils ont perdu le pouvoir il y a quelques années pour avoir placé l'Angleterre dans une attitude trop effacée, pour avoir manqué d'initiative dans des momens décisifs et que c'est ainsi qu'ils ont laissé le beau rôle au brillant adversaire appelé à leur succéder. Lord Hartington a fait entendre plus d'une fois par son langage, même par des discours récens, qu'il n'avait pas été insensible à cette leçon du passé et que son parti ne recommencerait pas des fautes qui l'ont si gravement compromis une première fois. Il est probable que le nouveau ministère s'efforcera de résoudre un problème toujours difficile, celui de maintenir l'influence et le crédit de l'Angleterre en restant libéral et pacifique dans ses relations générales, dans son action extérieure.

Est-ce par une coïncidence fortuite que la démission de M. de Bismarck a suivi de si près les premiers résultats des élections anglaises? Assurément s'il fallait prendre cette retraite au sérieux, s'il ne valait mieux y voir, comme le disait un député au Reichstag, une de ces fantaisies qui reviennent tous les printemps au chancelier, ce serait un événement qui aurait une singulière importance en Europe. Ce qu'il y a de

curieux, c'est que cette démission du chancelier de Berlin a été certainement aussi imprévue que la déroute de lord Beaconsfield en Angleterre, et qu'elle a éclaté sous un prétexte assez léger, au moins en apparence. M. de Bismarck a-t-il subi un de ces échecs qui sont une atteinte directe et irréparable à l'autorité d'un chef de ministère? A-t-il été sérieusement contrarié dans les grandes affaires de sa politique, dans ses plans d'armemens militaires, dans ses négociations pour le rétablissement de la paix religieuse, dans la direction qu'il entend donner à la diplomatie allemande? Nullement; M. de Bismarck fait à peu près ce qu'il veut avec Rome comme avec l'Autriche; le projet de septennat militaire suit son cours au Reichstag sans rencontrer des difficultés bien sérieuses. S'il y a parfois des dissidences entre l'empereur et le chancelier au sujet des relations de l'Allemagne avec la Russie, ces dissentimens, d'ailleurs assez problématiques, ne sont pas de nature à se manifester par une crise aiguë, surtout dans les circonstances présentes. L'orage est tout simplement venu de la plus modeste et de la plus pacifique des assemblées allemandes, du conseil fédéral, du Bundesrath, qui se compose de délégués de tous les états de l'empire. Le Bundesrath, par 30 voix contre 28, a refusé de sanctionner un projet de loi fiscale établissant un droit de timbre sur les quittances, les mandats de poste et les envois contre remboursement. Le conseil fédéral a eu cette hardiesse, à ce qu'il paraît fort étrange, d'autant plus choquante que, par une singularité qui tient au mécanisme constitutionnel, les états les plus importans de l'empire, la Prusse, la Bavière, la Saxe se sont trouvés en minorité, tandis que les plus petits états ont réuni assez de voix pour imposer leur volonté. Schaumbourg-Lippe, Reuss et Waldeck, tenant en échec, du droit du scrutin, la toute-puissante Prusse et le tout-puissant chancelier, voilà qui était scandaleux! M. de Bismarck a été, dit-on, exaspéré de ce vote, et sur le coup il a envoyé sa démission à l'empereur, lequel a naturellement refusé d'accepter cette démission en disant obligeamment à son chancelier qu'il lui laissait « le soin de soumettre à la couronne et ensuite au conseil fédéral les mesures propres à résoudre par la voie constitutionnelle des conflits semblables. » Les choses en sont là provisoirement.

L'incident est certes par lui-même assez médiocre, et voilà un bien gros orage pour un vote de Schaumbourg-Lippe! Si M. de Bismarck tenait si vivement à son impôt sur les quittances, il n'avait qu'à le dire, le *Bundesrath* ne se serait sûrement pas exposé au terrible froncement de sourcils du chancelier; il aurait voté du premier coup cette loi qu'il a cru pouvoir repousser et qu'il vient d'ailleurs de s'empresser de voter à une seconde délibération dès qu'on a bien voulu en appeler à ses bons sentimens. Tel qu'il est, cet incident assez imprévu ne laisse pas cependant d'être significatif et de caractériser la situation réelle de l'Allemagne,

M. de Bismarck, dans son impatience de dominateur, ne s'est peut-être point assez aperçu qu'il divulguait un peu brutalement ce qu'on peut appeler le « secret de l'empire. » Il a par trop laissé voir que les conditions constitutionnelles qu'il a lui-même créées ne sont rien dès qu'elles deviennent un obstacle à sa volonté. Il a montré une fois de plus, aux yeux du monde, ce qu'il y a de personnel dans une œuvre qu'il soutient, sans doute, de toute la force de son caractère tant qu'il est là, mais qui l'oblige à des efforts constans de prépotence, qui l'entraîne à ne pas même respecter ce qu'il a fait le jour où il a constitué l'empire d'Allemagne. La distribution des voix dans le conseil fédéral peut offrir des anomalies, et il est peut-être étrange, au point de vue de l'unité allemande, que quelques petites principautés suffisent à balancer, dans un scrutin, la puissance de la Prusse. Cela a été fait ainsi par le chancelier lui-même. Si aujourd'hui quelques réformes constitutionnelles paraissent nécessaires, comme l'a dit l'empereur Guillaume, ces réformes pouvaient être réalisées sans bruit, avec quelques ménagemens pour les confédérés.

Pourquoi M. de Bismarck a-t-il cru devoir faire un éclat à ce propos? C'est là en réalité la seule et vraie question. Il n'est point impossible que le chancelier de Berlin ait saisi cette occasion pour frapper un coup un peu rude, comme il le fait souvent, pour intimider les résistances, les dissidences, les tendances particularistes et pour préluder à quelque concentration nouvelle de pouvoirs. Il n'est pas impossible non plus qu'il ait cédé dans un premier moment, jusqu'à un certain point, à la vive impression de quelque événement extérieur qui a dérangé ses calculs. Évidemment les élections anglaises ont été un mécompte pour lui : il croyait et il tenait à la victoire de lord Beaconsfield. Il comptait, dans une mesure qu'il serait difficile de préciser, sur l'Angleterre pour le succès de ses propres combinaisons. Il voyait du moins dans un ministère tory, dont il connaissait les chefs, une garantie de plus. On a été visiblement déçu à Berlin, on l'a été encore plus à Vienne, où les résultats des élections anglaises arrivant coup sur coup ont paru mettre en doute un instant toute une politique. Qu'en sera-t-il de tout cela? M. de Bismarck s'apaisera en reformant son conseil fédéral, l'Autriche aussi se calmera ou redoublera de circonspection; l'alliance austro-allemande continuera à subsister sans l'Angleterre, — à moins cependant qu'un jour ou l'autre, elle n'ait à son tour la destinée de l'alliance des trois empereurs. La paix de l'Europe n'en sera pas plus menacée !

CH. DE MAZADE.

Le directeur-gérant, C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-HUITIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — L

MARS — AVRIL 1880

Livraison du 1er Mars.

Livraison du 15 Mars.

Livraison du 1er Avril.

Livraison du 15 Avril.

PARIS. — Impr. J. CLAYE. — A. QUANTIN et Ce, rue St-Benoît.

